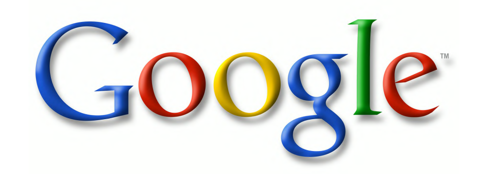






COLLECTION
Complette
DES
ŒUVRES
DE
M. DE V***.

TOME QUATORZIÈME.



H. Gravelot inven. J.J. Flipart Sculp.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Hor.

FRONTISPICE

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES, &c.

TOME PREMIER.

GENÈVE.

M. DCC. LXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 5 DEC 1989
OF OXFORD
LIBRARY

ÉLOGE HISTORIQUE
DE MADAME LA MARQUISE
DU CHATELET.

1754.

CETTE traduction, que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ce profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit, & l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de *Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence : elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles, son esprit qui avait acquis encore de la force & de la ma-

turité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades, & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes*, & que des systêmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion; mais qui ne coûta guères d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout espoir de systême, elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres, *nullius in verba*; & c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis & des systêmes, qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de systême, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures, qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature, inconnus avant lui; & il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un systême, c'est-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile, & la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encrouté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait, cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait, il est leibnitien; mais on ne dira pas de celui qui sait les élémens d'*Euclide* qu'il est euclidien; ni de celui qui sait d'après *Galilée* en quelle pro-

portion les corps tombent, qu'il est galiléiste : aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les loix de la gravitation, ne sont point appellés newtoniens ; c'est le privilège de l'erreur de donner son nom à une secte. Si *Platon* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, & tous les hommes auraient appris peu à-peu ce que *Platon* aurait enseigné ; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres a une autre, on combattait sous différens étendards ; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont *Newton* a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savent peu & ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre chose que combattre *Descartes*, à-peu-près comme avait fait *Gassendi*. Ils entendirent parler de ses découvertes, & ils les prirent pour un systême nouveau. C'est ainsi que quand *Harvey* eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui : on appella *harvéistes* & *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que *Newton* avait faites sur la lumière, qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de *Descartes* : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit, est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'est un grand inconvénient dans les livres de science, & il faut avouer que ce n'est plus guères la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent causer de l'embarras. Le français qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait, & le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise: il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. *Clairaut* faisait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; & ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières, & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée; elle n'avait pas encore entiérement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paraître supérieure à cette gloire véritable, la seule

récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation, qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la bibliothèque du roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle, & jamais perſonne ne mérita moins qu'on dit d'elle : c'eſt une femme ſavante. Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, & jamais elle n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpèce de tribunal où l'on juge ſon ſiècle, par lequel en récompenſe on eſt jugé très-ſévérement. Elle a vécu long-tems dans des ſociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine, étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire, la philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vue un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres de tête, & ſans aucun ſecours, en préſence d'un géomètre étonné, qui ne pouvait la ſuivre.

Née avec une éloquence ſingulière, cette éloquence ne ſe déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces tours délicats que l'on donne à des penſées ordinaires, n'entraient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force étaient le caractère de ſon éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Paſcal* & *Nicole* que comme madame de *Sévigné*. Mais cette fermeté ſévère, & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendaient pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poéſie &

de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'*Enéïde*, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. Le *Tasse* & *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guères dans cette langue qu'un livre célèbre, & que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites, dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout, & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux, que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du tems, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens? Elle se livrait au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le tems, ni la volonté de s'en appercevoir; & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure, dans laquelle un auteur qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son tems à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire : & le lendemain ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur, sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être

dans un pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particuliérement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de ſon eſprit, & la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les ſavans vont jouir : on peut dire d'elle en déplorant ſa deſtinée, *periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyait lui reſter, à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'aurait ſauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle ſentit ſa fin approcher, & par un mêlange ſingulier des ſentimens, qui ſemblaient ſe combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeait ſenſiblement ſon ame; & la philoſophie dont cette ame était remplie lui laiſſait tout ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentaient doublement ſa perte par leur propre affliction, & par ſes regrets, & admiraient en même tems la force de ſon eſprit, qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Luneville, le 10 Août 1749, à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voiſine.

ÉPITRE

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON;

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

TU m'appelles à toi, vaſte & puiſſant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus & de la vérité.
Je quitte Melpomène & les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée,
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée:
Qu'il arme contre moi ſes languiſſantes mains,
Des traits qu'il deſtinait au reſte des humains:
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémiſſant une voix imbécile:
Je n'entens point leurs cris que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puiſſant de la philoſophie
Elève un eſprit ſage au-deſſus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux, que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguſte vérité vient m'ouvrir la barrière:
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace, & ſans règle entaſſés,

Ces



Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de DIEU contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atôme, un point dans l'étendue.
DIEU parle, & le cahos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure:
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, & les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords.
Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipse immense achevez votre cours;

Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez; & revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme, & que la pesanteur
En abaissant le pole élève l'équateur.
Pole immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse:
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens (*a*),
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux! Que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de DIEU, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissai-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité!
Tandis (*b*) qu'Algarotti, sûr d'instruire & de plaire,

(*a*) C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

(*b*) M. Algarotti, jeune Vénitien, faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de ce grand homme.

Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main, j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle,
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle,
Elle est, ainsi que vous, noble, simple & sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

NOUVELLE EPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

de l'édition de 1745.

MADAME,

LORSQUE je mis pour la première fois votre nom respectable à la tête de ces élémens de philosophie, je m'instruisais avec vous. Mais vous avez pris depuis un vol que je ne peux plus suivre. Je me trouve à présent dans le cas d'un grammairien qui aurait présenté un essai de rhétorique ou à *Démosthène* ou à *Ciceron*. J'offre de simples élémens à celle qui a pénétré toutes les profondeurs de la géométrie transcendante, & qui seule parmi nous a traduit & commenté le grand *Newton*.

Ce philosophe recueillit pendant sa vie toute la gloire qu'il méritait; il n'excita point l'envie, parce qu'il ne put avoir de rival. Le monde savant fut son disciple; le reste l'admira sans oser prétendre à le concevoir. Mais l'honneur que vous lui faites aujourd'hui, est sans doute le plus grand qu'il ait jamais reçu. Je ne sais qui des deux je dois admirer davantage, ou *Newton*, l'inventeur du calcul de l'infini, qui découvrit de nouvelles loix de la nature, & qui anatomisa la lumière, ou vous, madame, qui au milieu des dissipations attachées à votre état, possédez si bien tout ce qu'il a inventé. Ceux qui vous

voient à la cour, ne vous prendraient assurément pas pour un commentateur de philosophie : & les savans, qui sont assez savans pour vous lire, se douteront encore moins que vous descendiez aux amusemens de ce monde, avec la même facilité que vous vous élevez aux vérités les plus sublimes. Ce naturel & cette simplicité, toujours si estimables, mais si rares avec des talens & avec la science, feront au moins qu'on vous pardonnera votre mérite. C'est en général tout ce qu'on peut espérer des personnes avec lesquelles on passe la vie ; mais le petit nombre d'esprits supérieurs, qui se sont appliqués aux mêmes études que vous, aura pour vous la plus grande vénération, & la postérité vous regardera avec étonnement. Je ne suis pas surpris que des personnes de votre sexe aient régné glorieusement sur de grands empires. Une femme avec un bon conseil peut gouverner comme *Auguste ;* mais pénétrer par un travail infatigable dans des vérités dont l'approche intimide la plupart des hommes, approfondir dans ses heures de loisir ce que des philosophes les plus instruits étudient sans relâche, c'est ce qui n'a été donné qu'à vous, madame ; & c'est un exemple qui sera bien peu imité, &c.

A L'ABBÉ P**.

SUR LES ÉLÉMENS DE NEWTON. 1738.

JE viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des élémens de *Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet. Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des éclaircissemens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, & j'apprends même que les auteurs du *Journal de Trévoux* ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces éclaircissemens dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Elémens de Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage :* & vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairée* par une maladie. C'est ce que je ne conçois pas plus que vous. Mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé,* au lieu d'*éclairé ?* Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, & comment ils ne les corrigent pas ? Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande, de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs. J'achète mon livre comme les autres, & je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre, où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquai dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du *Glorieux*; ce qui est d'autant plus désagréable, que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire & si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata*: car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata*; & alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées & injustes.

En voici un exemple récent, & qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire, & les critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la philosophie de *Newton*; elle est intitulée: *Lettre d'un physicien sur la philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde.*

L'auteur, qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13. *Il serait inutile de faire des réflexions sur une méprise si considérable. Tout le monde les apperçoit, & elles seraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre: « Il se forme dans l'œil un angle
» une fois plus grand, quand je vois un homme à deux pieds
» de moi, que quand je le vois à quatre pieds; cependant
» je vois toujours cet homme de la même grandeur. Com-
» ment mon sentiment contredit-il ainsi le méchanisme de
» mes organes? »

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam

a mis *deux* où il fallait *quatre*, & *quatre* où il fallait *deux*. Le reviseur Hollandais, qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique. Il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, & se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I*? Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique, autant qu'injuste, de ce roi avec la réfrangibilité & le quarré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrable? Est-ce dans un livre que ce critique me reproche? livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, & où tout le reste est altéré & tronqué? mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux, qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui se servit du corps de JÉSUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'empereur *Henri VII*? Est-ce-là justifier le meurtre de *Charles I*? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes?

C'est avec la même justice que ce critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois: « *Malle-*
» *branche* non-seulement admit les idées innées, mais il prétendit
» que nous voyons tout en DIEU ».

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire, a eu sans doute une intention toute contraire, & qu'il avait dit: *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il*

prétendit que nous voyons tout en Dieu. En effet, qui peut avoir lu la *Recherche de la vérité*, sans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III de l'*Esprit pur*, seconde partie ? J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de ses torts quand il les connaîtra ; & enfin de faire resouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours ; c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très-aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre*, ou *Alzire*, ou la *Henriade*, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie. Tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter : je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances. Cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question.

Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissemens ; car je n'ai & ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les élémens de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, & j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée*, de *Képler*, de *Descartes*, de *Newton*, de *Hugens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands hommes, que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter, quand on me fera appercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche, se trouvent ou dans *Newton*, ou dans les livres de messieurs *Keil*, *Grégori*, *Pemberton*, *Gravesende*, *Mushembroek*,

Mushembroeh, &c. & que ce n'eſt pas dans une ſimple brochure, faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui ſont le fruit de tant de réflexions & de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'eſt ce mot de *gravitation*, d'*attraction*; je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la diſſertation de monſieur de *Maupertuis* ſur ce ſujet, dans ſon livre de *la figure des aſtres*, & on verra ſi on a plus d'idée de l'impulſion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on croit combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le ſeizième & le dix-ſeptième chapitre des *Élémens de Newton*, & voir ſi les preuves qu'on y a raſſemblées contre le plein & contre les tourbillons, paraiſſent aſſez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les phyſiciens géomètres ſont invités, par exemple, à conſidérer ſi quinze pieds étant le ſinus verſe de l'arc que parcourt la terre en une ſeconde, il eſt poſſible qu'un fluide quelconque pût cauſer la chûte de quinze pieds dans une ſeconde.

Je les prie d'examiner ſi les longueurs de pendules étant entr'elles, comme les quarrés de leurs oſcillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre, étant comparé avec notre pendule à ſecondes, la peſanteur qui fait ſeul les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui ſemblent anéantir ſans retour les tourbillons, & de l'autre, la ſeule hypothèſe douteuſe qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penſer.

De très-grands philoſophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, ſur ce ſujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au méchaniſme que *Deſcartes* a introduit dans la phyſique. J'ai du reſpect pour la mémoire de *Deſcartes*, ainſi que pour eux. Il faut ſans doute rejetter les qualités occultes : il faut examiner l'univers comme un horloge; quand le méchaniſme connu manque, quand toute la nature conſpire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejetter parce qu'elle ne s'ex-

plique pas par le méchanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité ? Je crois que plus on y sera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU seul à la matière : il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi, je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire, & je le dis encore, que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler. Il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidente à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands hommes, le gravitation comme une qualité de la matière ; & moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, & d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière*, ai-je dit ; *donc elle pèse*. J'aurais dû dire seulement, *donc il est très-vraisemblable qu'elle pèse*. Monsieur *Newton* dans ses *principes*, semble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps, de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire : on voit au moins par-là que je ne suis point esclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire. C'est à ceux qui en savent plus que moi, à rendre sensibles des vérités admirables, dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE DE NEWTON,

DIVISÉS EN TROIS PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE DIEU.

Raisons que tous les esprits ne goûtent pas. Raisons des matérialistes.

NEWTON était intimement persuadé de l'existence d'un DIEU, & il entendait, par ce mot, non-seulement un être infini, tout-puissant, éternel & créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui & ses créatures; car sans cette relation, la connaissance d'un DIEU n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses principes: C'est qu'on ne dit point, *mon éternel*, *mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature; mais on dit, & on doit dire, mon DIEU; & par-là il faut entendre le maître & le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées. Je me souviens que dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le docteur *Clarke*, jamais ce philosophe ne prononçait le nom de DIEU qu'avec un air de recueillement & de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi, & il me dit, que c'était de *Newton* qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes.

Toute la philosophie de *Newton* conduit nécessairement à la connaissance d'un être suprême, qui a tout créé, tout arrangé librement. Car si le monde est fini, s'il y a du vuide, la matière n'existe donc pas nécessairement, elle a donc reçu l'existence d'une cause libre. Si la matière gravite, comme cela est démontré, elle ne parait pas graviter de sa nature, ainsi qu'elle est étendue de sa nature: elle a donc reçu de DIEU la gravitation. Si les planètes tournent en un sens, plutôt qu'en un autre, dans un espace non résistant, la main de leur créateur a donc dirigé leur cours en ce sens avec une liberté absolue.

Il s'en faut bien que les prétendus principes physiques de *Descartes* conduisent ainsi l'esprit à la connaissance de son créateur. A DIEU ne plaise que par une calomnie horrible j'accuse ce grand homme d'avoir méconnu la suprême intelligence à laquelle il devait tant, & qui l'avait élevé au-dessus de presque tous les hommes de son siècle. Je dis seulement, que l'abus qu'il a fait quelquefois de son esprit, a conduit ses disciples à des précipices, dont le maître était fort éloigné; je dis, que le systême cartésien a produit celui de *Spinosa;* je dis, que j'ai connu beaucoup de personnes que le cartésianisme a conduites à n'admettre d'autre DIEU que l'immensité des choses, & que je n'ai vu au contraire aucun newtonien qui ne fût théiste dans le sens le plus rigoureux.

Dès qu'on s'est persuadé avec *Descartes*, qu'il est impossible que le monde soit fini, que le mouvement est toujours dans la même quantité; dès qu'on ose dire, Donnez-moi du mouvement & de la matière, & je vais faire un monde; alors, il le faut avouer, ces idées semblent exclure, par des conséquences trop justes, l'idée d'un être seul infini, seul auteur du mouvement, seul auteur de l'organisation des substances.

Plusieurs personnes s'étonneront ici peut-être, que de toutes les preuves de l'existence d'un DIEU, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de *Newton*. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes & les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes; mais enfin, *Newton* pensait que ces rapports

infinis, qu'il appercevait plus qu'un autre, étaient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Il ne goûtait pas beaucoup la grande preuve qui se tire de la succession des êtres. On dit communément, que si les hommes, les animaux, les végétaux, tout ce qui compose le monde, était éternel, on serait forcé d'admettre une suite de générations sans cause. Ces êtres, dit-on, n'auraient point d'origine de leur existence; ils n'en auraient point d'extérieure, puisqu'ils sont supposés remonter de génération en génération, sans commencement. Ils n'en auraient point d'intérieure, puisqu'aucun d'eux n'existerait par soi-même. Ainsi tout serait effet, & rien ne serait cause.

Il trouvait que cet argument n'était fondé que sur l'équivoque de *générations*, & *d'êtres formés les uns par les autres;* car les athées, qui admettent le plein, répondent, qu'à proprement parler, il n'y a point de générations; il n'y a point d'êtres produits; il n'y a point plusieurs substances. L'univers est un tout, existant nécessairement, qui se développe sans cesse; c'est un même être, dont la nature est d'être immuable dans sa substance, & éternellement varié dans ses modifications; ainsi l'argument tiré seulement des êtres qui se succèdent, prouverait peut-être peu contre l'athée qui nierait la pluralité des êtres.

Les athées appelleraient à leur secours ces anciens axiomes, que rien ne naît de rien, qu'une substance n'en peut produire une autre, que tout est éternel & nécessaire.

La matière est nécessaire, disent-ils, puisqu'elle existe; le mouvement est nécessaire, & rien n'est en repos; & le mouvement est si nécessaire, qu'il ne se perd jamais de forces motrices dans la nature.

Ce qui est aujourd'hui était hier, donc il était avant-hier, & ainsi en remontant sans cesse. Il n'y a personne d'assez hardi pour dire que les choses retourneront à rien, comment peut-on être assez hardi pour dire qu'elles viennent de rien?

Il ne faut pas moins que tout le livre de *Clarke* pour répondre à ces objections.

En un mot, je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante, & qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre

admirable qui règne dans le monde; & si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi vous voyez, que *Newton* n'en apporte point d'autre à la fin de son optique & de ses principes. Il ne trouvait point de raisonnement plus convaincant & plus beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon*, qui fait dire à un de ses interlocuteurs, Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles & dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente.

S'il est prouvé qu'il existe un être éternel, infini, tout-puissant, il n'est pas prouvé de même que cet être soit infiniment bienfaisant, dans le sens que nous donnons à ce terme.

C'est là le grand refuge de l'athée: Si j'admets un Dieu, dit-il, ce Dieu doit être la bonté même; qui m'a donné l'être, me doit le bien-être: or je ne vois dans le genre humain que désordre & calamité: la nécessité d'une matière éternelle me répugne moins qu'un créateur qui traite si mal ses créatures. On ne peut satisfaire, continue-t-il, à mes justes plaintes & à mes doutes cruels, en me disant, qu'un premier homme composé d'un corps & d'une ame irrita le créateur, & que le genre humain en porte la peine; car premiérement, si nos corps viennent de ce premier homme, nos ames n'en viennent point; & quand même elles en pourraient venir, la punition du père dans tous les enfans paraît la plus horrible de toutes les injustices. Secondement, il semble évident, que les Américains & les peuples de l'ancien monde, les Nègres & les Lappons, ne sont point descendus du même homme. La constitution intérieure des organes des Nègres en est une démonstration palpable; nulle raison ne peut donc appaiser les murmures qui s'élèvent dans mon cœur contre les maux dont ce globe est inondé. Je suis donc forcé de rejetter l'idée d'un être suprême, d'un créateur, que je concevrais infiniment bon, & qui aurait fait des maux infinis; & j'aime mieux admettre la nécessité de la matière, & des générations, & des vicissitudes éternelles, qu'un Dieu, qui aurait fait librement des malheureux.

On répond à cet athée; Le mot de *bon*, de *bien-être*, est équivoque. Ce qui est mauvais par rapport à vous est bon dans

l'arrangement général. L'idée d'un être infini, tout-puissant, tout-intelligent & présent par-tout, ne révolte point votre raison. Nierez-vous un DIEU, parce que vous aurez eu un accès de fièvre? Il vous devait le *bien-être*, dites-vous; quelle raison avez-vous de penser ainsi? Pourquoi vous devait-il ce bien-être? Quel traité avait-il avec vous? Il ne vous manque donc que d'être toujours heureux dans la vie pour reconnaître un DIEU? Vous, qui ne pouvez être parfait en rien, pourquoi prétendriez-vous être parfaitement heureux? Mais je suppose que dans un bonheur continu de cent années, vous ayez un mal de tête; ce moment de peine vous fera-t-il nier un créateur? Il n'y a pas d'apparence. Or si un quart-d'heure de souffrance ne vous arrête pas, pourquoi deux heures? pourquoi un jour? pourquoi une année de tourment vous feront-ils rejetter l'idée d'un artisan suprême & universel?

Il est prouvé, qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, & plus grand tort encore de renier votre souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.

On aime à murmurer; il y a du plaisir à se plaindre, mais il y en a plus à vivre. On se plait à ne jetter la vue que sur le mal & à l'exagérer. Lisez les histoires, nous dit-on: ce n'est qu'un tissu de crimes & de malheurs. D'accord; mais les histoires ne sont que le tableau des grands événemens. On ne conserve que la mémoire des tempêtes; on ne prend point garde au calme. On ne songe pas que depuis cent ans il n'y ait pas eu une sédition dans Pekin, dans Rome, dans Venise, dans Paris, dans Londres; qu'en général il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes villes, que d'années orageuses; qu'il y a plus de jours innocens & sereins, que de jours marqués par de grands crimes & par de grands désastres.

Lorsque vous avez examiné les rapports qui se trouvent dans les ressorts d'un animal, & les desseins qui éclatent de toutes parts dans la manière dont cet animal reçoit la vie, dont il la soutient, & dont il la donne, vous reconnaissez sans peine cet artisan souverain. Changerez-vous de sentiment, parce que les loups mangent les moutons, & que les araignées prennent

des mouches? Ne voyez-vous pas au contraire, que ces générations continuelles, toujours dévorées & toujours reproduites, entrent dans le plan de l'univers? J'y vois de l'habileté & de la puissance, répondez-vous, & je n'y vois point de bonté. Mais quoi? lorsque dans une ménagerie vous élevez des animaux que vous égorgez, vous ne voulez pas qu'on vous appelle *méchant*, & vous accusez de cruauté le maître de tous les animaux, qui les a faits pour être mangés dans leur tems? Enfin, si vous pouvez être heureux dans toute l'éternité, quelques douleurs dans cet instant passager qu'on nomme *la vie*, valent-elles la peine qu'on en parle? Et si cette éternité n'est pas votre partage, contentez-vous de cette vie, puisque vous l'aimez.

Vous ne trouvez pas que le créateur soit *bon*, parce qu'il y a du *mal* sur la terre. Mais la nécessité, qui tiendrait lieu d'un être suprême, serait-elle quelque chose de meilleur? Dans le systême qui admet un DIEU, on n'a que des difficultés à surmonter, & dans tous les autres systêmes on a des absurdités à dévorer.

La philosophie nous montre bien qu'il y a un DIEU; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le fait; s'il est dans le tems, s'il est dans l'espace, s'il a commandé une fois, ou s'il agit toujours, s'il est dans la matière, s'il n'y est pas, &c, &c. Il faudrait être lui-même pour le savoir.

CHAPITRE SECOND.

De l'espace et de la durée comme propriétés de Dieu.

Sentimens de Leibnitz. *Sentiment & raison de* Newton. *Matière infinie impossible.* Epicure *devait admettre un* Dieu *créateur & gouverneur. Propriétés de l'espace pur & de la durée.*

Newton regarde l'espace & la durée comme deux êtres, dont l'existence suit nécessairement de Dieu même; car l'être infini est en tout lieu, donc tout lieu existe: l'être éternel dure de toute éternité, donc une éternelle durée est réelle.

Il était échappé à *Newton* de dire à la fin de ses questions d'optique: *Ces phénomènes de la nature ne font-ils pas voir, qu'il y a un être incorporel, vivant, intelligent, présent partout, qui dans l'espace infini, comme dans son* Sensorium, *voit, discerne, & comprend tout de la manière la plus intime & la plus parfaite?*

Le célèbre philosophe *Leibnitz*, qui avait auparavant reconnu avec *Newton* la réalité de l'espace pur, & de la durée, mais qui depuis long-tems n'était plus d'aucun avis de *Newton*, & qui s'était mis en Allemagne à la tête d'une école opposée, attaqua ces expressions du philosophe Anglais, dans une lettre qu'il écrivit en 1715 à la feue reine d'Angleterre, épouse de *George II.* Cette princesse, digne d'être en commerce avec *Leibnitz* & *Newton*, engagea une dispute réglée par lettres entre les deux parties. Mais *Newton*, ennemi de toute dispute, & avare de son tems, laissa le docteur *Clarke* son disciple en physique, & pour le moins son égal en métaphysique, entrer pour lui dans la lice. La dispute roula sur presque toutes les idées métaphysiques de *Newton*; & c'est peut-être le plus beau monument que nous ayons des combats littéraires.

Clarke commença par justifier la comparaison prise du *Sensorium*, dont *Newton* s'était servi; il établit que nul être ne

peut agir, connaître, voir où il n'est pas; or DIEU agissant, voyant par-tout, agit & voit dans tous les points de l'espace, qui en ce sens seul peut être considéré comme son *Sensorium*, attendu l'impossibilité où l'on est en toute langue de s'exprimer quand on ose parler de DIEU. *Leibnitz* soutient que l'espace n'est rien, sinon la relation que nous concevons entre les êtres co-existans, rien, sinon l'ordre des corps, leur arrangement, leurs distances, &c. *Clarke*, après *Newton*, soutient que si l'espace n'est pas réel, il s'ensuit une absurdité; car si DIEU avait mis la terre, la lune & le soleil à la place où sont les étoiles fixes, pourvu que la terre, la lune & le soleil fussent entr'eux dans le même ordre où ils sont, il suivrait de-là que la terre, la lune & le soleil seraient dans le même lieu où ils sont aujourd'hui; ce qui est une contradiction dans les termes.

Il faut, selon *Newton*, penser de la durée comme de l'espace, que c'est une chose très-réelle; car si la durée n'était qu'un ordre de succession entre les créatures, il s'ensuivrait que ce qui se faisait aujourd'hui, & ce qui se fit il y a des milliers d'années, seraient réellement faits dans le même instant; ce qui est encore contradictoire. Enfin l'espace & la durée sont des quantités; c'est donc quelque chose de très-positif.

Il est bon de faire attention à cet ancien argument, auquel on n'a jamais répondu: Qu'un homme aux bornes de l'univers étende son bras, ce bras doit être dans l'espace pur; car il n'est pas dans le rien; & l'on répond qu'il est encore dans la matière; le monde en ce cas est donc réellement infini; le monde est donc DIEU en ce sens.

L'espace pur, le vuide existe donc, aussi bien que la matière, & il existe même nécessairement; au lieu que la matière, selon *Clarke*, n'existe que par la libre volonté du créateur.

Mais, dit-on, vous admettez un espace immense infini, pourquoi n'en ferez-vous pas autant de la matière comme tant d'anciens philosophes? *Clarke* répond: L'espace existe nécessairement, parce que DIEU existe nécessairement; il est immense; il est, comme la durée, un mode, une propriété infinie d'un être nécessaire infini. La matière n'est rien de tout cela; elle n'existe point nécessairement; & si cette subs-

tance était infinie, elle ferait, ou une propriété essentielle de Dieu, ou Dieu même; or elle n'est ni l'un ni l'autre; elle n'est donc pas infinie, & ne saurait l'être.

On peut répondre à *Clarke* : La matière existe nécessairement, sans être pour cela infinie, sans être Dieu : elle existe, parce qu'elle existe : elle est éternelle, parce qu'elle existe aujourd'hui. Il n'appartient pas à un philosophe d'admettre ce qu'il ne peut concevoir. Or vous ne pouvez concevoir la matière ni créée ni anéantie : elle peut très-bien être éternelle par sa nature; & Dieu peut très-bien, par sa nature, avoir le pouvoir immense de la modifier, & non pas celui de la tirer du néant : car tirer l'être du néant, est une contradiction; mais il n'y a point de contradiction à croire la matière nécessaire & éternelle, & Dieu nécessaire & éternel. Si l'espace existe par nécessité, la matière existe de même par nécessité. Vous devriez donc admettre trois êtres; l'espace, dont l'existence serait réelle, quand même il n'y aurait ni matière ni Dieu; la matière, qui ne pouvant avoir été formée de rien, est nécessairement dans l'espace; & Dieu, sans lequel la matière ne pourrait être organisée & animée.

Newton lui-même, à la fin de son optique, a semblé prévenir ces difficultés. Il soutient que l'espace est une suite nécessaire de l'existence de Dieu. Dieu n'est, à proprement parler, ni dans l'espace, ni dans un lieu; mais Dieu étant nécessairement par-tout, constitue par cela seul l'espace immense & le lieu. De même la durée, la permanence éternelle, est une suite indispensable de l'existence de Dieu. Il n'est ni dans la durée infinie, ni dans un tems, mais existant éternellement; il constitue par-là l'éternité & le tems. Voilà comme *Newton* s'explique; mais il n'a point du tout résolu le problême; il semble qu'il n'ait osé convenir que Dieu est dans l'espace; il a craint les disputes.

L'espace immense, étendu, inséparable, peut être conçu en plusieurs portions; par exemple, l'espace où est *Saturne* n'est pas l'espace où est *Jupiter*; mais on ne peut séparer ces parties conçues : on ne peut mettre l'une à la place de l'autre comme on peut mettre un corps à la place d'un autre. De même la durée infinie, inséparable & sans parties, peut être conçue

en plusieurs portions, sans que jamais on puisse concevoir une portion de durée mise à la place d'une autre. Les êtres existent dans une certaine portion de la durée, qu'on nomme *tems*, & peuvent exister dans tout autre tems; mais une partie conçue de la durée, un tems quelconque, ne peut être ailleurs qu'où il est; le passé ne peut être avenir.

L'espace & la durée sont donc, selon *Newton*, deux attributs nécessaires, immuables, de l'Être éternel & immense. DIEU seul peut connaître tout l'espace; DIEU seul peut connaître toute la durée. Nous mesurons quelques parties improprement dites de l'*espace*, par le moyen des corps étendus que nous touchons. Nous mesurons des parties improprement dites de la *durée*, par le moyen des mouvemens que nous appercevons.

On n'entre point ici dans le détail des preuves physiques réservées pour d'autres chapitres; il suffit de remarquer, qu'en tout ce qui regarde l'espace, la durée, les bornes du monde, *Newton* suivait les anciennes opinions de *Démocrite*, d'*Epicure*, & d'une foule de philosophes, rectifiés par notre célèbre *Gassendi*. *Newton* a dit plusieurs fois à quelques Français qui vivent encore, qu'il regardait *Gassendi* comme un esprit très-juste & très-sage, & qu'il faisait gloire d'être entiérement de son avis dans toutes les choses dont on vient de parler.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA LIBERTÉ DANS DIEU, ET DU GRAND PRINCIPE DE LA RAISON SUFFISANTE.

Principes de Leibnitz. *Poussés peut-être trop loin. Ses raisonnemens séduisans. Réponse. Nouvelles instances contre le principe des indiscernables.*

NEWTON soutenait que DIEU infiniment libre, comme infiniment puissant, a fait beaucoup de choses, qui n'ont d'autre raison de leur existence que sa seule volonté. Par exemple, que les planètes se meuvent d'occident en orient, plutôt qu'autrement; qu'il y ait un tel nombre d'animaux, d'étoiles, de

mondes, plutôt qu'un autre; que l'univers fini, soit dans un tel ou tel point de l'espace, &c. la volonté de l'Être suprême en est la seule raison.

Le célèbre *Leibnitz* prétendait le contraire, & se fondait sur un ancien axiome employé autrefois par Archimède; *Rien ne se fait sans cause ou sans raison suffisante*, disait-il, & DIEU a fait en tout le meilleur, parce que s'il ne l'avait pas fait comme meilleur, il n'eût pas eu raison de le faire. Mais il n'y a point de meilleur dans les choses indifférentes, disaient les newtoniens; mais il n'y a point de choses indifférentes, répondent les leibnitiens. Votre idée mène à la fatalité absolue, disait *Clarke*; vous faites de DIEU un être qui agit par nécessité, & par conséquent un être purement passif: ce n'est plus DIEU. Votre DIEU, répondait *Leibnitz*, est un ouvrier capricieux, qui se détermine sans raison suffisante. La volonté de DIEU est la raison, répondait l'Anglais. *Leibnitz* insistait & faisait des attaques très-fortes en cette manière.

Nous ne connaissons point deux corps entiérement semblables dans la nature, & il ne peut en être; car s'ils étaient semblables, premiérement cela marquerait dans DIEU tout-puissant & tout fécond, un manque de fécondité & de puissance. En second lieu, il n'y aurait nulle raison pourquoi l'un serait à cette place, plutôt que l'autre.

Les newtoniens répondaient: Premiérement il est faux que plusieurs êtres semblables marquent de la stérilité dans la puissance du créateur; car si les élémens des choses doivent être absolument semblables pour produire des effets semblables; si, par exemple, les élémens des rayons éternellement rouges de lumière, doivent être les mêmes pour donner ces rayons rouges; si les élémens de l'eau doivent être les mêmes pour former l'eau; cette parfaite ressemblance, cette identité, loin de déroger à la grandeur de DIEU, m'est un des plus beaux témoignages de sa puissance & de sa sagesse.

Si j'osais ajouter ici quelque chose aux argumens d'un *Clarke* & d'un *Newton*, & prendre la liberté de disputer contre un *Leibnitz*, je dirais qu'il n'y a qu'un être infiniment puissant qui puisse faire des choses parfaitement semblables. Quelque peine que prenne un homme à faire de tels ouvrages, il ne pourra

jamais y parvenir, parce que sa vue ne sera jamais assez fine pour discerner les inégalités des deux corps; il faut donc voir jusques dans l'infinie petitesse, pour faire toutes les parties d'un corps semblables à celles d'un autre. C'est donc le partage unique de l'Être infini.

Secondement, peuvent dire encore les newtoniens, nous combattons *Leibnitz* par ses propres armes. Si les élémens des choses sont tous différens, si les premières parties d'un rayon rouge ne sont pas entiérement semblables, il n'y a point alors de raison suffisante, pourquoi des parties différentes font toujours un effet invariable.

En troisième lieu, pourraient dire les newtoniens, si vous demandez la raison suffisante, pourquoi cet atome, A, est dans un lieu, & cet atome, B, entiérement semblable, est dans un autre lieu? la raison en est dans le mouvement qui les pousse; & si vous demandez quelle est la raison de ce mouvement? ou vous êtes forcé de dire que ce mouvement est nécessaire, ou bien vous devez avouer que DIEU l'a commencé. Si vous demandez enfin, pourquoi DIEU l'a commencé, quelle autre raison suffisante en pouvez-vous trouver, sinon qu'il fallait que DIEU ordonnât ce mouvement, pour exécuter les ouvrages qu'avait projettés sa sagesse? Mais pourquoi ce mouvement à droite plutôt qu'à gauche, vers l'occident plutôt que vers l'orient, en ce point de la durée plutôt qu'en un autre point? Ne faut-il pas alors recourir à la volonté du créateur? Mais y a-t-il une liberté d'indifférence? C'est ce qu'on laisse à examiner à tout lecteur sage, & il examinera long-tems avant de pouvoir juger.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA LIBERTÉ DANS L'HOMME.

Excellent ouvrage contre la liberté. Si bon, que le docteur Clarke *y répondit par des injures. Liberté d'indifférence. Liberté de ſpontanéité. Privation de liberté, choſe très-commune. Objections puiſſantes contre la liberté.*

SELON *Newton* & *Clarke*, l'Etre infiniment libre a communiqué à l'homme ſa créature une portion limitée de cette liberté; & on n'entend pas ici par *liberté* la ſimple puiſſance d'appliquer ſa penſée à tel ou tel objet, & de commencer le mouvement. On n'entend pas ſeulement la faculté de vouloir, mais celle de vouloir très-librement, avec une volonté pleine & efficace, & de vouloir même quelquefois ſans autre raiſon que ſa volonté. Il n'y a aucun homme ſur la terre qui ne croie ſentir quelquefois qu'il poſſède cette liberté. Pluſieurs philoſophes penſent d'une manière oppoſée; ils croient que toutes nos actions ſont néceſſitées, & que nous n'avons d'autre liberté que celle de porter quelquefois de bon gré les fers auxquels la fatalité nous attache.

De tous les philoſophes qui ont écrit hardiment contre la liberté, celui qui ſans contredit l'a fait avec plus de méthode, de force & de clarté, c'eſt *Collins*, magiſtrat de Londres, auteur du livre de *la liberté de penſer*, & de pluſieurs autres ouvrages auſſi hardis que philoſophiques.

Clarke, qui était entiérement dans le ſentiment de *Newton* ſur la liberté, & qui d'ailleurs en ſoutenait les droits autant en théologien d'une ſecte ſingulière, qu'en philoſophe, répondit vivement à *Collins*, & mêla tant d'aigreur à ſes raiſons, qu'il fit croire qu'au moins il ſentait toute la force de ſon ennemi. Il lui reproche de confondre toutes les idées, parce que *Collins* appelle l'homme *un agent néceſſaire*. Clarke dit qu'en ce cas l'homme n'eſt point agent; mais qui ne voit que c'eſt là une vraie chicane? *Collins* appelle *agent néceſſaire* tout ce qui

produit des effets nécessaires. Qu'on l'appelle *agent* ou *patient*; qu'importe? Le point est de savoir s'il est déterminé nécessairement.

Il semble, que si l'on peut trouver un seul cas où l'homme soit véritablement libre d'une liberté d'indifférence, cela seul suffit pour décider la question. Or quel cas prendrons-nous, sinon celui où l'on voudra éprouver notre liberté? Par exemple, on me propose de me tourner à droite ou à gauche, ou de faire telle autre action, à laquelle aucun plaisir ne m'entraîne, & dont aucun dégoût ne me détourne. Je choisis alors, & je ne suis pas le *dictamen* de mon entendement, qui me représente le meilleur; car il n'y a ici ni meilleur, ni pire. Que fais-je donc? J'exerce le droit que m'a donné le Créateur, de vouloir & d'agir en certains cas sans autre raison que ma volonté même. J'ai le droit & le pouvoir de commencer le mouvement, & de le commencer du côté que je veux. Si on ne peut assigner en ce cas d'autre cause de ma volonté, pourquoi la chercher ailleurs que dans ma volonté même? Il paraît donc probable que nous avons la liberté d'indifférence dans les choses indifférentes. Car qui pourra dire que DIEU ne nous a pas fait, ou n'a pas pu nous faire ce présent? Et s'il l'a pu, & si nous sentons en nous ce pouvoir, comment assurer que nous ne l'avons pas?

On traite de chimère cette liberté d'indifférence; on dit que se déterminer sans raison, ne serait que le partage des insensés; mais on ne songe pas que les insensés sont des malades, qui n'ont aucune liberté. Ils sont déterminés nécessairement par le vice de leurs organes; ils ne sont point les maîtres d'eux-mêmes, ils ne choisissent rien. Celui-là est libre qui se détermine soi-même. Or, pourquoi ne nous déterminerons-nous pas nous-mêmes par notre seule volonté dans les choses indifférentes?

Nous possédons la liberté qu'on appelle de *spontanéité* dans tous les autres cas; c'est-à-dire, que lorsque nous avons des motifs, notre volonté se détermine par eux: & ces motifs sont toujours le dernier résultat de l'entendement, ou de l'instinct; ainsi, quand mon entendement se représente, qu'il vaut mieux pour moi obéir à la loi que la violer, j'obéis à la loi avec une

une liberté spontanée, je fais volontairement ce que le dernier *dictamen* de mon entendement m'oblige de faire. On ne sent jamais mieux cette espèce de liberté, que quand notre volonté combat nos desirs. J'ai une passion violente; mais mon entendement conclut que je dois résister à cette passion; il me représente un plus grand bien dans la victoire, que dans l'asservissement à mon goût. Ce dernier motif l'emporte sur l'autre, & je combats mon desir par ma volonté; j'obéis nécessairement, mais de bon gré, à cet ordre de ma raison; je fais, non ce que je desire, mais ce que je veux; & en ce cas je suis libre de toute la liberté dont une telle circonstance peut me laisser susceptible.

Enfin je ne suis libre en aucun sens, quand ma passion est trop forte, & mon entendement trop faible, ou quand mes organes sont dérangés; & malheureusement c'est le cas où se trouvent très-souvent les hommes; ainsi il me paraît que la liberté spontanée est à l'ame ce que la santé est au corps; quelques personnes l'ont toute entière & durable; plusieurs la perdent souvent; d'autres sont malades toute leur vie; je vois, que toutes les autres facultés de l'homme sont sujettes aux mêmes inégalités. La vue, l'ouie, le goût, la force, le don de penser, sont tantôt plus forts, tantôt plus faibles; notre liberté est, comme tout le reste, limitée, variable, en un mot très-peu de chose, parce que l'homme est très-peu de chose.

La difficulté d'accorder la liberté de nos actions avec la prescience éternelle de DIEU, n'arrêtait point *Newton*, parce qu'il ne s'engageait pas dans ce labyrinthe; la liberté une fois établie, ce n'est pas à nous à déterminer comment DIEU prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne savons pas de quelle manière DIEU voit actuellement ce qui se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de voir; pourquoi en aurions-nous de sa façon de prévoir? Tous ses attributs nous doivent être également incompréhensibles.

Il faut avouer qu'il s'élève contre cette idée de liberté des objections qui effrayent. D'abord on voit que cette liberté d'indifférence serait un présent bien frivole, si elle ne s'étendait qu'à cracher à droite & à gauche, & à choisir pair ou impair. Ce qui importe, c'est que *Cartouche* & *Sha-Nadir*

aient la liberté de ne pas répandre le sang humain. Il importe peu, que *Cartouche* & *Sha-Nadir* soient libres d'avancer le pied gauche ou le pied droit. Ensuite on trouve cette liberté d'indifférence impossible : car comment se déterminer sans raison? Tu veux, mais pourquoi veux-tu? on te propose pair ou non, tu choisis pair, & tu n'en vois pas le motif; mais ton motif est que pair se présente à ton esprit à l'instant qu'il faut faire un choix.

Tout a sa cause; ta volonté en a donc une. On ne peut donc vouloir, qu'en conséquence de la dernière idée qu'on a reçue. Personne ne peut savoir quelle idée il aura dans un moment; donc personne n'est le maître de ses idées, donc personne n'est le maître de vouloir, & de ne pas vouloir. Si on en était le maître, on pourrait faire le contraire de ce que DIEU a arrangé dans l'enchaînement des choses de ce monde. Ainsi chaque homme pourrait changer & changerait en effet à chaque instant l'ordre éternel.

Voilà pourquoi le sage *Locke* n'ose pas prononcer le nom de *liberté;* une volonté libre ne lui paraît qu'une chimère. Il ne connaît d'autre liberté que la puissance de faire ce qu'on veut. Le goutteux n'a pas la liberté de marcher, le prisonnier n'a pas celle de sortir. L'un est libre quand il est guéri, l'autre quand on lui ouvre la porte.

Pour mettre dans un plus grand jour ces horribles difficultés, je suppose que *Ciceron* veut prouver à *Catilina*, qu'il ne doit pas conspirer contre sa patrie. *Catilina* lui dit, qu'il n'en est pas le maître, que ses derniers entretiens avec *Cethegus* lui ont imprimé dans la tête l'idée de la conspiration; que cette idée lui plaît plus qu'une autre; & qu'on ne peut vouloir qu'en conséquence de son dernier jugement. Mais vous pourriez, disait *Ciceron*, prendre avec moi d'autres idées. Appliquez votre esprit à m'écouter & à voir qu'il faut être bon citoyen. J'ai beau faire, répond *Catilina;* vos idées me révoltent, & l'envie de vous assassiner l'emporte. Je plains votre phrénésie, lui dit *Ciceron,* tâchez de prendre de mes remèdes. Si je suis phrénétique, reprend *Catilina*, je ne suis pas le maître de tâcher de guérir. Mais, lui dit le consul, les hommes ont un fonds de raison, qu'ils peuvent consulter, & qui peut

remédier à ce dérangement d'organes, qui fait de vous un pervers; sur-tout, quand ce dérangement n'est pas trop fort. Indiquez-moi, répond *Catilina*, le point où ce dérangement peut céder au remède. Pour moi, j'avoue que depuis le premier moment, où j'ai conspiré, toutes mes réflexions m'ont porté à la conjuration. Quand avez-vous commencé à prendre cette funeste résolution? lui demande le consul. Quand j'eus perdu mon argent au jeu. Eh bien! ne pouviez-vous pas vous empêcher de jouer? Non; car cette idée de jeu l'emporta dans moi ce jour-là sur toutes les autres idées; & si je n'avais pas joué, j'aurais dérangé l'ordre de l'univers, qui portait que *Quartilla* me gagnerait quatre cent mille sesterces, qu'elle en achèterait une maison & un amant, que de cet amant il naîtrait un fils, que *Cethegus* & *Lentulus* viendraient chez moi, & que nous conspirerions contre la république. Le destin m'a fait un loup; & il vous a fait un chien de berger; le destin décidera qui des deux doit égorger l'autre. A cela *Ciceron* n'aurait répondu que par une *catilinaire*. En effet, il faut convenir qu'on ne peut guère répondre que par une éloquence vague aux objections contre la liberté: triste sujet sur lequel le plus sage craint même d'oser penser.

Une seule réflexion console, c'est que quelque systême qu'on embrasse, à quelque fatalité qu'on croie, toutes nos actions attachées, on agira toujours comme si on était libre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DOUTES SUR LA LIBERTÉ QU'ON NOMME D'*INDIFFÉRENCE*.

1. LES plantes sont des êtres organisés, dans lesquels tout se fait nécessairement. Quelques plantes tiennent au règne animal, & sont en effet des animaux attachés à la terre.

2. Ces animaux plantes, qui ont des racines, des feuilles & du sentiment, auraient-ils une liberté? Il n'y a pas grande apparence.

3. Les animaux n'ont-ils pas un sentiment, un instinct, une

raison commencée, une mesure d'idées & de mémoire? Qu'est-ce au fond que cet instinct? n'est-il pas un de ces ressorts secrets que nous ne connaîtrons jamais? On ne peut rien connaître que par l'analyse, ou par une suite de ce qu'on appelle *les premiers principes*. Or quelle analyse ou quelle synthèse peut nous faire connaître la nature de l'instinct? Nous voyons seulement que cet instinct est toujours nécessairement accompagné d'idées. Un ver à soie a la perception de la feuille qui le nourrit, la perdrix du ver qu'elle cherche & qu'elle avale, le renard de la perdrix qu'il mange, le loup du renard qu'il dévore. Il n'est pas vraisemblable que ces êtres possèdent ce qu'on appelle *la liberté*. On peut donc avoir des idées sans être libre?

4. Les hommes reçoivent & combinent des idées dans leur sommeil. On ne peut pas dire qu'ils soient libres alors. N'est-ce pas une nouvelle preuve qu'on peut avoir des idées sans être libre?

5. L'homme a par-dessus les animaux le don d'une mémoire plus vaste. Cette mémoire est l'unique source de toutes les pensées. Cette source commune aux animaux & aux hommes pouvait-elle produire la liberté? Des idées réfléchies dans un cerveau seraient-elles absolument d'une autre nature que des idées non réfléchies dans un autre cerveau?

6. Les hommes ne sont-ils pas tous déterminés par leur instinct? & n'est-ce pas la raison pourquoi ils ne changent jamais de caractère? Cet instinct n'est-il pas ce qu'on appelle *le naturel?*

7. Si l'on était libre, quel est l'homme qui ne changeât son naturel? Mais a-t-on jamais vu sur la terre un homme se donner seulement un goût? A-t-on jamais vu un homme né avec de l'aversion pour danser, se donner du goût pour la danse? un homme sédentaire & paresseux rechercher le mouvement? & l'âge & les alimens ne diminuent-ils pas les passions que la raison croit avoir domptées?

8. La volonté n'est-elle pas toujours la suite des dernières idées qu'on a reçues? Ces idées étant nécessaires, la volonté ne l'est-elle pas aussi?

9. La liberté est-elle autre chose que le pouvoir d'agir,

ou de n'agir pas? & *Locke* n'a-t-il pas eu raiſon d'appeller la liberté *puiſſance?*

10. Le loup a la perception de quelques moutons paiſſans dans une campagne; ſon inſtinct le porte à les dévorer; les chiens l'en empêchent. Un conquérant a la perception d'une province que ſon inſtinct le porte à envahir; il trouve des forteresſes & des armées qui lui barrent le paſſage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce prince?

11. Cet univers ne paraît-il pas aſſujetti dans toutes ſes parties à des loix immuables? Si un homme pouvait diriger à ſon gré ſa volonté, n'eſt-il pas clair qu'il pourrait alors déranger ces loix immuables?

12. Par quel privilège l'homme ne ſerait-il pas ſoumis à la même néceſſité que les aſtres, les animaux, les plantes, & tout le reſte de la nature?

13. A-t-on raiſon de dire que dans le ſyſtême de cette fatalité univerſelle, les peines & les récompenſes ſeraient inutiles & abſurdes? N'eſt-ce pas plutôt évidemment dans le ſyſtême de la liberté que paraît l'inutilité & l'abſurdité des peines & des récompenſes? En effet ſi un voleur de grand chemin poſſède une volonté libre, ſe déterminant uniquement par elle-même, la crainte du ſupplice peut fort bien ne le pas déterminer à renoncer au brigandage; mais ſi les cauſes phyſiques agiſſent uniquement, ſi l'aſpect de la potence & de la roue fait une impreſſion néceſſaire & violente, elle corrige alors néceſſairement le ſcélérat, témoin du ſupplice d'un autre ſcélérat.

14. Pour ſavoir ſi l'ame eſt libre, ne faudrait-il pas ſavoir ce que c'eſt que l'ame? Y a-t-il un homme qui puiſſe ſe vanter que ſa raiſon ſeule lui démontre la ſpiritualité, l'immortalité de cette ame? Preſque tous les phyſiciens conviennent que le principe du ſentiment eſt à l'endroit où les nerfs ſe réuniſſent dans le cerveau. Mais cet endroit n'eſt pas un point mathématique. L'origine de chaque nerf eſt étendue. Il y a là un timbre ſur lequel frappent les cinq organes de nos ſens. Quel eſt l'homme qui concevra que ce timbre ne tienne point de place? Ne ſommes-nous pas des automates nés pour vouloir toujours, pour faire quelquefois ce que nous voulons, & quelquefois

le contraire? Des étoiles au centre de la terre, hors de nous, & dans nous, toute substance nous est inconnue. Nous ne voyons que des apparences. Nous sommes dans un songe.

15. Que dans ce songe on croie la volonté libre ou esclave, la fange organisée dont nous sommes paîtris, douée d'une faculté immortelle, ou périssable, qu'on pense comme *Epicure* ou comme *Socrate*, les roues qui font mouvoir la machine de l'univers seront toujours les mêmes.

CHAPITRE SIXIÈME.

DE LA RELIGION NATURELLE.

Reproche de Leibnitz *à* Newton. *Peu fondé. Réfutation d'un sentiment de* Locke. *Le bien de la société; Religion naturelle; Humanité.*

LEIBNITZ, dans sa dispute avec *Newton*, lui reproche de donner de DIEU des idées fort basses, & d'anéantir la religion naturelle. Il prétendait que *Newton* faisait DIEU corporel, & cette imputation, comme nous l'avons vu, était fondée sur ce mot *Sensorium*, organe. Il ajoutait, que le DIEU de *Newton* avait fait de ce monde une fort mauvaise machine, qui a besoin d'être décrassée, (c'est le mot dont se sert *Leibnitz*.) *Newton* avait dit : *manum emendatricem desideraret*. Ce reproche est fondé sur ce que *Newton* dit, qu'avec le tems les mouvemens diminueront, les irrégularités des planètes augmenteront, & l'univers périra, ou sera remis en ordre par son auteur.

Il est trop clair par l'expérience, que DIEU a fait des machines pour être détruites. Nous sommes l'ouvrage de sa sagesse, & nous périssons; pourquoi n'en serait-il pas de même du monde? *Leibnitz* veut que ce monde soit parfait; mais si DIEU ne l'a formé que pour durer un certain tems, sa perfection consiste alors à ne durer que jusqu'à l'instant fixé pour sa dissolution.

Quant à la religion naturelle, jamais homme n'en a été plus partisan que *Newton*, si ce n'est *Leibnitz* lui-même, son rival en science & en vertu. J'entends par religion naturelle, les principes de morale communs au genre humain. *Newton* n'admettait à la vérité aucune notion innée avec nous, ni idées, ni sentimens, ni principes. Il était persuadé avec *Locke*, que toutes les idées nous viennent par les sens, à mesure que les sens se développent: mais il croyait que DIEU ayant donné les mêmes sens à tous les hommes, il en résulte chez eux les mêmes besoins, les mêmes sentimens, par conséquent les mêmes notions grossières, qui sont par-tout le fondement de la société. Il est constant, que DIEU a donné aux abeilles & aux fourmis quelque chose pour les faire vivre en commun, qu'il n'a donné ni aux loups, ni aux faucons; il est certain, puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret, par lequel DIEU a voulu les attacher les uns aux autres. Or si à un certain âge les idées, venues par les mêmes sens à des hommes tous organisés de la même manière, ne leur donnaient pas peu-à-peu les mêmes principes nécessaires à toute société, il est encore très-sûr, que ces sociétés ne subsisteraient pas. Voilà pourquoi de Siam jusqu'au Mexique, la vérité, la reconnaissance, l'amitié, &c. sont en honneur.

J'ai toujours été étonné que le sage *Locke*, dans le commencement de son traité de l'*Entendement humain*, en réfutant si bien *les idées innées*, ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du bien & du mal qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une erreur. Il se fonde sur des relations de voyageurs, qui disent, que dans certains pays la coutume est de manger ses enfans, & de manger aussi les mères, quand elles ne peuvent plus enfanter; que dans d'autres on honore du nom de *saints* certains enthousiastes, qui se servent d'ânesses au lieu de femmes; mais un homme comme le sage *Locke* ne devait-il pas tenir ces voyageurs pour suspects? Rien n'est si commun parmi eux que de mal voir, de mal rapporter ce qu'on a vu, de prendre sur-tout dans une nation, dont on ignore la langue, l'abus d'une loi pour la loi même; & enfin de juger des mœurs de tout un peuple par un fait particulier, dont on ignore encore les circonstances.

Qu'un Persan passe à Lisbonne, à Madrid, ou à Goa, le jour d'un *Auto-da-fé*, il croira, non sans apparence de raison, que les chrétiens sacrifient des hommes à DIEU; qu'il lise les almanachs qu'on débite dans toute l'Europe au petit peuple, il pensera, que nous croyons tous aux effets de la lune, & cependant nous en rions loin d'y croire. Ainsi tout voyageur, qui me dira, par exemple, que des sauvages mangent leur père & leur mère par pitié, me permettra de lui répondre, qu'en premier lieu le fait est fort douteux; secondement, si cela est vrai, loin de détruire l'idée du respect qu'on doit à ses parens, c'est probablement une façon barbare de marquer sa tendresse, un abus horrible de la loi naturelle; car apparemment qu'on ne tue son père & sa mère par devoir, que pour les délivrer, ou des incommodités de la vieillesse, ou des fureurs de l'ennemi; & si alors on lui donne un tombeau dans le sein filial, au lieu de le laisser manger par des vainqueurs, cette coutume, toute effroyable qu'elle est à l'imagination, vient pourtant nécessairement de la bonté du cœur. La religion naturelle n'est autre chose que cette loi qu'on connaît dans tout l'univers : *Fais ce que tu voudrais qu'on te fît;* or le barbare, qui tue son père pour le sauver de son ennemi, & qui l'ensevelit dans son sein, de peur qu'il n'ait son ennemi pour tombeau, souhaite que son fils le traite de même en cas pareil. Cette loi de traiter son prochain comme soi-même découle naturellement des notions les plus grossières, & se fait entendre tôt ou tard au cœur de tous les hommes; car ayant tous la même raison, il faut bien que tôt ou tard les fuits de cet arbre se ressemblent, & ils se ressemblent en effet, en ce que dans toute société on appelle du nom de *vertu* ce qu'on croit utile à la société.

Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui sera utile au bien commun, & alors je conviendrai qu'il n'y a point de règle naturelle. Cette règle varie à l'infini sans doute; mais qu'en conclure, sinon qu'elle existe? La matière reçoit par-tout des formes différentes, mais elle retient par-tout sa nature. On a beau nous dire, par exemple, qu'à Lacédémone le larcin était ordonné; ce n'est-là qu'un abus des mots. La même

chose

chose que nous appellons *larcin*, n'était point commandée à Lacédémone ; mais dans une ville, où tout était en commun, la permission qu'on donnait de prendre habilement ce que des particuliers s'appropriaient contre la loi, était une manière de punir l'esprit de propriété défendu chez ces peuples. *Le tien & le mien*, était un crime, dont ce que nous appellons *larcin* était la punition ; & chez eux & chez nous il y avait de la règle pour laquelle DIEU nous a faits, comme il a fait les fourmis pour vivre ensemble.

Newton pensait donc que cette disposition que nous avons à vivre en société, est le fondement de la loi naturelle.

Il y a sur-tout dans l'homme une disposition à la compassion, aussi généralement répandue que nos autres instincts. *Newton* avait cultivé ce sentiment d'humanité, & il l'étendait jusqu'aux animaux : il était fortement convaincu, avec *Locke*, que DIEU a donné aux animaux (qui semblent n'être que matière) une mesure d'idées, & les mêmes sentimens qu'à nous. Il ne pouvait penser que DIEU, qui ne fait rien en vain, eût donné aux bêtes des organes de sentiment, afin qu'elles n'eussent point de sentiment.

Il trouvait une contradiction bien affreuse, à croire que les bêtes sentent, & à les faire souffrir. Sa morale s'accordait en ce point avec sa philosophie ; il ne cédait qu'avec répugnance à l'usage barbare de nous nourrir du sang & de la chair des êtres semblables à nous, que nous caressons tous les jours ; & il ne permit jamais dans sa maison qu'on les fît mourir par des morts lentes & recherchées, pour en rendre la nourriture plus délicieuse.

Cette compassion qu'il avait pour les animaux se tournait en vraie charité pour les hommes. En effet sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne mériterait guères le nom de philosophe.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE L'AME, ET DE LA MANIÈRE DONT ELLE EST UNIE AU CORPS, ET DONT ELLE A SES IDÉES.

Quatre opinions sur la formation des idées. Celles des anciens matérialistes. Celle de Mallebranche. *Celle de* Leibnitz. *Opinion de* Leibnitz *combattue.*

NEWTON était persuadé, comme presque tous les bons philosophes, que l'ame est une substance incompréhensible; & plusieurs personnes, qui ont beaucoup vécu avec *Locke*, m'ont assuré que *Newton* avait avoué à Locke, *que nous n'avons pas assez de connaissance de la nature, pour oser prononcer qu'il soit impossible à* DIEU *d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque.* La grande difficulté est plutôt de savoir comment un être, quel qu'il soit, peut penser, que de savoir comment la matière peut devenir pensante. La pensée, il est vrai, semble n'avoir rien de commun avec les attributs que nous connaissons dans l'être étendu qu'on appelle *corps*; mais connaissons-nous toutes les propriétés des corps? C'est une chose qui paraît bien hardie, que de dire à DIEU: Vous avez pu donner le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie à un être, & vous ne pouvez lui donner la pensée?

Ceux qui disent, que si la matière pouvait recevoir le don de la pensée, l'ame ne serait pas immortelle, raisonnent-ils *bien* conséquemment? Est-il plus difficile à DIEU de conserver que de faire? De plus si un atome insécable dure éternellement, pourquoi le don de penser en lui ne durera-t-il pas comme lui? Si je ne me trompe, ceux qui refusent à DIEU le pouvoir de joindre des idées à la matière, sont obligés de dire, que ce qu'on appelle *esprit*, est un être, dont l'essence est de penser, à l'exclusion de tout être étendu. Or s'il est de la nature de l'esprit de penser essentiellement; il pense donc nécessairement, & il pense toujours, comme tout triangle a nécessairement & toujours trois angles, indépen-

damment de DIEU. Quoi ? dès que DIEU crée quelque chose qui n'est pas matière, il faut absolument que ce quelque chose pense ? Faibles & hardis que nous sommes, savons-nous, si DIEU n'a pas formé des millions d'êtres, qui n'ont ni les propriétés de l'esprit ni celles de la matière à nous connues ? Nous sommes dans le cas d'un pâtre, qui n'ayant jamais vu que des bœufs, dirait : *Si* DIEU *veut faire d'autres animaux, il faut qu'ils aient des cornes & qu'ils ruminent.* Qu'on juge donc ce qui est plus respectueux pour la Divinité, ou d'affirmer qu'il y a des êtres qui ont sans lui l'attribut divin de la pensée, ou de soupçonner que DIEU peut accorder cet attribut à l'être qu'il daigne choisir. On voit, par cela seul, combien injustes sont ceux qui ont voulu faire à *Locke* un crime de ce sentiment, & combattre, par une malignité cruelle, avec les armes de la religion, une idée purement philosophique.

Au reste *Newton* était bien loin de hasarder une définition de l'ame, comme tant d'autres ont osé le faire ; il croyait qu'il était possible qu'il y eût des millions d'autres substances pensantes, dont la nature pouvait être absolument différente de la nature de notre ame. Ainsi la division que quelques-uns ont faite de toute la nature en corps & esprit, paraît la définition d'un sourd & d'un aveugle, qui en définissant les sens, ne soupçonneraient ni la vue, ni l'ouïe ; de quel droit, en effet, pourrait-on dire que DIEU n'a pas rempli l'espace immense d'une infinité de substances qui n'ont rien de commun avec nous ?

Newton ne s'était point fait de systême sur la manière dont l'ame est unie au corps, & sur la formation des idées. Ennemi des systêmes, il ne jugeait de rien que par analyse ; & lorsque ce flambeau lui manquait, il savait s'arrêter.

Il y a eu jusqu'ici dans le monde quatre opinions sur la formation des idées ; la première est celle de presque toutes les anciennes nations, qui n'imaginant rien au-delà de la matière, ont regardé nos idées dans notre entendement comme l'impression du cachet sur la cire. Cette opinion confuse était plutôt un instinct grossier, qu'un raisonnement. Les philosophes, qui ont voulu ensuite prouver que la matière pense par elle-même, ont erré bien davantage ; car le vulgaire se

trompait sans raisonner, & ceux-ci erraient par principes, aucun d'eux n'a pu jamais rien trouver dans la matière qui pût prouver qu'elle a l'intelligence par elle-même. *Locke* paraît le seul qui ait ôté la contradiction entre la matière & la pensée, en recourant tout d'un coup au créateur de toute pensée & de toute matière, & en disant modestement: *Celui qui peut tout ne peut-il pas faire penser un être matériel, un atome, un élément de la matière?* Il s'en est tenu à cette possibilité en homme sage. Affirmer que la matière pense en effet, parce que DIEU a pu lui communiquer ce don, serait le comble de la témérité; mais affirmer le contraire est-il moins hardi?

Le second sentiment, & le plus généralement reçu, est celui, qui établissant l'ame & le corps comme deux êtres qui n'ont rien de commun, affirme cependant que DIEU les a créés pour agir l'un sur l'autre. La seule preuve qu'on ait de cette action est l'expérience que chacun croit en avoir. Nous éprouvons que notre corps, tantôt obéit à notre volonté, tantôt la maîtrise; nous imaginons qu'ils agissent l'un sur l'autre réellement, parce que nous le sentons, & il nous est impossible de pousser la recherche plus loin. On fait à ce systême une objection qui paraît sans replique, c'est que si un objet extérieur, par exemple, communique un ébranlement à nos nerfs, ce mouvement va à notre ame, ou n'y va pas; s'il y va, il lui communique du mouvement, ce qui supposerait l'ame corporelle; s'il n'y va point, en ce cas il n'y a plus d'action. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'est que cette action est du nombre des choses dont le méchanisme sera toujours ignoré; triste manière de conclure, mais presque la seule qui convienne à l'homme en plus d'un point de métaphysique.

Le troisième systême est celui des causes occasionnelles de *Descartes*, poussé encore plus loin par *Mallebrancke*. Il commence par supposer que l'ame ne peut avoir aucune influence sur le corps, & dès-là il s'avance trop; car de ce que l'influence de l'ame sur le corps ne peut être conçue, il ne s'ensuit point du tout qu'elle soit impossible; il suppose ensuite que la matière, comme cause occasionnelle, fait impression sur notre corps, & qu'alors DIEU produit une idée dans notre ame, & que réciproquement l'homme produit un acte de

volonté, & DIEU agit immédiatement sur le corps en conséquence de cette volonté; ainsi l'homme n'agit, ne pense que dans DIEU: ce qui ne peut, me semble, recevoir un sens clair, qu'en disant que DIEU seul agit & pense pour nous. On est accablé sous le poids des difficultés qui naissent de cette hypothèse; car comment dans ce systême l'homme peut-il vouloir lui-même, & ne peut-il pas penser lui-même? Si DIEU ne nous a pas donné la faculté de produire du mouvement & des idées, si c'est lui seul qui agit & pense, c'est lui seul qui veut. Non-seulement nous ne sommes plus libres, mais nous ne sommes rien, ou bien nous sommes des modifications de DIEU même. En ce cas il n'y a plus une ame, une intelligence dans l'homme, & ce n'est pas la peine d'expliquer l'union du corps & de l'ame, puisqu'elle n'existe pas, & que DIEU seul existe.

Le quatrième sentiment est celui de l'harmonie préétablie de *Leibnitz*. Dans son hypothèse l'ame n'a aucun commerce avec son corps; ce sont deux horloges que DIEU a faites, qui ont chacune un ressort, & qui vont un certain tems dans une correspondance parfaite; l'une montre les heures, l'autre sonne. L'horloge qui montre l'heure, ne la montre pas parce que l'autre sonne; mais DIEU a établi leur mouvement de façon, que l'aiguille & la sonnerie se rapportent continuellement. Ainsi l'ame de *Virgile* produisait l'*Enéïde*, & sa main écrivait l'*Enéïde*, sans que cette main obéît en aucune façon à l'intention de l'auteur; mais DIEU avait réglé de tout tems que l'ame de *Virgile* ferait des vers, & qu'une main attachée au corps de *Virgile* les mettrait par écrit. Sans parler de l'extrême embarras qu'on a encore à concilier la liberté avec cette harmonie préétablie, il y a une objection bien forte à faire, c'est que si selon *Leibnitz* rien ne se fait sans une raison suffisante, prise du fond des choses, quelle raison a eu DIEU d'unir ensemble deux êtres incommensurables, deux êtres aussi hétérogènes, aussi infiniment différens, que l'ame & le corps, & dont l'un n'influe en rien sur l'autre? Autant valait placer mon ame dans *Saturne* que dans mon corps. L'union de l'ame & du corps est ici une chose très-superflue; mais le reste du systême de *Leibnitz* est bien plus extraordinaire; on en peut

voir les fondemens dans le *Supplément aux actes de Leipzick*, tome VII; & on peut consulter les commentaires que plusieurs Allemands en ont faits amplement avec une méthode toute géométrique.

Selon *Leibnitz*, il y a quatre sortes d'êtres simples, qu'il nomme *monades*, comme on le verra au chapitre IX. On ne parle ici que de l'espèce de *monade* qu'on appelle *notre ame*. L'ame, dit-il, est une concentration, *un miroir vivant de tout l'univers*, qui a en soi toutes les idées confuses de toutes les modifications de ce monde, présentes, passées & futures. *Newton*, *Locke* & *Clarke*, quand ils entendirent parler d'une telle opinion, marquèrent pour elle un aussi grand mépris, que si *Leibnitz* n'en avait pas été l'auteur; mais puisque de très-grands philosophes Allemands se sont fait gloire d'expliquer ce qu'aucun Anglais n'a jamais voulu entendre, je suis obligé d'exposer avec clarté cette hypothèse du fameux *Leibnitz*, devenue pour moi plus respectable depuis que vous en avez fait l'objet de vos recherches.

Tout être simple, créé, dit-il, est sujet au changement, sans quoi il serait DIEU. L'ame est un être simple, créé, elle ne peut donc rester dans un même état; mais les corps étant composés, ne peuvent faire aucune altération dans un être simple; il faut donc que ses changemens prennent leur source dans sa propre nature. Ses changemens sont donc des idées successives des choses de cet univers; elle en a quelques-unes de claires; mais toutes les choses de cet univers, dit *Leibnitz*, sont tellement dépendantes l'une de l'autre, tellement liées entr'elles à jamais, que si l'ame a une idée claire d'une de ces choses, elle a nécessairement des idées confuses & obscures de tout le reste. On pourrait, pour éclaircir cette opinion, apporter l'exemple d'un homme, qui a une idée claire d'un jeu; il a en même tems plusieurs idées confuses de plusieurs combinaisons de ce jeu. Un homme qui a actuellement une idée claire d'un triangle, a une idée de plusieurs propriétés du triangle, lesquelles peuvent se présenter à leur tour plus clairement à son esprit. Voilà en quel sens la *monade* de l'homme est *un miroir vivant de cet univers*.

Il est aisé de répondre à une telle hypothèse, que si DIEU a fait

de l'ame un miroir, il en a fait un miroir bien terne, & que si on n'a d'autres raisons pour avancer des suppositions si étranges que cette liaison prétendue indispensable de toutes les choses de ce monde, on bâtit cet édifice hardi sur des fondemens qu'on n'apperçoit guères; car quand nous avons une idée claire du triangle, c'est que nous avons une connaissance des propriétés essentielles du triangle; & si les idées de toutes ces propriétés ne s'offrent pas tout d'un coup lumineusement à notre esprit, elles y sont renfermées dans cette idée claire, parce qu'elles ont un rapport nécessaire l'une avec l'autre. Mais tout l'assemblage de l'univers est-il dans ce cas? Si vous ôtez une propriété au triangle, vous lui ôtez tout; mais si vous ôtez à l'univers un grain de sable, le reste sera-t-il tout changé? Si de cent millions d'êtres qui se suivent deux à deux, les deux premiers changent entr'eux de place, les autres en changent-ils nécessairement? Ne conservent-ils pas entr'eux les mêmes rapports? De plus les idées d'un homme ont-elles entr'elles la même chaîne que l'on suppose dans les choses de ce monde? Quelle liaison, quel milieu nécessaire y a-t-il entre l'idée de la nuit & des objets inconnus que je vois en m'éveillant? Quelle chaîne y a-t-il entre la mort passagère de l'ame dans un profond sommeil, ou dans un évanouissement, & les idées que l'on reçoit en reprenant ses esprits?

Tout être dans cet univers tient à l'univers sans doute; mais toute action de tout être n'est pas cause des événemens du monde. La mère de *Brutus* en accouchant de lui fut une des causes de la mort de *César*; mais qu'elle ait craché à droite ou à gauche, cela n'a rien fait à Rome. Il y a des événemens qui sont effet & cause à la fois. Il y a mille actions qui ne sont que des effets sans suite. Les aîles d'un moulin tournent & font briser le grain qui nourrit l'homme, voilà un effet qui est cause: un peu de poussière s'en écarte, voilà un effet qui ne produit rien. Une pierre jettée dans la mer Baltique ne produit aucun événement dans la mer des Indes. Il y a mille effets qui s'anéantissent comme le mouvement dans les fluides.

Quand même il serait possible que DIEU eût fait tout ce que *Leibnitz* imagine, faudrait-il le croire sur une simple possibilité? Qu'a-t-il prouvé par tous ces nouveaux efforts? qu'il

avait un très-grand génie; mais s'est-il éclairé, & a-t-il éclairé les autres? Chose étrange, nous ne savons pas comment la terre produit un brin d'herbe, comment une femme fait un enfant, & on croit savoir comment nous faisons des idées?

Si l'on veut savoir ce que *Newton* pensait sur l'ame, & sur la manière dont elle opère, & lequel de tous ces sentimens il embrassait, je répondrai, qu'il n'en suivait aucun. Que savait donc sur cette matière celui qui avait soumis l'infini au calcul, & qui avait découvert les loix de la pesanteur? Il savait douter.

CHAPITRE HUITIÈME.

DES PREMIERS PRINCIPES DE LA MATIÈRE.

Examen de la matière première. Méprise de Newton. *Il n'y a point de transmutations véritables.* Newton *admet des atomes.*

IL ne s'agit pas ici d'examiner quel système était plus ridicule, ou celui qui faisait l'eau principe de tout, ou celui qui attribuait tout au feu, ou celui qui suppose des dés mis sans intervalle les uns auprès des autres, & tournans je ne sais comment sur eux-mêmes.

Le système le plus plausible a toujours été, qu'il y a une matière première indifférente à tout, uniforme & capable de toutes les formes, laquelle différemment combinée, constitue cet univers. Les élémens de cette matière sont les mêmes; elle se modifie selon les différens moules où elle passe, comme un métal en fusion devient tantôt une urne, tantôt une statue; c'était l'opinion de *Descartes*, & elle s'accorde très-bien avec la chimère de ses trois élémens. *Newton* pensait en ce point sur la matière comme *Descartes*; mais il était arrivé à cette conclusion par une autre voie. Comme il ne formait presque jamais de jugement, qui ne fût fondé, ou sur l'évidence mathématique, ou sur l'expérience, il crut avoir l'expérience pour lui

lui dans cet examen. L'illuſtre *Robert Boyle*, le fondateur de la phyſique en Angleterre, avait long-tems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal ; le chymiſte qui travaillait avec lui, crut que l'eau s'était enfin changée en terre ; le fait était faux, comme l'a depuis prouvé *Boerhaave*, phyſicien auſſi exact que médecin habile ; l'eau s'était évaporée, & la terre qui avait paru en ſa place venait d'ailleurs.

A quel point faut-il ſe défier de l'expérience, puiſque celle-ci trompa *Boyle* & *Newton* ? Ces grands philoſophes n'ont pas fait difficulté de croire[1], que puiſque les parties primitives de l'eau ſe changeaient en parties primitives de terre, les élémens des choſes ne ſont que la même matière différemment arrangée. Si une fauſſe expérience n'avait pas conduit *Newton* à cette concluſion, il eſt à croire qu'il eût raiſonné tout autrement. Je ſupplie qu'on liſe avec attention ce qui ſuit.

La ſeule manière qui appartienne à l'homme de raiſonner ſur les objets, c'eſt l'analyſe. Partir tout d'un coup des premiers principes, n'appartient qu'à DIEU ; & ſi l'on peut ſans blaſphême comparer DIEU à un architecte, & l'univers à un édifice, quel eſt le voyageur qui, en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment, oſera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans ? Voilà pourtant ce qu'ont oſé faire preſque tous les philoſophes avec mille fois plus de témérité. Examinons donc cet édifice autant que nous le pouvons : que trouvons-nous autour de nous ? des animaux, des végétaux, des minéraux, ſous le genre deſquels je comprends tous les ſels, ſoufres, &c. du limon, du ſable, de l'eau, du feu, de l'air, & rien autre choſe, du moins juſqu'à préſent.

Avant que d'examiner ſeulement ſi ces corps ſont des mixtes ou non, je me demande à moi-même, s'il eſt poſſible qu'une matière prétendue uniforme, qui n'eſt en elle-même rien de tout ce qui eſt, produiſe cependant tout ce qui eſt.

I. Qu'eſt-ce qu'une matière première, qui n'eſt rien des choſes de ce monde, & qui les produit toutes ? C'eſt une choſe dont je ne puis avoir aucune idée, & que par conſéquent je ne dois point admettre. Il eſt bien vrai que je ne puis me former en général l'idée d'une ſubſtance étendue, impénétrable & figurable, ſans déterminer ma penſée à du

sable ou à du limon, ou à de l'or, &c.; mais cependant ou cette matière est réellement quelqu'une de ces choses, ou elle n'est rien du tout. De même je puis penser à un triangle en général, sans m'arrêter au triangle équilatéral, au scalène, à l'isoscèle, &c. mais il faut pourtant qu'un triangle qui existe soit l'un de ceux-là. Cette idée seule bien pesée suffit peut-être pour détruire l'opinion d'une matière première.

II. Si la matière quelconque mise en mouvement suffisait pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y aurait aucune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourrait produire des hommes & des arbres, ni pourquoi un champ semé de bled ne pourrait pas produire des baleines & des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondrait que les moules & les filières qui reçoivent les semences s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question, pourquoi ces moules, ces filières sont-elles si invariablement déterminées? Or si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de bled dans un champ, ni des nêfles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des soles dans une ruche d'abeilles, &c.; si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison, que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde? qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, & que de la matière & du mouvement il ne naîtrait qu'un cahos éternel sans ces desseins?

Toutes les expériences me confirment dans ce sentiment. Si j'examine d'un côté un homme & un ver à soie, & de l'autre un oiseau & un poisson, je les vois tous formés dès le commencement des choses; je ne vois en eux qu'un développement. Celui de l'homme & celui de l'insecte ont quelques rapports & quelques différences; celui du poisson & celui de l'oiseau en ont d'autres; nous sommes un ver avant que d'être reçus dans la matrice de notre mère; nous devenons chrysalides, nymphes dans l'uterus, lorsque nous sommes dans cette enveloppe qu'on nomme *coëffe;* nous en sortons avec des bras & des jambes, comme le ver devenu moucheron sort de son tombeau avec des ailes & des pieds; nous vivons quelques

jours comme lui, & notre corps se dissout ensuite comme le sien. Parmi les reptiles les uns sont ovipares, les autres vivipares; chez les poissons la femelle est féconde sans les approches du mâle, qui ne fait que passer sur les œufs déposés pour les faire éclore. Les pucerons, les huîtres, &c. produisent leurs semblables eux seuls, & sans le mélange de deux sexes. Les polypes ont en eux de quoi faire renaître leurs têtes quand on les leur a coupées. Il revient des pattes aux écrevisses. Les végétaux, les minéraux se forment tout différemment. Chaque genre d'être est un monde à part; & bien loin qu'une matière aveugle produise tout par le simple mouvement, il est bien vraisemblable que DIEU a formé une infinité d'êtres avec des moyens infinis, parce qu'il est infini lui-même.

Voilà d'abord ce que je soupçonne en considérant la nature. Mais si j'entre dans le détail, si je fais des expériences de chaque chose, voici ce qui en résulte. Je vois des mixtes tels que les végétaux & les animaux, que je décompose, & dont je tire quelques élémens grossiers, l'esprit, le phlegme, le soufre, le sel, la tête morte. Je vois d'autres corps, tels que des métaux, des minéraux, dont je ne peux jamais tirer autre chose que leurs propres parties plus atténuées. Jamais de l'or pur n'a pu donner que de l'or; jamais avec du mercure pur on n'a pu avoir que du mercure. Du sable, de la boue simple, de l'eau simple, n'ont pu être changés en aucune autre espèce d'êtres. Que puis-je en conclure, sinon que les végétaux & les animaux sont composés de ces autres êtres primitifs qui ne se décomposent jamais? Ces êtres primitifs inaltérables sont les élémens des corps; l'homme & le moucheron sont donc un composé des parties minérales de fange, de sable, de feu, d'air, d'eau, de soufre, de sel; & toutes ces parties primitives, indécomposables à jamais, sont des élémens dont chacun a sa nature propre & invariable.

Pour oser assurer le contraire, il faudrait avoir vu des transmutations; mais quelqu'un en a-t-il jamais découvert par le secours de la chymie? La pierre philosophale n'est-elle pas regardée comme impossible par tous les esprits sages? Est-il plus possible dans l'état présent de ce monde, que du sel soit

changé en ſoufre, de l'eau en terre, de l'air en feu, que de faire de l'or avec de la poudre de projection ?

Quand les hommes ont cru aux tranſmutations proprement dites, n'ont-ils point en cela été trompés par l'apparence, comme ceux qui ont cru que le ſoleil marchait ? Car à voir du bled & de l'eau ſe convertir dans les corps humains en ſang & en chair, qui n'aurait cru les tranſmutations ? Cependant tout cela eſt-il autre choſe que des ſels, des ſoufres, de la fange, &c. différemment arrangés dans le bled & dans notre corps ? Plus j'y fais réflexion, plus une métamorphoſe priſe à la rigueur me ſemble n'être autre choſe qu'une contradiction dans les termes. Pour que les parties primitives de ſel ſe changent en parties primitives d'or, il faut, je crois, deux choſes, anéantir ces élémens de ſel, & créer des élémens de l'or ; voilà au fond ce que c'eſt que ces prétendues métamorphoſes d'une matière homogène & uniforme, admiſe juſqu'ici par tant de philoſophes ; & voici ma preuve.

Il eſt impoſſible de concevoir l'immutabilité des eſpèces, ſans qu'elles ſoient compoſées de principes inaltérables. Pour que ces principes, ces premières parties conſtituantes ne changent point, il faut qu'elles ſoient parfaitement ſolides, & par conſéquent toujours de la même figure ; ſi elles ſont telles, elles ne peuvent pas devenir d'autres élémens ; car il faudrait qu'elles reçuſſent d'autres figures ; donc il eſt impoſſible que dans la conſtitution préſente de cet univers, l'élément qui ſert à faire du ſel ſoit changé en l'élément du mercure. Je ne ſais comment *Newton*, qui admettait des atômes, n'en avait pas tiré cette induction ſi naturelle. Il reconnaiſſait de vrais atômes, des corps indiviſibles, comme *Gaſſendi* ; mais il était arrivé à cette aſſertion par ſes mathématiques ; en même tems il croyait que ces atômes, ces élémens indiviſés, ſe changeaient continuellement les uns en les autres. *Newton* était homme ; il pouvait ſe tromper comme nous.

On demandera ici ſans doute comment les germes des choſes étant durs & indiviſés, ils peuvent s'accroître & s'étendre ; ils ne s'accroiſſent probablement que par aſſemblage, par contiguité ; pluſieurs atômes d'eau forment une goutte, & ainſi du reſte.

Il reſtera à ſavoir comment cette contiguité s'opère, comment les parties des corps ſont liées entre elles. Peut-être eſt-ce un des ſecrets du Créateur, lequel ſera inconnu à jamais aux hommes. Pour ſavoir comment les parties conſtituantes de l'or forment un morceau d'or, il ſemble qu'il faudrait voir ces parties.

S'il était permis de dire que l'attraction eſt probablement cauſe de cette adhéſion & de cette continuité de la matière, c'eſt ce qu'on pourrait avancer de plus vraiſemblable : car en vérité, s'il eſt démontré, comme nous le verrons, que toutes les parties de la matière gravitent les unes ſur les autres, quelle qu'en ſoit la cauſe, peut-on rien penſer de plus naturel, ſinon que les corps qui ſe touchent en plus de points, ſont les plus unis enſemble par la force de cette gravitation ? Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans ce détail phyſique.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE LA NATURE DES ÉLÉMENS DE LA MATIÈRE, OU DES MONADES.

Sentiment de Newton. *Sentiment de* Leibnitz.

SI on a jamais dû dire, *audax Japeti genus*, c'eſt dans la recherche que les hommes ont oſé faire de ces premiers élémens, qui ſemblent être placés à une diſtance infinie de la ſphère de nos connaiſſances. Peut-être n'y a-t-il rien de plus modeſte que l'opinion de *Newton*, qui s'eſt borné à croire que les élémens de la matière ſont de la matière ; c'eſt-à-dire, un être étendu & impénétrable, dans la nature intime duquel l'entendement ne peut fouiller ; que DIEU peut le diviſer à l'infini comme il peut l'anéantir : mais qu'il ne le fait pourtant pas, & qu'il tient ſes parties étendues & inſécables, pour ſervir de baſe à toutes les productions de l'univers.

Peut-être d'un autre côté n'y a-t-il rien de plus hardi que l'eſſor qu'a pris *Leibnitz* en partant de ſon principe de la *raiſon*

suffisante, pour pénétrer, s'il se peut, jusques dans le sein des causes, & dans la nature inexplicable de ces élémens. Tout corps, dit-il, est composé de parties étendues : mais ces parties étendues, de quoi sont-elles composées ? Elles sont actuellement, continue-t-il, divisibles & divisées à l'infini ; vous ne trouvez donc jamais que de l'étendue. Or dire que l'étendue est la raison suffisante de l'étendue, c'est faire un cercle vicieux, c'est ne rien dire ; il faut donc trouver la raison, la cause des êtres étendus, dans des êtres qui ne le sont pas, dans ces êtres simples, dans des *Monades* ; la matière n'est donc rien qu'un assemblage d'êtres simples. On a vu au chapitre de l'*ame*, que selon *Leibnitz*, chaque être simple est sujet au changement ; mais ses altérations, ses déterminations successives qu'il reçoit, ne peuvent venir du dehors, par la raison que cet être est simple, intangible, & n'occupe point de place ; il a donc la source de tous ses changemens en lui-même à l'occasion des objets extérieurs ; il a donc des idées. Mais il a un rapport nécessaire avec toutes les parties de l'univers ; il a donc des idées relatives à tout l'univers. Les élémens du plus vil excrément ont donc un nombre infini d'idées. Leurs idées, à la vérité, ne sont pas bien claires ; elles n'ont pas *l'apperception*, comme dit *Leibnitz* ; elles n'ont pas en elles le témoignage intime de leurs pensées ; mais elles ont des *perceptions* confuses du présent, du passé & de l'avenir. Il admet quatre espèces de *Monades* : I. les élémens de la matière, qui n'ont aucune pensée claire : II. les *Monades* des bêtes, qui ont quelques idées claires & aucune distincte : III. les *Monades* des esprits finis, qui ont des idées confuses, des claires, des distinctes : IV. enfin la *Monade* de DIEU, qui n'a que des idées adéquates.

Les philosophes Anglais, je l'ai déjà dit, qui ne respectent point les noms, ont répondu à tout cela en riant ; mais il ne m'est permis de réfuter *Leibnitz* qu'en raisonnant. Il me semble que je prendrais la liberté de dire à ceux qui ont accrédité de telles opinions ; Tout le monde convient avec vous du principe de la raison suffisante ; mais en tirez-vous ici une conséquence bien juste ? I. Vous admettez la matière actuellement divisible à l'infini ; la plus petite partie n'est

donc pas possible à trouver. Il n'y en a point qui n'ait des côtés, qui n'occupe un lieu, qui n'ait une figure; comment donc voulez-vous qu'elle ne soit formée que d'êtres sans figure, sans lieu & sans côtés? Ne heurtez-vous pas le grand principe de la *contradiction*, en voulant suivre celui de la *raison suffisante*!

II. Est-il bien suffisamment raisonnable, qu'un composé n'ait rien de semblable à ce qui le compose? Que dis-je, rien de semblable? Il y a l'infini entre un être simple & un être étendu: & vous voulez que l'un soit fait de l'autre? Celui qui dirait que plusieurs élémens de fer forment de l'or, que les parties constituantes du sucre font de la coloquinte, dirait-il quelque chose de plus révoltant?

III. Pouvez-vous bien avancer qu'une goutte d'urine soit une infinité de *Monades*, & que chacune d'elles ait les idées, quoiqu'obscures, de l'univers entier; & cela parce que, selon vous, tout est plein, parce que dans le plein tout est lié, parce que tout étant lié ensemble, & une *Monade* ayant nécessairement des idées, elle ne peut avoir une perception qui ne tienne à tout ce qui est dans le monde?

Voilà pourtant les choses qu'on a cru expliquer par lemmes, théorêmes & corollaires. Qu'a-t-on prouvé par-là? Ce que *Cicéron* a dit, qu'il n'y a rien de si étrange qui ne soit soutenu par les philosophes. O métaphysique! nous sommes aussi avancés que du tems des premiers *Druides*.

CHAPITRE DIXIÈME.

De la force active, qui met tout en mouvement dans l'univers.

S'il y a toujours même quantité de forces dans le monde. Examen de la force. Manière de calculer la force. Conclusion des deux partis.

Je suppose d'abord que l'on convient que la matière ne peut avoir le mouvement par elle-même; il faut donc qu'elle le reçoive d'ailleurs; mais elle ne peut le recevoir d'une autre matière, car ce serait une contradiction; il faut donc qu'une cause immatérielle produise le mouvement. Dieu est cette cause immatérielle: & on doit ici bien prendre garde que cet axiome vulgaire, qu'il ne faut point recourir à Dieu en philosophe, n'est bon que dans les choses que l'on doit expliquer par les causes prochaines physiques. Par exemple, je veux expliquer pourquoi un poids de quatre livres est contrepesé par un poids d'une livre; si je dis que Dieu l'a ainsi réglé, je suis un ignorant; mais je satisfais à la question, si je dis que c'est parce que le poids d'une livre est quatre fois autant éloigné du point d'appui que le poids de quatre livres. Il n'en est pas de même des premiers principes des choses; c'est alors que ne pas recourir à Dieu est d'un ignorant; car ou il n'y a point de Dieu, ou il n'y a de premiers principes que dans Dieu.

C'est lui qui a imprimé aux planètes la force avec laquelle elles vont d'occident en orient; c'est lui qui fait mouvoir ces planètes, & le soleil sur leurs axes. Il a imprimé une loi à tous les corps, par laquelle ils tendent tous également à leur centre. Enfin il a formé des animaux, auxquels il a donné une force active, avec laquelle ils font naître du mouvement.

La grande question est de savoir, si cette force donnée de Dieu pour commencer le mouvement est toujours la même dans la nature.

Descartes,

Descartes, sans faire mention de la force, avançait sans preuve, qu'il y a toujours quantité égale de mouvement; & son opinion était d'autant moins fondée, que les loix mêmes du mouvement lui étaient absolument inconnues. *Leibnitz*, venu dans un tems plus éclairé, a été obligé d'avouer avec *Newton*, qu'il se perd du mouvement; mais il prétend, que quoique la même quantité de mouvement ne subsiste pas, la force subsiste toujours la même. *Newton*, au contraire, était persuadé qu'il implique contradiction, que le mouvement ne soit pas proportionnel à la force.

Avant que d'entrer sur cela dans aucune discussion méchanique, il faut prendre les choses dans leur nature même; car le métaphysicien doit ici conduire le géomètre. Un homme a une certaine quantité de force active; mais où était cette force avant sa naissance? Si on dit qu'elle était dans le germe de l'enfant, qu'est-ce qu'une force qu'on ne peut exercer? Mais quand il est devenu homme, n'est-il pas libre d'agir? Ne peut-il pas employer plus ou moins de sa force? Je suppose qu'il exerce une force de trois cents livres pour mouvoir une machine; je suppose, comme il est possible, qu'il a exercé cette force en baissant un levier, & que la machine attachée à ce levier est dans le récipient du vuide; la machine peut acquérir aisément une force de deux mille livres. L'opération étant faite, le bras retiré, le levier ôté, le poids immobile, je demande, si le peu de matière qui était dans le récipient, a reçu de la machine une force de deux mille livres? Toutes ces considérations ne font-elles pas voir, que la force active se répare & se perd continuellement dans la nature?

Ecoutons maintenant *Newton* & l'expérience, pour terminer cette dispute métaphysique. Le mouvement, dit-il, se produit & se perd: mais à cause de la tenacité des fluides & du peu d'élasticité des solides, il se perd beaucoup plus de mouvement qu'il n'en renaît dans la nature. Cela posé, si on considère cet axiome indubitable, que l'effet est toujours proportionnel à la cause; là où le mouvement diminue, la force diminue nécessairement aussi. Il faudrait donc, pour conserver toujours la même quantité de force dans l'univers, que ce principe, *la cause est proportionnelle à l'effet*, cessât d'être vrai.

On a cru que, pour conserver toujours cette m^me force dans la nature, il suffisait de changer la matière ordinaire d'estimer cette force: au lieu donc que *Mersenne*, *Descartes*, *Newton*, *Mariotte*, *Varignon*, &c. ont toujours après *Archimède* mesuré le mouvement d'un corps en multipliant sa masse par sa vîtesse; les *Leibnitz*, les *Bernoullis*, les *Hermans*, les *Polenis*, les *s'Gravesandes*, les *Volfs*, &c. ont multiplié la masse par le quarré de la vîtesse.

Cette dispute, qui est le scandale de la géométrie, a partagé l'Europe; mais enfin il me semble qu'on reconnaît que c'est au fond une dispute de mots. Il est impossible que ces grands philosophes, quoique diamétralement opposés, se trompent dans leurs calculs. Ils sont également justes; les effets méchaniques répondent également à l'une & à l'autre manière de compter. Il y a donc indubitablement un sens dans lequel ils ont tous raison. Or ce point où ils ont raison, est celui qui doit les réunir, & le voici, comme le docteur *Clarke* l'a indiqué le premier, quoiqu'un peu durement.

Si vous considérez le tems dans lequel un mobile agit, sa force est au bout de ce tems comme le quarré de sa vîtesse par sa masse. Pourquoi? parce que l'espace parcouru par la masse est comme le quarré du tems dans lequel il est parcouru. Or le tems est comme la vîtesse: donc alors le corps qui a parcouru cet espace dans ce tems, agit au bout de ce tems par sa masse, multipliée par le quarré de sa vîtesse; ainsi lorsque la masse 2 parcourt en deux tems un espace quelconque avec deux degrés de vîtesse, au bout de ce tems sa force est 2 multipliée par le quarré de sa vîtesse 2; le tout fait 8, & le corps fait une impression comme 8. En ce cas les leibnitiens n'ont pas tort. Mais aussi les cartésiens & les newtoniens réunis ont grande raison, quand ils considèrent la chose d'un autre sens; car ils disent: En tems égal un corps de quatre livres, avec un degré de vîtesse, agit précisément comme un poids d'une livre avec quatre degrés de vîtesse: & les corps élastiques qui se choquent, rejaillissent toujours en raison réciproque de leur vîtesse & de leur masse; c'est-à-dire, qu'une boule double avec un mouvement comme un, & une boule sousdouble avec un mouvement comme deux lancées l'une contre

l'autre, arrivent en tems égal, & rejaillissent à des hauteurs égales ; donc il ne faut pas considérer ce qui arrive à des mobiles dans des tems inégaux, mais dans des tems égaux : & voilà la source du mal-entendu. Donc la nouvelle manière d'envisager les forces est vraie en un sens, & fausse en un autre ; donc elle ne sert qu'à compliquer, qu'à embrouiller une idée simple ; donc il faut s'en tenir à l'ancienne règle. Que conclure de ces deux manières d'envisager les choses ? Il faut que tout le monde convienne, que l'effet est toujours proportionnel à la cause, or s'il périt du mouvement dans l'univers, donc la force qui en est cause périt aussi. Voilà ce que pensait *Newton* sur la plupart des questions qui tiennent à la métaphysique ; c'est à vous à juger entre lui & *Leibnitz*.

Je vais passer à ses découvertes en physique.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES RECHERCHES SUR LA LUMIÈRE, ET COMMENT ELLE VIENT A NOUS. ERREURS DE DESCARTES A CE SUJET.

Définition singulière par les péripatéticiens. L'esprit systématique a égaré Descartes. *Son systéme. Faux. Du mouvement progressif de la lumière. Erreur du* Spectacle de la Nature. *Démonstration du mouvement de la lumière, par* Rômer. *Expérience de* Rômer *contestée & combattue mal-à-propos. Preuves de la découverte de* Rômer *par les découvertes de* Bradley. *Histoire de ces découvertes. Explication & conclusion.*

LES Grecs, & ensuite tous les peuples barbares qui ont appris d'eux à raisonner & à se tromper, ont dit de siècle en siècle : « La lumière est un accident, & cet accident est l'acte du transparent, entant que transparent ; les couleurs sont ce qui meut les corps transparens. Les corps lumineux & colorés ont des qualités semblables à celles qu'ils excitent en nous, par la grande raison que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin la lumière & les couleurs sont un mêlange du chaud, du froid, du sec & de l'humide ; car l'humide, le sec, le froid & le chaud, étant les principes de tout, il faut bien que les couleurs en soient un composé ».

C'est cet absurde galimatias que des maîtres d'ignorance, payés par le public, ont fait respecter à la crédulité humaine pendant tant d'années : c'est ainsi qu'on a raisonné presque sur tout jusqu'aux tems des *Galilées* & des *Descartes*. Longtems même après eux, ce jargon qui déshonore l'entendement humain, a subsisté dans plusieurs écoles. J'ose dire, que la raison de l'homme, ainsi obscurcie, est bien au-dessous de ces connaissances si bornées, mais si sûres, que nous appellons

instinct dans les brutes. Ainsi nous ne pouvons trop nous féliciter d'être nés dans un tems, & chez un peuple, où l'on commence à ouvrir les yeux, & à jouir du plus bel appanage de l'humanité, l'usage de la raison.

Tous les prétendus philosophes ayant donc deviné au hasard, à travers le voile qui couvrait la nature, *Descartes* est venu, qui a levé un coin de ce grand voile. Il a dit: « La lumière est » une matière fine & déliée, qui est répandue par-tout, & qui » frappe nos yeux. Les couleurs sont les sensations que DIEU » excite en nous, selon les divers mouvemens qui portent cette » matière à nos organes ». Jusques-là *Descartes* a eu raison; il fallait, ou qu'il s'en tînt là, ou qu'en allant plus loin, l'expérience fût son guide. Mais il était possédé de l'envie d'établir un systême. Cette passion fit dans ce grand homme ce que font les passions dans tous les hommes; elles les entraînent au-delà de leurs principes.

Il avait posé pour premier fondement de la philosophie, qu'il ne fallait rien croire sans évidence; & cependant, au mépris de sa propre règle, il imagine trois élémens formés des cubes prétendus, qu'il suppose avoir été faits par le Créateur, & s'être brisés en tournant sur eux-mêmes, lorsqu'ils sortirent des mains de DIEU.

De ces prétendus dés brisés, atténués également de tous côtés, & enfin arrondis en boules, il lui plait de faire la lumière, qu'il répand gratuitement dans l'univers.

Plus ce systême était ingénieusement imaginé, plus vous sentez qu'il était indigne d'un philosophe; & puisque rien de tout cela n'est prouvé, autant valait adopter le froid & le chaud, le sec & l'humide. Erreur pour erreur, qu'importe laquelle domine?

Selon *Descartes*, la lumière ne vient point à nos yeux du soleil; mais c'est une matière globuleuse répandue par-tout, que le soleil pousse, & qui presse nos yeux comme un bâton poussé par un bout presse à l'instant à l'autre bout. Il était tellement persuadé de ce systême, que dans sa dix-septième lettre du troisième tome, il dit & répète positivement: *J'avoue que je ne sais rien en philosophie, si la lumière du soleil n'est pas transmise à nos yeux en un instant.*

En effet, il faut avouer que tout grand génie qu'il était, il savait encore peu de chose en vraie philosophie; il lui manquait l'expérience du siècle qui l'a suivi. Ce siècle est autant supérieur à *Descartes*, que *Descartes* l'était à l'antiquité.

I. Si la lumière était un fluide toujours répandu dans l'air, nous verrions clair la nuit, puisque le soleil, sous l'hémisphère, pousserait toujours ce fluide de la lumière en tout sens, & que l'impression en viendrait à nos yeux; la lumière circulerait comme le son; nous verrions un objet au-delà d'une montagne; enfin nous n'aurions jamais un si beau jour que dans une éclipse centrale du soleil; car la lune, en passant entre nous & cet astre, presserait (au moins selon *Descartes*) les globules de la lumière, & ne ferait qu'augmenter leur action.

II. Les rayons qu'on détourne par un prisme, & qu'on force de prendre un nouveau chemin, démontrent que la lumière se meut effectivement, & n'est pas un amas de globules simplement pressés. La lumière suit trois chemins différens en entrant dans un prisme; ses trois routes dans l'air, dans le prisme, & au sortir du prisme, sont différentes; bien plus, elle accélère son mouvement dans le corps du prisme. N'est-il donc pas un peu étrange de dire qu'un corps, qui change visiblement trois fois de place, & qui augmente son mouvement, ne se remue point? & cependant il vient de paraître un livre, dans lequel on ose dire, que la progression de la lumière est une absurdité.

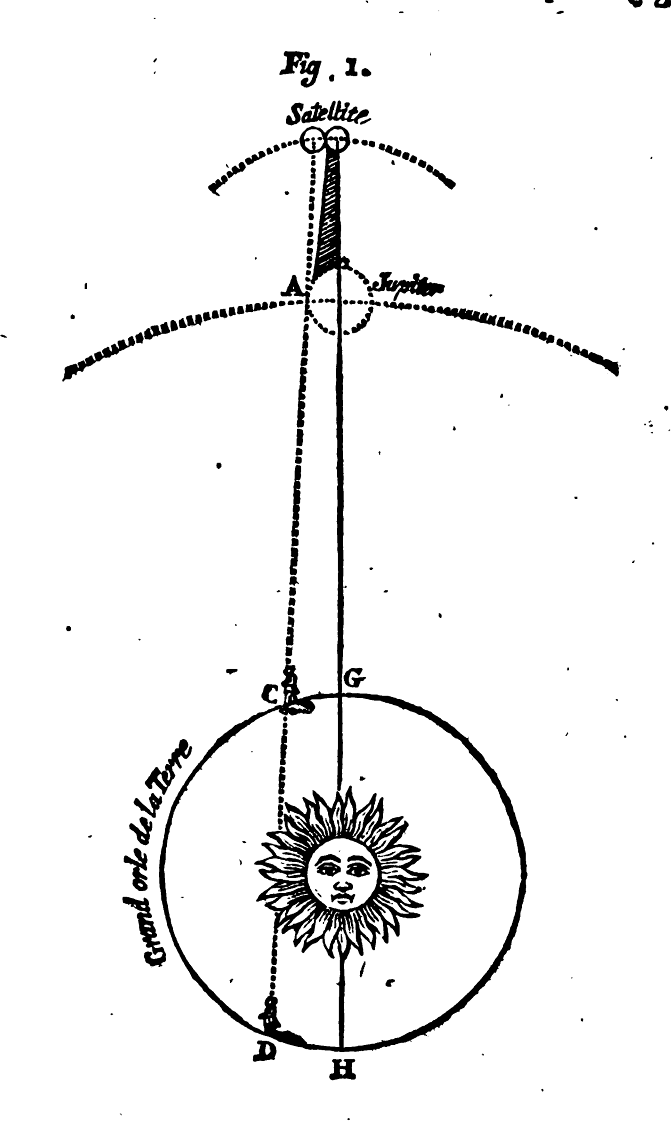
III. Si la lumière était un amas de globules, un fluide existant dans l'air & en tout lieu, un petit trou qu'on pratique dans une chambre obscure, devrait l'illuminer toute entière; car la lumière, poussée alors en tout sens dans ce petit trou, agirait en tout sens, comme des boules d'ivoire rangées en rond ou en quarré s'écarteraient toutes, si une seule d'elles était fortement pressée: mais il arrive tout le contraire; la lumière reçue par un petit orifice, lequel ne laisse passer qu'un petit cône de rayons, éclaire à peine un demi-pied de l'endroit qu'elle frappe.

IV. On sait, que la lumière, qui émane du soleil jusqu'à nous, traverse à-peu-près en huit minutes ce chemin immense, qu'un boulet de canon conservant sa vitesse ne ferait pas en vingt-cinq années,

L'auteur du *Spectacle de la nature*, ouvrage très-estimable, est tombé ici dans une méprise, qui peut égarer les commençans, pour lesquels son livre est fait. Il dit, que la lumière vient en *sept minutes des étoiles, selon Newton;* il a pris les étoiles pour le soleil. La lumière émane des étoiles les plus prochaines en six mois, selon un certain calcul fondé sur des expériences très-délicates & très-fautives. Ce n'est point *Newton*, c'est *Huyghens* & *Hartksoeker*, qui ont fait cette supposition. Il dit encore, pour prouver que DIEU créa la lumière avant le soleil, *que la lumière est répandue par toute la nature, & qu'elle se fait sentir, quand les astres lumineux la poussent;* mais il est démontré qu'elle arrive des étoiles fixes en un tems très-long: or, si elle fait ce chemin, elle n'était donc point répandue auparavant. Il est bon de se précautionner contre ces erreurs que l'on répète tous les jours dans beaucoup de livres qui sont l'écho les uns des autres.

Voici en peu de mots la substance de la démonstration sensible de *Rômer*, que la lumière emploie sept à huit minutes dans son chemin du soleil à la terre.

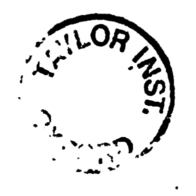
On obſerve de la terre en C ce ſatellite de *Jupiter* (*figure 1.*);



qui s'éclipſe réguliérement une fois en quarante-deux heures & demie. Si la terre était immobile, l'obſervateur en C verrait en trente fois quarante-deux heures & demie, trente émerſions de ce ſatellite; mais au bout de ce tems, la terre ſe trouve en D, alors l'obſervateur ne voit plus cette émerſion préciſément au bout de trente fois quarante-deux heures & demie;

demie; mais il faut ajouter le tems que la lumière met à se mouvoir de C en D, & ce tems est sensiblement considérable. Mais cet espace CD est encore moins grand que l'espace GH dans ce cercle. Or ce cercle est le grand orbe que décrit la terre; le soleil est au milieu; la lumière en venant du satellite de *Jupiter*, traverse CD en dix minutes, & GH en quinze ou seize minutes. Le soleil est entre G & H, donc la lumière vient du soleil en sept ou huit minutes.

Cette belle observation fut long-tems contestée; enfin on a été forcé de convenir de l'expérience, & le préjugé a tâché d'éluder l'expérience même. Elle prouve tout au plus, dit-on, que la matière de la lumière existant dans l'espace, & contiguë du soleil à nos yeux, met sept à huit minutes à nous transmettre l'impression du soleil; mais ne devrait-on pas voir qu'une telle réponse faite au hasard contredit manifestement tous les principes méchaniques? *Descartes* savait bien, & il avait dit, que si la matière lumineuse était, comme un long bâton, pressée par le soleil à un bout, l'impression s'en communiquerait à l'instant à l'autre bout. Donc si un satellite de *Jupiter* pressait une prétendue matière lumineuse considérée comme un fil de globules, roide, étendu jusqu'à nos yeux, nous ne verrions point l'émersion de ce satellite après plusieurs minutes, mais dans l'instant de l'émersion même. Si pour dernier subterfuge on se retranche à dire que la matière lumineuse doit être regardée, non comme un corps roide, mais comme un fluide, on retombe alors dans l'erreur indigne de tout physicien, laquelle suppose l'ignorance de l'action des fluides; car ce fluide agirait en tout sens, & il n'y aurait jamais, comme on l'a dit, de nuit ni d'éclipse. Le mouvement serait bien autrement lent dans ce fluide, & il faudrait des siècles, au lieu de sept minutes, pour nous faire sentir la lumière du soleil.



La découverte de *Rômer* prouvait donc incontestablement la propagation & la progression de la lumière. Si l'ancien préjugé se débat encore contre une telle vérité, qu'il cède du moins aux nouvelles découvertes de M. *Bradley*, qui la confirment d'une manière si admirable. L'expérience de *Bradley* est peut-être le plus bel effort qu'on ait fait en astronomie.

On sait, que cent quatre-vingt-dix millions de nos lieues,

que parcourt au moins la terre dans son année, ne sont qu'un point par rapport à la distance des étoiles fixes à la terre. La vue ne saurait appercevoir si au bout du diamètre de cette orbite immense une étoile a changé de place à notre égard. Il est pourtant bien certain qu'après six mois il y a entre nous & une étoile située près du pôle, environ soixante-six millions de lieues de différence ; & ce chemin, qu'un boulet de canon ne ferait pas en cinquante ans en conservant sa vîtesse, est anéanti dans la prodigieuse distance de notre globe à la plus prochaine étoile. Car lorsque l'angle visuel devient d'une certaine petitesse, il n'est plus mesurable, il devient nul.

Trouver le secret de mesurer cet angle, en connaître la différence, lorsque la terre est au *Cancer*, & lorsqu'elle est au *Capricorne*, avoir par ce moyen ce qu'on appelle *la parallaxe de la terre*, paraissait un problême aussi difficile que celui des longitudes. Le fameux *Hoocke*, si connu par sa micrographie, entreprit de résoudre le problême ; il fut suivi de l'astronome *Flamstead*, qui avait donné la position de trois mille étoiles ; ensuite le chevalier *Molineux*, avec l'aide du célèbre méchanicien *Graham*, inventa une machine pour servir à cette opération ; il n'épargna ni peines, ni tems, ni dépenses : enfin le docteur *Bradley* mit la dernière main à ce grand ouvrage.

La machine qu'on employa fut appellée *télescope parallactique*. On en peut voir la description dans l'excellent traité d'optique de M. *Smith*. Une longue lunette suspendue, perpendiculaire à l'horison, était tellement disposée, qu'on pouvait avec facilité diriger l'axe de la vision dans le plan du méridien, soit un peu plus au nord, soit un peu plus au sud, & connaître par le moyen d'une roue & d'un indice avec la plus grande exactitude, de combien on avait porté l'instrument au sud ou au nord. On observa plusieurs étoiles avec ce télescope, & entr'autres on y suivit une étoile du *Dragon*. pendant une année entière.

Que devait-il arriver de cette recherche assidue ? Certainement si la terre depuis le commencement de l'été jusqu'au commencement de l'hiver avait changé de place, si elle s'était portée à ces soixante-six millions de lieues, le rayon de lumière,

qui avait été dardé ſix mois auparavant dans l'axe de viſion de ce téleſcope, devait s'en être détourné; il fallait donc imprimer un mouvement nouveau à ce tube pour recevoir ce rayon; & on ſavait, par le moyen de la roue & de l'indice, quelle quantité de mouvement on lui avait donné; & par une conſéquence infaillible, de combien l'étoile était plus ſeptentrionale ou plus méridionale que ſix mois auparavant.

Ces admirables opérations commencèrent le 3 Décembre 1725. La terre alors s'approchait du ſolſtice d'hiver; il paraiſſait vraiſemblable, que ſi l'étoile pouvait donner dès le mois de Décembre quelque marque d'aberration, elle paraîtrait jetter ſa lumière plus vers le nord, puiſque la terre vers le ſolſtice d'hiver allait alors au midi. Mais dès le 17 Décembre l'étoile obſervée parut être avancée dans le méridien vers le ſud. On fut fort étonné. On avait préciſément le contraire de ce qu'on eſpérait; mais par la ſuite conſtante des obſervations, on eut plus qu'on n'aurait jamais oſé eſpérer. On connut ſenſiblement la parallaxe de cette étoile fixe, le mouvement annuel de la terre, & la progreſſion de la lumière.

Si la terre tourne dans ſon orbite autour du ſoleil, & que la lumière ſoit inſtantanée, il eſt clair, que l'étoile obſervée doit paraître aller toujours un peu vers le nord, quand la terre marche vers le côté oppoſé; mais ſi la lumière eſt envoyée de cette étoile, s'il lui faut un certain tems pour arriver, il faut comparer ce tems avec la vîteſſe dont marche la terre; il n'y a plus qu'à calculer. Par-là on vit que la vîteſſe de la lumière de cette étoile était dix mille deux cents fois plus prompte que le moyen mouvement de la terre. On vit par des obſervations ſur d'autres étoiles, que non-ſeulement la lumière ſe meut avec cette énorme vîteſſe, mais qu'elle ſe meut toujours uniformément, quoiqu'elle vienne d'étoiles fixes placées à des diſtances très-inégales. On vit que la lumière de chaque étoile parcourt en même tems l'eſpace déterminé par *Rômer*, c'eſt-à-dire, environ trente-trois millions de lieues en près de huit minutes. On vit en meſurant la parallaxe annuelle, que l'étoile obſervée dans le *Dragon* eſt quatre cent mille fois plus éloignée de nous que le ſoleil.

Maintenant je ſupplie tout lecteur attentif, & qui aime la

vérité, de considérer, que si la lumière nous arrive du soleil uniformément en près de huit minutes, elle arrive de cette étoile du *Dragon* en six années & plus d'un mois; & que si les étoiles six fois moins grandes sont six fois plus éloignées de nous, elles nous envoient leurs rayons en plus de trente-six années & demie. Or le cours de ces rayons est toujours uniforme. Qu'on juge maintenant si cette marche uniforme est compatible avec une prétendue matière répandue par-tout. Qu'on se demande à soi-même, si cette matière ne dérangerait pas un peu cette progression uniforme des rayons; & enfin, quand on lira le chapitre des *tourbillons*, qu'on se souvienne de cette étendue énorme que franchit la lumière en tant d'années; qu'on juge de bonne foi si un plein absolu ne s'opposerait pas à son passage; qu'on voie enfin dans combien d'erreurs ce système a dû entraîner *Descartes*. Il n'avait fait aucune expérience; il imaginait, il n'examinait point ce monde, il en créait un. *Newton*, au contraire, *Rômer*, *Bradley*, &c. n'ont fait que des expériences, & n'ont jugé que d'après les faits.

Toutes ces vérités sont aujourd'hui reconnues : elles furent toutes combattues en 1738, lorsque l'auteur publia en France ces élémens de *Newton*. C'est ainsi que le vrai est toujours reçu par ceux qui sont élevés dans l'erreur.

CHAPITRE SECOND.

SYSTÊME DE MALLEBRANCHE AUSSI ERRONÉ QUE CELUI DE DESCARTES; NATURE DE LA LUMIÈRE; SES ROUTES; SA RAPIDITÉ.

Erreur du père Mallebranche. *Définition de la matière de la lumière. Feu & lumière sont le même être. Rapidité de la lumière. Petitesse de ses atômes. Progression de la lumière. Preuve de l'impossibilité du plein. Obstination contre ces vérités. Abus de la sainte Ecriture contre ces vérités.*

LE père *Mallebranche*, qui en examinant les erreurs des sens, ne fut pas exempt de celles que la subtilité du génie peut causer, adopta sans preuve les trois élémens de *Descartes*, mais il changea beaucoup de choses à ce château enchanté, & faisant moins d'expériences encore que *Descartes*, il fit comme lui un systême.

Des vibrations du corps lumineux impriment, selon lui, des secousses à des petits tourbillons mous, capables de compression, & tous composés de matière subtile. Mais si on avait demandé à *Mallebranche*, comment ces petits tourbillons mous auraient transmis à nos yeux la lumière ? comment l'action du soleil pourrait passer en un instant à travers tant de petits corps comprimés les uns par les autres, & dont un très-petit nombre suffirait pour amortir cette action? comment ces tourbillons mous ne seraient point mêlés en tournant les uns sur les autres ? comment ces tourbillons mous seraient élastiques? enfin pourquoi il supposait des tourbillons? qu'aurait répondu le père *Mallebranche?* Sur quel fondement posait-il cet édifice imaginaire ? Faut-il que des hommes, qui ne parlaient que de vérité, n'aient jamais écrit que des romans?

Qu'est-ce donc enfin que la matière de la lumière ? *C'est le feu lui-même*, lequel brûle à une petite distance lorsque ses parties sont moins ténues, ou plus rapides, ou plus réu-

nies, & qui éclaire doucement nos yeux, quand il agit de plus loin, quand ses particules sont plus fines, & moins rapides, & moins réunies. Ainsi une bougie allumée brûlerait l'œil qui ne serait qu'à quelques lignes d'elle, & éclaire l'œil qui en est à quelques pouces; ainsi les rayons du soleil épars dans l'espace de l'air illuminent les objets, & réunis dans un verre ardent, fondent le plomb & l'or.

Si on demande ce que c'est que le feu, je répondrai que c'est un élément que je ne connais que par ses effets; & je dirai ici, comme par-tout ailleurs, que l'homme n'est point fait pour connaître la nature intime des choses, qu'il peut seulement calculer, mesurer, peser, & expérimenter.

Le feu n'éclaire pas toujours, & la lumière ne brille pas toujours; mais il n'y a que l'élément du feu qui puisse éclairer & brûler. Le feu qui n'est pas développé, soit dans une barre de fer, soit dans du bois, ne peut envoyer de rayons de la surface de ce bois ni de ce fer, par conséquent il ne peut être lumineux, il ne le devient que quand cette surface est embrasée.

Les rayons de la pleine-lune ne donnent aucune chaleur sensible au foyer d'une verre ardent, quoiqu'ils donnent une assez grande lumière. La raison en est palpable. Les degrés de chaleur sont toujours en proportion de la densité des rayons. Or il est prouvé que le soleil à pareille hauteur, darde quatre-vingt-dix mille fois plus de rayons que la pleine-lune ne nous en réfléchit sur l'horison. Ainsi pour que les rayons de la lune au foyer d'un verre ardent pussent donner seulement autant de chaleur, que les rayons du soleil en donneraient sur un terrein de pareille grandeur que ce verre, il faudrait qu'il y eût à ce foyer quatre-vingt-dix mille fois plus de rayons qu'il n'y en a.

Ceux qui ont voulu faire deux êtres de la lumière & du feu, se sont donc trompés, en se fondant sur ce que tout feu n'éclaire pas, & toute lumière n'échauffe pas; c'est comme si on faisait deux êtres de chaque chose qui peut servir à deux usages.

Ce feu est dardé en tout sens du point rayonnant; c'est ce qui fait qu'il est apperçu de tous les côtés : il faut donc toujours le considérer avec les géomètres comme des lignes partant d'un centre à la circonférence. Ainsi tout faisceau, tout amas, tout trait de rayons, venant du soleil ou d'un feu quel-

conque, doit être confidéré comme un cône dont la bafe eft fur notre prunelle, & dont la pointe eft dans le feu qui le darde.

Cette matière de feu s'élance du foleil jufqu'à nous & jufqu'à *Saturne*, &c. avec une rapidité qui épouvante l'imagination. Le calcul apprend que, fi le foleil eft à vingt-quatre mille demi-diamètres de la terre, il s'enfuit que la lumière parcourt de cet aftre à nous, en nombres ronds, mille millions de pieds par feconde. Or un boulet d'une livre de balle, pouffé par une demi-livre de poudre, ne fait en une feconde que fix cents pieds; ainfi donc la rapidité d'un rayon du foleil eft, en nombre rond, feize cent foixante-fix mille fix cents fois plus forte que celle d'un boulet de canon; il eft donc conftant que fi un atôme de lumière était feulement la feize cent millième partie à-peu-près d'une livre, il en réfulterait néceffairement que les rayons de lumière feraient l'effet du canon; & ne fuffent-ils que mille milliards plus petits encore, un feul moment d'émanation de lumière détruirait tout ce qui végète fur la furface de la terre. De quelle inconcevable petiteffe faut-il donc que foient ces rayons, pour entrer dans nos yeux fans nous bleffer?

Le foleil qui nous darde cette matière lumineufe en fept ou huit minutes, & les étoiles, ces autres foleils qui nous l'envoient en plufieurs années, en fourniffent éternellement, fans paraître s'épuifer, à-peu-près comme le mufc élance fans ceffe autour de lui des corps odoriférans, fans rien perdre fenfiblement de fon poids.

Enfin la rapidité avec laquelle le foleil darde fes rayons, eft probablement en proportion avec fa groffeur, qui furpaffe environ un million de fois celle de la terre, & avec la vîteffe dont ce corps de feu immenfe roule fur lui-même en vingt-cinq jours & demi.

Nous pouvons en paffant conclure de la célérité avec laquelle la fubftance du foleil s'échappe ainfi vers nous en ligne droite, combien le plein de *Defcartes* eft inadmiffible. Car I. comment une ligne droite pourrait-elle parvenir à nous à travers tant de millions de couches de matière mues en ligne courbe, & à travers tant de mouvemens divers? II. Com-

ment un corps si délié pourrait-il en sept ou huit minutes parcourir l'espace de quatre cent mille fois trente-trois millions de lieues d'une étoile à nous, s'il avait à pénétrer dans cet espace une matière résistante ? Il faudrait que chaque rayon dérangeât en un moment trente-trois millions de lieues de matière subtile quatre cent mille fois.

Remarquez encore que cette prétendue matière subtile résisterait dans le plein absolu, autant que la matière la plus compacte. Ainsi un rayon d'une étoile aurait bien plus d'effort à faire, que s'il avait à percer un cône d'or, dont l'axe serait treize milliasses deux cent milliards de lieues.

Il y a plus; l'expérience, ce vrai maître de philosophie, nous apprend que la lumière, en venant d'un élément dans un autre élément, d'un milieu dans un autre milieu, n'y passe pas toute entière, comme nous le dirons : une grande partie est réfléchie; l'air en fait rejaillir plus qu'il n'en transmet; ainsi il serait impossible qu'il nous vînt aucune lumière des étoiles, elle serait toute absorbée, toute repercutée, avant qu'un seul rayon pût seulement venir à moitié de notre atmosphère. Et que serait-ce si ce rayon avait encore tant d'autres atmosphères à traverser ? Mais dans les chapitres où nous expliquerons les principes de la gravitation, nous verrons une foule d'argumens, qui prouvent que ce plein prétendu était un roman.

Arrêtons-nous ici un moment, pour voir combien la vérité s'établit lentement chez les hommes. Il y a près de cinquante ans que *Rômer* avait démontré, par les observations sur les éclipses des satellites de *Jupiter*, que la lumière émane du soleil à la terre en sept minutes & demie ou environ; cependant non-seulement on soutient encore le contraire dans plusieurs livres de physique; mais voici comme on parle dans un recueil en trois volumes, tiré des observations de toutes les académies de l'Europe, imprimé en 1730. *page* 35. *volume I.* « Quelques-uns ont prétendu que d'un corps lumineux, » comme le soleil, il se fait un écoulement continuel d'une in- » finité de petites parties insensibles, qui portent la lumière » jusqu'à nos yeux; mais cette opinion, qui se ressent encore » un peu de la vieille philosophie, n'est pas soutenable ». Cette opinion est pourtant démontrée de plus d'une façon : & loin

loin de ressentir la vieille philosophie, elle y est directement contraire; car quoi de plus contraire à des mots vuides de sens, que tant de mesures, de calculs & d'expériences ?

Il s'est élevé d'autres contradicteurs, qui ont attaqué cette vérité de l'émanation & de la progression de la lumière, avec les mêmes armes dont les hommes plus respectés qu'éclairés osèrent autrefois attaquer si impérieusement & si vainement le sentiment de *Galilée* sur le mouvement de la terre.

Ceux qui combattent la raison par l'autorité, emploient l'Ecriture sainte, qui doit nous apprendre à bien vivre, pour en tirer des leçons de leur philosophie. *Pluche* a fait réellement de *Moïse* un physicien : si c'est simplicité, il faut le plaindre ; s'il croit avec cet artifice grossier rendre odieux ceux qui ne sont pas de son sentiment, il faut le plaindre davantage.

Les ignorans devraient se souvenir que ceux qui ont condamné *Galilée* sur un pareil prétexte, ont couvert leur patrie d'une honte que le nom de *Galilée* seul peut effacer. Il faut croire, disent-ils, que la lumière du jour ne vient pas du soleil, parce que selon la Genèse DIEU créa la lumière avant le soleil.

Mais ces messieurs ne songent pas que suivant la Genèse DIEU sépara aussi la lumière des ténèbres, & appella la lumière *jour*, & ténèbres *la nuit*, & composa un jour du soir & du matin, &c., & tout cela avant que de créer la soleil. Il faudrait donc, au compte de ces physiciens, que le soleil ne fît pas le jour, & que l'absence du soleil ne fît pas la nuit.

Ils ajoutent encore que DIEU sépara les eaux des eaux, & ils entendent par cette séparation la mer & les nuages. Mais, selon eux, il faudrait donc que les vapeurs qui forment les nuages ne fussent pas, comme elles le sont, élevées par le soleil; car, selon la Genèse, le soleil ne fut créé qu'après cette séparation des eaux inférieures & supérieures ; or ils avouent que c'est le soleil qui élève *ces eaux supérieures*. Les voilà donc en contradiction avec eux-mêmes. Nieront-ils le mouvement de la terre, parce que *Josué* commanda au soleil de s'arrêter ? Nieront-ils le développement des germes dans la terre, parce qu'il est dit, que le grain doit pourrir avant que de lever ? Il faut donc qu'ils reconnaissent, avec tous les gens de bon sens, que

ce n'eſt point des vérités de phyſique qu'il faut chercher dans la Bible, & que nous devons y apprendre à devenir meilleurs, & non pas à connaître la nature.

CHAPITRE TROISIÈME.

La propriété que la lumière a de se réfléchir, n'était pas véritablement connue; elle n'est point réfléchie par les parties solides des corps, comme on le croyait.

Aucun corps uni. Lumière non réfléchie par les parties ſolides. Expériences déciſives. Comment & en quel ſens la lumière rejaillit du vuide même. Comment on en fait l'expérience. Concluſion de cette expérience. Plus les pores ſont petits, plus la lumière paſſe. Mauvaiſes objections contre ces vérités.

Ayant ſu ce que c'eſt que la lumière, d'où elle nous vient, comment & en quel tems elle arrive à nous, voyons ſes propriétés & ſes effets ignorés juſqu'à nos jours. Le premier de ſes effets eſt, qu'elle ſemble rejaillir de la ſurface ſolide de tous les objets pour en apporter dans nos yeux les images.

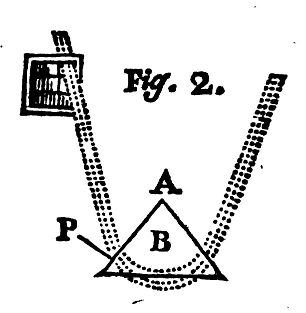
Tous les hommes, tous les philoſophes, & les *Deſcartes* & les *Mallebranches*, & ceux qui ſe ſont éloignés le plus des penſées vulgaires, ont également cru qu'en effet ce ſont les ſurfaces ſolides des corps qui nous renvoient les rayons. Plus une ſurface eſt unie & ſolide, plus elle fait, dit-on, rejaillir de lumière; plus un corps a de pores larges & droits, plus il tranſmet de rayons à travers ſa ſubſtance. Ainſi le miroir poli, dont le fond eſt couvert d'une ſurface de vif-argent, nous renvoie tous les rayons; ainſi ce même miroir ſans vif-argent, ayant des pores droits & larges & en grand nombre, laiſſe paſſer une grande partie des rayons. Plus un corps a de pores larges & droits, plus il eſt diaphane; tel eſt, diſait-on, le diamant, telle eſt l'eau elle-même; voilà les idées généralement reçues, & que perſonne ne révoquait en doute. Cependant toutes ces

idées ſont entiérement fauſſes; tant ce qui eſt vraiſemblable eſt ſouvent ce qui eſt le plus éloigné de la vérité. Les philoſophes ſe ſont jettés en cela dans l'erreur, de la même manière que le vulgaire y eſt tout porté, quand il penſe que le ſoleil n'eſt pas plus grand qu'il le paraît aux yeux. Voici en quoi conſiſtait cette erreur des philoſophes.

Il n'y a aucun corps dont nous puiſſions unir véritablement la ſurface: cependant beaucoup de ſurfaces nous paraiſſent unies & d'un poli parfait. Pourquoi voyons-nous uni & égal ce qui ne l'eſt pas? La ſuperficie la plus égale n'eſt, par rapport aux petits corps qui compoſent la lumiere, qu'un amas de montagnes, de cavités & d'intervalles, de même que la pointe de l'aiguille la plus fine eſt hériſſée en effet d'éminence & d'aſpérités que le microſcope découvre. Tous les faiſceaux des rayons de lumière qui tomberaient ſur ces inégalités, ſe réfléchiraient ſelon qu'ils y ſeraient tombés; donc étant inégalement tombés, ils ne ſe réfléchiraient jamais réguliérement; donc on ne pourrait jamais ſe voir dans une glace. De plus, le verre a probablement mille fois plus de pores que de matière: cependant chaque point de la ſurface renvoie des rayons; donc ils ne ſont point renvoyés par le verre.

La lumière, qui nous apporte notre image de deſſus un miroir, ne vient donc point certainement des parties ſolides de la ſuperficie de ce miroir; elle ne vient point non plus des parties ſolides de mercure & d'étain étendues derrière cette glace. Ces parties ne ſont pas plus planes, pas plus unies que la glace même. Les parties ſolides de l'étain & du mercure ſont incomparablement plus grandes, plus larges que les parties ſolides conſtituantes de la lumière; donc ſi les petites particules de lumière tombent ſur ces groſſes parties de mercure, elles s'éparpilleront de tous côtés comme des grains de plomb tombans ſur des platras. Quel pouvoir inconnu fait donc rejaillir vers nous la lumière réguliérement? Il paraît déjà que ce ne ſont pas les corps qui nous la renvoient ainſi. Ce qui ſemblait le plus connu, le plus inconteſtable chez les hommes, devient un myſtère plus grand que ne l'était autrefois la peſanteur de l'air. Examinons ce problême de la nature, notre étonnement redoublera. On ne peut s'inſtruire ici qu'avec ſurpriſe.

Exposez dans une chambre obscure ce cryſtal A B (*figure 2*) aux rayons du ſoleil, de façon que les traits de lumière,



parvenus à ſa ſuperficie B, faſſent un angle de plus de quarante degrés avec la perpendicule P. La plupart de ces rayons alors ne pénètrent plus dans l'air; ils rentrent tous dans ce cryſtal à l'inſtant même qu'ils en ſortent; ils reviennent, comme vous voyez, en faiſant une courbure inſenſible.

Certainement ce n'eſt pas la ſurface ſolide de l'air qui les a repouſſés dans ce verre; pluſieurs de ces rayons entraient dans l'air auparávant, quand ils tombaient moins obliquement; pourquoi donc à une obliquité de quarante degrés dix-neuf minutes, la plus grande partie de ces rayons n'y paſſe-t-elle plus? Trouvent-ils à ce degré plus de réſiſtance, plus de matière dans cet air, qu'ils n'en trouvent dans ce cryſtal qu'ils avaient pénétré? Trouvent-ils plus de parties ſolides dans l'air à quarante degrés & un tiers qu'à quarante? L'air eſt à-peu-près deux mille quatre cents fois plus rare, moins peſant, moins ſolide, que le cryſtal; donc ces rayons devaient paſſer dans l'air avec deux mille quatre cents fois plus de facilité, qu'ils n'ont pénétre l'épaiſſeur du cryſtal. Cependant, malgré cette prodigieuſe apparence de facilité, ils ſont repouſſés; ils le ſont donc par une force, qui eſt ici deux mille quatre cents fois plus puiſſante que l'air; ils ne ſont donc point repouſſés par l'air; les rayons encore une fois ne ſont donc point réfléchis à nos yeux par les parties ſolides des corps. La lumière rejaillit ſi peu deſſus les parties ſolides des corps, que c'eſt en effet du vuide qu'elle rejaillit quelquefois; ce fait mérite une grande attention.

Vous venez de voir que la lumière tombant à un angle de quarante degrés dix-neuf minutes sur du cryſtal, rejaillit preſque toute entière de deſſus l'air qu'elle rencontre à la ſurfaſſe ultérieure de ce cryſtal; que ſi la lumière y tombe à un angle moindre d'une ſeule minute, il en paſſe encore moins hors de cette ſurface dans l'air.

Newton a aſſuré que ſi l'on trouvait le ſecret d'ôter l'air de deſſous ce morceau de cryſtal, alors il ne paſſerait plus de rayons, & que toute la lumière ſe réfléchirait. J'en ai fait l'expérience; je fis enchâſſer un excellent priſme dans le milieu d'une platine de cuivre; j'appliquai cette platine au haut d'un récipient ouvert, poſé ſur la machine pneumatique; je fis porter la machine dans ma chambre obſcure. Là, recevant la lumière par un trou ſur le priſme, & la faiſant tomber à l'angle requis, je pompai l'air très-long-tems; ceux qui étaient préſens virent qu'à meſure qu'on pompait l'air, il paſſait moins de lumière dans le récipient, & qu'enfin il n'en paſſa preſque plus du tout. C'était un ſpectacle très-agréable de voir cette lumière ſe réfléchir, par le priſme, toute entière au plancher.

L'expérience démontre donc que la lumière en ce cas rejaillit du vuide; mais on ſait bien que ce vuide ne peut avoir d'action. Que peut-on donc conclure de cette expérience? Deux choſes très-palpables; la première, que la ſurface des ſolides ne renvoie pas la lumière; la ſeconde, qu'il y a dans les corps ſolides un pouvoir inconnu qui agit ſur la lumière; & c'eſt cette ſeconde propriété que nous examinerons à ſa place.

Il ne s'agit que de prouver ici que la lumière ne nous eſt point réfléchie par les parties ſolides. Voici encore une preuve de cette vérité. Tout corps opaque réduit en lame mince, laiſſe paſſer à travers ſa ſubſtance des rayons d'une certaine eſpèce, & réfléchit les autres rayons; or ſi la lumière était renvoyée par les corps, tous les rayons, qui tombent également ſur ces lames, ſeraient réfléchis ſur ces lames. Enfin nous verrons que jamais ſi étonnant paradoxe n'a été prouvé en plus de manières. Commençons donc par nous familiariſer avec ces vérités.

I. Cette lumière, qu'on croit réfléchie par la ſurface ſolide des corps, rejaillit en effet ſans avoir touché à cette ſurface.

II. La lumière n'eſt point renvoyée de derrière un miroir

par la surface solide du vif-argent; mais elle est renvoyée du sein des pores du miroir, & des pores du vif-argent même.

III. Il ne faut point, comme on l'a pensé jusques à présent, que les pores de ce vif-argent soient très-petits pour réfléchir la lumière; au contraire, il faut qu'ils soient larges.

Ce sera encore un nouveau sujet de surprise pour ceux qui n'ont pas étudié cette philosophie, d'entendre dire que le secret de rendre un corps opaque, est souvent d'élargir ses pores, & que le moyen de le rendre transparent est de les étrécir. L'ordre de la nature paraîtra tout changé en apparence: ce qui semblait devoir faire l'opacité, est précisément ce qui opérera la transparence; & ce qui paraissait rendre les corps transparens, sera ce qui les rendra opaques. Cependant rien n'est si vrai, & l'expérience la plus grossière le démontre. Un papier sec, dont les pores sont très-larges, est opaque; nul rayon de lumière ne le traverse: étrécissez ces pores en l'imbibant ou d'eau ou d'huile, il devient transparent; la même chose arrive au linge, au sel.

Il est bon d'apprendre au public qu'un homme qui a écrit depuis peu contre ces vérités, avec beaucoup plus de hauteur & de mépris que de connaissance, a voulu railler *Newton* sur ces découvertes. *Si le secret*, dit-il, *de rendre un corps transparent est d'étrécir ses pores, il faudra donc rendre les fenêtres plus petites pour avoir plus de jour dans sa chambre*, &c. Je réponds qu'il est bien indécent de faire le plaisant quand on prétend parler en philosophe; & que de tourner *Newton* en ridicule est une entreprise trop forte: je réponds sur-tout, que ce très-mauvais plaisant devait songer qu'il est vrai que de larges ouvertures, dont le jour serait intercepté, ne rendraient pas de lumière, & qu'un corps mince, percé d'une infinité de petits trous exposés au soleil, nous éclaire beaucoup. Le papier huilé, le linge mouillé, par exemple, sont des corps minces, dont l'huile ou l'eau ont rétréci & rectifié les pores, & la lumière passe à travers de ces pores rendus plus droits; mais elle ne passera point à travers les plus grands cribles qui se croiseront & qui intercepteront les rayons. Il faudrait, avant que de prendre le ton railleur, être bien sûr qu'on a raison.

Les mauvais raisonnemens & les mauvaises plaisanteries qu'on

a fait en France contre les admirables découvertes de *Newton*, feraient la honte de la nation, si ceux qui les ont faites n'étaient pas l'opprobre de la philosophie.

Revenons & résumons, qu'il y a donc des principes ignorés qui opèrent ces merveilles, qui font rejaillir la lumière avant qu'elle ait touché une surface, qui la renvoient des pores du corps transparent, qui la ramènent du milieu même du vuide. Nous sommes invinciblement obligés d'admettre ces faits, quelle qu'en puisse être la cause.

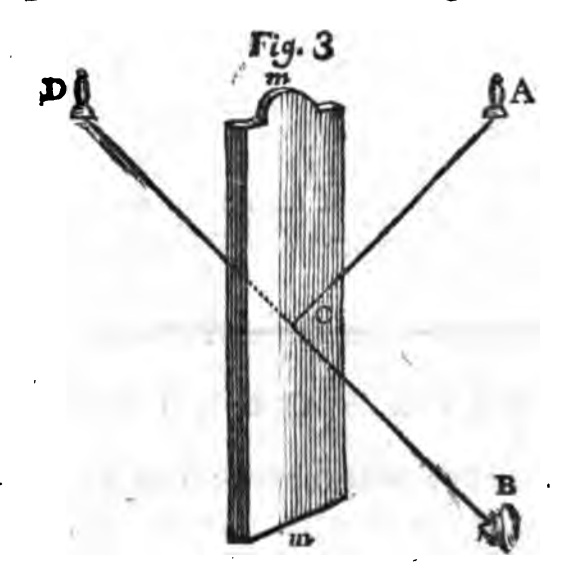
CHAPITRE QUATRIÈME.

DES MIROIRS, DES TÉLESCOPES: DES RAISONS QUE LES MATHÉMATIQUES DONNENT DES MYSTÈRES DE LA VISION; QUE CES RAISONS NE SONT POINT SUFFISANTES.

Miroir plan. Miroir convexe. Miroir concave. Explications géométriques de la vision. Nul rapport immédiat entre les règles d'optique & nos sensations. Exemple en preuve.

LES rayons qu'une puissance jusqu'à nos jours inconnue, fait rejaillir à vos yeux de dessus la surface d'un miroir, sans toucher à cette surface, & des pores de ce miroir sans toucher aux parties solides; ces rayons, dis-je, retournent à vos yeux dans le même sens qu'ils sont arrivés à ce miroir. Si c'est votre visage que vous regardez, les rayons partis de votre visage parallélement & en perpendiculaire sur le miroir, y retournent de même qu'une balle qui rebondit perpendiculairement sur le plancher.

Si vous regardez dans ce miroir *m* (*fig. 3*), un objet qui



est à côté de vous comme A, il arrive aux rayons partis de cet objet la même chose qu'à une balle qui rebondirait en B, où est votre œil. C'est ce qu'on appelle l'angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. La ligne A C est la ligne d'incidence ; la ligne C B est la ligne de réflexion. On sait assez, & le seul énoncé le démontre, que ces lignes forment des angles égaux sur la surface de la glace ; maintenant pourquoi ne vois-je l'objet ni en A, où il est, ni dans C, dont viennent à mes yeux les rayons, mais en D derrière le miroir même ?

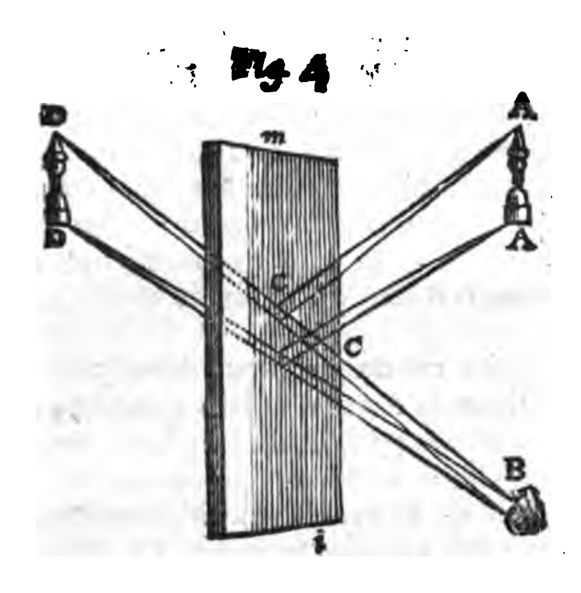
La géométrie vous dira (*figure 4*) : C'est que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion : c'est que votre œil en B rapporte l'objet en D ; c'est que les objets ne peuvent agir sur vous qu'en ligne droite, & que la ligne droite continuée dans votre œil B jusques derrière le miroir en D, est aussi longue que la ligne A C & la ligne C B prises ensemble. Enfin elle vous dira encore : Vous ne voyez jamais les objets que du point où les rayons commencent à diverger. Soit ce miroir *m i*. Les faisceaux des rayons, qui partent de chaque point de l'objet A, commencent à diverger dès l'instant qu'ils partent de l'objet ; ils arrivent sur la surface du miroir ; là chacun de ces rayons

rayons tombe, s'écartent & ſe réfléchit vers l'œil. Cet œil les rapporte aux points D D au bout des lignes droites, où ces mêmes rayons ſe rencontreraient; mais en ſe rencontrant aux points D D, ces rayons feraient la même choſe qu'aux points A A : ils commenceraient à diverger; donc vous voyez l'objet A A aux points D D.

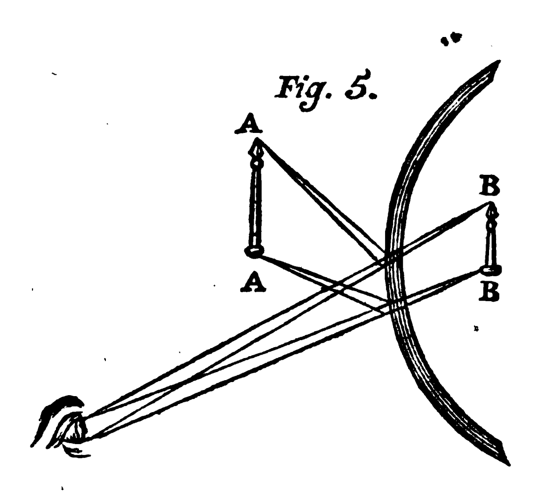
Ces angles & ces lignes ſervent ſans doute à vous donner une intelligence de cet artifice de la nature; mais il s'en faut beaucoup qu'elles puiſſent vous apprendre la raiſon phyſique efficiente, pourquoi votre ame rapporte ſans héſiter l'objet au-delà du miroir à la même diſtance qu'il eſt au-deçà. Ces lignes vous repréſentent ce qui arrive, mais elles ne vous apprennent point pourquoi cela arrive.

Si vous voulez ſavoir comment un miroir convexe diminue les objets, & comment un miroir concave les augmente, ces lignes d'incidence & de réflexion vous en rendront la même raiſon.

Fig 4



On vous dit : Ce cône de rayons qui diverge des points A A (*figure 5*) & qui tombe ſur ce miroir convexe, y fait



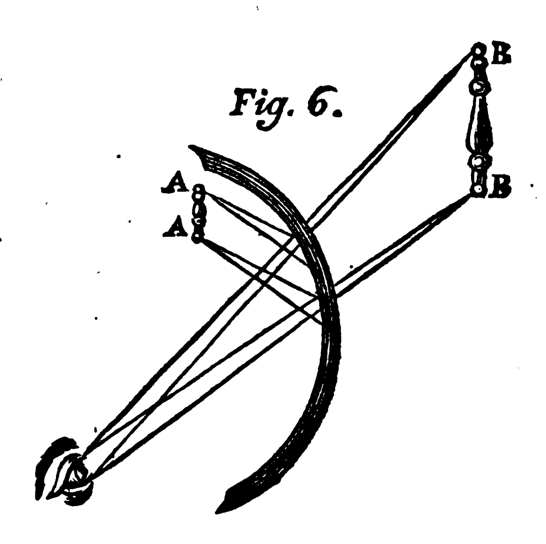
des angles d'incidence égaux aux angles de réflexion, dont les lignes vont dans votre œil. Or ces angles ſont plus petits que s'ils étaient tombés ſur une ſurface plane ; donc s'ils ſont ſuppoſés paſſer en B, ils y convergeront bien plus tôt ; donc l'objet qui ſerait en B B ſerait plus petit. Or votre œil rapporte l'objet en B B, aux points d'où les rayons commenceraient à diverger ; donc l'objet doit vous paraître plus petit, comme il l'eſt en effet dans cette figure. Par la même raiſon qu'il paraît plus petit, il vous paraît plus près, puiſqu'en effet les points où aboutiraient les rayons B B ſont plus près du miroir que ne le ſont les rayons A A.

Par la raiſon des contraires, vous devez voir les objets plus grands & plus éloignés dans un miroir concave, en plaçant l'objet aſſez près du miroir (*figure 6*). Car les cônes des rayons A A venant à diverger ſur le miroir aux points où ces rayons tombent, s'ils ſe réfléchiſſaient à travers ce miroir, il ne ſe réuniraient qu'en B B, donc c'eſt en B B que vous les voyez. Or B B eſt plus grand & plus éloigné du miroir que n'eſt A A, donc vous verrez l'objet plus grand & plus loin.

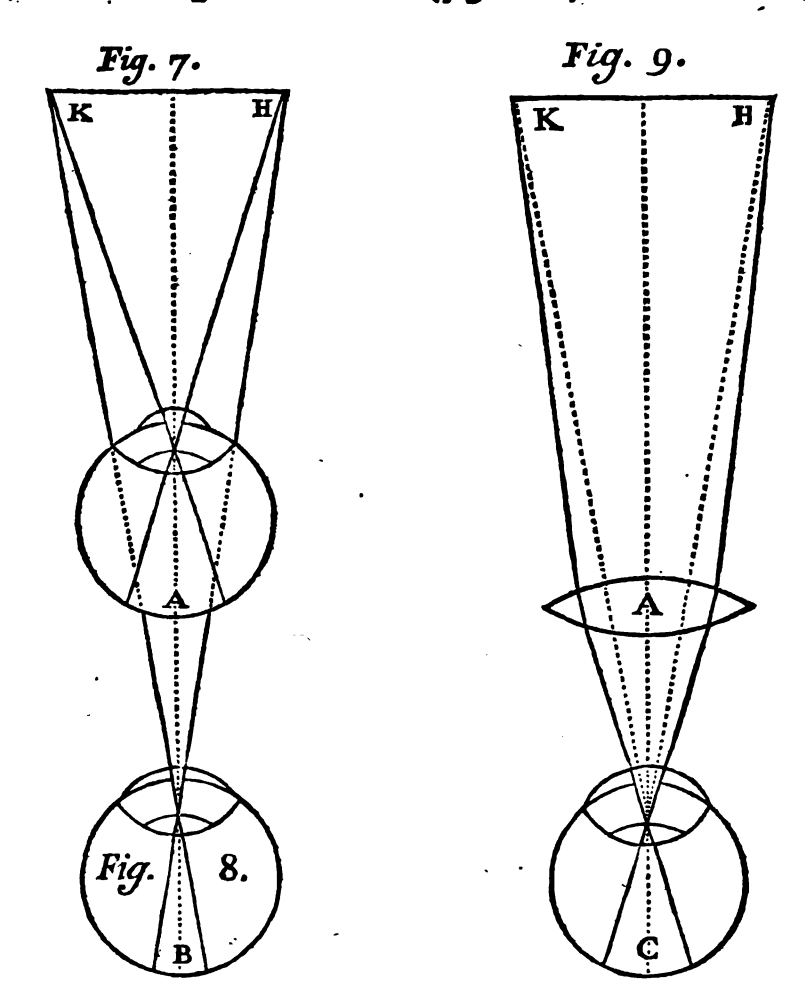
Voilà en général ce qui ſe paſſe dans les rayons réfléchis à vos yeux ; & ce ſeul principe, que l'angle d'incidence eſt

toujours égal à l'angle de réflexion, eſt le premier fondement de tous les myſtères de la catoptrique.

Maintenant il s'agit de ſavoir comment les lunettes augmentent ces grandeurs & rapprochent ces diſtances; enfin pourquoi les objets ſe peignant renverſés dans vos yeux, vous les voyez cependant comme ils ſont.



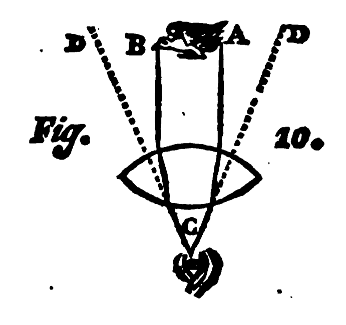
A l'égard des grandeurs & des diſtances, voici ce que les mathématiques vous en apprendront. Plus un objet fera dans votre œil un grand angle, plus l'objet vous paraîtra grand : rien n'eſt plus ſimple. Cette ligne H K que vous voyez à cent pas, trace un angle dans l'œil A (*figure 7*). A deux cents pas,



elle trace un angle la moitié plus petit dans l'œil B (*figure 8*). Or l'angle qui ſe forme dans votre *rétine*, & dont votre *rétine* eſt la baſe, eſt comme l'angle dont l'objet eſt la baſe. Ce ſont des angles oppoſés au ſommet : donc par les premières notions des élémens de la géométrie, ils ſont égaux ; donc ſi

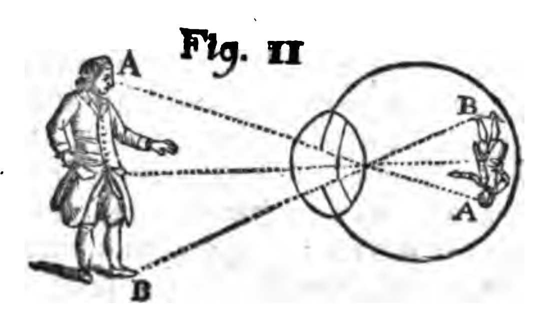
l'angle formé dans l'œil A est double de l'angle formé dans l'œil B, cet objet doit paraître une fois plus grand à l'œil A qu'à l'œil B.

Maintenant pour que l'œil étant en B voie l'objet aussi grand que le voit l'œil en A, il faut faire ensorte que cet œil B reçoive un angle aussi grand que celui de l'œil A, qui est une fois plus près. Les verres d'un télescope feront cet effet (*figure 9*). Ne mettons ici qu'un seul verre pour plus de facilité, & faisons abstraction des autres effets de plusieurs verres. L'objet H K envoie ses rayons à ce verre. Ils se réunissent à quelque distance du verre. Concevons un verre taillé de sorte que ces rayons se croisent pour aller former dans l'œil en C un angle aussi grand que celui de l'œil en A, alors l'œil, nous dit-on, juge par cet angle. Il voit donc alors l'objet de la même grandeur, que le voit l'œil en A. Mais en A, il le voit à cent pas de distance : donc en C, recevant le même angle, il le verra encore à cent pas de distance. Tout l'effet des verres de lunettes multipliés, & des microscopes & des télescopes divers, qui agrandissent les objets, consiste donc à faire voir les choses sous un plus grand angle. L'objet A B (*figure 10*) est vu par le moyen de ce verre sous l'angle D C D, qui est bien plus grand que l'angle A C B.



Vous demandez encore aux règles d'optique, pourquoi vous voyez les objets dans leur ſituation, quoiqu'ils ſe peignent renverſés ſur notre rétine ? Le rayon qui part de la tête de cet homme A (*figure 11*) vient au point inférieur de votre rétine A, ſes pieds B ſont vus par les rayons B B au point ſupérieur de votre rétine B. Ainſi cet homme eſt peint réellement la tête en bas & les pieds en haut au fond de vos yeux. Pourquoi donc ne voyez-vous pas cet homme renverſé, mais droit & tel qu'il eſt ?

Fig. II



Pour réſoudre cette queſtion, on ſe ſert de la comparaiſon de l'aveugle qui tient des bâtons croiſés avec leſquels il devine très-bien la poſition des objets. Car le point qui eſt à gauche, étant ſenti par la main droite à l'aide du bâton, il le juge auſſi-tôt à gauche; & le point que ſa main gauche a ſenti par l'entremiſe de l'autre bâton, il le juge à droite ſans ſe tromper. Tous les maîtres d'optique nous diſent donc que la partie inférieure de l'œil rapporte tout d'un coup ſa ſenſation à la partie ſupérieure de l'objet; & que la partie ſupérieure de la rétine rapporte auſſi naturellement la ſenſation à la partie inférieure; ainſi on voit l'objet dans ſa ſituation véritable.

Mais quand vous aurez connu parfaitement tous ces angles, & toutes ces lignes mathématiques, par leſquelles on ſuit le chemin de la lumière juſqu'au fond de l'œil, ne croyez pas pour cela ſavoir comment vous appercevez les grandeurs, les diſtances, les ſituations des choſes. Les proportions géométriques de ces angles & de ces lignes ſont juſtes, il eſt vrai; mais il n'y a pas plus de rapport entr'elles & nos ſenſations, qu'entre le ſon que nous entendons & la grandeur, la diſtance, la ſituation de la choſe entendue. Par le ſon, mon oreille

est frappée; j'entends des tons, & rien de plus. Par la vue, mon œil est ébranlé; je vois des couleurs, & rien de plus. Non-seulement les proportions de ces angles & de ces lignes, ne peuvent en aucune manière être la cause immédiate du jugement que je forme des objets; mais en plusieurs cas ces proportions ne s'accordent point du tout avec la façon dont nous voyons les objets. Par exemple, un homme vu à quatre pas & à huit pas, est vu de même grandeur. Cependant l'image de cet homme, à quatre pas, est à très-peu de chose près double dans votre œil, de celle qu'il y trace à huit pas. Les angles sont différens, & vous voyez l'objet toujours également grand; donc il est évident, par ce seul exemple, choisi entre plusieurs, que ces angles & ces lignes ne sont point du tout la cause immédiate de la manière dont nous voyons.

Avant donc que de continuer les recherches que nous avons commencées sur la lumière & sur les loix méchaniques de la nature, vous m'ordonnez de dire ici, comment les idées des distances, des grandeurs, des situations, des objets, sont reçues dans notre ame. Cet examen nous fournira quelque chose de nouveau & de vrai, c'est la seule excuse d'un livre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

COMMENT NOUS CONNAISSONS LES DISTANCES, LES GRANDEURS, LES FIGURES, LES SITUATIONS.

Les angles ni les lignes optiques ne peuvent nous faire connaître les distances. Exemple en preuve. Ces lignes optiques ne font connaître ni les grandeurs ni les figures. Exemple en preuve. Preuve par l'expérience de l'aveugle-né, guéri par Chefelden. *Comment nous connaissons les distances & les grandeurs. Exemple. Nous apprenons à voir comme à lire. La vue ne peut faire connaître l'étendue.*

COMMENÇONS par la distance. Il est clair qu'elle ne peut être apperçue immédiatement par elle-même; car la distance n'est qu'une ligne de l'objet à nous. Cette ligne se ter-

mine à un point; nous ne sentons donc que ce point; & soit que l'objet existe à mille lieues ou qu'il soit à un pied, ce point est toujours le même. Nous n'avons donc aucun moyen immédiat pour appercevoir tout d'un coup la distance, comme nous en avons pour sentir par l'attouchement, si un corps est dur ou mou; par le goût, s'il est doux ou amer; par l'ouïe, si de deux sons l'un & grave & l'autre aigu. Car, qu'on y prenne bien garde, les parties d'un corps, qui cèdent à mon doigt, sont la plus prochaine cause de ma sensation de mollesse; & les vibrations de l'air, excitées par le corps sonore, sont la plus prochaine cause de ma sensation du son. Or, si je ne puis avoir ainsi immédiatement une idée de distance, il faut donc que je connaisse cette distance par le moyen d'une autre idée intermédiaire; mais il faut au moins que j'apperçoive cette idée intermédiaire; car une idée que je n'aurai point, ne servira certainement pas à m'en faire voir une autre. On dit, qu'une telle maison est à un mille d'une telle rivière; mais si je ne sais pas où est cette rivière, je ne sais certainement pas où est cette maison. Un corps cède aisément à l'impression de ma main; je conclus immédiatement sa mollesse. Un autre résiste; je sens immédiatement sa dureté. Il faudrait donc que je sentisse les angles formés dans mon œil, pour en conclure immédiatement les distances des objets. Mais la plûpart de hommes ne savent pas mêmes si ces angles existent: donc il est évident que ces angles ne peuvent être la cause immédiate de ce que vous connaissez les distances.

Celui qui, pour la première fois de sa vie, entendrait le bruit du canon ou le son d'un concert, ne pourrait juger si on tire ce canon, ou si on exécute ce concert, à une lieue ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui & l'endroit d'où part ce bruit. Les vibrations, les ondulations de l'air portent un son à ses oreilles, ou plutôt à son ame; mais ce bruit n'avertit pas plus son ame de l'endroit où le bruit commence, qu'il ne lui apprend la forme du canon ou des instrumens de musique. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumière qui partent d'un objet; il ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

Ils

Ils ne nous font pas connaître davantage les grandeurs ni même les figures. Je vois de loin une petite tour ronde : j'avance, j'apperçois, & je touche un grand bâtiment quadrangulaire. Certainement ce que je vois & ce que je touche, n'est pas ce que je voyais. Ce petit objet rond, qui était dans mes yeux, n'est point ce grand bâtiment quarré. Autre chose est donc, par rapport à nous, l'objet mesurable & tangible, autre chose est l'objet visible. J'entends de ma chambre le bruit d'un carrosse : j'ouvre la fenêtre, & je le vois ; je descends, & j'entre dedans. Or ce carrosse que j'ai entendu, ce carrosse que j'ai vu, ce carrosse que j'ai touché, sont trois objets absolument divers de trois de mes sens, qui n'ont aucun rapport immédiat les uns avec les autres.

Il y a bien plus : il est démontré, comme je l'ai dit, qu'il se forme dans mon œil un angle une fois plus grand, a très-peu de chose près, quand je vois un homme à quatre pieds de moi, que quand je vois le même homme à huit pieds de moi. Cependant je vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment mon sentiment contredit-il ainsi le méchanisme de mes organes ? L'objet est réellement une fois plus petit dans mes yeux, & je le vois une fois plus grand. C'est en vain qu'on veut expliquer ce mystère par le chemin, ou par la forme que prend le crystallin dans nos yeux. Quelque supposition que l'on fasse, l'angle sous lequel je vois un homme à quatre pieds de moi, est toujours double de l'angle sous lequel je le vois à huit pieds ; & la géométrie ne résoudra jamais ce problême ; la physique y est également impuissante ; car vous avez beau supposer que l'œil prend une nouvelle conformation, que le crystallin s'avance, que l'angle s'agrandit ; tout cela s'opérera également pour l'objet qui est à huit pas, & pour l'objet qui est à quatre. La proportion sera toujours la même ; si vous voyez l'objet à huit pas sous un angle de moitié plus grand, vous voyez aussi l'objet à quatre pas sous un angle de moitié plus grand ou environ. Donc ni la géométrie ni la physique ne peuvent expliquer cette difficulté.

Ces lignes & ces angles géométriques ne sont pas plus réellement la cause de ce que nous voyons les objets à leur place, que de ce que nous les voyons de telles grandeurs, & à telle

distance. L'ame ne considère pas si telle partie va se peindre au bas de l'œil; elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne voit point. L'œil se baisse seulement pour voir ce qui est près de la terre, & se relève pour voir ce qui est au-dessus de la terre. Tout cela ne pouvait être éclairci, & mis hors de toute contestation, que par quelque aveugle-né à qui on aurait donné le sens de la vue. Car si cet aveugle, au moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé des distances, des grandeurs & des situations, il eût été vrai que les angles optiques, formés tout d'un coup dans sa rétine, eussent été les causes immédiates de ses sentimens. Aussi le docteur *Barclay* assurait après M. *Locke*, (& allant même en cela plus loin que *Locke*) que ni situation, ni grandeur, ni distance, ni figure, ne serait aucunement discernée par cet aveugle, dont les yeux recevraient tout d'un coup la lumière.

Mais où trouver l'aveugle, dont dépendait la décision indubitable de cette question? Enfin, en 1729, M. *Cheselden*, un de ces fameux chirurgiens qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvait donner la vue à un aveugle-né, en lui abaissant ce qu'on appelle des *cataractes*, qu'il soupçonnait formées dans ses yeux presqu'au moment de sa naissance, il proposa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevait pas trop que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il n'eût point desiré de voir. Il vérifiait par cette indifférence, *qu'il est impossible d'être malheureux, par la privation des biens dont on n'a pas d'idée*; vérité bien importante. Quoi qu'il en soit, l'opération fut faite & réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* & *Barclay* avaient si bien prévu. Il ne distingua de long-tems ni grandeur, ni situation, ni figure même. Un objet d'un pouce, mis devant son œil, & qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait lui semblait d'abord être sur ses yeux, & les toucher comme les objets du tact touchent la peau. Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avait jugé angulaire; ni discerner avec ses yeux,

si ce que ses mains avaient senti être en haut ou en bas, était en effet en haut ou en bas. Il était si loin de connaître les grandeurs, qu'après avoir enfin conçu par la vue, que sa maison était plus grande que sa chambre, il ne concevait pas comment la vue pouvait donner cette idée. Ce ne fut qu'au bout de deux mois d'expérience, qu'il pût appercevoir que les tableaux représentaient des corps solides. Et lorsqu'après ce long tâtonnement d'un sens nouveau en lui, il eut senti que des corps, & non des surfaces seules, étaient peints dans les tableaux, il y porta la main, & fut étonné de ne point trouver avec ses mains ces corps solides, dont il commençait à appercevoir les représentations. Il demandait quel était le trompeur, du sens du toucher, ou du sens de la vue.

Ce fut donc une décision irrévocable, que la manière dont nous voyons les choses n'est point du tout la suite immédiate des angles formés dans nos yeux : car ces angles mathématiques étaient dans les yeux de cet homme, comme dans les nôtres; & ne lui servaient de rien sans le secours de l'expérience & des autres sens.

Comment nous représentons-nous donc les grandeurs & les distances ? De la même façon dont nous imaginons les passions des hommes, par les couleurs qu'elles peignent sur leurs visages, & par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a personne, qu'il ne lise tout d'un coup sur le front d'un autre, la douleur ou la colère. C'est la langue que la nature parle à tous les vœux; mais l'expérience seule apprend ce langage. Aussi l'expérience seule nous apprend, que quand un objet est trop loin, nous le voyons confusément & faiblement. Delà nous formons des idées, qui ensuite accompagnent toujours la sensation de la vue. Ainsi tout homme qui, à dix pas, aura vu son cheval haut de cinq pieds, s'il voit, quelques minutes après, ce cheval gros comme un mouton, son ame, par un jugement involontaire, conclut à l'instant que ce cheval est très-loin.

Il est bien vrai que quand je vois mon cheval de la grosseur d'un mouton, il se forme alors dans mon œil une peinture plus petite, un angle plus aigu; mais c'est-là ce qui accompagne, non ce qui cause mon sentiment. De même il se fait

un autre ébranlement dans mon cerveau, quand je vois un homme rougir de honte, que quand je le vois rougir de colère; mais ces différentes impressions ne m'apprendraient rien de ce qui se passe dans l'ame de cet homme, sans l'expérience dont la voix seule se fait entendre.

Loin que cet angle soit la cause immédiate de ce que je juge qu'un grand cheval est très-loin, quand je vois ce cheval fort petit; il arrive, au contraire, à tous les momens, que je vois ce même cheval également grand, à dix pas, à vingt, à trente, à quarante pas, quoique l'angle à dix pas soit double, triple, quadruple. Je regarde de fort loin, par un petit trou, un homme posté sur un toit; le lointain & le peu de rayons m'empêchent d'abord de distinguer si cet un homme : l'objet me paraît très-petit, je crois voir une statue de deux pieds tout au plus : l'objet se remue, je juge que c'est un homme; & dès ce même instant cet homme me paraît de la grandeur ordinaire. D'où viennent ces deux jugemens si différens? Quand j'ai cru voir une statue, je l'ai imaginée de deux pieds, parce que je la voyais sous un tel angle : nulle expérience ne pliait mon ame à démentir les traits imprimés dans ma rétine; mais dès que j'ai jugé que c'était un homme, la liaison mise par l'expérience dans mon cerveau, entre l'idée d'un homme & l'idée de la hauteur de cinq à six pieds, me force, sans que j'y pense, à imaginer par un jugement soudain, que je vois un homme de telle hauteur, & à voir une telle hauteur en effet.

Il faut absolument conclure de tout ceci, que les distances, les grandeurs, les situations, ne sont pas, à proprement parler, des choses visibles, c'est-à-dire, ne sont pas les objets propres & immédiats de la vue. L'objet propre & immédiat de la vue n'est autre chose que la lumière colorée; tout le reste, nous le sentons qu'à la longue & par expérience. Nous apprenons à voir, précisément comme nous apprenons à parler & à lire. La différence est que l'art de voir est plus facile, & que la nature est également à tous notre maître

Les jugemens soudains, presque uniformes, que toutes nos ames, à un certain âge, portent des distances, des grandeurs, des situations, nous font penser qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir de la manière dont nous voyons. On se trompe; il

y faut le fecours des autres fens. Si les hommes n'avaient que le fens de la vue, ils n'auraient aucun moyen pour connaître l'étendue en longueur, l'argeur & profondeur; & un pur efprit ne la connaîtrait pas peut-être, à moins que DIEU ne la lui révélât. Il eft très-difficile de féparer dans notre entendement l'extenfion d'un objet d'avec les couleurs de cet objet. Nous ne voyons jamais rien que d'étendu, & delà nous fommes tous portés à croire, que nous voyons en effet l'étendue. Nous ne pouvons guères diftinguer dans notre ame ce jaune que nous voyons dans un louis d'or, d'avec ce louis d'or dont nous voyons le jaune. C'eft comme, lorfque nous entendons prononcer ce mot *louis d'or*, nous ne pouvons nous empêcher d'attacher malgré nous l'idée de cette monnoie au fon que nous entendons prononcer.

Si tous les hommes parlaient la même langue, nous ferions toujours prêts à croire qu'il y aurait une connexion néceffaire entre les mots & les idées. Or tous les hommes ont ici le même langage, en fait d'imagination. La nature leur dit à tous : Quand vous aurez vu des couleurs pendant un certain tems, votre imagination vous repréfentera à tous, de la même façon, les corps auxquels ces couleurs femblent attachées. Ce jugement prompt & involontaire que vous formerez, vous fera utile dans le cours de votre vie; car s'il fallait attendre, pour eftimer les diftances, les grandeurs, les fituations de tout ce qui vous environne, que vous euffiez examiné des angles & des rayons vifuels, vous feriez morts avant que de favoir fi les chofes dont vous avez befoin font à dix pas de vous ou à cent millions de lieues, & fi elles font de la groffeur d'un ciron ou d'une montagne. Il vaudrait beaucoup mieux pour vous être nés aveugles.

Nous avons donc très-grand tort, quand nous difons que nos fens nous trompent. Chacun de nos fens fait la fonction à laquelle la nature l'a deftiné. Ils s'aident mutuellement pour envoyer à notre ame, par les mains de l'expérience, la mefure des connaiffances que notre être comporte. Nous demandons à nos fens ce qu'ils ne font point faits pour nous donner. Nous voudrions que nos yeux nous fiffent connaître la folidité, la grandeur, la diftance, &c.; mais il faut que le toucher s'ac-

corde en cela avec la vue, & que l'expérience les seconde. Si le père *Mallebranche* avait envisagé la nature par ce côté, il eût attribué peut-être moins d'erreurs à nos sens, qui sont les seules sources de toutes nos idées.

Il ne faut pas sans doute étendre à tous les cas cette espèce de métaphysique que nous venons de voir. Nous ne devons l'appeller au secours que quand les mathémathiques nous sont insuffisantes; & c'est encore une erreur qu'il faut reconnaître dans le père *Mallebranche*; il attribue, par exemple, à la seule imagination des hommes, des effets dons les seules règles d'optique rendent raison. Il croit que si les astres nous paraissent plus grands à l'horizon qu'au méridien, c'est à l'imagination seule qu'il faut s'en prendre. Nous allons, dans le chapitre suivant, expliquer ce phénomène, qui depuis cent ans a exercé tant de philosophes.

CHAPITRE SIXIÈME.

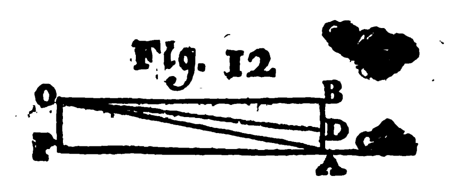
POURQUOI LE SOLEIL ET LA LUNE PARAISSENT PLUS GRANDS A L'HORIZON QU'AU MÉRIDIEN.

VALLIS fut le premier qui crut que la longue interposition des terres & même des nuages, fait paraître le soleil & la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien. *Mallebranche* fortifia cete opinion de toutes les preuves que lui fournit la sagacité de son génie; *Régis* eut avec lui une dispute célèbre sur ce phénomène; il l'attribuait aux réfractions qui se font dans les vapeurs de la terre; & il se trompait, car les réfractions font précisément l'effet contraire à celui que *Régis* leur attribuait; mais le père *Mallebranche* ne se trompait pas moins, en soutenant que l'imagination, frappée de la longue étendue des terres & des nuages à notre horizon, se représente le même astre plus grand au bout de ces terres & de ces nuées, que lorsqu'étant parvenu à son plus haut point, il est vu sans aucune interposition.

Les plus simples expériences démentent le système de *Mal-*

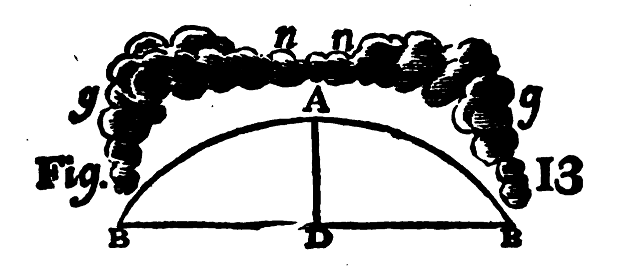
lebranche. J'eus il y a quelques années la curiosité d'examiner de suite ce phénomène. Je fis faire des tuyaux de carton de sept à huit pieds de long, d'un demi-pied de diamètre; je fis regarder le soleil à l'horizon par plusieurs enfans, dont l'imagination n'était point du tout accoutumée à juger de la grandeur de l'astre par l'étendue qui paraît entre l'astre & les yeux. Ils ne voyaient pas même ni le terrain ni les nuages. Le tube ne leur laissait que la vue du soleil, & tous le virent beaucoup plus grand qu'à midi. Cette expérience & plusieurs autres me déterminaient à imaginer une autre cause; & j'avais déjà le malheur de faire un système, lorsque la solution mathématique de ce problême par M. *Smith* me tomba entre les mains, & m'épargna les les erreurs d'une hypothèse. Voici cette explication, qui mérite d'être étudiée.

Il faut d'abord établir, que suivant les règles de l'optique, le ciel nous doit paraître une voûte surbaissée. En voici un preuve familière. Notre vue s'étend distinctement jusqu'au point où les objets font dans notre œil un angle de la huit millième partie d'un pouce au moins, selon les observations de *Hoocke*.



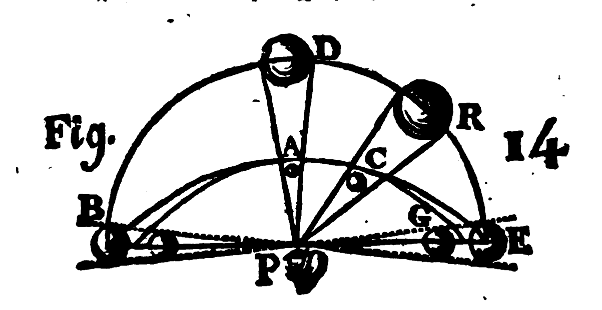
Un homme OP (*figure 12*) haut de cinq pieds, regarde l'objet AB, aussi haut de cinq pieds, & distant de vingt-cinq mille pieds; il le voit sous l'angle AOB; mais cet angle AOB, n'étant pas dans l'œil de la huit millième partie d'un pouce, il ne le distingue pas; mais s'il regarde l'objet C, l'angle est encore plus petit. Il le voit comme si cet objet était en AD; ainsi tout ce qui est derrière C devient encore moins distinct; les maisons, les nuages qui seront derrière C, doivent paraître raser l'horizon vers C; tous les nuages s'abaissent donc pour nous à l'horison à la distance de vingt-cinq mille pieds, c'est-à-dire, à environ une lieue de trois mille pas & deux tiers, & ils s'abaissent par degrés : par conséquent tous les nuages

qui s'élèvent en *g* (*figure 13*) à environ trois quarts de lieue de hauteur, doivent nous paraître raser notre horizon. Ainsi au lieu de voir les nuages *gg* aussi hauts que le nuage *n*, nous voyons les nuages *gg* toucher la terre, & le nuage *n* élevé



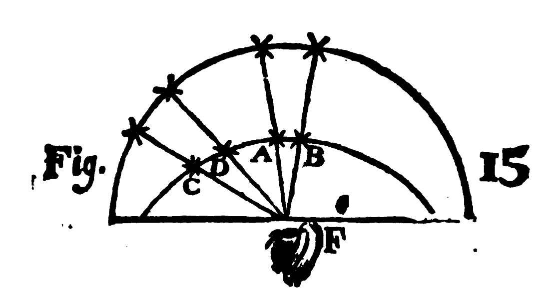
environ à trois quarts de lieu au-dessus de notre tête; nous ne devons donc voir le ciel ni comme un plafond, ni comme un ceintre circulaire, mais comme une voûte surbaissée, dont le grand diamètre B B est environ six fois plus grand que le petit A D.

Nous voyons donc le ciel en cette manière B A B, & quand le soleil ou la lune sont en B à l'horizon, ils nous paraissent plus éloignés (à nous qui sommes en D) d'environ un tiers, que quand ces astres sont en A; or nous devons les voir sous les angles qui viendront à nos yeux de B & de A. Il reste donc à examiner ces angles (*figure 14*). Il



semblerait d'abord qu'ils devraient être plus petits quand l'objet est plus éloigné, & plus grands quand il est plus proche, mais c'est ici tout le contraire. L'astre réel, l'astre tangible, roule en B D R E; mais l'astre apparent va dans la courbe B A C G. Or les angles se forment par l'objet apparent. Tirez donc

donc des angles de l'œil qui est en P aux places réelles de l'astre D, ces angles viendraient nécessairement raser les astres apparens : vous voyez, par exemple, que l'angle est considérablement grand à l'horizon en E, & qu'il devient assez petit en C ; la différence est plus grande au méridien. L'astre au méridien a son disque comme 3, & à l'horizon à-peu-près comme 9; car les diamètres de l'astre sont comme ses distances apparentes ; or la distance apparente de l'astre est environ 9 à l'horison & 3 au méridien; ainsi est sa grandeur apparente.



Cette vérité se confirme par une autre expérience d'un genre semblable. Regardez deux étoiles distantes entr'elles réellement d'un dixième de degré; elles vous paraissent beaucoup plus éloignées à l'horison, & beaucoup plus rapprochées vers le méridien. Ces deux étoiles toujours également distantes sont vues sous l'angle FCD vers l'horison (*figure 15*), lequel est beaucoup plus grand que l'angle FAB au méridien. Vous voyez que cette différence apparente vient précisément par la même raison que je viens de rapporter.

Voici donc, selon cette règle, & selon les observations qui la confirment, les proportions des grandeurs & des distances apparentes du soleil & de la lune.

A l'horison ces astres sont vus de la grandeur . . .	100
A quinze degrés au-dessus, de la grandeur	68
A trente degrés, de la grandeur	50
A quatre-vingt-dix degrés, de la grandeur	30

De même deux étoiles quelconques, qui conservent toujours entr'elles leur même distance, paraissent à l'horison éloignées

l'une de l'autre comme 100, & au méridien comme 30; ce qui est toujours, comme vous voyez, la proportion d'environ 9 à 3.

Cette théorie est encore confirmée par une autre observation. La lune paraît considérablement plus grande en certains tems de l'année qu'en d'autres; le soleil paraît aussi plus grand en hiver qu'en été; & les différences de cette grandeur apparente étant plus sensibles vers l'horison qu'au méridien, elles sont plus aisément remarquées. La raison de cette augmentation de grandeur, c'est que quand le diamètre de la lune & du soleil paraît plus grand, ces astres sont en effet plus près de nous; le soleil est plus près de la terre en hiver qu'en été d'environ douze cent mille lieues; ainsi en hiver il paraît plus grand; mais cette largeur de son disque est un peu diminuée par les réfractions de l'air épais. La lune en été est dans son périgée; ainsi elle paraît sous un plus grand diamètre; & la largeur de son disque à l'horizon est encore moins diminuée en été qu'en hiver, parce que l'air dans l'été est plus subtil & plus rare.

Ce phénomène est donc entiérement du ressort de la géométrie & de l'optique: & le docteur *Smith* a la gloire d'avoir enfin trouvé la solution d'un problême sur lequel les plus grands génies avaient fait des systêmes inutiles.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DE LA CAUSE QUI FAIT BRISER LES RAYONS DE LA LUMIÈRE EN PASSANT D'UNE SUBSTANCE DANS UNE AUTRE : QUE CETTE CAUSE EST UNE LOI GÉNÉRALE DE LA NATURE, INCONNUE AVANT NEWTON; QUE L'INFLEXION DE LA LUMIÈRE EST ENCORE UN EFFET DE CETTE CAUSE, &c.

Ce que c'est que réfraction. Proportion des réfractions trouvée par Snellius. *Ce que c'est que sinus de réfraction. Grande découverte de* Newton. *Lumière brisée avant que d'entrer dans les corps. Examen de l'attraction. Il faut examiner l'attraction, avant que de se révolter contre ce mot. Impulsion & attraction également certaines & inconnues. En quoi l'attraction est une qualité occulte. Preuves de l'attraction. Inflexion de la lumière auprès des corps qui l'attirent.*

NOUS avons déjà vu l'artifice presque incompréhensible de la réflexion de la lumière, que l'impulsion connue ne peut causer. Celui de la réfraction, dont nous allons reprendre l'examen, n'est pas moins surprenant.

Commençons par nous bien affermir dans une idée nette de la chose qu'il faut expliquer. Souvenons nous bien que quand la lumière tombe d'une substance plus rare, plus légère comme l'air, dans une substance plus pesante, plus dense comme l'eau, & qui semble lui devoir résister davantage, la lumière alors quitte son chemin, & se brise en s'approchant d'une perpendicule, qu'on éleverait sur la surface de cette eau.

Pour avoir une idée bien nette de cette vérité (*figure 16*), regardez ce rayon qui tombe de l'air dans ce cryſtal. Vous

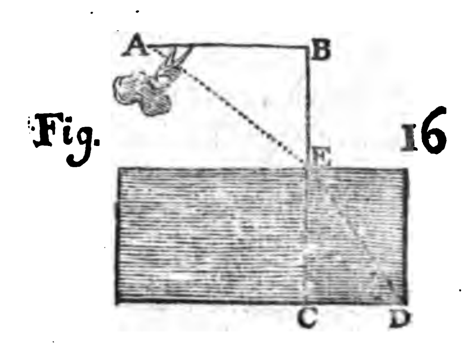


Fig. 16

ſavez comme il ſe briſe. Ce rayon A E fait un angle avec cette perpendiculaire B E, en tombant ſur la ſurface de ce cryſtal. Ce même rayon réfracté dans ce cryſtal, fait un autre angle avec cette même perpendiculaire qui règle ſa réfraction. Il fallut meſurer cette incidence & ce briſement de la lumière. Il ſemble que ce ſoit une choſe fort aiſée; cependant le géomètre Arabe, *Alhazen Vitellon*, *Kepler* même, y échouèrent. *Snellius Villebrod* eſt le premier, au rapport d'*Huyghens* témoin oculaire, qui trouva cette proportion conſtante, dans laquelle la lumière ſe rompt dans des milieux donnés. Il ſe ſervit des ſécantes. *Deſcartes* ſe ſervit enſuite des ſinus; ce qui eſt préciſément la même proportion, le même théorême, ſous d'autres noms. Cette proportion eſt très-aiſée à entendre de ceux qui ſont le plus étrangers dans la géométrie.

Plus la ligne A B, que vous voyez, eſt grande, plus la ligne C D ſera grande auſſi. Cette ligne A B eſt ce qu'on appelle *ſinus d'incidence*. Cette ligne C D eſt le *ſinus* de la réfraction. Ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer en général ce que c'eſt qu'un *ſinus*. Ceux qui ont étudié la géométrie le ſavent aſſez. Les autres pourraient être un peu embarraſſés de la définition. Il ſuffit de bien ſavoir que ces deux *ſinus*, de quelque grandeur qu'ils ſoient, ſont toujours en proportion dans un milieu donné. Or cette proportion eſt différente, quand la réfraction ſe fait dans un milieu différent. La lumière

qui tombe obliquement de l'air dans du cryſtal, s'y briſe de façon que le *ſinus* de réfraction C D eſt au *ſinus* d'incidence A B, comme 2 à 3; ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que cette ligne A B eſt un tiers plus grande dans l'air, en ce cas, que la ligne C D dans ce cryſtal. Dans l'eau cette proportion eſt de 3 à 4. Ainſi il eſt palpable que dans tous les cas, dans toutes les obliquités d'incidence poſſible, la force réfringente du cryſtal eſt à celle de l'eau comme neuf eſt à huit; il s'agit non-ſeulement de ſavoir la cauſe de la réfraction, mais celle de toutes ces réfractions différentes. C'eſt là que les philoſophes ont tous fait des hypothèſes, & ſe ſont trompés.

Enfin *Newton* ſeul a trouvé la véritable raiſon qu'on cherchait. Sa découverte mérite aſſurément l'attention de tous les ſiècles. Car il ne s'agit pas ici ſeulement d'une propriété particulière à la lumière, quoique ce fût déjà beaucoup; nous verrons que cette propriété appartient à tous les corps de la nature. Conſidérez que les rayons de la lumière ſont en mouvement; que s'ils ſe détournent en changeant leur courſe, ce doit être par quelque loi primitive, & qu'il ne doit arriver à la lumière que ce qui arriverait à tous les corps de même petiteſſe que la lumière, toutes choſes d'ailleurs égales.

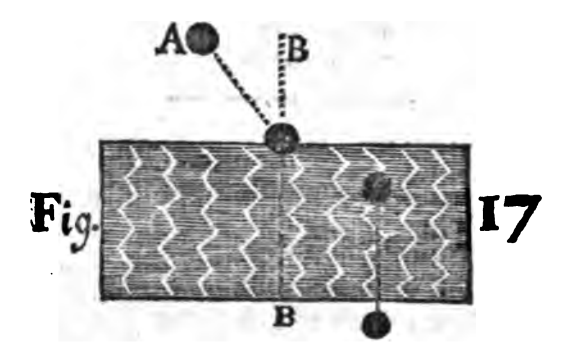


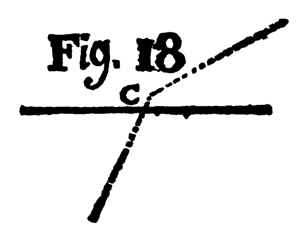
Fig. 17

Qu'une balle de plomb A (*figure 17*) ſoit pouſſée obliquement de l'air dans l'eau, il lui arrivera d'abord le contraire de ce qui eſt arrivé à ce rayon de lumière; car ce rayon délié paſſe dans des pores, & cette balle, dont la ſuperficie eſt large, rencontre la ſuperficie de l'eau qui la ſoutient. Cette balle s'éloigne donc d'abord de la perpendiculaire B; mais lorſqu'elle

a perdu tout ce mouvement oblique qu'on lui avait imprimé, elle tombe alors, à peu-près suivant une perpendiculaire qu'on éleverait du point où elle commence à descendre. Elle retarde, comme on sait, sa chûte dans l'eau, parce que l'eau lui résiste; mais un rayon de lumière y augmente au contraire sa célérité, parce que l'eau ne résiste pas aux rayons qui la pénètrent.

Il y a donc une force telle qu'elle soit, qui agit entre les corps & la lumière.

Que cette attraction, que cette tendance existe, nous n'en pouvons douter: car nous avons vu la lumière attirée par le verre, y rentrer sans toucher à rien; or cette force agit nécessairement en ligne perpendiculaire, la ligne perpendiculaire étant le plus court chemin. Puisque cette force existe, elle est dans toutes les parties du corps qui l'exerce. Les parties de la superficie d'un corps quelconque éprouvent donc ce pouvoir, avant qu'il pénètre l'intérieur de la substance, avant qu'il parvienne au point où il est dirigé (*figure 18*). Ainsi dès que ce rayon est arrivé près de la superficie du crystal ou de l'eau, il prend déjà un peu en cette manière le chemin de la perpendicule.



Il se brise déjà un peu en C avant que d'entrer: plus il entre, plus il se brise; parce que plus il approche, plus il est attiré. Il y a encore une raison importante pour laquelle le rayon s'infléchit nécessairement par une courbure insensible, avant que de pénétrer en ligne droite dans le crystal. C'est parce qu'il n'y a point d'angle rigoureux dans la nature, qu'un mouvement continu ne peut changer de direction qu'en passant par tous les degrés possibles de changement; il ne peut donc de la ligne droite passer tout d'un coup en une autre li-

gne droite, sans tracer une petite courbe qui joigne ces deux lignes ensemble. Ainsi le principe de continuité établi par *Leibnitz* & par l'attraction de *Newton* se réunissent dans ce phénomène. Ce rayon ne tombe donc pas tout-à-fait perpendiculairement, & ne suit pas sa première ligne droite oblique, en traversant cette eau ou ce verre; mais il suit une ligne qui participe des deux côtés, & qui descend d'autant plus vîte, que l'attraction de cette eau ou de ce crystal, est plus forte. Donc loin que l'eau rompe les rayons de lumière, en leur résistant, comme on le croyait, elle les rompt en effet, parce qu'elle ne résiste pas, &, au contraire, parce qu'elle les attire. Il faut donc dire que les rayons se brisent vers la perpendiculaire, non pas quand ils passent d'un milieu plus résistant, mais quand ils passent *d'un milieu moins attirant dans un milieu plus attirant.* Observez qu'il ne faut jamais entendre par ce mot, *attirant*, que le point vers lequel se dirige une force reconnue, une propriété incontestable de la matière, laquelle propriété est très-sensible entre la lumière & les corps. Que l'on considère que depuis l'an 1672, que *Newton* fit voir cette attraction, aucun philosophe n'a pu imaginer une raison plausible de ce brisement de la lumière.

Les uns vous disent: Le crystal réfracte les rayons de lumière, parce qu'il leur résiste; mais s'il leur résiste, pourquoi ces rayons y entrent-ils plus facilement & avec plus de vitesse? Les autres imaginent une matière dans le crystal, qui ouvre de tous côtés des chemins plus faciles; mais si ces chemins sont si faciles de tous côtés, pourquoi la lumière n'y entre-t-elle pas sans se détourner? Ceux-ci inventent des athmosphères, ceux-là des tourbillons; tous leurs systêmes croulent par quelque endroit; il faut donc, je crois, s'en tenir aux découvertes de *Newton*, à cette attraction visible, dont ni lui, ni aucun philosophe, n'ont pu trouver la raison.

Vous savez que beaucoup de gens, autant attachés à la philosophie, ou plutôt au nom de *Descartes*, qu'ils l'étaient auparavant au nom d'*Aristote*, se sont soulevés contre l'attraction. Les uns n'ont pas voulu l'étudier; les autres l'ont méprisée, & l'ont insultée, après l'avoir à peine examinée; mais je prie le lecteur de faire les trois réflexions suivantes.

I. Qu'entendons-nous par attraction ? Rien autre chose qu'une force par laquelle un corps s'approche d'un autre, sans que l'on voie, sans que l'on connaisse aucune autre force qui le pousse.

II. Cette propriété de la matière est établie par les meilleurs philosophes en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, & même dans plusieurs universités d'Italie, où des loix un peu rigoureuses ferment quelquefois l'accès à la vérité. Le consentement de tant de savans hommes n'est-il pas une raison puissante pour examiner au moins si cette force existe ou non ?

III. L'on devrait songer que l'on ne connaît pas plus la cause de l'impulsion, que de l'attraction. On n'a pas même plus d'idée de l'une de ces forces que de l'autre; car il n'y a personne qui puisse concevoir pourquoi un corps a le pouvoir d'en remuer un autre de sa place. Nous ne concevons pas non plus, il est vrai, comment un corps en attire un autre, ni comment les parties de la matière gravitent mutuellement, comme il sera prouvé. Aussi ne dit-on pas que *Newton* se soit vanté de connaître la raison de cette attraction. Il a prouvé simplement qu'elle existe; il a vu dans la matière des phénomènes constans, une propriété universelle. Si un homme trouvait un nouveau métal dans la terre, ce métal existerait-il moins, parce que l'on ne connaîtrait pas les premiers principes dont il serait formé ?

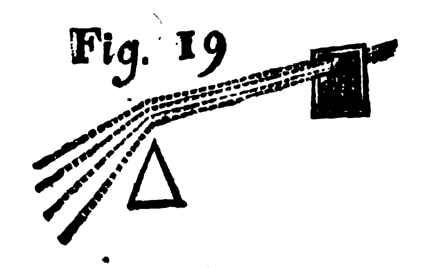
On dit souvent que l'attraction est une qualité occulte. Si on entend par ce mot un principe réel dont on ne peut rendre raison, tout l'univers est dans ce cas. Nous ne savons ni comment il y a du mouvement, ni comment il se communique, ni comment les corps sont élastiques, ni comment nous pensons, ni comment nous vivons, ni comment, ni pourquoi quelque chose existe; tout est qualité occulte. Si on entend par ce mot une expression de l'ancienne école, un mot sans idée, que l'on considère seulement que c'est par les plus sublimes & les plus exactes démonstrations mathématiques que *Newton* a fait voir aux hommes ce principe qu'on s'efforce de traiter de chimère.

Nous avons vu que les rayons réfléchis d'un miroir ne sauraient

ſauraient venir à nous de ſa ſurface. Nous avons expérimenté, que les rayons, tranſmis dans du verre à un certain angle, reviennent au lieu de paſſer dans l'air; & s'il y a du vuide derrière ce verre, les rayons qui étaient tranſmis auparavant reviennent de ce vuide à nous. Certainement il n'y a point là d'impulſion connue. Il faut de toute néceſſité admettre un autre pouvoir; il faut bien auſſi avouer, qu'il y a dans la réfraction quelque choſe qu'on n'entendait pas juſqu'à préſent. Or quelle ſera cette puiſſance qui rompra ce rayon de lumière dans ce baſſin d'eau? Il eſt démontré (comme nous le dirons au chapitre ſuivant) que ce qu'on avait cru juſqu'à préſent un ſimple rayon de lumière, eſt un faiſceau de pluſieurs rayons, qui ſe réfractent tous différemment. Si de ces traits de lumière contenus dans ce rayon, l'un ſe réfracte, par exemple, à quatre meſure de la perpendiculaire, l'autre ſe rompra à trois meſures. Il eſt démontré que les plus réfrangibles, c'eſt-à-dire, par exemple, ceux qui en ſe briſant au ſortir d'un verre, & en prenant dans l'air une nouvelle direction, s'approchent moins de la perpendiculaire de ce verre, ſont auſſi ceux qui ſe réfléchiſſent le plus aiſément, le plus vîte. Il y a donc déjà bien de l'apparence que ſe ſera la même loi qui fera réfléchir la lumière, & qui la fera réfracter.

Enfin, ſi nous trouvons encore quelque nouvelle propriété de la lumière, qui paraiſſe devoir ſon origine à la force de l'attraction, ne devons-nous pas conclure que tant d'effets appartiennent à la même cauſe? Voici cette nouvelle propriété qui fut découverte par le père *Grimaldi*, jéſuite, vers l'an 1660, & ſur laquelle *Newton* a pouſſé l'examen juſqu'au point de meſurer l'ombre d'un cheveu à des diſtances différentes. Cette propriété eſt l'inflexion de la lumière. Non-ſeulement les rayons ſe briſent en paſſant dans le milieu dont la maſſe les attire; mais d'autres rayons, qui paſſent dans l'air auprès des bords de ce corps attirant, s'approchent ſenſiblement de ce corps, & ſe détournent viſiblement de leur chemin.

Mettez (*figure 19*) dans un endroit obſcur cette lame d'acier ou de verre aminci, qui finit en pointe: expoſez-la



auprès d'un petit trou par lequel la lumière paſſe; que cette lumière vienne raſer la pointe de ce métal: vous verrez les rayons ſe courber auprès en telle manière, que le rayon qui s'approchera le plus de cette pointe, ſe courbera davantage, & que celui qui en ſera le plus éloigné, ſe courbera moins à proportion. N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance, que le même pouvoir qui briſe ces rayons, quand ils ſont dans ce milieu, les force à ſe détourner, quand ils ſont près de ce milieu? Voilà donc la réfraction, la tranſparence, la réflexion aſſujetties à de nouvelles loix. Voilà une inflexion de la lumière, qui dépend évidemment de l'attraction. C'eſt un nouvel univers qui ſe préſente aux yeux de ceux qui veulent voir.

Nous montrerons bientôt qu'il y a une attraction évidente entre le ſoleil & les planètes, une tendance mutuelle de tous les corps les uns vers les autres. Mais nous avertiſſons encore ici d'avance, que cette attraction, qui fait graviter les planètes ſur notre ſoleil, n'agit point du tout dans les mêmes rapports que l'attraction des petits corps qui ſe touchent. Ce ſont même probablement des attractions de genres abſolument différens. Ce ſont de nouvelles & différentes propriétés de la lumière & des corps que *Newton* a découvertes. Il ne s'agit pas ici de leur cauſe, mais ſimplement de leurs effets ignorés juſqu'à nos jours. Qu'on ne croie point que la lumière eſt infléchie vers le cryſtal & dans le cryſtal, ſuivant le même rapport, par exemple, que *Mars* eſt attiré par le ſoleil.

CHAPITRE HUITIÈME.

SUITE DES MERVEILLES DE LA RÉFRACTION DE LA LUMIÈRE. QU'UN SEUL RAYON DE LA LUMIÈRE CONTIENT EN SOI TOUTES LES COULEURS POSSIBLES. CE QUE C'EST QUE LA RÉFRANGIBILITÉ. DÉCOUVERTES NOUVELLES.

Imagination de Descartes *sur les couleurs. Erreur de* Mallebranche. *Expérience & démonstration de* Newton. *Anatomie de la lumière. Couleurs dans les rayons primitifs. Vaines objections contre ces découvertes. Critiques encore plus vaines. Expérience importante.*

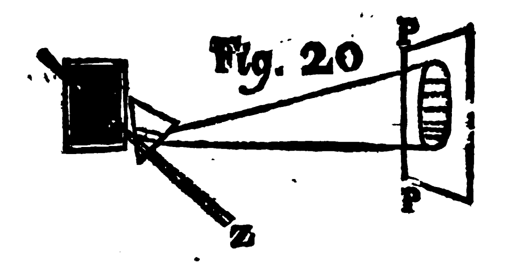
SI vous demandez aux philosophes ce qui produit les couleurs, *Descartes* vous répondra, que les *globules de ses élémens sont déterminés à tournoyer sur eux-mêmes, outre leur tendance au mouvement en ligne droite, & que ce sont les différens tournoyemens qui font les différentes couleurs.* Mais ses élémens, ses globules, son tournoyement, ont-ils même besoin de la pierre de touche de l'expérience pour que le faux s'en fasse sentir? Une foule de démonstrations anéantit ces chimères.

Mallebranche vient à son tour, & vous dit: *Il est vrai que* Descartes *s'est trompé. Son tournoyement de globules n'est pas soutenable; mais ce ne sont pas des globules de lumière, ce sont de petits tourbillons tournoyans de matière subtile, capables de compression, qui sont la cause des couleurs; & les couleurs consistent, comme les sons, dans des vibrations de pression.* Et il ajoute: *Il me paraît impossible de découvrir par aucun moyen les rapports exacts de ces vibrations*, c'est-à-dire, des couleurs. Vous remarquerez qu'il parlait ainsi dans l'académie des sciences en 1699, & que l'on avait déjà découvert ces proportions en 1675; non pas proportions de vibration de petits tourbillons, qui n'existent point, mais proportions de la réfrangibilité des rayons, qui contiennent les couleurs, comme nous

le dirons bientôt. Ce qu'il croyait impoſſible était déjà démontré aux yeux, reconnu vrai par le ſens, ce qui aurait bien déplu au père *Mallebranche*.

D'autres philoſophes ſentant le faible de ces ſuppoſitions, vous diſent au moins avec plus de vraiſemblance: *Les couleurs viennent du plus ou du moins de rayons réfléchis des corps colorés. Le blanc eſt celui qui en réfléchit davantage; le noir eſt celui qui en réfléchit le moins. Les couleurs les plus brillantes ſeront donc celles qui vous apporteront plus de rayons. Le rouge, par exemple, qui fatigue un peu la vue, doit être compoſé de plus de rayons que le verd, qui la repoſe davantage.* Cette hypothèſe (déjà ſuſpecte, puiſqu'elle eſt hypothèſe) ne paraît qu'une erreur groſſière, dès qu'on a ſeulement conſidéré un tableau à un jour faible, & enſuite à un grand jour. Car on voit toujours les mêmes couleurs. Du blanc, qui n'eſt éclairé que d'une bougie, eſt toujours blanc; & le verd, éclairé de mille bougies, ſera toujours verd.

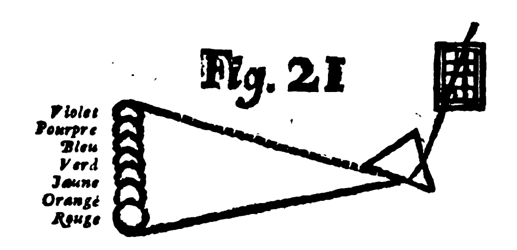
Adreſſez-vous enfin à *Newton*. Il vous dira: Ne m'en croyez pas: n'en croyez que vos yeux & les mathématiques, mettez-vous dans une chambre tout-à-fait obſcure, où le jour n'entre que par un trou extrêmement petit; le rayon de la lumière viendra ſur du papier vous donner la couleur de la blancheur. Expoſez tranſverſalement à un rayon de lumière ce priſme de verre (*figure* 20), enſuite mettez à une diſ-



tance d'environ ſeize ou dix-ſept pieds une feuille de papier P P vis-à-vis ce priſme. Vous ſavez que la lumière ſe briſe en entrant de l'air dans ce priſme; vous ſavez qu'elle ſe briſe

en ſens contraire, en ſortant de ce priſme dans l'air. Si elle ne ſe briſait pas ainſi, elle irait de ce trou tomber ſur le plancher de la chambre Z. Mais, comme il faut que la lumière en s'échappant s'éloigne de la ligne Z, cette lumière ira donc frapper le papier. C'eſt-là que ſe voit tout le ſecret de la lumière & des couleurs. Ce rayon, qui eſt tombé ſur ce priſme, n'eſt pas, comme on croyait, un ſimple rayon; c'eſt un faiſceau de ſept principaux faiſceaux de rayons, dont chacun porte en ſoi une couleur primitive, primordiale qui lui eſt propre. Des mélanges de ces ſept rayons naiſſent toutes les couleurs de la nature; & les ſept réunis enſemble, réfléchis enſemble de deſſus un objet, forment la blancheur.

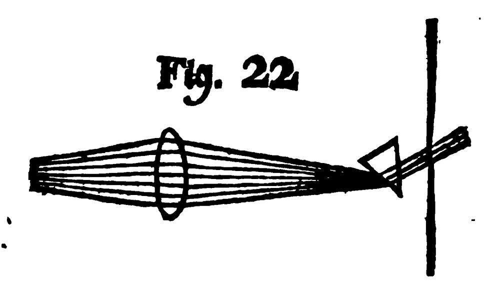
Approfondiſſez cet article admirable. Nous avions déjà inſinué que les rayons de la lumière ne ſe réfractent pas, ne ſe briſent pas tous également; ce qui ſe paſſe ici en eſt aux yeux une démonſtration évidente. Ces ſept rayons de lumière échappés du corps de ce rayon, qui s'eſt anatomiſé au ſortir du priſme, viennent ſe placer chacun dans leur ordre, ſur ce papier blanc, chaque rayon occupant une ovale. Le rayon qui a le moins de force pour ſuivre ſon chemin, le moins de roideur, le moins de ſubſtance, s'écarte plus dans l'air de la perpendiculaire du priſme. Celui qui eſt plus fort (*figure 21*), le plus denſe, le plus vigoureux, s'en écarte le moins. Voyez-vous ces ſept rayons, qui viennent ſe briſer les uns au-deſſus des autres? Chacun d'eux peint ſur ce papier



la couleur primitive qu'il porte en lui-même. Le premier rayon, qui s'écarte le moins de cette perpendicule du priſme, eſt couleur de feu, le ſecond orangé, le troiſième jaune, le quatrième verd, le cinquième bleu, le ſixième pourpre,

enfin celui qui s'écarte davantage de la perpendicule, & qui s'élève le dernier au-dessus des autres est le violet. Un seul faisceau de lumière, qui auparavant faisait la couleur blanche, est donc un composé de sept faisceaux, qui ont chacun leur couleur. L'assemblage de sept rayons primordiaux fait donc le blanc.

Si vous en doutez encore, prenez un des verres lenticulaires de lunette, qui rassemblent tous les rayons à leur foyer: exposez ce verre au trou par lequel entre la lumière: vous ne verrez jamais à ce foyer qu'un rond de blancheur. Exposez ce même verre au point où il pourra rassembler tous les sept rayons partis du prisme: il réunit, comme vous le voyez, ces sept rayons dans son foyer (*figure 22*). La couleur de ces sept



rayons réunis est blanche: donc il est démontré que la couleur de tous les rayons réunis est la blancheur. Le noir par conséquent sera le corps qui ne réfléchira point de rayons. Car lorsqu'à l'aide du prisme vous avez séparé un de ces rayons primitifs, exposez-le à un miroir, à un verre ardent, à un autre prisme, jamais il ne changera de couleur, jamais il ne se séparera en d'autres rayons. Porter en soi une telle couleur, est son essence; rien ne peut plus l'altérer; & pour surabondance de preuve, prenez des fils de soie de différentes couleurs; exposez un fil de soie bleue, par exemple, au rayon rouge, cette soie deviendra rouge. Mettez-là au rayon jaune, elle deviendra jaune; ainsi du reste. Enfin ni réfraction, ni réflexion, ni aucun moyen imaginable ne peut changer ce rayon primitif, semblable à l'or que le creuset a éprouvé, & encore plus inaltérable.

Cette propriété de la lumière, cette inégalité dans les réfractions de ses rayons, est appellée par *Newton* réfrangibilité.

On s'est d'abord révolté contre le fait, & on l'a nié longtems, parce que M. *Mariotte* avait manqué en France les expériences de *Newton*. On aima mieux dire que *Newton* s'était vanté d'avoir vu ce qu'il n'avait point vu, que de penser que *Mariotte* ne s'y était pas bien pris pour voir, & qu'il n'avait pas été assez heureux dans le choix des prismes qu'il employa. Ensuite même, lorsque ces expériences ont été bien faites, & que la vérité s'est montrée à nos yeux, le préjugé a subsisté encore au point, que dans plusieurs journaux & dans plusieurs livres faits depuis l'année 1730, on nie hardiment ces mêmes expériences, que cependant on fait dans toute l'Europe. C'est ainsi qu'après la découverte de la circulation du sang, on soutenait encore des thèses contre cette vérité, & qu'on voulait même rendre ridicules ceux qui expliquaient la découverte nouvelle, en les appellant *Circulateurs*. Enfin quand on a été obligé de céder à l'évidence, on ne s'est pas rendu encore : on a vu le fait, & on a chicané sur l'expression ; on s'est révolté contre le terme de réfrangibilité, aussi bien que contre celui d'attraction, de gravitation. Eh qu'importe le terme, pourvu qu'il indique une vérité ? Quand *Christophe Colomb* découvrit l'isle Hispaniola, ne pouvait-il pas lui imposer le nom qu'il voulait ? Et n'appartient-il pas aux inventeurs de nommer ce qu'ils créent, ou ce qu'ils découvrent ? On s'est récrié, on a écrit contre des mots que *Newton* emploie avec la précaution la plus sage pour prévenir des erreurs.

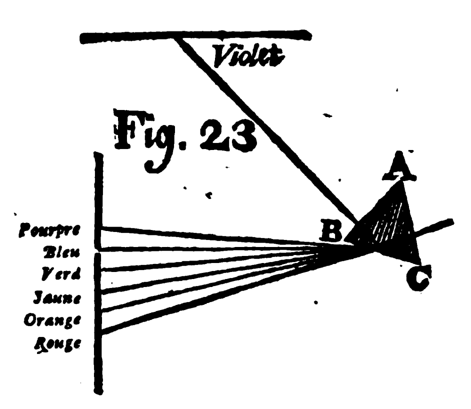
Il appelle ces rayons rouges, jaunes, &c. des rayons *rubrifiques, jaunifiques ;* c'est-à-dire, excitans la sensation de rouge, de jaune. Il voulait par-là fermer la bouche à quiconque aurait l'ignorance ou la mauvaise foi de lui imputer qu'il croyait, comme *Aristote*, que les couleurs sont dans les choses mêmes, dans ces rayons jaunes & rouges, & non dans notre ame. Il avait raison de craindre cette accusation. J'ai trouvé des hommes, d'ailleurs respectables, qui m'ont assuré que *Newton* était péripatéticien, qu'il pensait qui les rayons sont colorés en effet eux-mêmes, comme on pensait autrefois que le feu était chaud ; mais ces mêmes critiques m'ont assuré aussi que *Newton* était athée. Il est vrai qu'ils

n'avaient pas lû son livre, mais ils en avaient entendu parler à des gens qui avaient écrit contre ses expériences sans les avoir vues. Ce qu'on écrivit d'abord de plus doux contre *Newton*, c'est que son systême est une hypothèse; mais qu'est-ce qu'un hypothèse? une supposition. En vérité, peut-on appeller du nom de supposition des faits tant de fois démontrés? Est-ce parce qu'on est né en France qu'on rougit de recevoir la vérité des mains d'un Anglais? Ce sentiment serait bien indigne d'un philosophe. Il n'y a pour quiconque pense, ni Français, ni Anglais; celui qui nous instruit est notre compatriote.

La réfrangibilité & la réflexion dépendent évidemment de la même cause. Cette réfrangibilité que nous venons de voir, étant attachée à la réfraction, doit avoir sa source dans le même principe. La même cause doit présider au jeu de tous ces ressorts: c'est là l'ordre de la nature. Tous les végétaux se nourrissent par les mêmes loix; tous les animaux ont les mêmes principes de vie. Quelque chose qui arrive aux corps en mouvement, les loix du mouvement sont invariables. Nous avons déjà vu que la réflexion, la réfraction, l'inflexion de la lumière, sont les effets d'un pouvoir qui n'est point l'impulsion (au moins connue); ce même pouvoir se fait sentir dans la réfrangibilité; ces rayons qui s'écartent à des distances différentes, nous avertissent que le milieu dans lequel ils passent, agit sur eux inégalement. Un faisceau de rayons est attiré dans le verre; mais ce faisceau de rayons est composé de masses inégales. Ces masses sont donc inégalément attirées; si cela est, elles doivent donc se réfléchir de ce prisme, dans le même ordre qu'elles s'y sont réfractées; le rayon le plus réflexible doit être le plus réfrangible.

Ce prisme a envoyé sur ce papier ces sept couleurs: tournez ce prisme sur lui-même dans le sens A B C (*figure 23*), vous aurez bientôt cet angle, selon lequel toute lumière se réfléchira de dedans ce prisme au-dehors, au lieu de passer sur ce papier. Sitôt que vous commencez à approcher de cet angle, voilà tout d'un coup le rayon violet qui se détache de ce papier, & que vous voyez se porter au plafond de la chambre. Après le violet vient le pourpre, le bleu; enfin le rouge quitte le dernier.

dernier ce papier, où il eſt peint, pour venir à ſon tour ſe réfléchir ſur le plafond. Donc tout rayon eſt plus réflexible à meſure qu'il eſt plus réfrangible; donc la même cauſe opère la réflexion & la réfrangibilité.



Or, la partie ſolide du verre ne fait ni cette réfrangibilité ni cette réflexion; donc encore une fois ces propriétés ont leur naiſſance dans une autre cauſe que dans l'impulſion connue ſur la terre. Il n'y a rien à dire contre ces expériences; il faut s'y ſoumettre, quelque rebelle que l'on ſoit à l'évidence.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE L'ARC-EN-CIEL; QUE CE MÉTÉORE EST UNE SUITE NÉCESSAIRE DES LOIX DE LA RÉFRANGIBILITÉ.

*Méchaniſme de l'arc-en-ciel inconnu à toute l'antiquité. Ignorance d'*Albert le grand. *L'archevêque* Antonio de Dominis *eſt le premier qui ait expliqué l'arc-en-ciel. Son expérience. Imitée par* Deſcartes. *La réfrangibilité unique raiſon de l'arc-en-ciel. Explication de ce phénomène. Les deux arcs-en-ciel. Ce phénomène vu toujours en demi-cercle.*

L'ARC-EN-CIEL ou l'Iris, eſt une ſuite néceſſaire des propriétés de la lumière que nous venons d'obſerver. Nous n'avons rien dans les écrits des Grecs, ni des Romains, ni des Arabes, qui puiſſe faire penſer qu'ils connuſſent les raiſons de

ce phénomène. *Lucrèce* n'en dit rien; & par toutes les absurdités qu'il débite au nom d'*Epicure* sur la lumière & sur la vision, il paraît que son siècle, si poli d'ailleurs, était plongé dans une profonde ignorance en fait de physique. On savait qu'il faut qu'une nuée épaisse se résolvant en pluie, soit exposée aux rayons du soleil, & que nos yeux se trouvant entre l'astre & la nuée pour voir ce qu'on appellait l'Iris, *mille trahit varios adverso sole colores*; mais voilà tout ce qu'on savait: personne n'imaginait ni pourquoi une nuée donne des couleurs, ni comment la nature & l'ordre des couleurs sont déterminés, ni pourquoi il y a deux arcs-en-ciel l'un sur l'autre, ni pourquoi on voit toujours ces phénomènes sous la figure d'un demi-cercle.

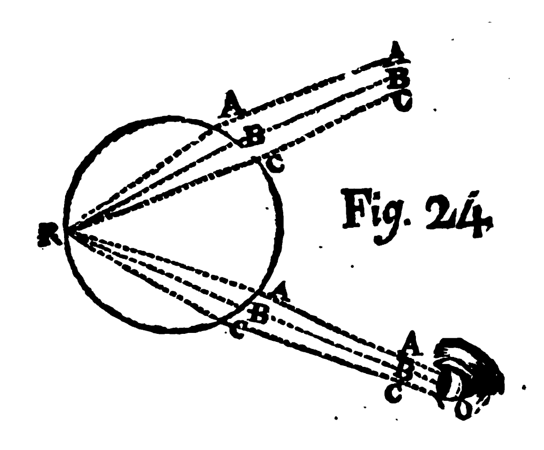
Albert, qu'on a surnommé *le grand*, parce qu'il vivait dans un siècle où les hommes étaient bien petits, imagina que les couleurs de l'arc-en-ciel venaient d'une rosée qui est entre nous & la nuée, & que ces couleurs reçues sur la nuée, nous étaient envoyées par elle. Vous remarquerez encore, que cet *Albert le grand* croyait, avec toute l'école, que la lumière était un accident.

Enfin le célèbre *Antonio de Dominis*, archevêque de Spalatro en Dalmatie, chassé de son évêché par l'inquisition, écrivit vers l'an 1590 son petit traité *De radiis Lucis & de Iride*, qui ne fut imprimé à Venise que vingt ans après. Il fut le premier qui fit voir que les rayons du soleil, réfléchis de l'intérieur même des gouttes de pluie, formaient cette peinture qui paraît en arc, & qui semblait un miracle inexplicable; il rendit le miracle naturel, ou plutôt il l'expliqua par de nouveaux prodiges de la nature. Sa découverte était d'autant plus singulière, qu'il n'avait d'ailleurs que des notions très-fausses de la manière dont se fait la vision. Il assure dans son livre que les images des objets sont dans la prunelle, & qu'il ne se fait point de réfraction dans nos yeux; chose assez singulière pour un bon philosophe! Il avait découvert les réfractions alors inconnues dans les gouttes de l'arc-en-ciel, & il niait celles qui se font dans les humeurs de l'œil, qui commençaient à être démontrées : mais laissons ses erreurs pour examiner la vérité qu'il a trouvée.

Il vit, avec une ſagacité alors bien peu commune, que chaque rangée, chaque bandes de gouttes de pluie qui forme l'arc-en-ciel, devait renvoyer des rayons de lumière ſous différens angles : il vit que la différence de ces angles devait faire celle des couleurs ; il ſut meſurer la grandeur de ces angles ; il prit une boule d'un cryſtal bien tranſparent qu'il remplit d'eau ; il la ſuſpendit à une certaine hauteur expoſée aux rayons du ſoleil. *Deſcartes*, qui a ſuivi *Antonio de Dominis*, qui l'a rectifié & ſurpaſſé en quelque choſe, & qui aurait dû le citer, fit auſſi la même expérience. Quand cette boule eſt ſuſpendue à telle hauteur que le rayon de lumière qui donne du ſoleil ſur la boule, fait avec le rayon allant de la boule à l'œil un angle de quarante-deux degrés deux ou trois minutes, cette boule donne toujours une couleur rouge. Quand cette boule eſt ſuſpendue un peu plus bas, & que ces angles ſont plus petits, les autres couleurs de l'arc-en-ciel paraiſſent ſucceſſivement ; de façon que le plus grand angle, en ce cas, fait le rouge, & que le plus petit angle de quarante degrés dix-ſept minutes forme le violet. C'eſt-là le fondement de la connaiſſance de l'arc-en-ciel ; mais ce n'en eſt encore que le fondement.

La réfrangibilité ſeule rend raiſon de ce phénomène ſi ordinaire, ſi peu connu, & dont très-peu de commençans ont une idée nette : tâchons de rendre la choſe ſenſible à tout le monde. Suſpendons une boule de cryſtal pleine d'eau, expoſée au ſoleil : plaçons-nous entre le ſoleil & elle ; pourquoi cette boule m'envoie-t-elle des couleurs ? & pourquoi certaines couleurs ? Des maſſes de lumière, des millions de faiſceaux, tombent du ſoleil ſur cette boule : dans chacun de ces faiſceaux il y a des traits primitifs, des rayons homogènes, pluſieurs rouges, pluſieurs jaunes, pluſieurs verds, &c. tous ſe briſent à leur incidence dans la boule ; chacun d'eux ſe briſe différemment & ſelon l'eſpèce dont il eſt, & ſelon l'endroit dans lequel il entre. Vous ſavez déjà que les rayons rouges ſont les moins réfrangibles ; les rayons rouges d'un certain faiſceau déterminé iront donc ſe réunir dans un certain point déterminé au fond de la boule, tandis que les rayons bleus & pourpres du même faiſceau iront ailleurs. Ces rayons rou-

ges sortiront aussi de la boule en un endroit, & les verds, les bleus, les pourpres en un autre endroit. Ce n'est pas assez; il faut examiner les points où tombent ces rayons rouges en entrant dans cette boule, & en sortant pour venir a votre œil.



Pour donner à ceci tout le degré de clarté nécessaire, concevons cette boule telle qu'elle est en effet, un assemblage d'une infinité de surfaces planes; car le cercle étant composé d'une infinité de droites infiniment petites, la sphère n'est dans sa circonférence qu'une infinité de surfaces (*figure 24*). Des rayons rouges ABC viennent parallèles du soleil sur ces trois petites surfaces. N'est-il pas vrai que chacun se brise selon son degré d'incidence? N'est-il pas manifeste que le rayon rouge A tombe plus obliquement sur sa petite surface, que le rayon rouge B ne tombe sur la sienne? Ainsi tous deux viennent au point R par différens chemins. Le rayon rouge C, tombant sur sa petite surface encore moins obliquement, se rompt bien moins, & arrive aussi au point R en ne se brisant que très-peu. J'ai donc déjà trois rayons rouges, c'est-à-dire, trois faisceaux de rayons rouges, qui aboutissent au même point R. A ce point R chacun fait un angle de réflexion égal à son angle d'incidence; chacun se brise à son émergence de la boule, en s'éloignant de la perpendiculaire de la nouvelle petite surface qu'il rencontre, de même que chacun s'est rompu à son incidence en s'approchant de sa perpendicule; donc tous re-

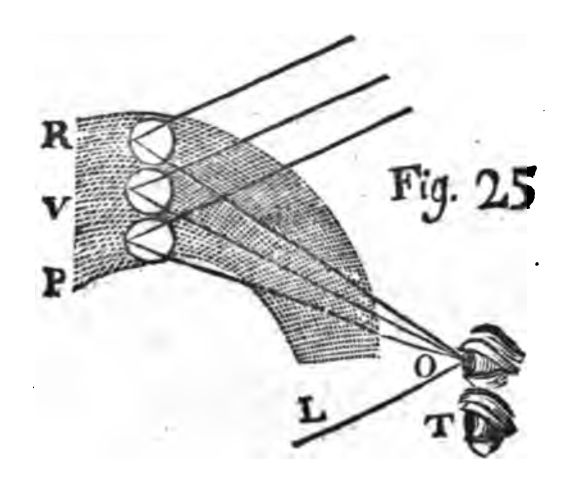
viennent parallèles, donc tous entrent dans l'œil, selon l'ouverture de l'angle propre aux rayons rouges. S'il y a une quantité suffisante de ces traits homogènes rouges pour ébranler le nerf optique, il est incontestable que vous ne devez avoir que la sensation de rouge. Ce sont ces rayons A B C, qu'on nomme *rayons visibles, rayons efficaces* de cette goutte; car chaque goutte a ses rayons visibles.

Il y a des milliers d'autres rayons rouges, qui venant sur d'autres petites surfaces de la boule, plus haut & plus bas, n'aboutissent point en R, ou qui tombés en ces mêmes surfaces à une autre obliquité, n'aboutissent point non plus en R; ceux-là sont perdus pour vous; ils viendront à un autre œil placé plus haut ou plus bas.

Des milliers de rayons orangés, verds, bleus, violets, sont venus, à la vérité, avec les rouges visibles sur ces surfaces A B C; mais vous ne pourrez les recevoir; vous en savez la raison, c'est qu'ils sont tous plus réfrangibles que les rouges; c'est qu'en entrant tous au même point, chacun prend dans la boule un chemin différent; tous rompus davantage, il viennnent au-dessous du point R, ils se rompent aussi plus que les rouges en sortant de la boule. Ce même pouvoir qui les approchait plus du perpendicule de chaque surface dans l'intérieure de la boule, les en écarte donc davantage à leur retour dans l'air: ils reviennent donc tous au-dessous de votre œil: mais baissez la boule, vous rendez l'angle plus petit. Que cet angle soit de quarante degrés environ dix-sept minutes, vous ne recevez que les objets violets.

Il n'y a personne qui sur ce principe ne conçoive très-aisément l'artifice de l'arc-en-ciel; imaginez plusieurs rangées, plusieurs bandes de gouttes de pluie, chaque goutte fait précisément le même effet que cette boule.

Jettez les yeux ſur cet arc, & pour éviter la confuſion, ne conſidérez que trois rangées de gouttes de pluie, trois

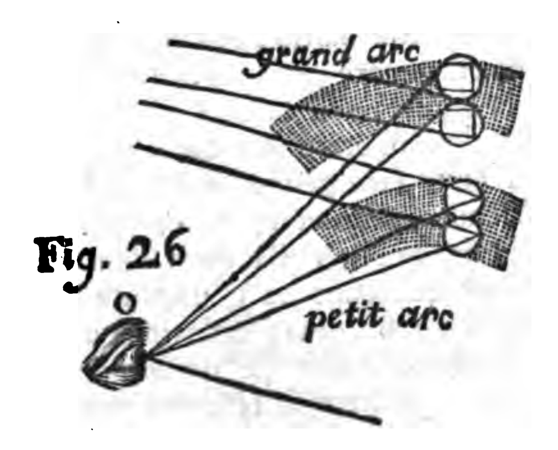


bandes colorées. Il eſt viſible que l'angle POL eſt plus petit que l'angle VOL, & que l'angle ROL eſt le plus grand des trois (*figure 25*). Ce plus grand angle des trois eſt donc celui des rayons primitifs rouges; cet autre mitoyen eſt celui des primitifs verds; ce plus petit POL eſt celui des primitifs pourpres. Donc vous devez voir l'Iris rouge dans ſon bord extérieur, verte dans ſon milieu, pourpre & violette dans ſa bande intérieure. Remarquez ſeulement que la dernière couche violette eſt toujours teinte de la couleur blanchâtre de la nuée dans laquelle elle ſe perd.

Vous concevez donc aiſément que vous ne voyez ces gouttes que ſous les rayons efficaces parvenus à vos yeux après une réflexion & deux réfractions, & parvenus ſous des angles déterminés. Que votre œil change de place, qu'au lieu d'être en O il ſoit en T, ce ne ſont plus les mêmes rayons que vous voyez : la bande qui vous donnait du rouge vous donne alors de l'orangé ou du verd, ainſi du reſte; & à chaque mouvement de tête vous voyez une Iris nouvelle.

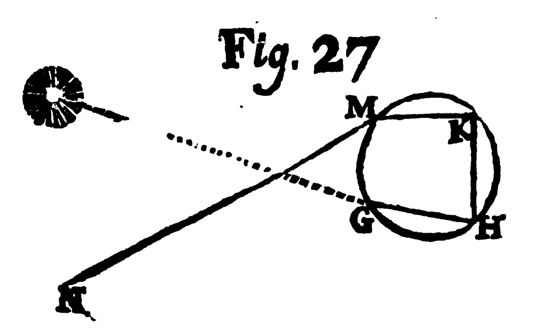
Ce premier arc-en-ciel bien conçu, vous aurez aiſément l'intelligence du ſecond, que l'on voit d'ordinaire qui embraſſe ce premier, & qu'on appelle *le faux arc-en-ciel*, parce que ſes couleurs ſont moins vives, & qu'elles ſont dans un ordre

renversé. Pour que vous puissiez voir deux arcs-en-ciel, il suffit que la nuée soit assez étendue & assez épaisse. Cet arc qui se peint sur le premier & qui l'embrasse, est formé de même par des rayons que le soleil darde dans ces gouttes de pluie, qui s'y rompent, qui s'y réfléchissent de façon que chaque rangée de gouttes vous envoie aussi des rayons primitifs; cette goutte un rayon rouge, cette autre goutte un rayon violet. Mais tout se fait dans ce grand arc d'une manière opposée à ce qui se passe dans le petit; pourquoi cela? c'est que votre œil qui reçoit les rayons efficaces du petit arc venus du soleil dans la partie supérieure des gouttes, reçoit au contraire les rayons du grand arc venus par la partie basse des gouttes.



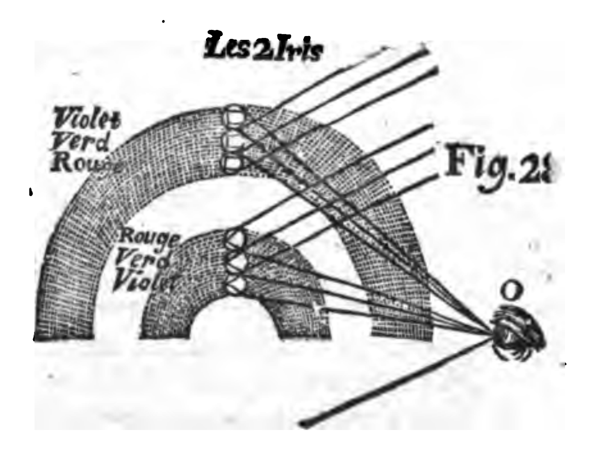
Vous appercevez que les gouttes d'eau du petit arc reçoivent les rayons du soleil par la partie supérieure, par le haut de chaque goutte (*figure 26*); les gouttes du grand arc-en-ciel, au contraire, reçoivent les rayons qui parviennent par leur partie basse. Rien ne vous sera, je crois, plus facile que de concevoir comment les rayons se réfléchissent deux fois dans les gouttes de ce grand arc-en-ciel, & comment ces rayons deux fois réfractés & deux fois réfléchis, vous donnent une Iris dans un ordre opposé à la première, & plus affaiblie de couleur. Vous venez de voir que les rayons entrent ainsi dans la petite partie basse des gouttes d'eau de cette Iris extérieure.

Une maſſe de rayons ſe préſente à la ſurface de la goutte en G (*figure 27*); là une partie de ces rayons ſe réfracte

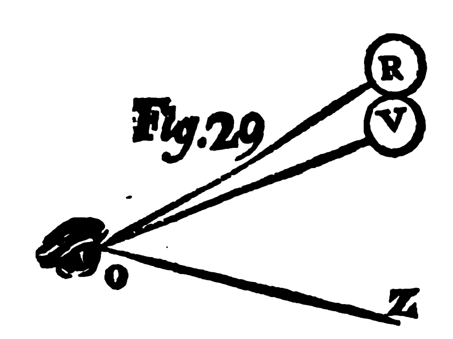


en dedans, & une autre s'éparpille en dehors; voilà déjà une perte de rayons pour l'œil. La partie réfractée parvient en H; une moitié de cette partie s'échappe dans l'air en ſortant de la goutte, & eſt encore perdue pour vous. Le peu qui s'eſt conſervé dans la goutte, s'en va en K; là une partie s'échappe encore : troiſième diminution. Ce qui en eſt reſté en K s'en va en M, & à cette émergence en M une partie s'éparpille encore : quatrième diminution; & ce qui en reſte parvient enfin dans la ligne MN. Voilà donc dans cette goutte autant de réfractions que dans les gouttes du petit arc; mais il y a, comme vous voyez, deux réflexions au lieu d'une dans ce grand arc. Il ſe perd donc le double de la lumière dans ce grand arc, où la lumière ſe réfléchit deux fois; & il s'en perd la moitié moins dans le petit arc intérieur, où les gouttes n'éprouvent qu'une réflexion. Il eſt donc clair que l'arc-en-ciel extérieur doit toujours être environ de moitié plus faible en couleur que le petit arc intérieur. Il eſt auſſi démontré, par ce double chemin que font les rayons, qu'ils doivent parvenir à vos yeux dans un ſens oppoſé à celui de premier arc. Car votre œil eſt placé en O (*figure 28*). Dans cette place O, il reçoit les rayons les moins réfrangibles de la première bande extérieure du petit arc, & il doit recevoir les plus réfrangibles de la première bande extérieure de ce ſecond arc; ces plus réfrangibles ſont les violets. Voici donc les deux arcs-en-ciel ici dans leur ordre, en ne mettant que trois couleurs pour éviter la confuſion.

Fig. 28.



Il ne reste plus qu'à voir pourquoi ces couleurs sont toujours apperçues sous une figure circulaire. Considérez cette ligne O Z, qui passe par votre œil. Soient conçues se mouvoir ces deux boules toujours à égale distance de votre œil, elles décriront des bases de cônes (*figure 29*), dont la pointe sera toujours dans votre œil. Concevez que le rayon de cette



goutte d'eau R, venant à votre œil O, tourne autour de cette ligne O Z, comme autour d'un axe, faisant toujours, par exemple, un angle avec votre œil de quarante-deux degrés deux minutes; il est clair que cette goutte décrira un cercle qui vous paraîtra rouge. Que cette autre goutte V soit conçue tourner de même, faisant toujours un autre angle de quarante degrés dix-sept minutes, elle formera un cercle violet: toutes les gouttes qui seront dans ce plan formeront donc un cercle

violet, & les gouttes qui sont dans le plan de la goutte R feront un cercle rouge. Vous verrez donc cette Iris comme un cercle; mais vous ne voyez pas tout un cercle, parce que la terre le coupe; vous ne voyez qu'un arc, une portion de cercle.

La plupart de ces vérités ne purent encore être apperçues ni par *Antonio de Dominis*, ni par *Descartes*: ils ne pouvaient savoir pourquoi ces différens angles donnaient différentes couleurs; mais c'était beaucoup d'avoir trouvé l'art. Les finesse de l'art sont rarement dues aux premiers inventeurs. Ne pouvant donc deviner que les couleurs dépendaient de la réfrangibilité des rayons, que chaque rayon contenait en soi une couleur primitive, que la différente attraction de ces rayons faisait leur réfrangibilité, & opérait ces écartemens, qui font les différens angles, *Descartes* s'abandonna à son esprit d'invention pour expliquer les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y employa le *tournoyement* imaginaire de ces globules & *cette tendance au tournoyement*; preuve de génie, mais preuve d'erreur. C'est ainsi que pour expliquer la *systole* & la *diastole* du cœur, il imagina un mouvement & une conformation dans ce viscère, dont tous les anatomistes ont reconnu la fausseté. *Descartes* aurait été le plus grand philosophe de la terre, s'il eût moins inventé.

CHAPITRE DIXIÈME.

NOUVELLES DÉCOUVERTES SUR LA CAUSE DES COULEURS, QUI CONFIRMENT LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE. DÉMONSTRATION, QUE LES COULEURS SONT OCCASIONNÉES PAR L'ÉPAISSEUR DES PARTIES QUI COMPOSENT LES CORPS, SANS QUE LA LUMIÈRE SOIT RÉFLÉCHIE DE CES PARTIES.

Connaiſſance plus approfondie de la formation des couleurs. Grandes vérités tirées d'une expérience commune. Expérience de Newton. *Les couleurs dépendent de l'épaiſſeur des parties des corps, ſans que ces parties réfléchiſſent elles-mêmes la lumière. Tous les corps ſont tranſparens. Preuve que les couleurs dépendent des épaiſſeurs, ſans que les parties ſolides renvoient en effet la lumière.*

PAR tout ce qui a été dit juſqu'à préſent, il réſulte donc, que toutes les couleurs nous viennent du mélange des ſept couleurs primordiales que l'arc-en-ciel & le priſme nous font voir diſtinctement.

Les corps les plus propres à réfléchir des rayons rouges, & dont les parties abſorbent ou laiſſent paſſer les autres rayons, ſeront rouges, & ainſi du reſte. Cela ne veut pas dire que les parties de ces corps réfléchiſſent en effet les rayons rouges; mais qu'il y a un pouvoir, une force juſqu'ici inconnue, qui réfléchit ces rayons d'auprès des ſurfaces & du ſein des pores des corps.

Les couleurs ſont donc dans les rayons du ſoleil, & réjailliſſent à nous d'auprès des ſurfaces, & des pores, & du vuide. Cherchons à préſent en quoi conſiſte le pouvoir apparent des corps de nous réfléchir ces couleurs, ce qui fait que l'écarlate paraît rouge, que les prés ſont verds, qu'un

ciel pur est bleu; car dire que cela vient de la différence de leurs parties, c'est dire une chose vague qui n'apprend rien du tout.

Un divertissement d'enfant, qui semble n'avoir rien en soi que de méprisable, donne à M. *Newton* la première idée de ces nouvelles vérités que nous allons expliquer. Tout doit être pour un philosophe un sujet de méditation, & rien n'est petit à ses yeux. Il s'apperçut que dans ces bouteilles de savon, que font les enfans, les couleurs changent de moment en moment, en comptant du haut de la boule à mesure que l'épaisseur de cette boule diminue, jusqu'à ce qu'enfin la pesanteur de l'eau & du savon qui tombe toujours au fond, rompe l'équilibre de cette sphère légère, & la fasse évanouir. Il en présuma que les couleurs pourraient bien dépendre de l'épaisseur des parties qui composent les surfaces des corps, & pour s'en assurer il fit les expériences suivantes.

Que deux crystaux se touchent en un point: il n'importe qu'ils soient tous deux convexes; il suffit que le premier le soit, & qu'il soit posé sur l'autre. Qu'on mette de l'eau entre ces deux verres pour rendre plus sensible l'expérience qui se fait aussi dans l'air; qu'on presse un peu ces verres l'un contre l'autre, une petite tache noire transparente paraît au point du contact des deux verres: de ce point entouré d'un peu d'eau se forme des anneaux colorés dans le même ordre & de la même manière que dans la bouteille de savon: enfin en mesurant le diamètre de ces anneaux & la convexité du verre, *Newton* détermina les différentes épaisseurs des parties d'eau qui donnaient ces différentes couleurs; il calcula l'épaisseur nécessaire à l'eau pour réfléchir les rayons blancs. Cette épaisseur est d'environ quatre parties d'un pouce divisé en un million, c'est-à-dire, quatre millionièmes d'un pouce; le bleu azur & les couleurs tirant sur le violet dépendent d'une épaisseur beaucoup moindre. Ainsi les vapeurs les plus petites qui s'élèvent de la terre, & qui colorent l'air sans nuages, étant d'une très-mince surface, produisent ce bleu céleste qui charme la vue.

D'autres expériences aussi fines ont encore appuyé cette découverte, que c'est à l'épaisseur des surfaces que sont atta-

chées les couleurs. Le même corps qui était verd, quand il était un peu épais, eſt devenu bleu, quand il a été rendu aſſez mince pour ne réfléchir que les rayons bleus, & pour laiſſer paſſer les autres. Ces vérités d'une recherche ſi délicate, & qui ſemblaient ſe dérober à la vue humaine, méritent bien d'être ſuivies de près; cette partie de la philoſophie eſt un microſcope avec lequel notre eſprit découvre des grandeurs infiniment petites.

Tous les corps ſont tranſparens; il n'y a qu'à les rendre aſſez minces pour que les rayons ne trouvant qu'une lame, qu'une feuille à traverſer, paſſent à travers cette lame. Ainſi quand l'or en feuilles eſt expoſé à un trou dans une chambre obſcure, il renvoie par ſa ſurface des rayons jaunes qui ne peuvent ſe tranſmettre à travers ſa ſubſtance, & il tranſmet dans la chambre obſcure des rayons verds; de ſorte que l'or produit alors une couleur verte; nouvelle confirmation que les couleurs dépendent des différentes épaiſſeurs. Une preuve encore plus forte, c'eſt que dans l'expérience de ce verre convexe-plan, touchant en un point un verre convexe, l'eau n'eſt pas le ſeul élément qui dans des épaiſſeurs diverſes donne diverſes couleurs: l'air fait le même effet; ſeulement les anneaux colorés qu'il produit entre les deux verres, ont plus de diamètre que ceux de l'eau. Il y a donc une proportion ſecrète établie par la nature entre la force des parties conſtituantes de tous les corps, & les rayons primitifs qui colorent les corps; les lames les plus minces donneront les couleurs les plus faibles; & pour donner le noir il faudra juſtement la même épaiſſeur, ou plutôt la même ténuité, la même mincité, qu'en a la petite partie ſupérieure de la boule de ſavon, dans laquelle on appercevait un petit point noir, ou bien la même ténuité qu'en a le point de contact du verre convexe & du verre plat, lequel contact produit auſſi une tache noire.

Mais encore une fois, qu'on ne croie pas que les corps renvoient la lumière par leurs parties ſolides, ſur ce que les couleurs dépendent de l'épaiſſeur des parties. Il y a un pouvoir attaché à cette épaiſſeur, un pouvoir qui agit auprès de la ſurface; mais ce n'eſt point du tout la ſurface ſolide qui repouſſe, qui réfléchit. Il me ſemble que le lecteur doit être

venu au point où rien ne doit plus le surprendre, mais ce qu'il vient de voir mène encore plus loin qu'on ne pense, & tant de singularités ne sont, pour ainsi dire, que les frontières d'un nouveau monde.

CHAPITRE ONZIÈME.

SUITES DE CES DÉCOUVERTES. ACTION MUTUELLE DES CORPS SUR LA LUMIÈRE.

Expérience très-singulière. Conséquences de ces expériences. Action mutuelle des corps sur la lumière. Toute cette théorie de la lumière a rapport avec la théorie de l'univers. La matière a plus de propriétés qu'on ne pense.

LA réflexion de la lumière, son inflexion, sa réfraction, sa réfrangibilité sont connues, l'origine des couleurs est découverte, & l'épaisseur même des corps nécessaire pour occasionner certaines couleurs est déterminée.

C'est une propriété démontrée à l'esprit & aux yeux que les surfaces solides ne sont point ce qui réfléchit les rayons. Car si les surfaces solides réfléchissaient en effet, 1. le point, où deux verres convexes se touchent, réfléchirait & ne serait point obscur. 2. Chaque partie solide qui vous donnerait une seule espèce de rayons, devrait aussi vous renvoyer toutes les espèces de rayons. 3. Les parties solides ne transmettraient point la lumière en un endroit, & ne la réfléchiraient pas en un autre endroit; car étant toutes solides, toutes réfléchiraient. 4. Si les parties solides réfléchissaient la lumière, il serait impossible de se voir dans un miroir, comme nous l'avons dit, puisque le miroir étant sillonné & raboteux, il ne pourreit renvoyer la lumière d'une manière régulière. Il est donc indubitable qu'il y a un pouvoir agissant sur les corps sans toucher aux corps, & que ce pouvoir agit entre les corps & la lumière Enfin, loin que la lumière rebondisse sur les corps mêmes & revienne à nous, il faut croire que la plus

grande partie des rayons qui va choquer des parties solides, y reste, s'y perd, s'y éteint.

Nous ne pousserons pas plus loin cette introduction sur la lumière; peut-être en avons-nous trop dit dans de simples élémens; mais la plupart de ces vérités étaient alors nouvelles pour bien des lecteurs. Avant que de passer à l'autre partie de la philosophie, souvenons-nous que la théorie de la lumière a quelque chose de commun avec la théorie de l'univers, dans laquelle nous allons entrer. Cette théorie est, qu'il y a une espèce d'attraction marquée entre les corps & la lumière, comme nous en allons observer une entre tous les globes de notre univers. Ces attractions se manifestent par différens effets; mais c'est toujours une tendance des corps les uns vers les autres, découverte à l'aide de l'expérience & de la géométrie.

Ces découvertes doivent au moins servir à nous rendre extrêmement circonspects dans nos décisions sur la nature & l'essence des choses. Songeons que nous ne connaissons rien du tout que par l'expérience. Sans le toucher nous n'aurions point d'idée de l'étendue des corps; sans les yeux, nous n'aurions pu deviner la lumière: si nous n'avions jamais éprouvé de mouvement, nous n'aurions jamais cru la matière mobile; un très-petit nombre de sens que DIEU nous a donnés, sert à nous découvrir un très-petit nombre de propriétés de la matière. Le raisonnement supplée aux sens qui nous manquent, & nous apprend encore que la matière a d'autres attributs, comme l'attraction, la gravitation; elle en a probablement beaucoup d'autres qui tiennent à sa nature, & dont peut-être un jour la philosophie donnera quelques idées aux hommes.

Pour moi j'avoue, que plus j'y réfléchis, plus je suis surpris qu'on craigne de reconnaître un nouveau principe, une nouvelle propriété dans la matière. Elle en a peut-être à l'infini; rien ne se ressemble dans la nature. Il est très-probable que le Créateur a fait l'eau, le feu, l'air, la terre, les végétaux, les minéraux, les animaux, &c. sur des principes & des plans tous différens. Il est étrange qu'on se révolte contre de nouvelles richesses qu'on nous présente;

car n'eſt-ce pas enrichir l'homme, que de découvrir de nouvelles qualités de la matière dont il eſt formé?

LETTRE DE L'AUTEUR,

Qui peut ſervir de dernier chapitre à la théorie de la lumière.

J'AURAIS eu l'honneur de vous répondre plutôt, Monſieur, ſans les maladies continuelles, qui exercent plus ma patience que *Newton* n'exerce mon eſprit. Je crois, que vos doutes, Monſieur, lui en auraient fait naître. Vous dites que c'eſt dommage, qu'il ne ſe ſoit pas expliqué plus clairement ſur la raiſon qui fait que la force attractive devient ſouvent répulſive, & ſur la force par laquelle les rayons de lumière ſont dardés avec une ſi prodigieuſe célérité; & j'oſerais ajouter que c'eſt dommage, qu'il n'ait pu ſavoir la cauſe de ces phénomènes. *Newton*, le premier des hommes, n'était qu'un homme; & les premiers reſſorts que la nature emploie ne ſont pas à notre portée, quand ils ne ſont pas ſoumis au calcul. On a beau ſupputer la force des muſcles, toutes les mathématiques ſeront impuiſſantes à nous apprendre pourquoi ces muſcles agiſſent à l'ordre de notre volonté. Toutes les connaiſſances que nous avons des planètes ne nous apprendront jamais pourquoi elles tournent de l'occident à l'orient, plutôt qu'au contraire. *Newton*, pour avoir anatomiſé la lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il ſavait bien qu'il y a dans le feu élémentaire des propriétés qui ne ſont point dans les autres élémens.

Il parcourt cent trente millions de lieues en un quart d'heure. Il ne paraît pas tendre vers un centre comme les corps; mais il ſe répand uniformément & également en tous ſens, au contraire des autres élémens. Son attraction vers les objets qu'il touche, & ſur la ſurface deſquels il réjaillit, n'a nulle proportion avec la gravitation univerſelle de la matière.

Il n'eſt pas même prouvé que les rayons du feu élémentaire ne ſe pénètrent pas les uns les autres. C'eſt pourquoi *Newton*, frappé de toutes ces ſingularités, ſemble toujours douter

douter, si la lumière est un corps. Pour moi, Monsieur, si j'ose hasarder mes doutes, je vous avoue que je ne crois pas impossible, que le feu élémentaire soit un être à part, qui anime la nature, & qui tient le mileu entre les corps, & quelque autre être que nous ne connaissons pas : de même que certaines plantes organisées servent de passage du règne végétal au règne animal. Tout tend à nous faire croire, qu'il y a une chaîne d'êtres qui s'élèvent par degrés. Nous ne connaissons qu'imparfaitement quelques animaux de cette chaîne immense : & nous autres petits hommes, avec nos petits yeux & notre petite cervelle, nous distinguons hardiment toute la nature en matière & esprit, en y comprenant DIEU, & en ne sachant pas d'ailleurs un mot de ce que c'est au fond que l'esprit & la matière. Je vous expose mes doutes, Monsieur, avec la même franchise, que vous m'avez communiqué les vôtres. Je vous félicite de cultiver la philosophie, qui doit nous apprendre à douter sur-tout ce qui n'est pas du ressort des mathématiques & de l'expérience, &c.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES IDÉES TOUCHANT LA PESANTEUR ET LES LOIX DE L'ATTRACTION : QUE LA MATIÈRE SUBTILE, LES TOURBILLONS ET LE PLEIN DOIVENT ÊTRE REJETTÉS.

Attraction. Expérience qui démontre le vuide & les effets de la gravitation. La pesanteur agit en raison des masses. D'où vient ce pouvoir de pesanteur. Il ne peut venir d'une prétendue matière subtile. Pourquoi un corps pèse plus qu'un autre. Le systême de Descartes *ne peut en rendre raison.*

UN lecteur sage, qui aura vu avec attention ces merveilles de la lumière, convaincu par l'expérience qu'aucune impulsion connue ne les opère, sera sans doute impatient d'observer cette puissance nouvelle dont nous avons parlé sous le nom d'*attraction*, qui agit sur tous les autres corps plus sensiblement & d'une autre façon que le corps sur la lumière. Que les noms encore une fois ne nous effarouchent point; examinons simplement les faits.

Je me servirai toujours indifféremment des termes d'*attraction* & de *gravitation* en parlant des corps, soit qu'ils tendent sensiblement les uns vers les autres, soit qu'ils tournent dans des orbes immenses autour d'un centre commun, soit qu'ils tombent sur la terre, soit qu'ils s'unissent pour composer des corps solides, soit qu'ils s'arrondissent en gouttes pour former des liquides. Entrons en matière.

Tous les corps connus pèsent, & il y a long-tems que la légéreté absolue a été comptée parmi les erreurs reconnues d'*Aristote* & de ses sectateurs.

Depuis que la fameuse machine pneumatique a été inventée, on a été plus à portée de connaître la pesanteur des corps;

car lorſqu'ils tombent dans l'air, les parties de l'air retardent ſenſiblement la chûte de ceux qui ont beaucoup de ſurface & peu de volume; mais dans cette machine privée d'air, les corps abandonnés à la force, quelle qu'elle ſoit, qui les précipite ſans obſtacle, tombent ſelon tout leur poids.

La machine pneumatique inventée par *Otto Guerike*, fut bientôt perfectionnée par *Boyle*; on fit enſuite des récipiens de verre beaucoup plus longs, qui furent entiérement purgés d'air. Dans un de ces longs récipiens compoſé de quatre tubes, le tout enſemble ayant huit pieds de hauteur, on ſuſpendit en haut, par un reſſort, des pièces d'or, des morceaux de papier, des plumes; il s'agiſſait de ſavoir ce qui arriverait quand on détendrait le reſſort. Les bons philoſophes prévoyaient que tout cela tomberait en même tems: le plus grand nombre aſſurait, que les corps les plus maſſifs tomberaient bien plus vîte que les autres: ce grand nombre, qui ſe trompe preſque toujours, fut bien étonné, quand il vit, dans toutes les expériences, l'or, le plomb, le papier & la plume tomber également vîte, & arriver au fond du récipient en même tems.

Ceux qui tenaient encore pour le *Plein* de *Deſcartes*, pour les prétendus effets de la matière ſubtile, ne pouvaient rendre aucune bonne raiſon de ce fait; car les faits étaient leurs écueils. Si tout était plein, quand on leur accorderait qu'il pût y avoir alors du mouvement, (ce qui eſt abſolument impoſſible) au moins cette prétendue matière ſubtile remplirait exactement tout le récipient: elle y ſerait en auſſi grande quantité que de l'eau ou du mercure qu'on y aurait mis; elle s'opposerait au moins à cette deſcente ſi rapide des corps; elle réſiſterait à ce large morceau de papier, ſelon la ſurface de ce papier, & laiſſerait tomber la balle d'or ou de plomb beaucoup plus vîte. Mais ces chûtes ſe font au même inſtant; donc il n'y a rien dans le récipient qui réſiſte; donc cette prétendue matière ſubtile ne peut faire aucun effet ſenſible dans ce récipient; donc il y a une autre force qui fait la peſanteur. En vain dirait-on, qu'il eſt poſſible qu'il reſte une matière ſubtile dans ce récipient, puiſque la lumière le pénètrent; il y a bien de la différence. La lumière qui eſt dans ce vaſe de verre, n'en occupe certainement pas la cent millième

partie; mais selon les cartésiens, il faut que leur matière imaginaire remplisse bien plus exactement le récipient, que si je le supposais rempli d'or; car il y a beaucoup de vuide dans l'or, & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

Or par cette expérience la pièce d'or, qui pèse cent mille fois plus que le morceau de papier, est descendue aussi vîte que le papier; donc la force qui l'a fait descendre, a agi cent mille fois plus sur lui que sur le papier; de même qu'il faudra cent fois plus de force à mon bras pour remuer cent livres, que pour remuer une livre; donc cette puissance qui opère la gravitation, agit en raison directe de la masse des corps. Elle agit en effet tellement selon la masse des corps, non selon les surfaces, qu'un morceau d'or réduit en poudre descend dans la machine pneumatique aussi vîte que la même quantité d'or étendue en feuille. La figure des corps ne change ici en rien leur gravité; ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature interne des corps, & non en raison des superficies.

On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes, que par une supposition aussi chimérique que les tourbillons. On suppose que la matière subtile prétendue, qui remplit tout le récipient, ne pèse point. Etrange idée, qui devient absurde ici. Car il ne s'agit pas dans le cas présent d'une matière qui ne pèse pas, mais d'une matière qui ne résiste pas. Toute matière résiste par sa force d'inertie. Donc si le récipient était plein, la matière quelconque qui le remplirait résisterait infiniment; cela paraît démontré en rigueur.

Ce pouvoir ne réside point dans la prétendue matière subtile, dont nous parlerons au chapitre suivant, cette matière serait un fluide. Tout fluide agit sur les solides en raison de leurs superficies; ainsi le vaisseau présentant moins de surface par sa proue, fend la mer qui résisterait à ses flancs. Or quand la superficie d'un corps est le quarré de son diamètre, la solidité de ce corps est le cube de ce même diamètre : le même pouvoir ne peut agir à la fois en raison du cube & du quarré : donc la pesanteur, la gravitation n'est point l'effet de ce fluide. De plus, il est impossible que cette prétendue matière subtile ait d'un côté assez de force pour précipiter un corps de cinquante-quatre mille pieds de haut en une minute, (car telle

eſt la chûte des corps) & que de l'autre elle ſoit aſſez impuiſſante, pour ne pouvoir empêcher le pendule du bois le plus léger de remonter de vibration en vibration dans la machine pneumatique, dont cette matière imaginaire eſt ſuppoſée remplir exactement tout l'eſpace. Je ne craindrai donc point d'affirmer, que, ſi l'on découvrait jamais une impulſion qui fût la cauſe de la peſanteur des corps vers un centre, en un mot, la cauſe de la gravitation, de l'attraction univerſelle, cette impulſion ſerait d'une toute autre nature que celle qui nous eſt connue.

Voilà donc une première vérité déjà indiquée ailleurs, & prouvée ici : il y a un pouvoir qui fait graviter tous les corps en raiſon directe de leur maſſe.

Si l'on cherche actuellement, pourquoi un corps eſt plus peſant qu'un autre, on en trouvera aiſément l'unique raiſon : on jugera que ce corps doit avoir plus de maſſe, plus de matière ſous une même étendue; ainſi l'or pèſe plus que le bois, parce qu'il y a dans l'or bien plus de matière & moins de vuide que dans le bois.

Deſcartes & ſes ſectateurs (s'il en peut avoir encore) ſoutiennent qu'un corps eſt plus peſant qu'un autre ſans avoir plus de matière : non contens de cette idée, ils la ſoutiennent par une autre auſſi peu vraie : ils admettent un grand tourbillon de matière ſubtile autour de notre globe; & c'eſt ce grand tourbillon, diſent-ils, qui en circulant chaſſe tous les corps vers le centre de la terre, & leur fait éprouver ce que nous appellons *peſanteur*. Il eſt vrai, qu'ils n'ont donné aucune preuve de cette aſſertion : il n'y a pas la moindre expérience, pas la moindre analogie dans les choſes que nous connaiſſons un peu, qui puiſſe fonder une préſomption légère en faveur de ce tourbillon de matière ſubtile; ainſi de cela ſeul que ce ſyſtême eſt une pure hypothèſe, il doit être rejetté. C'eſt cependant par cela ſeul qu'il a été accrédité. On concevait ce tourbillon ſans effort; on donnait une explication vague des choſes en prononçant ce mot de matière ſubtile : & quand les philoſophes ſentaient les contradictions & les abſurdités attachées à ce roman philoſophique, ils ſongeaient à le corriger plutôt qu'à l'abandonner.

Huyghens & tant d'autres y ont fait mille corrections, dont ils avouaient eux-mêmes l'insuffisance; mais que mettrons-nous à la place des tourbillons & de la matière subtile ? Ce raisonnement trop ordinaire est celui qui affermit le plus les hommes dans l'erreur & dans le mauvais parti. Il faut abandonner ce que l'on voit faux & insoutenable, aussi bien quand on n'a rien à lui substituer, que quand on aurait les démonstrations d'*Euclide* à mettre à la place. Une erreur n'est ni plus ni moins erreur, soit qu'on la remplace ou non par des vérités; devrais-je admettre l'horreur du vuide dans une pompe, parce que je ne saurais pas encore par quel méchanisme l'eau monte dans cette pompe ?

Commençons donc, avant que d'aller plus loin, par prouver que les tourbillons de matière subtile n'existent pas; que le *Plein* n'est pas moins chimérique; qu'ainsi tout ce systême, fondé sur ces imaginations, n'est qu'un roman ingénieux sans vraisemblance. Voyons ce que c'est que ces tourbillons imaginaires, & examinons ensuite si le *Plein* est possible.

CHAPITRE SECOND.

QUE LES TOURBILLONS DE DESCARTES ET LE PLEIN SONT IMPOSSIBLES, ET QUE PAR CONSÉQUENT IL Y A UNE AUTRE CAUSE DE LA PESANTEUR.

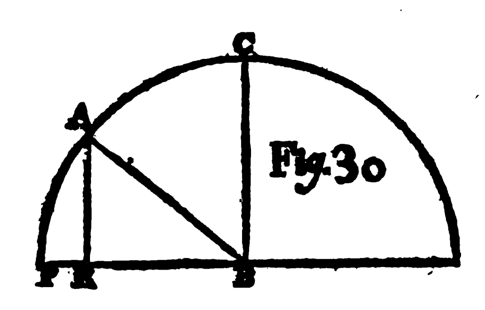
Preuve de l'impossibilité des tourbillons. Preuves contre le plein.

DESCARTES suppose un amas immense de particules insensibles, qui emporte la terre d'un mouvement rapide d'occident en orient, & qui d'un pôle à l'autre se meut parallèlement à l'équateur; ce tourbillon qui s'étend au-delà de la lune, & qui entraîne la lune dans son cours, est lui-même enchâssé dans une autre tourbillon plus vaste encore, qui touche à un autre tourbillon sans se confondre avec lui, &c.

I. Si cela était, le tourbillon qui est supposé se mouvoir autour de la terre d'occident en orient, devrait chasser les

corps sur la terre d'occident en orient : or les corps en tombant d'écrivent tous une ligne, qui étant prolongée, passerait à-peu-près par le centre de la terre ; donc ce tourbillon n'existe pas.

II. Si les cercles de ce prétendu tourbillon se mouvaient & agissaient parallèlement à l'équateur, tous les corps devraient tomber chacun perpendiculairement sous le cercle de cette matière subtile auquel il répond : un corps en A près du pole P devrait, selon *Descartes*, tomber en R. Mais il tombe à-peu-près selon la ligne A B (*figure 30*) ce qui fait une différence d'environ quatorze cents lieues ; car on peut compter quatorze cents lieues communes de France du point R à l'équateur de la terre B ; donc ce tourbillon n'existe pas.



III. Si pour soutenir ce roman des tourbillons on se plaît encore à supposer qu'un fluide qui tourbillone ne tourne point sur son axe ; si on imagine qu'il peut tourner dans des cercles qui tous auront pour centre le centre du tourbillon même ; il n'y a qu'à faire l'expérience d'une goutte d'huile, ou d'une grosse bulle d'air enfermée dans une boule de crystal pleine d'eau ; faites tourner la boule sur son axe, vous verrez cette huile ou cet air s'arranger en cylindre au milieu de la boule, & faire un axe d'un pole à l'autre ; car toute expérience, comme tout raisonnement, ruine les tourbillons.

IV. Si ce tourbillon de matière autour de la terre, & ces autres prétendus tourbillons autour de *Jupiter* & de *Saturne*, &c. existaient, tous ces tourbillons immenses de matière subtile, roulant si rapidement dans les directions différentes, ne pourraient jamais laisser venir à nous, en ligne droite, un rayon

de lumière dardé d'une étoile. Il eſt prouvé que ces rayons arrivent en très-peu de tems par rapport au chemin immenſe qu'ils font; donc ces tourbillons n'exiſtent pas.

V. Si ces tourbillons emportaient les planètes d'occident en orient, les comètes qui traverſent en tout ſens ces eſpaces d'orient en occident, & du nord au ſud, ne les pourraient jamais traverſer. Et quand on ſuppoſerait que les comètes n'ont point été en effet du nord au ſud, ni d'orient en occident, on ne gagnerait rien par cette évaſion; car on ſait que quand une comète ſe trouve dans la région de *Mars*, de *Jupiter*, de *Saturne*, elle va incomparablement plus vîte que *Mars*, que *Jupiter*, que *Saturne*; donc elle ne peut être emportée par la même couche du fluide, qui eſt ſuppoſé emporter ces planètes; donc ces tourbillons n'exiſtent pas.

VI. Si ces fluides exiſtaient, une minute ſuffirait pour détruire tout mouvement dans les aſtres. *Newton* a démontré que tout corps qui ſe meut uniformément dans un fluide de même denſité, perd la moitié de ſon mouvement après avoir parcouru trois de ſes diamètres. Cela eſt ſans aucune replique.

VII. Suppoſé encore, ce qui eſt impoſſible, que ces planètes puſſent être mues dans ces tourbillons imaginaires, elles ne pourraient ſe mouvoir que circulairement, puiſque ces tourbillons, à égales diſtances du centre, ſeraient également denſes; mais les planètes ſe meuvent dans des ellipſes; donc elles ne peuvent être portées par des tourbillons; donc, &c.

VIII. La terre a ſon orbite qu'elle parcourt entre celui de *Vénus* & celui de *Mars*: tous ces orbites ſont elliptiques, & ont le ſoleil pour centre; or quand *Mars* & *Vénus* & la *Terre*, ſont plus près l'un de l'autre, alors la matière du torrent prétendu, qui emporte la terre, ſerait beaucoup plus reſſerrée: cette matière ſubtile devrait précipiter ſon cours, comme un fleuve rétréci dans ſes bords, ou coulant ſous les arches d'un pont: alors ce fluide devrait emporter la terre d'une rapidité bien plus grande qu'en toute autre poſition; mais, au contraire, c'eſt dans ce tems-là même que le mouvement de la terre eſt plus ralenti.

Quand *Mars* paraît dans le ſigne des poiſſons (*figure 31*). *Mars*, la *Terre* & *Vénus* ſont à-peu-près dans cette proximité que

que vous voyez; alors le soleil paraît retarder de quelques minutes, c'est-à-dire, que c'est la terre qui retarde; il est donc démontré impossible qu'il y ait là un torrent de matière qui emporte les planètes; donc ce tourbillon n'existe pas.

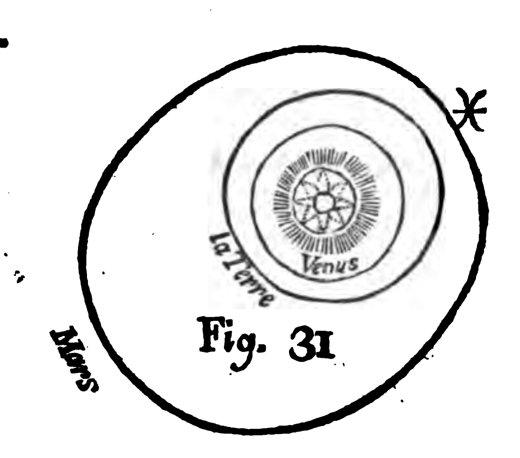


Fig. 31

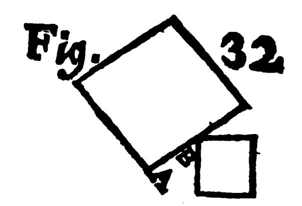
IX. Parmi des démonstrations plus recherchées qui anéantissent les tourbillons, nous choisissons celle-ci. Par une des grandes loix de *Kepler*, toute planète décrit des aires égales en tems égaux; par une autre loi non moins sûre, chaque planète fait sa révolution autour du soleil en telle sorte, que si, par exemple, sa moyenne distance au soleil est dix, prenez le cube de ce nombre, ce qui fera mille, & le tems de la révolution de cette planète autour du soleil sera proportionné à la racine quarrée de ce nombre mille. Or s'il y avait des couches de matière qui portassent des planètes, ces couches ne pourraient suivre ces loix; car il faudrait que les vîtesses de ces torrens fussent à la fois réciproquement proportionnelles à leurs distances au soleil, & aux racines quarrées de ces distances; ce qui est incompatible.

X. Pour comble enfin, tout le monde voit ce qui arriverait à deux fluides circulans l'un vis-à-vis de l'autre. Ils se confondraient nécessairement, & formeraient le cahos au lieu de le débrouiller. Cela seul aurait jetté sur le systême cartésien un ridicule qui l'eût accablé, si le goût de la nouveauté, & le peu d'usage où l'on était alors d'examiner n'avaient prévalu.

Il faut prouver à présent que le *Plein*, dans lequel ces tourbillons sont supposés se mouvoir, est aussi impossible que ces tourbillons.

1. Un seul rayon de lumière, qui ne pèse pas, à beaucoup près, la cent millième partie d'un grain, ou plutôt qui ne pèse point du tout, aurait à déranger tout l'univers, s'il avait à s'ouvrir un chemin jusqu'à nous à travers un espace immense, dont chaque point résisterait par lui-même, & par toute la ligne dont il serait pressé.

2. Soient ces deux corps durs A, B, ils se touchent par une surface, & sont supposés entourés d'un fluide qui les presse de tous côtés: or, quand on les sépare, il est clair que la prétendue matière subtile arrive plutôt au point A, où on les sépare, qu'au point B (*figure 32*). Donc il y a un moment, où B sera vuide; donc même dans le système de la matière subtile, il y a du vuide, c'est-à-dire, de l'espace.



3. S'il n'y avait point de vuide & d'espace, il n'y aurait point de mouvement, même dans le système de *Descartes*. Il suppose que DIEU créa l'univers plein & consistant en petits cubes: soit donc un nombre donné de cubes représentans l'univers, sans qu'il y ait entr'eux le moindre intervalle: il est évident qu'il faut qu'un deux sorte de la place qu'il occupait; car si chacun reste dans sa place, il n'y a point de mouvement, puisque le mouvement consiste à sortir de sa place, à passer d'un point de l'espace dans un autre point de l'espace; or qui ne voit que l'un de ces cubes ne peut quitter sa place sans la laisser vuide à l'instant qu'il en sort? car il est clair, que ce cube en tournant sur lui-même doit présenter son angle au cube qui le touche, avant que l'angle soit brisé. Donc alors il y a de l'espace entre ces deux cubes;

donc dans le systême de *Descartes* même, il ne peut y avoir de mouvement sans vuide.

4. Si tout était plein, comme le veut *Descartes*, nous éprouverions nous-mêmes en marchant une résistance infinie, au lieu que nous n'éprouvons que celle des fluides dans lesquels nous sommes, par exemple, celle de l'eau, qui nous résiste huit cent soixante fois plus que celle de l'air; celle du mercure qui résiste environ quatorze mille fois plus que l'air; or les résistances des fluides sont comme les quarrés des vîtesses; c'est-à-dire, si un homme parcourt dans une tierce un pied d'espace de mercure, qui lui résiste quatorze mille fois plus que l'air, si cet homme dans la seconde tierce a le double de cette vîtesse, ce mercure, qui est quatorze mille fois plus dense que l'air, résistera comme le quarré de deux; la résistance sera bientôt infinie; donc si tout était plein, il serait absolument impossible de faire un pas, de respirer, &c.

5. On a voulu éluder la force de cette démonstration; mais on ne peut répondre à une démonstration que par une erreur. On prétend que ce torrent infini de matière subtile, pénétrant tous les pores des corps, ne peut en arrêter le mouvement. On ne fait pas réflexion que tout mobile, qui se meut dans un fluide, éprouve d'autant plus de résistance, qu'il oppose plus de surface à ce fluide: or plus un corps a de trous, plus il a de surface: ainsi la prétendue matière subtile, en choquant tout l'intérieur d'un corps, s'opposerait bien davantage au mouvement de ce corps, qu'en ne touchant que sa superficie extérieure; & cela est encore démontré en rigueur.

6. Dans le *Plein* tous les corps seraient également pesans; il est impossible de concevoir qu'un corps pèse sur moi, me presse que par sa masse; une livre de poudre d'or pèse autant sur ma main, qu'un morceau d'or d'une livre. En vain les cartésiens répondent que la matière subtile pénétrant les interstices des corps ne pèse point, & qu'il ne faut compter pour pesant que ce qui n'est point matière subtile: cette opinion de *Descartes* n'est chez lui qu'une pure contradiction; car selon lui cette prétendue matière subtile fait seule la pesanteur des

corps, en les repouſſant vers la terre; donc elle pèſe elle-même ſur ces corps, donc, ſi elle pèſe, il n'y a pas plus de raiſon pourquoi un corps ſera plus peſant qu'un autre; puiſque tout étant plein, tout aura également de maſſe, ſoit ſolide, ſoit fluide; donc le *Plein* eſt une chimère; donc il y a du *vuide*; donc rien ne ſe peut faire dans la nature ſans vuide; donc la peſanteur n'eſt pas l'effet d'un prétendu tourbillon imaginé dans le *Plein*.

Nous venons de nous appercevoir, par l'expérience, dans la machine pneumatique, qu'il faut qu'il y ait une force qui faſſe deſcendre les corps vers le centre de la terre, c'eſt-à-dire, qui leur donne la peſanteur, & que cette force doit agir en raiſon de la maſſe des corps; il faut maintenant voir quels ſont les effets de cette force; car ſi nous en découvrons les effets, il eſt évident qu'elle exiſte. N'allons donc point d'abord imaginer des cauſes & faire des hypothèſes, c'eſt le ſûr moyen de s'égarer: ſuivons pas à pas ce qui ſe paſſe réellement dans la nature; nous ſommes des voyageurs arrivés à l'embouchure d'un fleuve, il faut le remonter avant que d'imaginer où eſt ſa ſource.

CHAPITRE TROISIÈME.

GRAVITATION DÉMONTRÉE PAR LA DÉCOUVERTE DE NEWTON. HISTOIRE DE CETTE DÉCOUVERTE. QUE LA LUNE PARCOURT SON ORBITE PAR LA FORCE DE CETTE GRAVITATION.

Hiſtoire de la découverte de la gravitation. Procédé de Newton. *Théorie tirée de ces découvertes. La même cauſe qui fait tomber les corps ſur la terre, dirige la lune autour de la terre.*

TOUT corps deſcend d'environ quinze pieds dans la première ſeconde, en quelque endroit de l'univers qu'il ſoit placé. Nous voyons que la chûte des corps s'accélère en retom-

bant ſur notre globe; ils tendent tous évidemment en retombant vers le centre de ce globe; n'y a-t-il point quelque puiſſance qui les attire vers ce centre? & cette puiſſance n'augmente-t-elle pas ſa force à meſure que ce centre eſt plus près? Déjà *Copernic* avait eu quelque faible lueur de cette idée. *Kepler* l'avait embraſſée; mais ſans méthode. Le chancelier *Bacon* dit formellement, qu'il eſt probable qu'il y ait une attraction des corps au centre de la terre, & de ce centre aux corps. Il propoſait dans ſon excellent livre, *Novum Scientiarum Organum*, qu'on fît des expériences avec des pendules ſur les plus hautes tours & aux profondeurs les plus grandes; car, diſait-il, ſi les mêmes pendules font de plus rapides vibrations au fond d'un puits, que ſur une tour, il faut conclure que la peſanteur, qui eſt le principe de ces vibrations, ſera beaucoup plus forte au centre de la terre dont ce puits eſt plus proche. Il eſſaya auſſi de faire décendre des mobiles de différentes élévations, & d'obſerver s'ils deſcendraient de moins de quinze pieds dans la première ſeconde; mais il ne parut jamais de variation dans ces expériences, les hauteurs & les profondeurs où on les faiſait étant trop petites. On reſtait donc dans l'incertitude, & l'idée de cette force agiſſante du centre de la terre demeurait un ſoupçon vague.

Deſcartes en eut connaiſſance: il en parle même en traitant de la peſanteur; mais les expériences qui devaient éclaircir cette grande queſtion manquaient encore. Le ſyſtême des tourbillons entraînait ce génie ſublime & vaſte; il voulait, en créant ſon univers, donner la direction de tout à la matière ſubtile: il la fit la diſpenſatrice de tout mouvement & de toute peſanteur: petit à petit l'Europe adopta ſon ſyſtême, malgré les proteſtations de *Gaſſendi*, qui fut moins ſuivi, parce qu'il était moins hardi.

Un jour, en l'année 1666, *Newton* retiré à la campagne, & voyant tomber des fruits d'un arbre, à ce que m'a conté ſa nièce (Madame *Conduit*), ſe laiſſa aller à une méditation profonde ſur la cauſe qui entraîne ainſi tous les corps dans une ligne, qui, ſi elle était prolongée, paſſerait à-peu-près par le centre de la terre. Quelle eſt, ſe demandait-il à lui-

même, cette force qui ne peut venir de tous ces tourbillons imaginaires démontrés si faux ? elle agit sur tous les corps à proportions de leurs masses, & non de leurs surfaces ; elle agirait sur le fruit qui vient de tomber de cet arbre, fût-il élevé de trois mille toises, fût-il élevé de dix mille. Si cela est, cette force doit agir de l'endroit où est le globe de la lune, jusqu'au centre de la terre ; s'il est ainsi, ce pouvoir, quel qu'il soit, peut donc être le même que celui qui fait tendre les planètes vers le soleil, & que celui qui fait graviter les satellites de *Jupiter* sur *Jupiter*. Or il est démontré, par toutes les inductions tirées des loix de *Kepler*, que toutes ces planètes secondaires pèsent vers le centre de leurs orbites ; d'autant plus qu'elles en sont plus près, & d'autant moins qu'elles en sont plus éloignées, c'est-à-dire, réciproquement selon le quarré de leurs distances. Un corps placé où est la lune qui circule autour de la terre, & un corps placé près de la terre, doivent donc tous deux peser sur la terre précisément suivant cette loi.

Donc pour être assuré si c'est la même cause qui retient les planètes dans leurs orbites, & qui fait tomber ici les corps graves, il ne faut plus que des mesures, il ne faut plus qu'examiner quel espace parcourt un corps grave en tombant sur la terre, en un tems donné, & quel espace parcourrait un corps placé dans la région de la lune en un tems donné. La lune elle-même est ce corps, qui peut être considéré comme tombant réellement de son plus haut point du méridien. Mais ce n'est pas ici une hypothèse qu'on ajuste comme on peut à un systême ; ce n'est point un calcul où l'on doive se contenter de l'à-peu-près. Il faut commencer par connaître au juste la distance de la lune à la terre, & pour la connaître il est nécessaire d'avoir la mesure de notre globe.

C'est ainsi que raisonna *Newton* ; mais il s'en tint, pour la mesure de la terre, à l'estime fautive des pilotes, qui comptaient soixante milles d'Angleterre, c'est-à-dire, vingt lieues de France, pour un degré de latitude, au lieu qu'il fallait compter soixante-dix milles. Il y avait à la vérité une mesure de la terre plus juste. *Norvood*, mathématicien Anglais, avait en 1636 mesuré assez exactement un degré du méridien ; il l'avait trouvé

comme il doit être d'environ soixante & dix milles. Mais cette opération faite trente ans auparavant était ignorée de *Newton*. Les guerres civiles qui avaient affligé l'Angleterre, toujours aussi funeste aux sciences qu'à l'état, avaient enseveli dans l'oubli la seule mesure juste qu'on eût de la terre; & on s'en tenait à cette estime vague des pilotes. Par ce compte la lune était trop rapprochée de la terre, & les proportions cherchées par *Newton* ne se trouvaient pas avec exactitude. Il ne crut pas qu'il lui fût permis de rien suppléer, & d'accommoder la nature à ses idées; il voulait accommoder ses idées à la nature: il abandonna donc cette belle découverte, que l'analogie avec les autres astres rendait si vraisemblable, & à laquelle il manquait si peu pour être démontrée; bonne foi bien rare, & qui seule doit donner un grand poids à ses opinions.

Enfin sur des mesures plus exactes prises en France plusieurs fois, & dont nous parlerons, il trouva la démonstration de sa théorie. Le degré de la terre fut évalué à vingt-cinq de nos lieues; la lune se trouva à soixante demi-diamètres de la terre, & *Newton* reprit ainsi le fil de sa démonstration.

La pesanteur sur notre globe est en raison réciproque des quarrés des distances des corps pesans au centre de la terre; c'est-à-dire, que le corps qui pèse cent livres à un diamètre de la terre, ne pèsera qu'une seule livre s'il est éloigné de dix diamètres.

La force qui fait la pesanteur ne dépend point des tourbillons de matière subtile, dont l'existence est démontrée fausse. Cette force, quelle qu'elle soit, agit sur tous les corps, non selon leurs surfaces, mais selon leurs masses. Si elle agit à une distance, elle doit agir à toutes les distances; si elle agit en raison inverse du quarré de ces distances, elle doit toujours agir suivant cette proportion sur les corps connus, quand ils ne sont pas au point de contact; je veux dire, le plus près qu'il est possible d'être, sans être unis. Si, suivant cette proportion, cette force fait parcourir sur notre globe cinquante-quatre mille pieds en soixante secondes, un corps qui sera environ à soixante rayons du centre de la terre, devra en soixante secondes tomber seulement de quinze pieds de Paris ou environ.

La lune dans son moyen mouvement est éloignée du centre de la terre d'environ soixante rayons du globe de la terre : or par les mesures prises en France on connaît combien de pieds contient l'orbite que décrit la lune ; on sait par-là que dans son moyen mouvement, elle décrit cent quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante-un pieds de Paris en une minute (*figure 33*). La lune, dans son moyen mouvement, est tombée

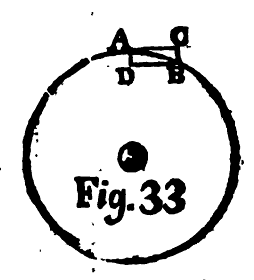


Fig. 33

de A en B ; elle a donc obéi à la force de projectile, qui la pousse dans la tangente A C ; & à la force, qui la ferait descendre suivant la ligne A D, égale à B C : ôtez la force qui la dirige de A en C, restera une force qui pourra être évaluée par la ligne C B. Cette ligne C B est égale à la ligne A D : mais il est démontré que la courbe A B, valant cent quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante-un pieds, la ligne A D, ou C B, en vaudra seulement quinze ; donc, que la lune soit tombée en A, ou en D, c'est ici la même chose ; elle aurait parcouru quinze pieds en une minute de C en B ; donc elle aurait parcouru quinze pieds aussi de A en D, en une minute. Mais en parcourant cet espace en une minute, elle fait précisément trois mille six cents fois moins de chemin qu'un mobile n'en ferait ici sur la terre ; trois mille six cents est juste le quarré de sa distance : donc la gravitation qui agit ainsi sur tous les corps, agit aussi entre la terre & la lune, précisément dans ce rapport de la raison inverse du quarré des distances.

Mais si cette puissance, qui anime les corps, dirige la lune dans son orbite, elle doit aussi diriger la terre dans le sien ; & l'effet qu'elle opère sur la planète de la lune, elle doit l'opérer sur la planète de la terre. Car ce pouvoir est par-tout le même : toutes

toutes les autres planètes doivent lui être ſoumiſes ; le ſoleil doit auſſi éprouver ſa loi : & s'il n'y a aucun mouvement des planètes les unes à l'égard des autres, qui ne ſoit l'effet néceſſaire de cette puiſſance, il faut avouer alors que toute la nature la démontre ; c'eſt ce que nous allons obſerver plus amplement.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QUE LA GRAVITATION ET L'ATTRACTION DIRIGENT TOUTES LES PLANÈTES DANS LEURS COURS.

Comment on doit entendre la théorie de la peſanteur chez Deſcartes. *Ce que c'eſt que la force centrifuge, & la force contripète. Cette démonſtration prouve que le ſoleil eſt le centre de l'univers, & non la terre. C'eſt pour les raiſons précédentes que nous avons plus d'été que d'hiver.*

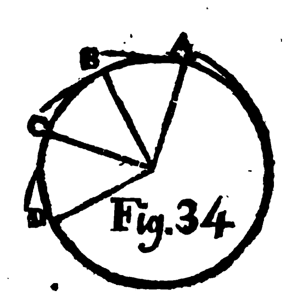
PRESQUE toute la théorie de la peſanteur chez *Deſcartes* eſt fondée ſur cette loi de la nature, que tout corps qui ſe meut en ligne courbe, tend à s'éloigner de ſon centre en une ligne droite, qui toucherait la courbe en un point. Telle eſt la fronde qui s'échappe de la main, &c. Tous les corps en tournant avec la terre font ainſi un effort pour s'éloigner du centre ; mais la matière ſubtile faiſant un bien plus grand effort, repouſſe, diſait-on, tous les autres corps.

Il eſt aiſé de voir que ce n'était point à la matière ſubtile à faire ce plus grand effort, & à s'éloigner du centre du tourbillon prétendue, plutôt que les autres corps ; au contraire, c'était ſa nature (ſuppoſé qu'elle exiſtât) d'aller au centre de ſon mouvement, & de laiſſer aller à la circonférence tous les corps qui auraient eu plus de maſſe. C'eſt en effet ce qui arrive ſur une table qui tourne en rond, lorſque dans un tube pratiqué dans cette table, on a mêlé pluſieurs poudres & pluſieurs liqueurs de peſanteurs ſpécifiques différentes ; tout ce qui a plus de maſſes s'éloigne du centre, tout ce qui a moins

de masse s'en approche. Telle est la loi de la nature; & lorsque *Descartes* a fait circuler à la circonférence sa prétendue matière subtile, il a commencé par violer cette loi des forces centrifuges, qu'il posait pour son premier principe. Il a eu beau imaginer que DIEU avait créé des dés tournans les uns sur les autres; que la raclure de ces dés qui faisait sa matière subtile, s'échappant de tous les côtés, acquérait par-là plus de vîtesse; que le centre d'un tourbillon s'encroutait, &c. il s'en fallait bien que ces imaginations rectifiassent cette erreur.

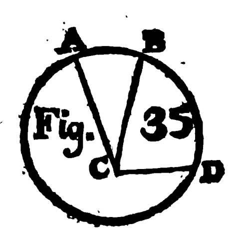
Sans perdre plus de tems à combattre ces êtres de raison, suivons les loix de la méchanique qui opère dans la nature. Un corps qui se meut circulairement, prend à chaque point de la courbe qu'il décrit, une direction qui l'éloignerait du cercle, en lui faisant suivre une ligne droite.

Cela est vrai. Mais il faut prendre garde que ce corps ne s'éloignerait ainsi du centre, que par cet autre grand principe : que tout corps étant indifférent de lui-même au repos & au mouvement, & ayant cette inertie qui est un attribut de la matière, suit nécessairement la ligne dans laquelle il est mû. Or tout corps, qui tourne autour d'un centre, suit à chaque instant une ligne droite infiniment petite, qui deviendrait une droite infiniment longue, s'il ne rencontrait point d'obstacles. Le résultat de ce principe, réduit à sa juste valeur, n'est donc autre chose, sinon qu'un corps qui suit une ligne droite suivra toujours une ligne droite; donc il faut une autre force pour lui faire décrire une courbe; donc cette autre force, par laquelle il décrit la courbe, le ferait tomber au centre à chaque instant, en cas que ce mouvement de projectile en ligne droite cessât. A la vérité (*figure 34*) de moment en moment ce corps irait en A, en B, en C, s'ils'échappait.



Mais auſſi de moment en moment il retomberait de A, de B, de C, au centre; parce que ſon mouvement eſt compoſé de deux ſortes de mouvemens, du mouvement de projectile en ligne droite, & du mouvement imprimé auſſi en ligne droite par la force centripète, force par laquelle il irait au centre. Ainſi de cela même que le corps décrirait ces tangentes, A, B, C, il eſt démontré qu'il y a un pouvoir qui le retire de ces tangentes à l'inſtant même qu'il les commence. Il faut donc abſolument conſidérer tout corps ſe mouvant dans une courbe, comme mû par deux puiſſances, dont l'une eſt celle qui ferait parcourir des tangentes, & qu'on nomme la force centrifuge, ou plutôt la force d'inertie, d'inactivité, par laquelle un corps ſuit toujours une droite s'il n'en eſt empêché; & l'autre force qui retire le corps vers le centre, laquelle on nomme la force centripète, & qui eſt la véritable force.

De l'établiſſement de cette force centripète, il réſulte d'abord cette démonſtration, que tout mobile qui ſe meut dans un cercle, ou dans une ellipſe, ou dans une courbe quelconque, ſe meut autour d'un centre auquel il tend. Il ſuit encore que ce mobile, quelques portions de courbe qu'il parcoure, décrira dans ſes plus grands arcs & dans ſes plus petits arcs, des aires égales en tems égaux. Si, par exemple, un mobile en une minute borde l'eſpace, ACB (*figure 35*) qui contiendra cent mille d'aire, il doit border en deux minutes un autre eſpace BCD de deux cent milles.



Cette loi inviolablement obſervée par toutes les planètes, & inconnue à toute l'antiquité, fut découverte il y a près de cent cinquante ans par *Kepler*, qui a mérité le nom de *légiſlateur* en aſtronomie, malgré ſes erreurs philoſophiques. Il ne pouvait ſavoir encore la raiſon de cette règle à laquelle

les corps céleſtes ſont aſſujettis. L'extrême ſagacité de *Kepler* trouva l'effet dont le génie de *Newton* a trouvé la cauſe.

Je vais donner la ſubſtance de la démonſtration de *Newton*: elle ſera aiſément compriſe par tout lecteur attentif; car les hommes ont une géométrie naturelle dans l'eſprit, qui leur fait ſaiſir les rapports, quand ils ne ſont pas trop compliqués.

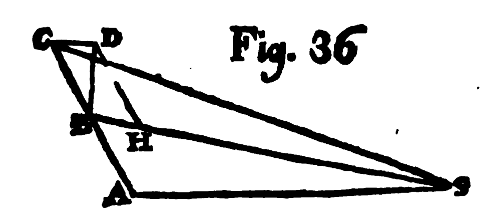


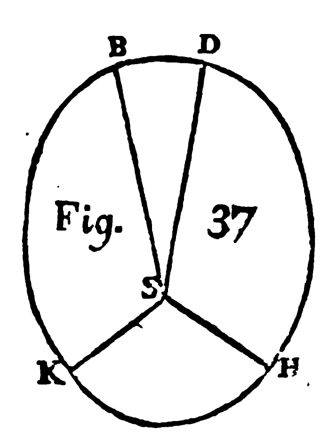
Fig. 36

Que le corps A (*figure 36*) ſoit mû en B en un eſpace de tems très-petit; au bout d'un pareil eſpace, un mouvement également continué (car il n'y a ici nulle accélération) le ferait venir en C; mais en B, il trouve une force qui le pouſſe dans la ligne BHS; il ne ſuit donc ni ce chemin BHS, ni ce chemin ABC; tirez ce parallélogramme CDBH, alors le mobile étant mû par la force BC, & par la force BH, s'en va ſelon la diagonale BD; or cette ligne BD, & cette ligne BA, conçues infiniment petites, ſont les naiſſances d'une courbe, &c. donc ce corps ſe doit mouvoir dans une courbe.

Il doit border des eſpaces égaux en tems égaux; car l'eſpace du triangle SBA, eſt égal à l'eſpace du triangle SBD: ces triangles ſont égaux; donc ces aires ſont égales, donc tout corps qui parcourt des aires égales en tems égaux dans une courbe, fait ſa révolution autour du centre des forces auquel il tend; donc les planètes tendent vers le ſoleil, & non autour de la terre. Car en prenant la terre pour centre, leurs aires ſont inégales par rapport aux tems: & en prenant le ſoleil pour centre, ces aires ſe trouvent toujours proportionnelles aux tems; ſi vous en exceptez les petits dérangemens cauſés par la gravitation même des planètes.

Pour bien entendre encore ce que c'eſt que ces aires proportionnelles aux tems, & pour voir d'un coup d'œil l'avan-

tage que vous tirez de cette connaiſſance, regardez la terre emportée dans ſon ellipſe autour du ſoleil S ſon centre (*figure 37*). Quand elle va de B en D, elle balaie un auſſi grand eſpace que quand elle parcourt ce grand arc H K: le ſecteur H K regagne en largeur ce que le ſecteur B D a



en longueur. Pour faire l'aire de ces ſecteurs égales en tems égaux, il faut que le corps vers H K aille plus vîte que vers B D. Ainſi la terre & toute planète, ſe meut plus vîte dans ſon périhélie, qui eſt la courbe la plus voiſine du ſoleil S, que dans ſon aphélie, qui eſt la courbe la plus éloignée de ce même foyer S.

On connaît donc quel eſt le centre d'une planète, & quelle figure elle décrit dans ſon orbite, par les aires qu'elle parcourt; on connaît que toute planète, lorſqu'elle eſt plus éloignée du centre de ſon mouvement, gravite moins vers ce centre. Ainſi la terre étant plus près du ſoleil d'un trentième & plus, c'eſt-à-dire, de douze cent mille lieues, pendant notre hiver que pendant notre été, eſt plus attirée auſſi en hiver; ainſi elle va plus vîte alors par la raiſon de ſa courbe; ainſi nous avons huit jours & demi d'été plus que d'hiver, & le ſoleil paraît dans les ſignes ſeptentrionaux huit jours & demi de plus que dans les méridionaux. Puis donc que toute planète ſuit, par rapport au ſoleil, foyer de ſon orbite, cette

loi de gravitation, que la lune éprouve par rapport à la terre, & à laquelle tous les corps sont soumis en tombant sur la terre, il est démontré que cette gravitation, cette attraction, agit sur tous les corps que nous connaissons.

Mais une autre puissante démonstration de cette vérité est la loi que suivent respectivement toutes les planètes dans leurs cours & dans leurs distances; c'est ce qu'il faut bien examiner.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DÉMONSTRATION DES LOIX DE LA GRAVITATION, TIRÉE DES RÈGLES DE KEPLER; QU'UNE DE CES LOIX DE KEPLER DÉMONTRE LE MOUVEMENT DE LA TERRE.

Grande règle de Kepler. *Fausses raisons de cette loi admirable. Raison véritable de cette loi trouvée par* Newton. *Récapitulation des preuves de la gravitation. Ces découvertes de* Kepler *& de* Newton *servent à démontrer que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Démonstration du mouvement de la terre tirée des mêmes loix.*

KEPLER trouva encore cette admirable règle, dont je vais donner un exemple avant que de donner la définition, pour rendre la chose plus sensible & plus aisée.

Jupiter a quatre satellites qui tournent autour de lui: le plus proche est éloigné de deux diamètres de *Jupiter* & cinq sixième, & il fait son tour en quarante-deux heures; le dernier tourne autour de *Jupiter* en quatre cent deux heures; je veux savoir à quelle distance ce dernier satellite est du centre de *Jupiter*. Pour y parvenir je fais cette règle. Comme le quarré de quarante-deux heures, révolution du premier satellite, est au quarré de quatre cent deux heures, révolution du dernier; ainsi le cube de deux diamètres & cinq sixièmes est à un quatrième terme. Ce quatrième terme étant trouvé, j'en extrait la racine cube; cette racine cube se trouve douze & deux

tiers; ainſi je dis que le quatrième ſatellite eſt éloigné du centre de *Jupiter* de douze diamètres de *Jupiter* & deux tiers. Je fais la même règle pour toutes les planètes, qui tournent autour du ſoleil. Je dis : *Vénus* tourne en deux cent vingt-quatre jours, & la terre en trois-cent ſoixante-cinq ; la terre eſt à trente millions de lieues du ſoleil, à combien de lieues ſera *Vénus?* Je dis : comme le quarré de l'année de la terre eſt au quarré de l'année de *Vénus*, ainſi le cube de la diſtance moyenne de la terre eſt à un quatrième terme, dont la racine cubique ſera environ vingt-un millions ſept cent mille lieues, qui ſont la diſtance moyenne de *Vénus* au ſoleil ; j'en dis autant de la terre & de *Saturne*, &c.

Cette loi eſt donc, que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolution des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt aux cubes des diſtances des autres au centre commun.

Kepler, qui trouva cette proportion, était bien loin d'en trouver la raiſon. Moins bon philoſophe qu'aſtronome admirable, il dit (au quatrième livre de ſon épitome) que le ſoleil a une ame, non pas une ame intelligente, *animum*, mais une ame végétante, agiſſante, *animan* : qu'en tournant ſur lui-même il attire à ſoi les planètes ; mais que les planètes ne tombent pas dans le ſoleil, parce qu'elles ſont une révolution ſur leur axe. En faiſant cette révolution, dit-il, elles préſentent au ſoleil, tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi : le côté ami eſt attiré, & le côté ennemi eſt repouſſé ; ce qui produit le cours annuel des planètes dans les ellipſes.

Il faut avouer, pour l'humiliation de la philoſophie, que c'eſt de ce raiſonnement ſi peu philoſophique, qu'il avait conclu que le ſoleil devait tourner ſur ſon axe ; l'erreur le conduiſit par haſard à la vérité ; il devina la rotation du ſoleil ſur lui-même plus de quinze ans avant que les yeux de *Galilée* la reconnuſſent à l'aide des téleſcopes.

Kepler ajoute dans ſon même épitome, page 495, que la maſſe du ſoleil, la maſſe de tout l'éther, & la maſſe des ſphères des étoiles fixes, ſont parfaitement égales ; & que ce ſont les trois ſymboles de la Très-Sainte Trinité.

Le lecteur, qui, en lisant ces élémens, aura vu de si grandes rêveries, à côté de si sublimes vérités, dans un aussi grand homme que *Kepler*, ne doit point en être surpris; on peut être un génie en fait de calcul & d'observations, & se servir mal quelquefois de sa raison pour le reste; il y a tels esprits qui ont besoin de s'appuyer sur la géométrie, & qui tombent quand ils veulent marcher seuls. Il n'est donc pas étonnant que *Kepler*, en découvrant ces loix de l'astronomie, n'ait pas connu la raison de ces loix.

Cette raison est, que la force centripète est précisément en proportion inverse du quarré de la distance du centre du mouvement, vers lequel ces forces sont dirigées; c'est ce qu'il faut suivre attentivement. Il faut bien entendre, qu'en un mot, cette loi de la gravitation est telle, que tout corps qui approche trois fois plus du centre de son mouvement, gravite neuf fois davantage: que s'il s'éloigne trois fois plus, il gravitera neuf fois moins; & que s'il s'éloigne cent fois plus, il gravitera dix mille fois moins. Un corps se mouvant circulairement autour d'un centre, pèse donc en raison inverse du quarré de sa distance actuelle au centre, comme aussi en raison directe de sa masse; or il est démontré que c'est la gravitation qui le fait tourner autour de ce centre, puisque sans cette gravitation il s'en éloignerait en décrivant une tangente. Cette gravitation agira donc plus fortement sur un mobile qui tournera plus vîte autour de ce centre; & plus ce mobile sera éloigné, plus il tournera lentement, car alors il pesera bien moins.

Voilà donc cette loi de la gravitation, en raison du quarré des distances, démontrée:

1°. Par l'orbite que décrit la lune, & par son éloignement de la terre son centre:

2°. Par le chemin de chaque planète autour du soleil dans une ellipse:

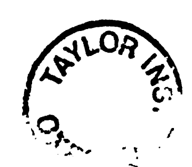
3°. Par la comparaison des distances & des révolutions de toutes les planètes autour de leur centre commun.

Il ne sera pas inutile de remarquer, que cette même règle de *Kepler*, qui sert à confirmer la découverte de *Newton* touchant la gravitation, confirme aussi le systême de *Copernic* sur le mouvement de la terre. On peut dire que *Kepler*,

par

par cette seule règle, a démontré ce qu'on avait trouvé avant lui, & a ouvert le chemin aux vérités qu'on devait découvrir un jour.

Car, d'un côté, il est démontré, que si la loi des forces centripètes n'avait pas lieu, la règle de *Kepler* serait impossible; de l'autre, il est démontré, que suivant cette même règle, si le soleil tournait autour de la terre, il faudrait dire: Comme la révolution de la lune autour de la terre en un mois, est à la révolution prétendue du soleil autour de la terre en un an; ainsi la racine quarrée du cube de la distance de la lune à la terre, est à la racine quarrée du cube de la distance du soleil à la terre. Par ce calcul on trouverait que le soleil n'est qu'à cinq cent dix mille lieues de nous; mais il est prouvé, qu'il en est au moins à environ trente millions de lieues; ainsi donc le mouvement de la terre a été démontré en rigueur par *Kepler*. Voici encore une démonstration bien simple tirée des mêmes théorêmes.



Si la terre était le centre du mouvement du soleil, comme elle l'est du mouvement de la lune, la révolution du soleil serait de quatre cent soixante-quinze ans, au lieu d'une année; car l'éloignement moyen où le soleil est de la terre, est à l'éloignement moyen où la lune est de la terre comme trois cent trente-sept est à un; or le cube de la distance de la lune est un; le cube de la distance du soleil trente-huit millions deux cent soixante-douze mille sept cent cinquante-trois: achevez la règle, & dites: Comme le cube un est à ce nombre cube trente-huit millions deux cent soixante-douze mille sept cent cinquante-trois, ainsi le quarré de vingt-huit, qui est la révolution périodique de la lune, est à un quatrième nombre: vous trouverez que le soleil mettrait quatre cent soixante-quinze ans, au lieu d'une année à tourner autour de la terre. Il est donc démontré que c'est la terre qui tourne.

Il semble d'autant plus à propos de placer ici ces démonstrations, qu'il y a encore des hommes destinés à instruire les autres en Italie, en Espagne & même en France, qui doutent, ou qui affectent de douter du mouvement de la terre.

Il est donc prouvé, par la loi de *Kepler* & par celle de

Newton, que chaque planète gravite vers le soleil, centre de l'orbite qu'elles décrivent. Ces loix s'accomplissent dans les satellites de *Jupiter* par rapport à *Jupiter*, leur centre ; dans les lunes de *Saturne* par rapport à *Saturne* ; dans la nôtre par rapport à nous : toutes ces planètes secondaires, qui roulent autour de leur planète centrale, gravitent aussi avec leur planète centrale vers le soleil ; ainsi la lune, entraînée autour de la terre par la force centripète, est en même temps attirée par le soleil, autour duquel elle fait aussi sa révolution. Il n'y a aucune variété dans le cours de la lune, dans ses distances de la terre, dans la figure de son orbite, tantôt approchant de l'ellipse, tantôt du cercle, &c. qui ne soit une suite de la gravitation, en raison des changemens de sa distance à la terre, & de sa distance au soleil.

Si elle ne parcourt pas exactement dans son orbite des aires égales en tems égaux, M. *Newton* a calculé tous les cas, où cette inégalité se trouve : tous dépendent de l'attraction du soleil ; il attire ces deux globes en raison directe de leurs masses, & en raison inverse du quarré de leurs distances. Nous allons voir que la moindre variation de la lune est un effet nécessaire de ces pouvoirs combinés.

CHAPITRE SIXIÈME.

NOUVELLES PREUVES DE L'ATTRACTION : QUE LES INÉGALITÉS DU MOUVEMENT DE L'ORBITE DE LA LUNE SONT NÉCESSAIREMENT LES EFFETS DE L'ATTRACTION.

Exemple en preuve. Inégalités du cours de la lune, toutes causées par l'attraction. Déduction de ces vérités. La gravitation n'est point l'effet du cours des astres, mais leurs cours est l'effet de la gravitation. Cette gravitation, cette attraction peut être un premier principe établi dans la nature.

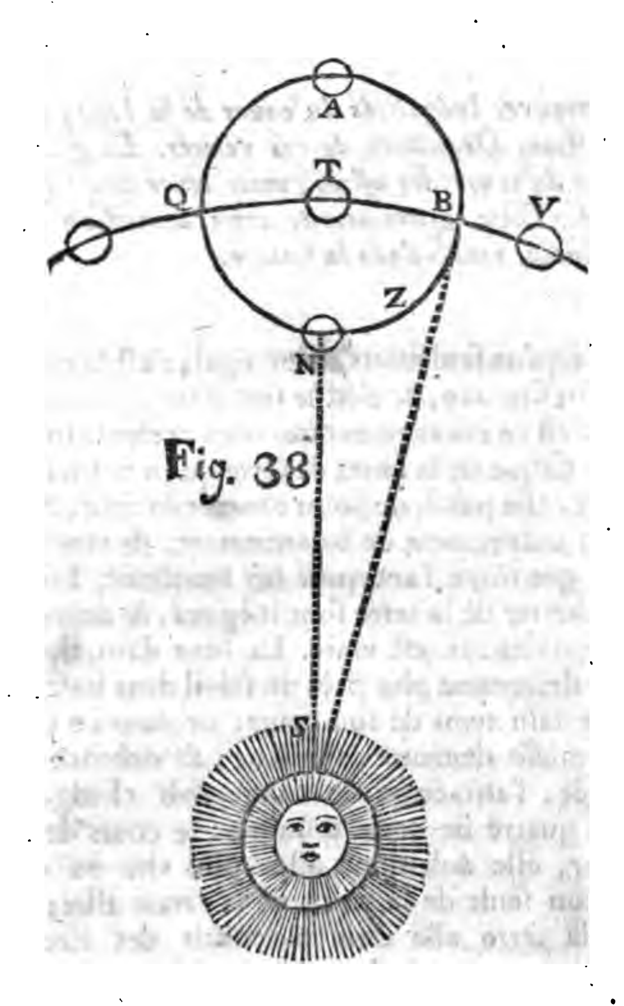
LA lune n'a qu'un seul mouvement égal ; c'est sa rotation autour d'elle-même sur son axe, & c'est le seul dont nous ne nous appercevons pas : c'est ce mouvement qui nous présente toujours à-peu-près le même disque de la lune ; de sorte qu'en tournant réellement sur elle-même, elle paraît ne point tourner du tout, & avoir seulement un petit mouvement de balancement, de vibration, qu'elle n'a point, & que toute l'antiquité lui attribuait. Tous ses autres mouvemens autour de la terre sont inégaux, & doivent l'être si la règle de la gravitation est vraie. La lune dans son cours d'un mois est nécessairement plus près du soleil dans un certain point, & dans un certain tems de son cours ; or dans ce point & dans ce tems, sa masse demeure la même ; sa distance étant seulement changée, l'attraction du soleil doit changer en raison renversée du quarré de cette distance : le cours de la lune doit donc changer, elle doit donc aller plus vîte en certain tems que l'attraction seule de la terre ne la ferait aller ; or par l'attraction de la terre elle doit parcourir des aires égales en tems égaux, comme vous l'avez déjà observé au chapitre quatrième.

On ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle sagacité *Newton* a démêlé toutes ces inégalités, & réglé la marche de cette

planète, qui s'était dérobée à toutes les recherches des astronomes; c'est-là sur-tout qu'on peut dire :

Nec propius fas est mortali attingere Divos.

Entre les exemples qu'on peut choisir, prenons celui-ci : Soit A, la lune (*figure 38*) : A, B, N, Q, l'orbite de la lune : S, le Soleil : B, l'endroit où la lune se trouve dans son



dernier quartier. Elle est alors manifestement à la même distance du soleil qu'est la terre. La différence de l'obliquité de

la ligne de direction de la lune au soleil étant comptée pour rien, la gravitation de la terre & de la lune vers le soleil est donc la même. Cependant la terre avance dans sa route annuelle de T en V, & la lune dans son cours d'un mois avance en Z; or en Z, il est manifeste qu'elle est plus attirée par le soleil S, dont elle se trouve plus proche que la terre; son mouvement sera donc accéléré de Z vers N; l'orbite qu'elle décrit sera donc changée; mais comment sera-t-elle changée? en s'applatissant un peu, en devenant plus approchante d'une droite depuis Z vers N; ainsi donc de moment en moment la gravitation change le cours & la forme de l'ellipse, dans laquelle se meut cette planète. Par la même raison la lune doit retarder son cours, & changer encore la figure de l'orbite qu'elle décrit, lorsqu'elle repasse de la conjonction N, à son premier quartier Q; car puisque dans son dernier quartier elle accélérait son cours en applatissant sa courbe vers sa conjonction N, elle doit retarder ce même cours, en remontant de la conjonction vers son premier quartier. Mais lorsque la lune remonte de ce premier quartier vers son plein A, elle est alors plus loin du soleil qui l'attire d'autant moins, elle gravite plus vers la terre. Alors la lune accélérant son mouvement, la courbe qu'elle décrit s'applatit encore un peu comme dans la conjonction; & c'est-là l'unique raison pour laquelle la lune est plus loin de nous dans ses quartiers, que dans sa conjonction & dans son opposition. La courbe qu'elle décrit est une espèce d'ovale approchant du cercle.

Ainsi donc le soleil, dont elle s'approche ou s'éloigne à chaque instant, doit à chaque instant varier le cours de cette planète.

Elle a son apogée & son périgée, sa plus grande & sa plus petite distance de la terre; mais les points, les places de cet apogée & de ce périgée, doivent changer. Elle a ses nœuds, c'est-à-dire, les points où l'orbite qu'elle parcourt rencontre précisément l'orbite de la terre; mais ces nœuds, ces points d'intersection, doivent toujours changer aussi. Elle a son équateur incliné à l'équateur de la terre; mais cet équateur, tantôt plus, tantôt moins attiré, doit changer son inclinaison.

Elle suit la terre malgré toutes ces variétés; elle l'accom-

pagne dans sa course annuelle; mais la terre dans cette course se trouve d'une million de lieues plus voisine du soleil en hiver qu'en été. Qu'arrive-t-il alors indépendamment de toutes ces autres variations? L'attraction de la terre agit plus pleinement sur la lune en été : alors la lune achève son cours d'un mois un peu plus vîte; mais en hiver, au contraire, la terre elle-même plus attirée par le soleil, & allant plus rapidement qu'en été, laisse ralentir le cours de la lune; & les mois d'hiver de la lune sont un peu plus longs que les mois d'été. Ce peu que nous en disons suffira pour donner une idée générale de ces changemens.

Si quelqu'un faisait ici la difficulté que j'ai entendu proposer quelquefois, comment la lune étant plus attirée par le soleil, ne tombe pas alors dans cet astre? il n'a d'abord qu'à considérer que la force de gravitation qui dirige la lune autour de la terre, est seulement diminuée ici par l'action du soleil.

De ces inégalités du cours de la lune, causées par l'attraction, vous concluerez avec raison, que deux planètes quelconques, assez voisines, assez grosses pour agir l'une sur l'autre sensiblement, ne pourront jamais tourner dans des cercles autour du soleil, ni même dans des ellipses absolument régulières Ainsi les courbes que décrivent *Jupiter* & *Saturne*, éprouvent, par exemple, des variations sensibles, quand ces astres sont en conjonction: quand, étant le plus près l'un de l'autre qu'il est possible, & le plus loin du soleil, leur action mutuelle augmente, & celle du soleil sur eux diminue.

Cette gravitation augmentée & affaiblie selon les distances, assignait donc nécessairement une figure elliptique irrégulière au chemin de la plupart des planètes; ainsi la loi de la gravitation n'est point l'effet du cours des astres, mais l'orbite qu'ils décrivent est l'effet de la gravitation. Si cette gravitation n'était pas comme elle est en raison inverse des quarrés des distances, l'univers ne pourrait subsister dans l'ordre où il est.

Si les satellites de *Jupiter* & de *Saturne* font leur révolution dans des courbes, qui sont plus approchantes du cercle, c'est qu'étant très-proches des grosses planètes, qui sont leur centre,

& très-loin du ſoleil, l'action du ſoleil ne peut changer le cours de ces ſatellites, comme elle change le cours de notre lune; il eſt donc prouvé que la gravitation, dont le nom ſeul ſemblait un ſi étrange paradoxe, eſt une loi néceſſaire dans la conſtitution du monde; tant ce qui eſt peu vraiſemblable eſt vrai quelquefois.

Il n'y a pas à préſent de bon phyſicien, qui ne reconnaiſſe & la règle de *Kepler*, & la néceſſité d'admettre une gravitation telle que *Newton* l'a prouvée; mais il y a encore des philoſophes attachés à leurs tourbillons de matière ſubtile, qui voudraient concilier ces tourbillons imaginaires, avec ces vérités démontrées. Nous avons déjà vu combien ces tourbillons ſont inadmiſſibles; mais cette gravitation même ne fournit-elle pas une nouvelle démonſtration contr'eux? Car ſuppoſé que ces tourbillons exiſtaſſent, ils ne pourraient tourner autour d'un centre que par les loix de cette gravitation même; il faudrait donc recourir à cette gravitation, comme à la cauſe de ces tourbillons; & non pas aux tourbillons prétendus, comme à la cauſe de la gravitation.

Si étant forcé enfin d'abandonner ces tourbillons imaginaires, on ſe réduit à dire, que cette gravitation, cette attraction, dépend de quelqu'autre cauſe connue, de quelqu'autre propriété ſecrète de la matière, cela peut être ſans doute; mais cette autre propriété ſera elle-même l'effet d'une autre propriété, ou bien ſera une cauſe primordiale, un principe établi par l'auteur de la nature; or pourquoi l'attraction de la matière ne ſera-t-elle pas elle-même ce premier principe? *Newton*, à la fin de ſon optique dit, que peut-être cette attraction eſt l'effet d'un eſprit extrêmement élaſtique & rare répandu dans la nature; mais alors d'où viendrait cette élaſticité? ne ſerait-elle pas auſſi difficile à comprendre que la gravitation, l'attraction, la force centripète? Cette force m'eſt démontrée, cet eſprit élaſtique eſt à peine ſoupçonné: je m'en tiens-là; & je ne puis admettre un principe dont je n'ai pas la moindre preuve, pour expliquer une choſe vraie & incompréhenſible, dont toute la nature me démontre l'exiſtence.

CHAPITRE SEPTIÈME.

NOUVELLES PREUVES ET NOUVEAUX EFFETS DE LA GRAVITATION : QUE CE POUVOIR EST DANS CHAQUE PARTIE DE LA MATIÈRE : DÉCOUVERTES DÉPENDANTES DE CE PRINCIPE.

Remarque générale & importante ſur le principe de l'attraction. La gravitation, l'attraction eſt dans toutes les parties de la matière également. Calcul hardi & admirable de Newton.

RECUEILLONS de toutes ces notions, que la force centripète, l'attraction, la gravitation, eſt le principe indubitable & du cours des planètes, & de la chûte de tous les corps, & de cette peſanteur que nous éprouvons dans les corps. Cette force centripète fait graviter le ſoleil vers le centre des planètes, comme les planètes gravitent vers le ſoleil, & attire la terre vers la lune, comme la lune vers la terre. Une des loix primitives du mouvement eſt encore une nouvelle démonſtration de cette vérité : cette loi eſt que la réaction eſt égale à l'action; ainſi le ſoleil gravite ſur les planètes, les planètes gravitent ſur lui; & nous verrons au commencement du chapitre ſuivant en quelle manière cette grande loi s'opère. Or cette gravitation agiſſant néceſſairement *en raiſon directe de la maſſe*, & le ſoleil étant environ quatre cent ſoixante-quatre fois plus gros que toutes les planètes miſes enſemble, (ſans compter les ſatellites de *Jupiter*, & l'anneau & les lunes de *Saturne*) il faut que le ſoleil ſoit leur centre de gravitation : ainſi il faut qu'elles tournent toutes autour du ſoleil.

Remarquons toujours ſoigneuſement que, quand nous diſons que le pouvoir de gravitation agit *en raiſon directe des maſſes*, nous entendons toujours que ce pouvoir de la gravitation agit d'autant plus ſur un corps, que ce corps a plus de parties; & nous l'avons démontré en faiſant voir qu'un brin de paille deſcend auſſi vîte dans la machine purgée d'air, qu'une livre d'or. Nous avons dit, en faiſant (abſtraction de la

la petite résistance de l'air) qu'une balle de blomb, par exemple, tombe de quinze pieds sur la terre en une seconde; nous avons démontré, que cette même balle tomberait de quinze pieds en une minute, si elle était à soixante rayons de la terre comme est la lune; donc le pouvoir de la terre sur la lune est au pouvoir qu'elle aurait sur une balle de plomb transportée à l'élévation de la lune, comme le corps solide de la lune serait avec le corps solide de cette petite balle. C'est en cette proportion que le soleil agit sur toutes les planètes; il attire *Jupiter* & *Saturne*, & les satellites de *Jupiter* & de *Saturne*, en raison directe de la matière solide, qui est dans les satellites de *Jupiter* & de *Saturne*, & de celle qui est dans *Saturne* & dans *Jupiter*.

De-là il découle une vérité incontestable, que cette gravitation n'est pas seulement dans la masse totale de chaque planète, mais dans chaque partie de cette masse; & qu'ainsi il n'y a pas un atome de matière dans l'univers, qui ne soit revêtu de cette propriété.

Nous choisirons ici la manière la plus simple dont *Newton* a démontré, que cette gravitation est également dans chaque atome. Si toutes les parties d'un globe n'avaient pas également cette propriété, s'il y en avait de plus faibles & de plus fortes, la planète en tournant sur elle-même présenterait nécessairement des côtés plus faibles, & ensuite des côtés plus forts à pareille distance: ainsi les mêmes corps dans toutes les occasions possibles éprouvant tantôt un degré de gravitation, tantôt un autre à pareille distance, la loi de la raison inverse des quarrés des distances, & la loi de *Kepler*, seraient toujours interverties; or elles ne le sont pas; donc il n'y a dans toutes les planètes aucune partie moins gravitante qu'une autre. En voici encore une démonstration. S'il y avait des corps en qui cette propriété fût différente, il y aurait des corps qui tomberaient plus lentement & d'autres plus vîte dans la machine du vuide: or tous les corps tombent dans le même tems, tous les pendules mêmes font dans l'air de pareilles vibrations à égale longueur; les pendules d'or, d'argent, de fer, de bois d'érable, de verre, font leurs vibrations en tems égaux; donc tous les corps ont cette propriété

de la gravitation précisément dans le même degré, c'est-à-dire, précisément comme leurs masses; de sorte que la gravitation agit comme cent sur cent atomes, & comme dix sur dix atomes.

De vérité en vérité on s'élève insensiblement à des connaissances, qui semblaient être hors de la sphère de l'esprit humain. *Newton* a osé calculer, à l'aide des seules loix de la gravitation, quelle doit être la pesanteur des corps dans d'autres globes que le nôtre: ce que doit peser dans *Saturne*, dans le soleil, le même corps que nous appellons ici une livre; & comme ces différentes pesanteurs dépendent directement de la masse des globes, il a fallu calculer quelle doit être la masse de ces astres. Qu'on dise après cela que la gravitation, l'attraction, est une qualité occulte; qu'on ose appeller de ce nom une loi universelle, qui conduit à de si étonnantes découvertes.

CHAPITRE HUITIÈME.

THÉORIE DE NOTRE MONDE PLANÉTAIRE.

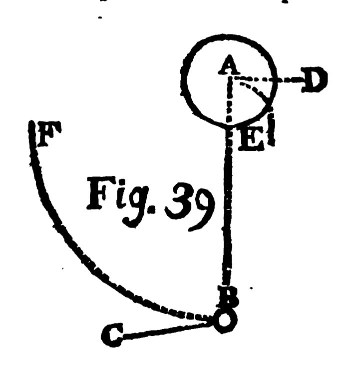
Démonstration du mouvement de la terre autour du soleil, tirée de la gravitation. Grosseur du soleil. Il tourne sur lui-même autour du centre commun du monde planétaire. Il change toujours de place. Sa densité. En quelle proportion les corps tombent sur le soleil. Idée de Newton *sur la densité du corps de* Mercure. *Prédiction de* Copernic *sur les phases de* Vénus.

LE SOLEIL.

LE soleil est au centre de notre monde planétaire, & doit y être nécessairement. Ce n'est pas que le point du milieu du soleil soit précisément le centre de l'univers; mais ce point central, vers lequel notre univers gravite, est nécessairement dans le corps de cet astre; & toutes les planètes, ayant reçu une fois le mouvement de projectile, doivent toutes

tourner autour de ce point, qui eſt dans le ſoleil. En voici la preuve.

Soient ces deux globes A & B, le plus grand repréſentant le ſoleil (*figure 39*), le plus petit repréſentant une planète



quelconque. S'ils ſont abandonnés l'un & l'autre à la loi de la gravitation, & libres de tout autre mouvement, ils ſeront attirés en raiſon directe de leurs maſſes : ils ſeront déterminés en ligne perpendiculaire l'un vers l'autre ; & A, plus gros un million de fois que B, ſe jettera vers lui un million de fois plus vîte que le globe B n'ira vers A. Mais qu'ils aient l'un & l'autre un mouvement de projectile en raiſon de leurs maſſes, la planète en B C, le ſoleil en A D, alors la planete obéit à deux mouvemens ; elle ſuit la ligne B C, & gravite en même tems vers le ſoleil ſuivant la ligne B A ; elle parcourra donc la ligne courbe B F ; le ſoleil de même ſuivra la ligne A E ; & gravitant l'un vers l'autre, ils tourneront autour d'un centre commun. Mais le ſoleil ſurpaſſant un million de fois la terre en groſſeur, & la courbe A E qu'il décrit, étant un million de fois plus petite que celle que décrit la terre, ce centre commun eſt néceſſairement preſqu'au milieu du ſoleil.

Il eſt démontré encore par-là que la terre & les planètes tournent autour de cet aſtre ; & cette démonſtration eſt d'autant plus belle & plus puiſſante, qu'elle eſt indépendante de toute obſervation, & fondée ſur la méchanique primordiale du monde.

Si l'on fait le diamètre du ſoleil égal à cent diamètres de la terre, & ſi par conſéquent il ſurpaſſe un million de fois

la terre en grosseur, il est quatre cent soixante-quatre fois plus gros que toutes les planètes ensemble, en ne comptant ni les satellites de *Jupiter*, ni l'anneau de *Saturne*. Il gravite vers les planètes, & les fait graviter toutes vers lui; c'est cette gravitation qui les fait circuler en les retirant de la tangente, & l'attraction que le soleil exerce sur elles, surpasse celles qu'elles exercent sur lui, autant qu'il les surpasse en quantité de matière. Ne perdez jamais de vue que cette attraction réciproque n'est autre chose que la loi des mobiles gravitans tous, & tournans tous vers un centre commun.

Le soleil tourne donc sur ce centre commun, c'est-à-dire, sur lui-même, en vingt-cinq jours & demi; son point de milieu est toujours un peu éloigné de ce centre commun de gravité, & le corps du soleil s'en éloigne à proportion que plusieurs planètes en conjonctions l'attirent vers elles; mais quand toutes les planètes se trouveraient d'un côté & le soleil d'un autre, le centre commun de gravité du monde planétaire sortirait à peine du soleil, & leurs forces réunies pourraient à peine déranger & remuer le soleil d'un diamètre entier. Il change donc réellement de place à tout moment, à mesure qu'il est plus ou moins attiré par les planètes: & ce petit approchement du soleil rétablit le dérangement que les planètes opèrent les unes sur les autres; ainsi le dérangement continuel de cet astre entretient l'ordre de la nature.

Quoiqu'il surpasse un million de fois la terre en grosseur, il n'a pas un million plus de matière. S'il était en effet un million de fois plus solide, plus plein que la terre, l'ordre du monde ne serait pas tel qu'il est: car les révolutions des planètes, & leurs distances à leur centre, dépendent de leur gravitation, & leur gravitation dépend en raison directe de la quantité de la matière du globe où est leur centre; donc si le soleil surpassait à un tel excès notre terre & notre lune en matière solide, ces planètes seraient beaucoup plus attirées, & leurs ellipses très-dérangées.

En second lieu, la matière du soleil ne peut être comme sa grosseur; car ce globe étant tout en feu, la raréfaction est nécessairement fort grande, & la matière est d'autant moindre que la raréfaction est plus forte. Par les loix de la

gravitation il paraît que le soleil n'a que deux cent cinquante mille fois plus de matière que la terre; or le soleil un million plus gros n'étant que le quart d'un million plus matériel, la terre un million de fois plus petite aura donc à proportion quatre fois plus de matière que le soleil, & sera quatre fois plus dense.

Le même corps en ce cas, qui pése sur la surface de la terre comme une livre, peserait sur la surface du soleil comme trente-cinq livres; mais cette proportion est de vingt-quatre à l'unité, parçe que la terre n'est pas en effet quatre fois plus dense, & que le diamètre du soleil est ici supposé être cent fois celui de la terre. Le même corps qui tombe ici de quinze pieds dans la première seconde, tombera d'environ quatre cent quinze pieds sur la surface du soleil, toutes choses d'ailleurs égales.

Le soleil perd toujours, selon *Newton*, un peu de sa substance, & serait dans la suite des siècles réduit à rien, si les comètes, qui tombent de tems en tems dans sa sphère, ne servaient à réparer ses pertes; car tout s'altère, & tout se répare dans l'univers.

MERCURE.

Depuis le soleil jusqu'à onze ou douze millions de nos lieues ou environ, il ne parait aucun globe. A onze ou douze millions de nos lieues du soleil est *Mercure* dans sa moyenne distance. C'est la plus excentrique de toutes les planètes: elle tourne dans une ellipse qui la met dans son périhélie près d'un tiers plus près que dans son aphélie.

Mercure est à-peu-près vingt-sept fois plus petit que la terre; il tourne autour du soleil en quatre-vingt-huit jours, ce qui fait son année.

Sa révolution sur lui-même qui fait son jour est inconnue; on ne peut assigner ni sa pesanteur ni sa densité. On sait seulement que si *Mercure* est précisément une terre comme la nôtre, il faut que la matière de ce globe soit environ huit fois p'us dense que la nôtre, pour que tout n'y soit pas dans un degré d'effervescence, qui tuerait en un instant des ani-

maux de notre espèce, & qui ferait évaporer toute matière de la consistence des eaux de notre globe.

Voici la preuve de cette assertion. *Mercure* reçoit environ sept fois plus de lumière que nous, à raison du quarré des distances, parce qu'il est environ deux fois & deux tiers plus près du centre de la lumière & de la chaleur ; donc il est sept fois échauffé, toutes choses égales. Or sur notre terre la grande chaleur de l'été étant augmentée environ sept à huit fois, fait incontinent bouillir l'eau à gros bouillons; donc il faudrait que tout fût environ sept fois plus dense qu'il n'est, pour résister à sept ou huit fois plus de chaleur que le plus brûlant été n'en donne dans nos climats; donc *Mercure* doit être au moins sept fois plus dense que notre terre, pour que les mêmes choses qui sont dans notre terre puissent subsister dans le globe de *Mercure*, toutes choses égales. Au reste, si *Mercure* reçoit environ sept fois plus de rayons que notre globe, parce qu'il est environ deux fois & deux tiers plus près du soleil; par la même raison le soleil paraît, de *Mercure*, environ sept fois plus grand que de notre terre.

VÉNUS.

Après *Mercure* est *Vénus*, à vingt-un ou vingt-deux millions de lieues du soleil dans sa distance moyenne; elle est grosse comme la terre; son année est de deux cent vingt-quatre jours. On ne sait pas encore ce que c'est que son jour, c'est-à-dire, sa révolution sur elle-même. De très-grands astronomes croient ce jour de vingt-cinq heures; d'autres le croient de vingt-cinq de nos jours. On n'a pas pu encore faire des observations assez sûres, pour savoir de quel côté est l'erreur; mais cette erreur, en tout cas, ne peut-être qu'une méprise des yeux, une erreur d'observation, & non de raisonnement.

L'ellipse que *Vénus* parcourt dans son année, est moins excentrique que celle de *Mercure* (*figure 40*); on peut se former quelqu'idée du chemin de ces deux planètes autour du soleil par cette figure.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que *Vénus* & *Mercure* ont par rapport à nous des phases différentes, ainsi que la lune. On reprochait autrefois à *Copernic*, que dans

son systême ces phases devaient paraître, & on concluait que son systême était faux, parce qu'on ne les appercevait pas.

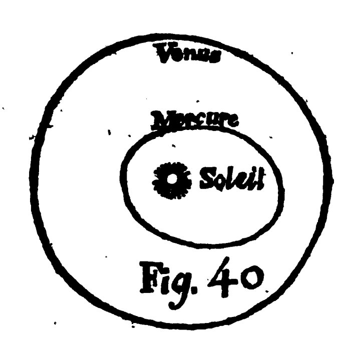


Fig. 40

Si *Vénus* & *Mercure*, lui disait-on, tournent autour du soleil, & que nous tournions dans un plus grand cercle, nous devons voir *Mercure* & *Vénus*, tantôt pleins, tantôt en croissant, &c.; mais c'est ce que nous ne voyons jamais. C'est pourtant ce qui arrive, leur disait *Copernic*, & c'est ce que vous verrez, si vous trouvez jamais un moyen de perfectionner votre vue. L'invention des télescopes, & les observations de *Galilée*, servirent bientôt à accomplir la prédiction de *Copernic*. Au reste, on ne peut rien assigner sur la masse de *Vénus*, & sur la pesanteur des corps dans cette planète.

CHAPITRE NEUVIÈME.

THÉORIE DA LA TERRE: EXAMEN DE SA FIGURE.

JE m'étendrai davantage sur la théorie de la terre. D'abord j'examinerai sa figure, qui résulte nécessairement des loix de l'attraction & de la rotation de ce globe sur son axe. Je ferai voir les mouvemens qu'elle a, & je finirai cette théorie de notre globe par les preuves les plus évidentes de la cause des marées, phénomène inexpliquable jusqu'a *Newton*, & devenu le plus beau témoignage des vérités qu'il a enseignées. Je commence par la forme de notre globe.

DE LA FIGURE DE LA TERRE.

Hiſtoire des opinions ſur la figure de la terre. Découverte de Richer, *& ſes ſuites. Théorie de* Huyghens. *Celle de* Newton. *Diſputes en France ſur la figure de la terre.*

LES premiers aſtronomes en Aſie & en Egypte s'apperçurent bientôt, par la projection de l'ombre de la terre dans les éclipſes de lune, que la terre eſt ronde; les Hébreux, qui étaient de fort mauvais phyſiciens, l'imaginèrent platte; ils ſe figuraient le ciel comme un demi-ceintre couvrant la terre, dont ils ne connaiſſaient ni la figure, ni la grandeur, mais dont ils eſpéraient être tôt ou tard les maîtres. Cette imagination d'une terre étroite & platte a long-tems prévalu parmi les chrétiens; chez beaucoup de docteurs, au quinzième ſiècle, il était aſſez reçu que la terre était platte & longue d'orient en occident, & fort étroite du nord au ſud. Un évêque d'Avila, qui écrivit en ce tems-là, traite l'opinion contraire d'héréſie & d'abſurdité; enfin la raiſon, & le voyage de *Chriſtophe Colomb*, rendirent à la terre ſon ancienne forme ſphérique. Alors on paſſa d'une extrémité à l'autre; on crut la terre une ſphère parfaite, comme on crut enſuite que les planètes faiſaient leurs révolutions dans un vrai cercle.

Cependant dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y ſont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées; il ſerait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées: or elles ne le ſont pas; donc la région de l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus

plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer*, dans un voyage à la Cayenne, près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations, trouva que le pendule de ſon horloge ne faiſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins, puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion; on diſputa ſur l'expérience de *Richer*; on prétendit que nos pendules ne faiſaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur allongeait ce métal; mais on vit, que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, meſſieurs *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-ſouvent moins grande ſous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a

envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quito, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes (*a*).

A-peu-près au même-tems, les académiciens, qui ont été mesurer un arc, du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans le climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesansanteur est plus grande au nord, le nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur; la terre est donc applatie vers les poles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la pesanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires, & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux poles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près; il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton*; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles, dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité : ainsi sous le pole même, la force centrifuge qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale, tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé dans cet ouvrage, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement

(a) Ceci était écrit en 1736.

quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer, que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec *Monsieur* son fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi; cette mesure démentait & celle de *Norvood* & la nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les poles sont applatis Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais comme la figure de la terre ne faisaient pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés; & le pole, qui par ces mesures devait nécessairement être allongé, passa pour applati.

Un ingénieur, nommé M. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les poles sont allongés (*b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems

(*b*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut allongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui faisaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet acccord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre, que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. *de Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court, qu'il n'eût été sur un sphéroïde à poles allongés.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés, comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un tems en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas, que les poles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord.

Enfin les nouveaux académiciens, qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats beaucoup plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes astronomes qui revenaient du pole examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'ex-

cuſe aux erreurs preſque inévitables, que de très-bons aſtronomes avaient pu commettre dans ce grand ouvrage. Les académiciens, revenus du pole, avaient pour eux dans cette diſpute la théorie & la pratique. L'une & l'autre furent confirmées par un aveu que fit en 1740 à l'académie le petit-fils de l'illuſtre *Caſſini*, héritier du mérite de ſon père & de ſon grand-père. Il venait d'achever la meſure d'un parallèle à l'équateur ; il avoua qu'enfin cette meſure, priſe avec tout le ſoin qu'exigeait la diſpute, donnait la terre applatie. Cet aveu courageux doit terminer la querelle honorablement pour tous les partis. On voit par tant de meſures différentes, combien il eſt aiſé de ſe tromper. L'épaiſſeur d'un cheveu ſur notre planète répond dans le ciel à des millions de lieues. *Newton* était bien plus aſſuré de l'applatiſſement du pole par ces démonſtrations, qu'on ne peut l'être de la quantité de cet applatiſſement avec le ſecours des meilleurs quarts de cercle.

Au reſte, la différence de la ſphère au ſphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite : car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de ſuperficie. Quant à la différence d'un axe à l'autre, elle n'eſt pas de ſept lieues. Différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe terreſtre que par les uſages utiles qui en réſultent. Il n'y a aucun géographe qui pût, dans une carte, faire appercevoir cette différence, ni aucun pilote qui pût jamais ſavoir, s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère. Mais entre les meſures qui faiſaient le ſphéroïde oblong, & celles qui le faiſaient applati, la différence était d'environ cent lieues ; & alors elle intéreſſait la navigation.

CHAPITRE DIXIÈME.

DE LA PÉRIODE DE VINGT-CINQ MILLE NEUF CENT VINGT ANNÉES, CAUSÉE PAR L'ATTRACTION.

Mal-entendu général dans le langage de l'astronomie. Histoire de la découverte de cette période. Peu favorable à la chronologie de Newton. *Explication donnée par des Grecs. Recherches sur la cause de cette période.*

SI la figure de la terre est un effet de la gravitation, de l'attraction, ce principe puissant de la nature est aussi la cause de tous les mouvemens de la terre dans sa course annuelle. Elle a dans cette course un mouvement, dont la période s'accomplit en près de vingt-six mille ans; c'est cette période qu'on appelle *la précession des équinoxes;* mais pour expliquer ce mouvement & sa cause, il faut reprendre les choses d'un peu plus loin.

Le langage vulgaire en fait d'astronomie, n'est qu'une contre-vérité perpétuelle. On dit que les étoiles font leur révolution sur l'équateur; que le soleil chaque jour tourne avec elles autour de la terre d'orient en occident; que cependant les étoiles, par un autre mouvement opposé au soleil, tournent lentement d'occident en orient; que les planètes sont stationnaires & rétrogrades. Rien de tout cela n'est vrai; on sait, que toutes ces apparences sont causées par le mouvement de la terre. Mais on s'exprime toujours comme si la terre était immobile, & on retient le langage vulgaire, parce que le langage de la vérité démentirait trop nos yeux & les préjugés reçus, plus trompeurs encore que la vue.

Mais jamais les astronomes ne s'expriment d'une manière moins conforme à la vérité que quand ils disent dans tous les almanachs : *Le soleil entre au printems dans un tel degré du bélier; l'été commence avec le signe du cancer; l'automne avec la balance.* Il y a long-tems que tous ces signes ont de nouvelles

places dans le ciel, par rapport à nos saisons; & il serait tems de changer la manière de parler qu'il faudra bien changer un jour: car en effet notre printems commence quand le soleil se lève avec le taureau, notre été avec le lion, notre automne avec le scorpion, notre hiver avec le verseau; ou pour parler plus exactement, nos saisons commencent quand la terre dans sa route annuelle est dans les signes opposés aux signes qui se lèvent avec le soleil.

Hipparque fut le premier qui chez les Grecs s'apperçut que le soleil ne se levait plus au printems dans les signes où il s'était levé autrefois. Cet astronome vivait environ soixante ans avant notre ère vulgaire; une telle découverte faite si tard, & qui devait avoir été faite beaucoup plutôt, prouve que les Grecs n'avaient pas fait de grands progrès en astronomie. On compte, (mais c'est un seul auteur qui le dit au deuxième siècle), qu'au tems du voyage des argonautes l'astronome *Chiron* fixa le commencement du printems, c'est-à-dire, le point ou l'écliptique de la terre coupait l'équateur, au quinzième degrés du bélier. Il est constant, que plus de cinq cents années après, *Méton* & *Euctémon* observèrent que le soleil au commencement de l'été entrait dans le huitième degré du cancer, & par conséquent l'équinoxe du printems n'était plus au quinzième degré du bélier, & le soleil était avancé de sept degrés vers l'orient depuis l'expédition des argonautes. C'est sur ces observations faites cinq cents ans après, par *Méton* & *Euctémon*, un an avant la guerre du Péléponnèse, que *Newton* a fondé en partie son système de la réformation de toute la chronologie; & c'est sur quoi je ne puis m'empêcher de soumettre ici mes scrupules aux lumières des gens éclairés.

Il me paraît que si *Méton* & *Euctémon* eussent trouvé une différence aussi palpable, que celle de sept degrés, entre le lieu du soleil au tems de *Chiron*, & celui du tems où ils vivaient, ils n'auraient pu s'empêcher de découvrir cette précession des équinoxes, & la période qui en résulte. Il n'y avait qu'à faire une simple règle de trois, & dire: Si le soleil avance environ de sept degrés en cinq cents & quelques années, en combien d'années achevera-t-il le cercle entier? La période était toute trouvée. Cependant on n'en connut rien jusqu'au

tems d'*Hipparque*. Ce silence me fait croire que *Chiron* n'en avait point tant su que l'on dit; & que ce n'est qu'après-coup que l'on crut qu'il avait fixé l'équinoxe du printems au quinzième degré du bélier. On s'imagina qu'il l'avait fait, parce qu'il l'avait dû faire. *Ptolomée* n'en dit rien dans son *Almageste*; & cette considération pourrait, à mon avis, ébranler nn peu la chronologie de *Newton*.

Ce ne fut point par les observatious de *Chiron*, mais par celles d'*Aristille* & de *Méton*, comparées avec les siennes propres, qu'*Hipparque* commença à soupçonner une vicissitude nouvelle dans le cours du soleil. *Ptolomée* plus de deux cent cinquante ans après *Hipparque* s'assura du fait, mais confusément. On croyait que cette révolution était d'un degré en cent années; & c'est d'après ce faux calcul que l'on composait la grande année du monde de trente-six mille années. Mais ce mouvement n'est réellement que d'un degré ou environ en soixante & douze ans, & la période n'est que de vingt-cinq mille neuf cent vingt années, selon les supputations les plus reçues. Les Grecs, qui n'avaient point de notion de l'ancien systême connu autrefois dans l'Asie & renouvellé par *Copernic*, étaient bien loin de soupçonner que cette période appartenait à la terre. Ils imaginaient je ne sais quel premier mobile, qui entraînait toutes les étoiles, les planètes & le soleil, en vingt-quatre heures, autour de la terre : ensuite un ciel de crystal, qui tournait lentement en trente-six mille ans d'occident en orient, & qui faisait, je ne sais comment, rétrograder les étoiles malgré ce premier mobile; toutes les autres planètes, & le soleil lui-même, faisaient leur révolution annuelle, chacun dans son ciel de crystal; & cela s'appellait de la philosophie. Enfin ont reconnut dans le siècle passé que cette précession des équinoxes, cette lougue période, ne vient que d'un mouvement de la terre, dont l'équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens, comme on va l'expliquer.

Avant que d'exposer ce mouvement, & d'en faire voir la cause, qu'il me soit encore permis de rechercher qu'elle pourrait être la raison de cette période.

Quelque audace qu'il y ait à déterminer les raisons du Créateur,

teur, on ſemble du moins excuſable d'oſer dire qu'on devine l'utilité des autres mouvemens de notre globe.

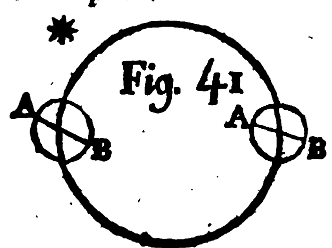
S'il parcourt d'année en année, dans ſon grand orbe, environ cent quatre-vingt-dix-huit millions de lieues au moins autour du ſoleil, cette courſe nous amène les ſaiſons. S'il tourne en vingt-quatre heures ſur lui-même, la diſtribution des jours & des nuits eſt probablement un des objets de cette rotation ordonnée par le maître de la nature. Il me paraît qu'il y a encore une autre raiſon néceſſaire de ce mouvement journalier, c'eſt que ſi la terre ne tournait pas ſur elle-même elle n'aurait aucune force centrifuge; toutes ſes parties preſſées vers le centre, par la force centripète, acquerraient une adhéſion, une dureté invincible, qui rendrait notre globe ſtérile.

En un mot, on comprend aiſément l'utilité de tous les mouvemens de la terre; mais pour ce mouvement du pole en vingt-cinq mille neuf cent vingt années, je n'y découvre aucun uſage ſenſible; il arrive de ce mouvement que notre étoile polaire ne ſera plus un jour notre étoile polaire, & il eſt prouvé qu'elle ne l'a pas toujours été; l'équinoxe & les ſolſtices changent; le ſoleil n'eſt plus à notre égard dans le bélier à l'équinoxe du printems, quoi qu'en diſent tous les almanachs; il eſt dans le taureau; & avec le tems il ſera dans le verſeau. Mais qu'importe? ce changement ne produit ni ſaiſons nouvelles, ni diſtribution nouvelle de chaleur & de lumière; tout reſte dans la nature ſenſiblement égal. Quelle eſt donc la cauſe de cette période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années, ſi longue, & en même tems ſi inutile en apparence?

Dans toutes les machines compoſées que nous voyons, il y a toujours quelque effet qui par lui-même ne produit pas l'utilité qu'on retire de la machine, mais qui eſt une ſuite néceſſaire de ſa compoſition; par exemple, dans un moulin à eau, il ſe perd une grande partie de l'eau qui tombe ſur les aubes; cette eau que le mouvement de la roue éparpille de tous côtés ne ſert en rien à la machine, mais c'eſt un effet indiſpenſables du mouvement de la roue. Le bruit que fait un marteau n'a rien de commun avec les corps que le mar-

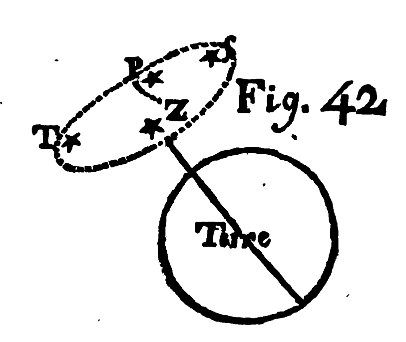
teau façonne sur l'enclume; mais il est impossible que l'ébranlement de l'enclume n'accompagne pas cette action. La vapeur qui s'exhale d'une liqueur que nous faisons bouillir, en sort nécessairement, sans contribuer en rien à l'usage que nous faisons de cette liqueur; & celui qui juge que tous ces effets sont nécessaires, quoiqu'ils ne soient souvent d'aucune utilité sensible, en juge bien.

S'il nous est permis de comparer un moment les œuvres de DIEU à nos faibles ouvrages, on peut dire que dans cette machine immense il a arrangé les choses de façon que plusieurs effets s'ensuivent indispensablement, sans être pourtant d'aucune utilité pour nous. Cette période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années paraît tout-à-fait dans ce cas; elle est un effet nécessaire de l'attraction du soleil & de la lune.



Pour se faire une idée nette de ce mouvement périodique de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans, concevons d'abord la terre (*figure 41*) portée annuellement sur son grand axe, A B, parallèle à lui-même autour du soleil. Cet axe porté d'occident en orient, semble toujours dirigé vers cette étoile polaire; la terre dans la moitié de sa course annuelle, c'est-à-dire, si l'on veut, du printems à l'automne, a fait environ quatre-vingt-dix-huit millions de lieues; mais cet espace n'est rien par rapport à l'extrême éloignement de cette étoile, qu'elle regarderait toujours également, si cet axe de la terre était toujours dans le même sens A B, que vous le voyez. Mais cet axe ne persiste pas dans cette position; & au bout d'un très-grand nombre d'années, cet axe conçu sur cette ligne de l'écliptique, n'est plus dans la situation A B. Il ne regarde plus son mouvement de parallélisme; il n'est plus dirigé vers

cette étoile polaire. Cette différente direction n'est presque rien par rapport à l'immense étendue des cieux ; mais c'est beaucoup par rapport au mouvement de notre pole.



Imaginez donc ce petit globe de la terre faisant sa très-petite révolution d'environ cent quatre-vingt-dix-huit millions de lieues, qui n'est qu'un point, dans l'espace immense rempli d'étoile fixes. Son pole qui répond à cette étoile polaire en P (*figure 42*), au bout de soixante-douze ans sera éloigné d'un degré. Dans six mille cinq cents ans ce pole regardera l'étoile T, & au bout d'environ treize mille ans répondra à l'étoile qui est en Z ; successivement notre axe de Z ira en ſ & retournera en P ; de façon qu'au bout de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans ou à-peu-près, nous aurons la même étoile polaire qu'aujourd'hui.

Après avoir exposé la figure de cette révolution de notre axe, il sera aisé d'en connaître la raison physique. Souvenons-nous qu'en parlant des inégalités du cours de la lune, *Newton* a démontré qu'elles dépendent toutes de l'attraction du soleil & de la terre combinées ensemble. C'est cette attraction, cette gravitation, qui change continuellement la position de la lune, comme on l'a déjà vu au chapitre VI ; réciproquement l'attraction du soleil & celle de la lune agissant sur la terre, changent continuellement la position de notre globe. Ne perdons pas de vue que la terre est beaucoup plus haute à l'équateur que vers les poles. Imaginez (*figure 43*) la terre T, la lune en L, le soleil en S. Si la terre & la lune tournaient toujours dans le plan de l'équateur, il est constant que cette

élévation des terres D E, ferait toujours également attirée; mais quand la terre n'eſt pas dans les équinoxes, cette partie

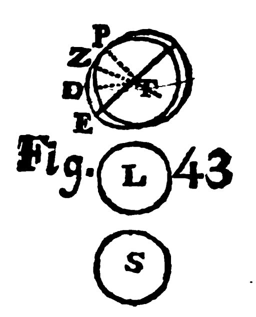


Fig. 43

élevée, E, par exemple, eſt attirée par le ſoleil & par la lune; que je ſuppoſe en cette ſituation. Alors il arrive ce qui doit arriver à une boule, qui chargée inégalement, roulerait ſur un plan; elle vacillerait, elle inclinerait. Concevez cette partie D tombée vers E par l'attraction du ſoleil; elle ne peut aller de D en E, qu'en même tems le pole terreſte P ne change de ſituation, & n'aille de P en Z; mais ce pole ne peut tomber de P en Z, que l'équateur de la terre ne réponde à une autre partie du ciel qu'à celle à qui il répondait auparavant; ainſi les points de l'équinoxe & du ſolſtice répondent ſucceſſivement, au bout de ſoixante-douze ans, à un degré différent dans le ciel; ainſi l'équinoxe arrivait du tems d'*Hipparque*, autrefois quand le ſoleil paraiſſait être dans le premier point du bélier, c'eſt-à-dire, quand la terre entrait réellement dans la balance, ſigne oppoſé au bélier, & ce même équinoxe arrive de nos jours quand le ſoleil paraît être dans le taureau, c'eſt-à-dire, quand la terre eſt dans le ſcorpion, ſigne oppoſée au taureau. Par-là, toutes les conſtellations ont changé de place; le taureau ſe trouve où était le bélier, les gémeaux ſont où était le taureau.

Cette gravitation, qui eſt l'unique cauſe de la révolution de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans dans notre globe, eſt auſſi la cauſe de la révolution lunaire de dix-neuf ans, qu'on appelle *le cicle lunaire*, & de la révolution des apſides de la lune en neuf ans. Il arrive à la lune, tournant autour de la terre, préciſément la même choſe qu'à cette élévation de notre

globe vers l'équateur ; de ſorte qu'on peut conſidérer la lune comme ſi c'était une élévation, un anneau tenant à la terre ; & on peut pareillement conſidérer cette éminence de l'équateur, comme un anneau de pluſieurs lunes.

On ſent bien que le ſoleil doit avoir plus de part que la lune à ce mouvement de la terre, qui fait la préceſſion des équinoxes. L'action du ſoleil eſt à celle de la lune en ce cas préciſément comme celle de la lune eſt à celle du ſoleil dans les marées.

Le lecteur ſoupçonne, ſans doute, que puiſque les mers ſe ſoulèvent à l'équateur, le ſoleil & la lune, qui agiſſent ſur cet équateur, agiſſent plus ſenſiblement ſur les marées. Le ſoleil contribue comme trois à-peu-près à ce mouvement de la préceſſion des équinoxes, & la lune comme un. Dans les marées, au contraire, le ſoleil n'agit que comme un, & la lune comme trois ; calcul étonnant réſervé à notre ſiècle, & accord parfait des loix de la gravitation que toute la nature conſpire à démontrer.

CHAPITRE ONZIÈME.

DU FLUX ET DU REFLUX. QUE CE PHÉNOMÈNE EST UNE SUITE NÉCESSAIRE DE LA GRAVITATION.

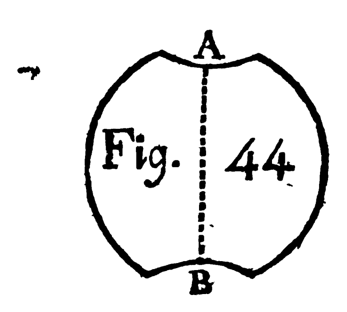
Les prétendus tourbillons ne peuvent être la cauſe des marées. Preuve. La gravitation eſt la ſeule cauſe évidente des marées.

SI les tourbillons de matière ſubtile ont jamais eu quelque air de vraiſemblance en leur faveur, c'eſt dans le flux & le reflux de l'océan. Que les eaux s'enfoncent ſous les tropiques, quand elles s'élèvent vers les poles, c'eſt que l'air, dit-on, les preſſe ſous les tropiques. Mais pourquoi l'air y preſſe-t-il plus qu'ailleurs ? C'eſt qu'il eſt lui-même plus preſſé, c'eſt que le chemin de la matière ſubtile eſt rétréci par le paſſage de la lune. Le comble à cette vraiſemblance était encore, que les marées ſont plus hautes à la nouvelle & pleine

lune qu'aux quadratures, & qu'enfin le retour des marées à chaque méridien suit à-peu-près le retour de la lune à chaque méridien. Ce qui paraît si vraisemblable, est pourtant en effet très-impossible. On a déjà fait voir que ce tourbillon de matière subtile ne peut subsister; mais quand même il existerait malgré toutes les contradictions qui l'anéantissent, il ne pourrait en aucune manière causer les marées.

1°. Dans la supposition de ce prétendu tourbillon de matière subtile, toutes les lignes presseraient vers le centre de notre globe également; ainsi la lune devrait presser également dans ses quartiers & dans son plein, supposé qu'elle pressât. Ainsi il n'y aurait point de marée.

2°. Par une aussi forte raison, aucun corps entraîné par un fluide quelconque, ne peut certainement presser ce fluide plus que ne ferait un pareil volume de ce fluide; un corps en équilibre dans l'eau, tient lieu d'un pareil volume d'eau. Qu'on mette dans un vivier cent pieds cubiques d'eau de plus, ou bien cent poissons nageans entre deux eaux, chacun d'un pied cubique, ou qu'on mette un seul poisson avec quatre-vingt-dix neuf pieds d'eau de plus dans le vivier, cela est absolument égal; le fond du vivier n'en sera ni plus ni moins chargé dans aucun de ces cas; ainsi, qu'il y eût une lune au-dessus de nos mers, ou cent lunes, cela est absolument égal dans le système imaginaire des tourbillons & du plein; aucune de ces lunes ne doit être considérée que comme une égale quantité de matière fluide.

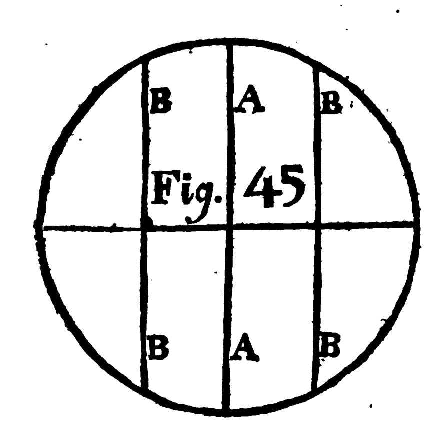


3°. Le flux arrive dans la circonférence de l'océan sous un même méridien en même tems dans les points opposés; la mer (*figure 44*) s'enfonce à la fois en A & en B. Or sup-

posé que la lune pût presser le prétendu torrent de matière subtile sur l'océan A, les eaux alors s'éléveraient en B, au lieu de s'enfoncer; car la pesanteur vers le centre dans ce systême est l'effet de la prétendue matière subtile. Or ce fluide imaginaire, pressant en A les eaux sur la terre, doit élever les eaux sur lesquelles elle presse moins; or sur quelles eaux pressera-t-elle moins que sur B? Que veut-on dire, quand on prétend que B s'enfonce aussi par le contre-coup? Depuis quand, lorsqu'on frappe sur un côté d'un corps quel qu'il puisse être, enfonce-t-on en dedans le côté opposé? Pressez une vessie assez remplie d'air, s'enfoncera-t-elle aussi à un bout, quand vous l'enfoncerez à l'autre? ne s'élevera-t-elle pas au contraire par le bout opposé au côté frappé?

4°. Si cette pression chimérique avait lieu, l'air pressé sous les tropiques ne ferait-il pas alors monter le mercure dans le baromètre? Mais, au contraire, le mercure est toujours un peu plus bas dans la zone torride que vers les poles. Ce qui paraissait si vraisemblable devient donc impossible à l'examen.

La gravitation, ce principe si reconnu, si démontré, cette force si inhérente dans tous les corps, se déploie ici d'une manière bien sensible: elle est la cause évidente de toutes les marées; ceci sera bien facile à comprendre. La terre tourne sur elle-même; les eaux qui l'entourent tournent avec elle; le grand cercle de tout sphéroïde tournant sur son axe est celui qui a le plus de mouvement; la force centrifuge augmente à mesure que ce cercle est grand. Ce cercle A (*figure 45*)



éprouve plus de force centrifuge que les cercles B; les eaux de la mer s'élèvent donc vers l'équateur par cette seule force centrifuge; & non-seulement les eaux, mais les terres qui sont vers l'équateur, sont élevées aussi nécessairement.

Cette force centrifuge emporterait toutes les parties de la terre & de la mer, si la force centripète son antagoniste ne les attirait vers le centre de la terre; or toute mer qui est au-delà des tropiques vers les poles, ayant moins de force centrifuge, parce qu'elle tourne dans un bien plus petit cercle, elle obéit davantage à la force centripète; elle gravite donc plus vers la terre; elle presse cette mer océane qui s'étend vers l'équateur, & contribue encore un peu, par cette pression, à l'élévation de la mer sous la ligne. Voilà l'état où est l'océan, par la seule combinaison des forces centrales. Maintenant, que doit-il arriver par l'attraction de la lune & du soleil? Cette élévation constante des eaux entre les tropiques doit encore augmenter, si cette élévation se trouve vis-à-vis quelque globe qui l'attire. Or la région des tropiques de notre terre, est toujours sous le soleil & sous la lune; donc l'élévation du soleil & de la lune doit faire quelque effet sur ces tropiques.

1. Si le soleil & la lune exercent une action sur ces eaux qui sont en ces régions, cette action doit être plus grande dans le tems où la lune se trouve plus vis-à-vis du soleil, c'est-à-dire, en opposition & en conjonction, en pleine & nouvelle lune, que dans les quartiers; car dans les quartiers, étant plus oblique au soleil, elle doit agir d'un côté, quand le soleil agit de l'autre; leurs actions doivent se nuire, & l'une doit diminuer l'autre; aussi les marées sont-elles plus hautes dans les syzygées que dans les quadratures.

2. La lune étant nouvelle, se trouvant du même côté que le soleil, doit agir d'autant plus sur la terre, qu'elle l'attire à-peu-près dans le même sens que le soleil l'attire. Les marées doivent donc être un peu plus fortes, toutes choses égales, dans la conjonction que dans l'opposition: & c'est ce que l'on éprouve.

3. Les plus hautes marées de l'année doivent arriver aux équinoxes, & être plus hautes dans la nouvelle lune que dans

la pleine. Tirez (*figure 46*) une ligne du soleil passant près de la lune L, & arrivant sur l'équateur de la terre. L'équateur AQ, est attiré presque dans la même ligne par ces globes;

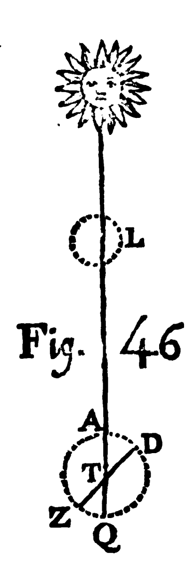


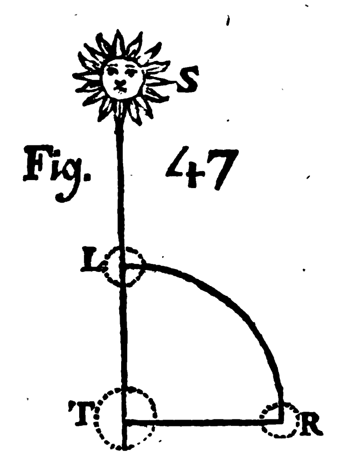
Fig. 46

les eaux doivent s'élever plus qu'en tout autre tems; & comme elles ne peuvent s'élever que par degrés, leur plus grande élévation n'est pas précisément au moment de l'équinoxe, mais un jour ou deux après en DZ.

4. Si par ces loix les marées de la nouvelle lune à l'équinoxe sont les plus hautes de l'année, les marées dans les quadratures après l'équinoxe doivent être les plus basses de l'année; car le soleil est encore à-peu-près sur l'équateur; mais la lune s'en trouve alors fort loin, comme vous le voyez Car la lune L, (*figure 47*) en huit jours sera vers R. Alors il arrive à l'océan la même chose qu'à un poids tiré par deux puissances agissant perpendiculairement à la fois sur lui, & qui n'agissent plus qu'obliquement; ces deux puissances n'ont plus la même force, le soleil n'ajoute plus à la lune le pouvoir qu'il y ajoutait, quand la lune, la terre & le soleil étaient presque dans la même perpendiculaire.

5. Par les mêmes loix nous devons avoir des marées plus fortes immédiatement avant l'équinoxe du printems qu'après;

& au contraire, plus fortes immédiatement après l'équinoxe d'automne qu'avant. Car si l'action du soleil aux équinoxes ajoute à l'action de la lune, le soleil doit d'autant plus ajou-



ter d'action que nous serons plus près de lui; or nous sommes plus près du soleil avant le vingt & un Mars à l'équinoxe qu'après; & nous sommes au contraire plus près du soleil après le vingt & un Septembre qu'avant ce tems; donc les plus hautes marées, année commune, doivent arriver avant l'équinoxe du printems, & après celui d'automne, comme l'expérience le confirme.

Ayant prouvé que le soleil conspire avec la lune aux élévations de la mer, il faut savoir qu'elle quantité de concours il y apporte. *Newton* & d'autres ont calculé, que l'élévation moyenne dans le milieu de l'océan est douze pieds; le soleil en élève deux & un quart, & la lune huit & trois quarts.

Au reste, ces marées de la mer océane semblent être, aussi bien que la précession des équinoxes, & que la période de la terre en vingt-cinq mille neuf cents ans, un effet nécessaire des loix de la gravitation, sans que la cause finale en puisse être assignée; car de dire, avec tant d'auteurs, que Dieu nous donne les marées pour la commodité de notre commerce, c'est oublier que les hommes ne commercent au loin par l'océan, que depuis deux cent cinquante ans; c'est hasarder beaucoup encore, que de dire, que le flux & le reflux rendent les ports plus avantageux; & quand il serait vrai que les marées de l'océan

fussent utiles au commerce, doit-on dire que DIEU les envoie dans cette vue ? Combien la terre & les mers ont-elles subsisté de siècles avant que nous fissions servir la navigation à nos nouveaux besoins ? « Quoi, disait un philosophe ingénieux, parce qu'au » bout d'un nombre prodigieux d'années, les besicles ont été enfin » inventées, doit-on dire que DIEU a fait nos nez pour porter des » lunettes » ? Les mêmes auteurs assurent aussi que le flux & le reflux sont ordonnés de DIEU, de peur que la mer ne croupisse, & ne se corrompe : ils oublient encore que la Méditerranée ne croupit point, quoiqu'elle n'ait point de marée. Quand on ose assigner ainsi les raisons de tout ce que DIEU a fait, on tombe dans d'étranges erreurs. Ceux qui se bornent à calculer, à peser, à mesurer, se trompent souvent eux-mêmes : que sera-ce de ceux qui ne veulent que deviner.

On ne poussera pas ici plus loin les recherches sur la gravitation. Cette doctrine était encore toute nouvelle en France, quand l'auteur l'exposa en 1736. Elle ne l'est plus ; il faut se conformer au tems. Plus les hommes sont devenus éclairés, moins il faut écrire.

CHAPITRE DOUZIÈME.

CONCLUSION.

CONCLUONS en prenant ici la substance de tout ce nous avons dit dans cet ouvrage :

1. Qu'il y a un pouvoir actif, qui imprime à tous les corps une tendance les uns vers les autres.

2. Que par rapport aux globes célestes, ce pouvoir agit en raison renversée des quarrés des distances au centre du mouvement, & en raison directe des masses ; & on appelle ce pouvoir *attraction* par rapport au centre, & *gravitation* par rapport aux corps qui gravitent vers ce centre.

3. Que ce même pouvoir fait descendre les mobiles sur notre terre, en tendant vers le centre.

4. Que la même cause agit entre la lumière & les corps,

comme nous l'avons vu ſans qu'on ſache en quelle proportion.

A l'égard de la cauſe de ce pouvoir, ſi inutilement recherchée & par *Newton* & par tous ceux qui l'ont ſuivi, que peut-on faire de mieux que de traduire ici ce que *Newton* dit à la dernière page de ſes *Principes ?* Voici comme il s'explique en phyſicien auſſi ſub me qu'il eſt géomètre profond. « J'ai juſqu'ici montré la force » d la gravitation par les phénomènes céleſtes & par ceux de la » mer; mais je n'en ai nulle part aſſigné la cauſe. Cette force vient » d'un pouvoir qui pénètre au centre du ſoleil & des planètes, ſans » rien perdre de ſon activité, & qui agit, non pas ſelon la quan- » tité des ſuperficies des particules de matière, comme font les » cauſes méchaniques, mais ſelon la quantité de matière ſolide; » & ſon action s'étend à des diſtances immenſes, diminuant tou- » jours exactement ſelon le quarré des diſtances, &c. » C'eſt dire bien nettement, bien expreſſément, que l'attraction eſt un principe, qui n'eſt point méchanique. Et quelques lignes après il dit : « Je ne fais point d'hypothèſes, *Hypotheſes non fingo.* Car » ce qui ne ſe déduit point des phénomènes eſt une hypothèſe; » & les hypothèſes, ſoit métaphyſiques, ſoit phyſiques, ſoit » des ſuppoſitions de qualités occultes, ſoit des ſuppoſitions » de méchaniques, n'ont point lieu dans la philoſophie expérimen- » tale ».

Je ne dis pas que ce principe de la gravitation ſoit le ſeul reſſort de la phyſique; il y a probablement bien d'autres ſecrets que nous n'avons point arrachés à la nature, & qui conſpirent avec la gravitation à entretenir l'ordre de l'univers. La gravitation, par exemple, ne rend raiſon ni de la rotation des planètes ſur leurs propres centres, ni de la détermination de leurs orbes en un ſens plutôt qu'en un autre, ni des effets ſurprenans de l'élaſticité, de l'électricité, du magnétiſme. Il viendra un tems, peut-être, où l'on aura un amas aſſez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaiſſons. Nous ne ſommes encore qu'au bord d'un océan immenſe. Que de choſes reſtent à découvrir! mais auſſi que de choſes ſont à jamais hors de la ſphère de nos connaiſſances!

SONGE DE PLATON.

PLATON rêvait beaucoup, & on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, & qu'en punition de ses fautes, elle fut divisée en mâle & femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, & la veille du dormir, & qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ces songes, qui n'est pas un des moins intéressans. Il lui sembla que le grand *Démiurgos*, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'espace infini de globes innombrables, voulut éprouver la science des génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il donna à chacun d'entr'eux un petit morceau de matière à arranger, à-peu-près comme *Phidias* & *Zeuxis* auraient donnée des statues & des tableaux à faire à leurs disciples; s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre*; & l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il pensait avoir subjugué l'envie, & attendait des éloges, même de ses confrères; il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux qui était un fort mauvais plaisant, lui dit : « Vraiment vous avez bien opéré : vous avez séparé votre » monde en deux, & vous avez mis un grand espace d'eau » entre les deux hémisphères, afin qu'il n'y eût point de com» munication de l'un à l'autre. On gélera de froid sous vos » deux poles, on mourra de chaud sous votre ligne équino» xiale. Vous avez prudemment établi de grands déserts de » sable, pour que les passans y mourussent de faim & de soif.

» Je suis assez content de vos moutons, de vos vaches & » de vos poules; mais franchement je ne le suis pas trop de » vos serpens & de vos araignées. Vos oignons & vos arti- » chaux sont de très-bonnes choses; mais je ne vois pas quelle » a été votre idée en couvrant la terre de tant de plantes » venimeuses, à moins que vous n'ayez eu le dessein d'em- » poisonner ses habitans. Il me paraît d'ailleurs que vous avez » formé une trentaine d'espèces de singes, beaucoup plus d'es- » pèces de chiens, & seulement quatre ou cinq espèces d'hom- » mes : il est vrai que vous avez donné à ce dernier animal » ce que vous appellez *la raison*, mais en conscience cette » raison-là est trop ridicule, & approche trop de la folie; » il me paraît d'ailleurs que vous ne faites pas grand cas de » cet animal à deux pieds, puisque vous lui avez donné tant » d'ennemis, & si peu de défense; tant de maladies, & si peu » de remèdes; tant de passions, & si peu de sagesse. Vous » ne voulez pas apparemment qu'il reste beaucoup de ces » animaux-là sur terre; car sans compter les dangers auxquels » vous les exposez, vous avez si bien fait votre compte, qu'un » jour la petite vérole emportera tous les ans régulièrement la » dixième partie de cette espèce, & que la sœur de cette pe- » tite vérole empoisonnera la source de la vie dans les neuf par- » ties qui resteront; & comme si ce n'était pas encore assez, vous » avez tellement disposé les choses, que la moitié des survivans » sera occupée à plaider, & l'autre à se tuer; ils vous auront sans » doute beaucoup d'obligation, & vous avez fait là un beau chef- » d'œuvre ».

Démogorgon rougit; il sentait bien qu'il y avait du mal moral & du mal physique dans son affaire; mais il soutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. « Il est aisé de critiquer, » dit-il; mais pensez-vous qu'il soit si facile de faire un ani- » mal qui soit toujours raisonnable, qui soit libre, & qui » n'abuse jamais de sa liberté ? Pensez-vous que quand on a » neuf à dix mille plantes à faire provigner, on puisse si aisé- » ment empêcher que quelques-unes de ces plantes n'aient » des qualités nuisibles ? Vous imaginez-vous qu'avec une » certaine quantité d'eau, de sable, de fange & de feu, on » puisse n'avoir ni mer ni désert ? Vous venez, monsieur le

» rieur, d'arranger la planète de *Mars* : nous verrons comment » vous vous en êtes tiré, avec vos deux grandes bandes, & quel » bel effet font vos nuits sans lune. Nous verrons s'il n'y a chez vos » gens ni folie ni maladie».

En effet les génies examinèrent *Mars*, & on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie, qui avait paîtri *Saturne*, ne fut pas épargné : ses confrères les fabricateurs de *Jupiter*, de *Mercure*, de *Vénus*, eurent chacun des reproches à essuyer.

On écrivit de gros volumes & des brochures ; on dit des bons mots ; on fit des chansons ; on se donna des ridicules ; les partis s'aigrirent : enfin l'éternel *Démiurgos* leur imposa silence à tous : « Vous avez fait, leur dit-il, du bon & du mauvais, parce que » vous avez beaucoup d'intelligence, & que vous êtes impar- » faits : vos œuvres dureront seulement quelques centaines de mil- » lions d'années ; après quoi étant plus instruits, vous ferez mieux ; » il n'appartient qu'à moi de faire des choses parfaites & immor- » telles ».

Voilà ce que *Platon* enseignait à ses disciples. Quand il eut cessé de parler, l'un d'eux lui dit : *Et puis vous vous réveillâtes ?*

LETTRE DE L'AUTEUR

*à M. de s'*GRAVESANDE, *professeur de mathématique.*

JE vous remercie, monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer, de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, & je serai délivré d'un grand embarras ; car moi qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, & ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *Sta Sol*. Depuis *Josué*, personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, & celui de tous les

philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court; mais peu de raison & beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru, que *Pascal* n'avait jetté ses idées sur le papier, que pour les revoir & en rejetter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que *Pascal* aimait toutes ses idées, & qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il savait, que les éditeurs eux mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Molets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même; il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le *Recueil de Littératures*.

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal*, parlent avec une autorité despotique; les ignorans & les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant la dernière année de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise. Faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme; mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mêlanges de *Leibnitz*, que la mélancolie égara sur la fin la raison de *Pascal;* il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humilante, que la fièvre & la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amérement contre moi; mais il prend le change en tout, & principalement sur l'état de la question.

Le fonds de mes petites remarques sur le *Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne; & qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre

dre. *Platon* s'y était jadis caffé le nez. Comment pouvait-il favoir, que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux ? qu'ils avaient eu de belles ailes, & qu'ils avaient fait des enfans fans femmes ?

Tous ceux qui fe font fervis de la phyfique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines montagnes, *difaient-ils*, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs fans iffue ? Ce font des débris d'un globe maudit. Mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient néceffaires pour nous donner des rivières & des mines, & que ce font les perfections d'un monde béni. De même mon cenfeur affure, que notre vie eft fort raccourcie en comparaifon de celle des corbeaux & des cerfs ; il a entendu dire à fa nourrice, que les cerfs vivent trois cents ans, & les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Héfiode* lui avait fait auffi apparemment le même conte. Mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chaffeur, il faura, que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme eft de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie ; & quand mon critique me montrera un corbeau, qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* & madame de *Chanclos*, il me fera plaifir.

C'eft une étrange rage que celle de quelques meffieurs, qui veulent abfolument que nous foyons miférables. Je n'aime point un charlatan, qui veut me faire accroire que je fuis malade, pour me vendre fes pilules. Garde ta drogue, mon ami, & laiffe-moi ma fanté. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, & que je ne veux point de ton orviétan ? Cet homme m'en dit de très-groffières, felon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne font pas. Il a été déterrer je ne fais quel journal, je ne fais quelles lettres *fur la nature de l'ame*, que je n'ai jamais écrites, & qu'un libraire a toujours mifes fous mon nom à bon compte, auffi bien que beaucoup d'autres chofes, que je ne lis point. Mais puifque cet homme les lit, il devait voir, qu'il eft évident, que ces lettres *fur la nature de l'ame* ne font point de moi, & qu'il y a des pages entières copiées mot-à-mot de ce que j'ai

autrefois écrit fur *Locke*. Il eft clair, qu'elles font de quelqu'un qui m'a volé: mais je ne vole point ainfi, quelque pauvre que je puiffe être.

Mon docteur fe tue à prouver, que l'ame eft fpirituelle. Je veux croire, que la fienne l'eft; mais en vérité fes raifons le font fort peu. Il veut donner des foufflets à *Locke* fur ma joue, parce que *Locke* a dit, que DIEU était affez puiffant pour faire penfer un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, & plus je voudrais que tous ces meffieurs l'étudiaffent. Il me femble, qu'il a fait comme *Augufte*, qui donna un édit *de coercendo intra fines Imperio.* Locke a refferré l'empire de la fcience pour l'affermir. Qu'eft-ce que l'ame? Je n'en fais rien. Qu'eft-ce que la matière? Je n'en fais rien. Voilà *Jofeph Godefroy Leibnitz*, qui a découvert, que la matière eft un affemblage de monades. Soit. Je ne le comprens pas, ni lui non plus. Eh bien! mon ame fera une monade; ne me voilà-t-il pas bien inftruit? Je vais vous prouver, que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaifir; j'ai tout auffi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la HENRIADE que pour cela. Mais mon homme fe croit bien plus fûr de l'immortalité par fes argumens, que moi par ma *Henriade.*

Vanitas vanitatum, & metaphyfica vanitas.

Nous fommes faits pour compter, mefurer, pefer; voilà ce qu'a fait *Newton*; voilà ce que vous faites, avec monfieur *Mufchembroek*. Mais pour les premiers principes des chofes, nous n'en favons pas plus qu'*Epiftemon* & maître *Editue.*

Les philofophes qui font des fyftêmes fur la fecrette conftruction de l'univers, font comme nos voyageurs, qui vont à Conftantinople, & qui parlent du ferrail: ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent favoir ce que fait le fultan avec fes favorites. Adieu, monfieur; fi quelqu'un voit un peu, c'eft vous; mais je tiens mon cenfeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être auffi; mais je fuis un *Quinze-vingt* de Paris, & lui un aveugle de province. Je ne fuis pas affez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, & vous favez combien mon cœur eft fenfible à votre amitié. Je fuis, &c.

A Cirey, le 1 de Juin 1741.

RÉPONSE

A MONSIEUR MARTIN KAHLE,

PROFESSEUR ET DOYEN DES PHILOSOPHES DE GOTTINGEN,

au ſujet des queſtions métaphyſiques ci-deſſus.

MONSIEUR LE DOYEN,

JE ſuis bien-aiſe d'apprendre au public, que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejettez, page 17, la preuve de l'exiſtence de DIEU tirée des cauſes finales. Si vous aviez raiſonné ainſi à Rome, le révérend père jacobin, maître du ſacré palais, vous aurait mis à l'inquiſition: Si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait cenſurer votre propoſition par la ſacrée faculté: Si contre un enthouſiaſte, il vous eût dit des injures, &c. &c.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthouſiaſte. Je vous laiſſe dans votre opinion, & je demeure dans la mienne. Je ſerai toujours perſuadé, qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un DIEU. Je ſouhaite, que vous vous entendiez vous-même ſur ce que vous dites de l'eſpace & de la durée, & de la néceſſité de la matière, & des monades, & de l'harmonie préétablie; & je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'eſt pas une petite affaire en métaphyſique.

Vous citez à propos de l'eſpace, & de l'infini, la *Médée* de *Sénèque*, les *Philippiques* de *Cicéron*, les *Métamorphoſes* d'*Ovide*, des vers du duc de *Buckingham*, de *Gombaud*, de *Régnier*, de *Rapin*, &c. J'ai à vous dire, monſieur, que je ſais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, & que s'il s'agiſſait de vers, nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une queſtion

métaphysique, fussent-ils de *Lucrèce*, ou du cardinal de *Polignac*. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie; & pour citer des vers:

> Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
> Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très-obligé.

J'attends vos raisonnemens, vos vers, vos invectives, & je vous proteste du meilleur de mon cœur, que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, &c.

COURTE RÉPONSE

AUX

LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos, que *Newton* appelle *rem prorsùs substantialem*; mais je vis, que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs distances, faisaient encore des ennemis. Je m'apperçois, que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs Allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvemens par $m + v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes & de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis long-tems dans cette science, qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire, *amour de la sagesse*.

Il eſt vrai, qu'une perſonne infiniment reſpectable à tous égards, & qui a beaucoup de ſortes d'eſprits, a daigné en employer une à éclaircir & à orner le ſyſtême de *Leibnitz*; elle s'eſt amuſée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaſte & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raiſon : c'eſt qu'elle-même n'y croyait guères; & c'eſt ce qui arrive ſouvent entre ceux qui s'imaginent vouloir perſuader, & ceux qui s'efforcent de ſe laiſſer perſuader.

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans l'idée que les ſyſtêmes de métaphyſique ſont pour les philoſophes, ce que les romans ſont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finiſſent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reſte pour l'éternité, & les fantômes métaphyſiques paſſent comme des rêves de malades.

Lorſque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la conſolation de voir le grand *Newton*, qui touchait à ſa fin. Le fameux curé de Saint James, *Samuel Clarke*, l'ami, le diſciple & le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques inſtructions ſur cette partie de la philoſophie, qui veut s'élever au-deſſus du calcul & des ſens. Je ne trouvai pas à la vérité cette anatomie circonſpecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle, avec lequel marchait le modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin & le trouvant; enfin cette timidité ſavante, qui arrêtait *Locke* ſur le bord des abîmes. *Clarke* ſautait dans l'abîme, & j'oſai croire l'y ſuivre. Un jour, plein de ces grandes recherches, qui charment l'eſprit par leur immenſité, je dis à un membre très-éclairé de la ſociété : *Monſieur Clarke eſt un bien plus grand métaphyſicien que M. Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement; c'eſt comme ſi vous diſiez, que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponſe me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis oſé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphyſique, & j'ai vu, qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi, quand je dis à M. de s'Graveſande; *Vanitas vanitatum, & metaphyſica vanitas*, il me répondit, *Je ſuis bien fâché que vous ayez raiſon.*

Le père *Mallebranche*, dans ſa *Recherche de la vérité*, ne concevant rien de beau, rien d'utile, que ſon ſyſtême, s'ex-

prime ainsi ; « Les hommes ne sont pas faits pour considérer des » moucherons ; & on n'approuve pas la peine, que quelques » personnes se sont donnée de nous apprendre, comment sont » faits certains insectes, les transformations des vers, &c. Il » est permis de s'amuser à cela, quand on n'a rien à faire, & » pour se divertir ». Cependant *cet amusement à cela pour se divertir*, nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet *amusement à cela* a développé un nouvel univers en petit, & des variétés infinies de sagesse & de puissance ; tandis qu'en quarante ans d'études le père *Mallebranche* a trouvé *que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous, & que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* savait douter ; & là-dessus on s'écrie ; Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons de science certaine, que l'ame est je ne sais quoi destiné nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées, dans le tems que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre ; comme lorsqu'un homme prêche, & que l'autre fait des gestes ; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons, que la matière est composée d'êtres, qui ne sont pas matière, & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses, qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; & cela s'appelle *le système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté & de la nécessité ; nous entendons très-bien, *comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, & qui voyent un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur, qui vous dit d'un ton magistral & ironique : « Vous errez, vous ne savez pas, qu'on a dé» couvert depuis peu que *ce qui est, est possible, & que tout* » *ce qui est possible, n'est pas actuel* ; & *que tout ce qui est actuel*

» *est possible; & que les essences des choses ne changent pas* ». Ah plût-à-Dieu que l'essence des docteurs changeât! Eh bien, vous nous apprenez donc, qu'il y a des essences; & moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends, que jamais homme sur la terre n'a su & ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie & du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations, comme elle a la gravitation; si, &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît, que ce n'est qu'une dispute de mots; & je suis fâché, qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on compte comme l'on voudra $m \times v$, ou bien $m \times v^2$, rien ne changera dans la méchanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; & cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encore, qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables, que *Milton* nous représente dévorés d'ennuis, de rage, d'inquiétude, de douleurs, & raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens?

» Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
» On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
» Entourés de torrens de bitume & de flâme,
» Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'ame,
» Sonder les profondeurs de la fatalité,
» Et de la prévoyance, & de la liberté.
» Ils creusent vainement dans cet abîme immense.

. . . . and reason'd high
Of providence fore knowledge will, and fate:
Fix't fate, free will, fore knowledge absolute:
And found non end, &c.

LETTRE

SUR

ROGER BACON.

Vous croyez, monsieur, que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand-homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours, que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous? Ce monde-ci a été longtems semblable aux petites-maisons, dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le Saint-Esprit; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses, qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit, que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler: & cela dans un tems, où les scholastiques respectaient *Aristote*, beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *Saint-Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la poétique, la rhétorique & la logique d'*Aristote?* Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément, qu'*Aristote* était un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique, & qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit: *La lumière fait par voie de multiplication son espèce lumineuse, & cette action est appellée univoque & conforme à l'agent; il y a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre* la chaleur, *& la chaleur la putréfaction.*

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit, qu'on peut prolonger sa vie avec

avec du ſperma ceti, de l'aloès, & de la chair de dragon, mais qu'on peut ſe rendre immortel avec la pierre philoſophale. Vous penſez bien, qu'avec ces beaux ſecrets il poſſédait encore tous ceux de l'aſtrologie judiciaire ſans exception : auſſi aſſure-t-il bien poſitivement dans ſon *Opus majus*, que la tête de l'homme eſt ſoumiſe aux influences du bélier, ſon cou à celles du taureau, & ſes bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choſes par l'expérience, & il loue beaucoup un grand aſtrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre ſur la jambe d'un malade, parce que le ſoleil était alors dans le ſigne du verſeau, & que le verſeau eſt mortel pour les jambes, ſur leſquelles on applique des emplâtres.

C'eſt une opinion aſſez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il eſt certain, que de ſon tems on était ſur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'eſprit d'invention eſt de tous les tems, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les eſprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus inſenſés préjugés, ont beau n'avoir pas le ſens commun, il ſe trouve toujours des hommes obſcurs, des artiſtes animés d'un inſtinct ſupérieur, qui inventent des choſes admirables, ſur leſquelles enſuite les ſavans raiſonnent.

Voici mot à mot ce fameux paſſage de *Roger Bacon* touchant la poudre à canon; il ſe trouve dans ſon *Opus majus*, page 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'eteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux, dont l'explosion fait tant de bruit, que ſi on les allumait ſubitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le ſoutenir : les éclats du tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'eſt par de tels artifices, que* Gédéon *jetta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du ſalpêtre avec force dans une petite balle de la groſſeur d'un pouce. On la fait crever avec un bruit ſi violent qu'il ſurpaſſe le rugiſſement du tonnerre ; & il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu*

que celle de la foudre. Il paraît évidemment que *Roger Bacon* ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connût pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son tems commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental*.

Cependant malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle, me direz-vous ? c'était celui du gouvernement féodal, & des scholastiques. Figurez-vous les Samoyèdes & les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne* ; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique, & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant, que ce qui est dans l'Arabe *Alhazen*. Car dans ces tems-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation : mais le docteur était Arabe ou Juif.

Transportez ce *Bacon* au tems où nous vivons, il serait sans doute un très-grand homme. C'était de l'or encrouté de toutes les ordures du tems où il vivait : cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

SUR L'ANTI-LUCRÈCE

DE MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorsqu'il m'en lut le premier chant. Je suis encore étonné, qu'au milieu des dissipations du monde, & des épines des affaires, il ait pu écrire un si long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il me semble, qu'il réunit souvent la force de *Lucrèce* & l'élégance de *Virgile*. Je l'admire, sur-tout, dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles.

Il est vrai, que son *Anti-Lucrèce* est peut-être trop diffus & trop peu varié ; mais ce n'est pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'est comme philosophe. Il me paraît qu'une aussi belle ame que la sienne devait rendre plus de justice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais physicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enseigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la justice, vertus que son exemple enseignait encore mieux.

Voici comme ce grand homme est apostrophé dans l'*Anti-Lucrèce*,

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam sitiens, quid religio tibi sancta nocebat,
Aspera quippe nimis visa est. Asperrima certè,
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpæ, solisque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum fæcem poteras devotaque fureis
Corpora, &c.

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si je l'ose dire, un peu de force.

Ah! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejetter au sein de l'innocence
Un DIEU, qui nous la donne, & qui la récompense?
Tu le craignais ce DIEU; son règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & professeur du crime,
Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abîme,
Y fit tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal: Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & sainte, je n'aurais pas certainement rejetté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des Dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable, pour adorer des divinités, qu'on faisait naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui comme eux se faisaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu, pour ne pas haïr une religion, qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces Dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémission des plus horribles forfaits. D'un côté je voyais par-tout des hommes insensés souillés de vices, qui cherchaient à se rendre purs devant des Dieux impurs; & de l'autre des fourbes qui se vantaient de justifier les plus pervers, soit en les initiant à des mystères, soit en faisant couler sur eux goutte à goutte le sang des taureaux, soit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injustes entreprises saintement dès qu'on avait trouvé sans tache le foie d'un bélier, ou qu'une femme les cheveux épars & l'œil troublé avait prononcé des paroles, dont elle ni personne ne comprenait le sens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre souillées du sang des victimes humaines que des pontifes barbares sacrifiaient à des Dieux barbares; je me fais bon gré d'avoir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne point se mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées.

Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juſte, aimable, duquel aucune ſociété n'avait à ſe plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour aſſaſſiner en public ceux qui ne penſaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion ſainte, qui vous a nourri, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux Dieux; & ſi j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'eſt ainſi qu'*Epicure* pourrait ſe juſtifier ſur ſon erreur; il pourrait même mériter ſa grace ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, en diſant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naiſſance. J'ai penſé comme tous les premiers légiſlateurs payens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poéſie.

A l'égard de la phyſique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de tems & beaucoup de vers à réfuter la déclinaiſon des atômes, & les autres abſurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'eſt employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Deſcartes?*

Le cardinal de *Polignac* a inſéré dans ſon poëme de très-beaux vers ſur les découvertes de *Newton;* mais il y combat, malheureuſement pour lui, des vérités démontrées. La philoſophie de *Newton* ne ſouffre guères qu'on la diſcute en vers; à peine peut-on la traiter en proſe; elle eſt toute fondée ſur la géométrie. Le génie poëtique ne trouve point là de priſe. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour les approfondir, il faut du calcul, & point de vers.

DISSERTATION

Envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, & traduite par lui-même en français, sur les changemens arrivés dans notre globe, & sur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages.

Il y a des erreurs qui ne sont que pour le peuple : il y en a qui ne sont que pour les philosophes. Peut-être en est-ce une de ce genre, que l'idée où sont tant de physiciens, qu'on voit par toute la terre des témoignages d'un bouleversement général. On a trouvé dans les montagnes de la Hesse une pierre qui paraissait porter l'empreinte d'un turbot, & sur les Alpes un brochet pétrifié : on en conclut, que la mer & les rivières ont coulé tour-à-tour sur les montagnes. Il était plus naturel de soupçonner que ces poissons, apportés par un voyageur, s'étant gâtés, furent jettés, & se pétrifièrent dans la suite des tems ; mais cette idée était trop simple & trop peu systématique. On dit qu'on a découvert une ancre de vaisseau sur une montagne de la Suisse : on ne fait pas réflexion qu'on y a souvent transporté à bras de grands fardeaux, & sur-tout du canon ; qu'on s'est pu servir d'une ancre pour arrêter les fardeaux à quelque fente de rochers ; qu'il est très-vraisemblable qu'on aura pris cette ancre dans les petits ports du lac de Genève ; que peut-être enfin l'histoire de l'ancre est fabuleuse ; & on aime mieux affirmer que c'est l'ancre d'un vaisseau qui fut amarré en Suisse avant le déluge.

La langue d'un chien marin a quelque rapport avec une pierre qu'on nomme *glossopètre* : c'en est assez pour que des physiciens aient assuré que ces pierres sont autant de langues que les chiens marins laissèrent dans les Apennins du tems de *Noé* ; que n'ont-ils dit aussi que les coquilles que l'on appelle *conque de Vénus*, sont en effet la chose même dont elles portent le nom ?

Les reptiles forment presque toujours une spirale, lorsqu'ils

ne font pas en mouvement ; & il n'eſt pas ſurprenant que quand ils ſe pétrifient, la pierre prenne la figure informe d'une volute. Il eſt encore plus naturel qu'il y ait des pierres formées d'elles-mêmes en ſpirales : les Alpes, les Voſges en ſont pleines. Il a plu aux naturaliſtes d'appeller ces pierres des *cornes d'Ammon*. On veut y reconnaître le poiſſon qu'on nomme *Nautilus*, qu'on n'a jamais vu, & qui était produit, dit-on, dans les mers des Indes. Sans trop examiner, ſi ce poiſſon pétrifié eſt un *nautilus* ou une anguille, on conclut que la mer des Indes a inondé long-tems les montagnes de l'Europe.

On a vu auſſi dans des provinces d'Italie, de France, &c. de petits coquillages, qu'on aſſure être originaires de la mer de Syrie. Je ne veux pas conteſter leur origine ; mais ne pourroit-on pas ſe ſouvenir que cette foule innombrable de pélerins & de croiſés qui porta ſon argent dans la Terre ſainte, en rapporta des coquilles ? & aimera-t-on mieux croire que la mer de Joppé & de Sidon eſt venue couvrir la Bourgogne & le Milanais ?

On pourrait encore ſe diſpenſer de croire l'une & l'autre de ces hypothèſes, & penſer avec beaucoup de phyſiciens, que ces coquilles qu'on croit venues de ſi loin, ſont des foſſiles que produit notre terre. On pourrait encore, avec bien plus de vraiſemblance, conjecturer qu'il y a eu autrefois des lacs dans les endroits où l'on voit aujourd'hui des coquilles. Mais quelque opinion, ou quelque erreur qu'on embraſſe, ces coquilles prouvent-elles que tout l'univers a été bouleverſé de fond en comble ?

Les montagnes vers Calais & vers Douvres ſont des roches de craye ; donc autrefois ces montagnes n'étaient point ſéparées par les eaux. Le terrain vers Gibraltar & vers Tanger eſt à-peu-près de la même nature ; donc l'Afrique & l'Europe ſe touchaient, & il n'y avait point de mer Méditerranée. Les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin, ont paru à pluſieurs philoſophes des débris d'un monde qui a changé pluſieurs fois de forme. Cette opinion a été long-tems ſoutenue par toute l'école de *Pythagore*, & par pluſieurs autres. Elles affirmaient, que toute la terre habitable avait été mer autrefois, & que la mer avait long-tems été terre.

On sait qu'*Ovide* ne fait que rapporter le sentiment des physiciens de l'Orient, quand il met dans la bouche de *Pythagore* ces vers latins, dont voici le sens.

Le tems qui donne à tout le mouvement & l'être
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, sur la terre & dans l'air;
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité sauvage.
La mer change son lit, son flux & son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Le Caucase est semé du débris des vaisseaux.
La main lente du tems applanit les montagnes;
Il creuse les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le souverain des tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Voilà quelle était l'opinion des Indiens & de *Pythagore*, & ce n'est pas lui faire tort de la rapporter en vers. Cette opinion a été plus que jamais accréditée par l'inspection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, en Touraine & ailleurs, dans des terrains placés à une assez grande distance de la mer. Il y a en effet apparence qu'ils y ont été déposés dans une longue suite d'années. La mer, qui s'est retirée à quelques lieues de ses anciens rivages, a regagné peu-à-peu sur quelques autres terrains. De cette perte presque insensible, on s'est cru en droit de conclure, qu'elle a long-tems couvert le reste du globe. Fréjus, Narbonne, Ferrare, &c. ne sont plus des ports de mer; la moitié du petit pays de l'Ostfrise a été submergée par l'océan; donc autrefois les baleines ont nagé pendant des siècles sur le mont Taurus & sur les Alpes, & le fond de la mer a été peuplé d'hommes.

Ce systême des révolutions physiques de ce monde a été fortifié dans l'esprit de quelques philosophes, par la découverte du chevalier de *Louville*. On sait que cet astronome en 1714 alla exprès à Marseille, pour observer si l'obliquité

de

de l'écliptique était encore telle qu'elle y avait été fixée par *Pithéas* environ deux mille ans auparavant. Il la trouva moindre de vingt minutes, c'est-à-dire, qu'en deux mille ans l'écliptique, selon lui, s'était approché de l'équateur d'un tiers de degré, ce qui prouve qu'en six mille ans il s'approcherait d'un degré entier.

Cela supposé, il est évident que la terre, outre les mouvemens qu'on lui connaît, en aurait encore un, qui la ferait tourner sur elle-même d'un pole à l'autre. Il se trouverait que dans vingt-trois mille ans le soleil serait pour la terre très-long-tems dans l'équateur; & que dans une période d'environ deux millions d'années, tous les climats du monde auraient été tour-à-tour dans la zone torride, & dans la zone glaciale. Pourquoi, disait-on, s'effrayer d'une période de deux millions d'années? Il y en a probablement de plus longues entre les positions réciproques des astres. Nous connaissons déjà un mouvement à la terre, lequel s'accomplit en plus de vingt-cinq mille ans; c'est la précession des équinoxes. Des révolutions de mille millions d'années sont infiniment moindres aux yeux de l'architecte éternel de l'univers, que n'est pour nous celle d'une roue qui achève son tour en un clin-d'œil. Cette nouvelle période imaginée par le chevalier de *Louville*, soutenue & corrigée par plusieurs astronomes, fit rechercher les anciennes observations de Babilone transmises aux Grecs par *Alexandre*, & conservées à la postérité par *Ptolomée* dans son *Almageste*.

Les Babiloniens prétendaient au tems d'*Alexandre* avoir des observations astronomiques de quatre cent mille trois cents années. On tâcha de concilier ces calculs des Babiloniens avec l'hypothèse de la révolution de deux millions d'années. Enfin quelques philosophes conclurent que chaque climat ayant été, à son tour, tantot pole, tantôt ligne équinoxiale, toutes les mers avaient changé de place.

L'extraordinaire, le vaste, les grandes mutations, sont des objets qui plaisent quelquefois à l'imagination des plus sages. Les philosophes veulent de grands changemens dans la scène du monde, comme le peuple en veut aux spectacles. Du point de notre existence & de notre durée, notre imagination s'é-

lance dans des milliers de ſiècles, pour voir avec plaiſir le Canada ſous l'équateur & la mer de la nouvelle Zemble ſur le mont Atlàs.

Un auteur, qui s'eſt rendu plus célèbre qu'utile par ſa théorie de la terre, a prétendu que le déluge bouleverſa tout notre globe, forma les débris du monde, les rochers & les montagnes, & mit tout dans une confuſion irréparable; il ne voit dans l'univers que des ruines. L'auteur d'une autre théorie non moins célèbre, n'y voit que de l'arrangement, & il aſſure que ſans le déluge cette harmonie ne ſubſiſterait pas; tous deux n'admettent les montagnes que comme une ſuite de l'inondation univerſelle.

Burnet en ſon cinquième chapitre aſſure, que la terre avant le déluge était unie, régulière, uniforme, ſans montagnes, ſans vallées, & ſans mers; le déluge fit tout cela ſelon lui, & voilà pourquoi on trouve des cornes d'*Ammon* dans l'Apennin.

Woodward veut bien avouer qu'il y avait des montagnes; mais il eſt perſuadé que le déluge vint à bout de les diſſoudre avec tous les métaux, qu'il s'en forma d'autres, & que c'eſt dans cette nouvelle terre qu'on trouve ces cailloux autrefois amollis par les eaux, & remplis aujourd'hui d'animaux pétrifiés. *Woodward* aurait pu à la vérité s'appercevoir que le marbre, le caillou, &c. ne ſe diſſolvent point dans l'eau, & que les écueils de la mer ſont encore fort durs. N'importe; il fallait pour ſon ſyſtême que l'eau eût diſſous, en cent cinquante jours, toutes les pierres & tous les minéraux de l'univers, pour y loger des huîtres & des pétoncles.

Il faudrait plus de tems que le déluge n'a duré, pour lire tous les auteurs qui en ont fait de beaux ſyſtêmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre à ſa mode, ainſi que *Deſcartes* l'a formée; car la plupart des philoſophes ſe ſont mis ſans façon à la place de DIEU; ils penſent créer un univers avec la parole.

Mon deſſein n'eſt pas de les imiter: & je n'ai point du tout l'eſpérance de découvrir les moyens dont DIEU s'eſt ſervi pour former le monde, pour le noyer, pour le conſerver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture, ſans prétendre l'expliquer, & ſans oſer admettre ce qu'elle ne dit point. Qu'il me

ſoit permis d'examiner ſeulement, ſelon les règles de la probabilité, ſi ce globe a été & doit être un jour ſi abſolument différent de ce qu'il eſt. Il ne s'agit ici que d'avoir des yeux.

J'examine d'abord ces montagnes, que le docteur *Burnet* & tant d'autres regardent comme les ruines d'un ancien monde diſperſé çà & là ſans ordre, ſans deſſein, ſemblable aux débris d'une ville que le canon a foudroyée. Je les vois au contraire arrangées avec un ordre infini d'un bout de l'univers à l'autre. C'eſt en effet une chaîne de hauts aqueducs continuels, qui en s'ouvrant en pluſieurs endroits laiſſent aux fleuves & aux bras de mer l'eſpace dont ils ont beſoin pour humecter la terre.

Du cap de Bonne-Eſpérance naît une ſuite de rochers, qui s'abaiſſent pour laiſſer paſſer le Niger & le Zair, & qui ſe relèvent enſuite ſous le nom du mont Atlas, tandis que le Nil coule d'une autre branche de ces montagnes. Un bras de mer étroit ſépare l'Atlas du promontoire de Gibraltar, qui ſe rejoint à la Sierra Morena; celle-ci touche aux Pyrénées, les Pyrénées aux Cévennes, les Cévennes aux Alpes, les Alpes à l'Apennin, qui ne finit qu'au bout du royaume de Naples; vis-à-vis ſont les montagnes d'Epire & de la Theſſalie. A peine avez-vous paſſé le détroit de Gallipoli, que vous trouvez le mont Taurus, dont les branches, ſous le nom de Caucaſe, de l'Immaüs, &c. s'étendent aux extrémités du globe; c'eſt ainſi que la terre eſt couronnée en tous ſens de ces réſervoirs d'eau, d'où partent ſans exception toutes les rivières qui l'arroſent & qui la fécondent. Et il n'y a aucun rivage à qui la mer fourniſſe un ſeul ruiſſeau de ſon eau ſalée.

Burnet fit graver une carte de la terre diviſée en montagnes, au lieu de provinces: il s'efforce, par cette repréſentation & par ſes paroles, de mettre ſous les yeux l'image du plus horrible déſordre; mais de ſes propres paroles, comme de ſa carte, on ne peut conclure qu'harmonie & utilité. *Les Andés*, dit-il, *dans l'Amérique ont mille lieues de long; le Taurus diviſe l'Aſie en deux parties, &c. Un homme qui pourrait embraſſer tout cela d'un coup-d'œil verrait que le globe de la terre eſt plus informe encore qu'on ne l'imagine.* Il paraît tout au contraire, qu'un homme raiſonnable, qui verrait d'un coup-

d'œil l'un & l'autre hémisphère traversé par une suite de montagnes, qui servent de réservoirs aux pluies, & de sources aux fleuves, ne pourrait s'empêcher de reconnaître dans cette prétendue confusion toute la sagesse & la bienfaisance de DIEU même.

Il n'y a pas un seul climat sur la terre sans montagnes, & sans rivière qui en sorte. Cette chaîne de rochers est une pièce essentielle à la machine du monde. Sans elle les animaux terrestres ne pourraient vivre; car point de vie sans eau; l'eau est élevée des mers & purifiée par l'évaporation continuelle; les vents la portent sur les sommets des rochers, d'où elle se précipite en rivières; & il est prouvé que cette évaporation est assez grande pour qu'elle suffise à former les fleuves & à répandre les pluies.

L'autre opinion, qui prétend que dans la période de deux millions d'années l'axe de la terre, se relevant continuellement & tournant sur lui-même, a forcé l'océan de changer son lit; cette opinion, dis-je, n'est pas moins contraire à la physique. Un mouvement qui relève l'axe de la terre de dix minutes en mille ans, ne paraît pas assez violent pour fracasser le globe; ce mouvement, s'il existait, laisserait assurément les montagnes à leurs places; & franchement il n'y a pas d'apparence que les Alpes & le Caucase aient été portées où elles sont, ni petit-à-petit, ni tout-à-coup, des côtes de la Cafrerie.

L'inspection seule de l'océan sert autant que celle des montagnes à détruire ce système. Le lit de l'océan est creusé; plus ce vaste bassin s'éloigne des côtes, plus il est profond. Il n'y a pas un rocher en pleine mer, si vous en exceptez quelques isles. Or s'il avait été un tems où l'océan eût été sur nos montagnes, si les hommes & les animaux eussent alors vécu dans ce fond qui sert de base à la mer, eussent-ils pu subsister? De quelles montagnes alors auraient-ils reçu des rivières? Il eût fallu un globe d'une nature toute différente. Et comment ce globe eût-il tourné alors sur lui-même, ayant une moitié creuse & une autre moitié élevée, surchargée encore de tout l'océan? Les loix de la gravitation, & celles des fluides, n'eussent jamais été accomplies; comment cet océan se fût-il tenu sur les montagnes sans couler dans ce lit immense que

la nature lui a creusé? Les philosophes qui font un monde ne font guères qu'un monde ridicule.

Je suppose un moment, avec ceux qui admettent la période de deux millions d'années, que nous sommes parvenus au point, où l'écliptique coïncidera avec l'équateur; je suppose qu'alors l'Italie, la France & l'Allemagne seront dans la zone torride; il ne faut pas s'imaginer qu'alors, ni dans aucun tems, l'océan pût changer de place; aucun mouvement de la terre ne peut s'opposer aux loix de la pesanteur; en quelque sens que notre globe soit tourné, tout pressera également le centre. La méchanique universelle est toujours la même.

Il n'y a donc aucun systême qui puisse donner la moindre vraisemblance à cette idée si généralement répandue, que notre globe a changé de face, que l'océan a été très-long-tems sur la terre habitée, & que les hommes ont vécu autrefois où sont aujourd'hui les marsouins & les baleines. Rien de ce qui végète & de ce qui est animé n'a changé; toutes les espèces sont demeurées invariablement les mêmes; il serait bien étrange que la graine de millet conservât éternellement sa nature, & que le globe entier variât la sienne.

Ce qu'on dit ici de l'océan, il faut le dire de la Méditerranée, & du grand lac qu'on appelle *mer Caspienne.* Si ces lacs n'ont pas toujours été où ils sont, il faut absolument que la nature de ce globe ait été toute autre qu'elle n'est aujourd'hui.

Une foule d'auteurs a écrit, qu'un tremblement de terre ayant englouti un jour les montagnes qui joignaient l'Afrique & l'Europe, l'océan se fit un passage entre Calpé & Abila, & alla former la Méditerranée, qui finit à cinq cents lieues de là aux Palus Méotides; c'est-à-dire que cinq cents lieues de pays se creusèrent tout d'un coup pour recevoir l'océan. On remarque encore que la mer n'a point de fond vis-à-vis Gibraltar, & qu'ainsi l'avanture de la montagne est encore plus merveilleuse.

Si on voulait bien seulement faire attention à tous les fleuves de l'Europe & de l'Asie qui tombent dans la Méditerranée, on verrait qu'il faut nécessairement qu'ils y forment un grand lac. Le Tanaïs, le Boristhène, le Danube, le Pô, le Rhône, &c. ne pouvaient avoir d'embouchure dans l'océan, à moins qu'on

ne se donnât encore le plaisir d'imaginer un tems où le Tanaïs & le Boristhène venaient par les Pyrénées se rendre en Biscaye.

Les philosophes disaient, qu'il fallait bien cependant que la Méditerranée eût été produite par quelque accident. On demandait encore ce que devenaient les eaux de tant de fleuves reçus continuellement dans son sein; que faire des eaux de la mer Caspienne? On imaginait un vaste souterrain formé dans le bouleversement qui donna naissance à ces mers; on disait que ces mers communiquaient entr'elles & avec l'océan par ce gouffre supposé; on assurait même que les poissons qu'on avait jettés dans la mer Caspienne avec un anneau au museau, avaient été repêchés dans la Méditerranée. C'est ainsi qu'on a traité long-tems l'histoire & la philosophie; mais depuis qu'on a substitué la véritable histoire à la fable, & la véritable physique aux systêmes, on ne doit plus croire de pareils contes. Il est assez prouvé que l'évaporation seule suffit à expliquer comment ces mers ne se débordent pas; elles n'ont pas besoin de donner leurs eaux à l'océan. Et il est bien vraisemblable que la mer Méditerranée a été toujours à sa place; & que la constitution fondamentale de cet univers n'a point changé.

Je sais bien qu'il se trouvera toujours des gens, sur l'esprit desquels un brochet pétrifié sur le mont Cenis, & un turbot trouvé dans le pays de Hesse, auront plus de pouvoir que tous les raisonnemens de la saine physique: Ils se plairont toujours à imaginer que la cime des montagnes a été autrefois le lit d'une rivière, ou de l'océan, quoique la chose paraisse incompatible; & d'autres penseront, en voyant des prétendues coquilles de Syrie en Allemagne, que la mer de Syrie est venue à Francfort. Le goût du merveilleux enfante les systêmes; mais la nature paraît se plaire dans l'uniformité & dans la constance, autant que notre imagination aime les grands changemens; &, comme dit le grand Newton, *Natura est sibi consona.* L'écriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en est resté (ce semble) d'autre monument sur la terre que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être justes,

Digression sur la manière dont notre globe a pu être inondé.

Quand je dis que le déluge universel, qui éleva les eaux quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, est un miracle inexécutable par les loix de la nature que nous connaissons, je ne dis rien que de très-véritable. Ceux qui ont voulu trouver des raisons physiques de ce prodige singulier, n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la méchanique, comment quatre mille personnes furent nourries avec cinq pains & trois poissons. La physique n'a rien de commun avec les miracles; la religion ordonne de les croire, & la raison défend de les expliquer.

Quelques-uns ont imaginé que les nuages seuls peuvent suffire à inonder la terre; mais ces nuages ne sont que les eaux de la mer même élevées continuellement de sa surface, & atténuées, & purifiées. Plus l'air en est chargé, plus les eaux de notre globe en ont perdu. Ainsi la même quantité d'eau subsiste toujours; si les nuages se fondent également sur tout le globe, il n'y a pas un pouce de terre inondé. S'ils sont amoncelés par le vent dans un climat, & qu'ils retombent sur une lieue quarrée de terrain aux dépens des autres terres qui restent sans pluie, il n'y a que cette lieue quarrée de submergée.

D'autres ont fait sortir tout l'océan de son lit, & l'ont envoyé couvrir toute la terre. On compte aujourd'hui que la mer, en prenant ensemble les fonds qu'on a sondés & ceux qui sont inaccessibles à la sonde, peut avoir environ mille pieds de profondeur. Elle n'a que cinquante pieds en beaucoup d'endroits, & sur les côtés bien moins. En supposant par-tout sa profondeur de mille pieds, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Or les montagnes vers Quito s'élèvent au-dessus du niveau de la mer de plus de dix mille pieds. Il aurait donc fallu dix

océans l'un ſur l'autre, élevés ſur la moitié aqueuſe du globe, & dix autres océans ſur l'autre moitié; & comme la ſphère aurait alors plus de circonférence, il faudrait encore quatre océans pour en couvrir la ſurface agrandie; ainſi il faudrait néceſſairement vingt-quatre océans au moins pour inonder le ſommet des montagnes de Quito; & quand il n'en faudrait que quatre, comme le prétend le docteur *Burnet*, un phyſicien ſerait encore bien embarraſſé avec ces quatre océans. Qui croirait que *Burnet* imagine de les faire bouillir pour en augmenter le volume? Mais l'eau en bouillant ne ſe gonfle jamais un quart ſeulement au-delà de ſon volume ordinaire. A quoi eſt-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que reſpecter?

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

VOICI des remarques critiques, que j'ai faites depuis longtems, ſur les *penſées* de M. *Paſcal*. Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je reſpecte le génie & l'éloquence de *Paſcal*; mais plus je les reſpecte, plus je ſuis perſuadé, qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces penſées, qu'il avait jettées au haſard ſur le papier, pour les examiner enſuite; & c'eſt en admirant ſon génie, que je combats quelques-unes de ſes idées.

Il me paraît qu'en général l'eſprit dans lequel M. *Paſcal* écrivit ces *penſées*, était de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux. Il écrit contre la nature humaine, à-peu-près comme il écrivait contre les jéſuites. Il impute à l'eſſence de notre nature, ce qui n'appartient qu'à certains hommes; il dit éloquemment des injures au genre humain. J'oſe prendre le parti de l'humanité contre ce miſantrope ſublime. J'oſe aſſurer, que nous ne ſommes ni ſi méchans, ni ſi malheureux, qu'il le dit. Je ſuis de plus très-perſuadé, que s'il avait ſuivi, dans le livre qu'il

qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquens & de faussetés admirablement déduites. On dit même, que tous ces livres, qu'on a fait depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que JESUS-CHRIST & ses apôtres? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles, sans craindre de faire tort à l'arbre. J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de *Pascal*. J'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici, combien il serait absurde & cruel de faire une affaire de parti de cet examen des pensées de *Pascal*. Je n'ai de parti que la vérité. Je pense, qu'il est très-vrai, que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, & que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raison; & c'est si peu de chose chez les hommes, que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

I. PENSÉE DE PASCAL.

Les grandeurs & les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même tems quelque grand principe de misère: car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre: il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

1. Cette manière de raisonner paraît fausse & dangereuse: car la fable de *Prométhée* & de *Pandore*, les androgynes de *Platon*, les dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de *Zoroastre*, rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, & point du tout qu'elle rende raison de ses contra-

riétés prétendues ; elle n'eſt pas plus faite pour vous enſeigner la métaphyſique que l'aſtronomie.

I I.

Qu'on examine ſur cela toutes les religions du monde, & qu'on voye, s'il y en a une autre que la chrétienne, qui y ſatisfaſſe. Sera-ce celle qu'enſeignaient les philoſophes, qui nous propoſent pour tout bien, un bien qui eſt en nous? Eſt-ce là le vrai bien?

2. Les philoſophes n'ont point enſeigné de religion ; ce n'eſt pas leur philoſophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philoſophe ne s'eſt dit inſpiré de DIEU : car dès-lors il eût ceſſé d'être philoſophe, & il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi JESUS-CHRIST doit l'emporter ſur *Ariſtote ;* il s'agit de prouver, que la religion de JESUS-CHRIST eſt la véritable, & que celles de *Mahomet*, de *Zoroaſtre*, de *Confucius*, d'*Hermès*, & toutes les autres, ſont fauſſes. Il n'eſt pas vrai que les philoſophes nous ayent propoſé pour tout bien, un bien qui eſt en nous. Liſez *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète ;* ils veulent qu'on aſpire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous ſommes émanés.

I I I.

Et cependant ſans ce myſtère, le plus incompréhenſible de tous, nous ſommes incompréhenſibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ſes retours & ſes plis dans l'abîme du péché originel ; de ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce myſtère, que ce myſtère eſt inconcevable à l'homme.

3. Quelle étrange explication ! *L'homme eſt inconcevable, ſans un myſtère inconcevable.* C'eſt bien aſſez de ne rien entendre à notre origine, ſans l'expliquer par une choſe qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il penſe, comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté. Serai-je bien reçu à expliquer ces obſcurités par un ſyſtême inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire : Je ne ſais rien ? Un myſtère ne fut jamais une explication, c'eſt une choſe divine & inexplicable.

Qu'aurait répondu M. *Paſcal* à un homme qui lui aurait

dit: Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi, & non de ma raison; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés, qui vivent privés d'un ou deux sens, & de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés, sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de DIEU pour la conservation de notre être, & qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, & selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, & que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire?

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il est pourvu de passions pour agir, & de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait DIEU; & ces prétendues contrariétés, que vous appellez *contradictions*, sont les ingrédiens nécessaires, qui entrent dans le composé de l'homme, qui est comme le reste de la nature ce qu'il doit être. Voilà ce que la raison peut dire; ce n'est donc point la raison, qui apprend aux hommes la chûte de la nature humaine, c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours.

IV.

Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, &

voyons, si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paraissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

4. Cette pensée est prise entiérement de *Montagne*, ainsi que beaucoup d'autres. Elle se trouve au chapitre de l'inconstance de nos actions. Mais le sage *Montagne* s'explique en homme qui doute. Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature; & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très-vrai, que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption: & cela doit être, quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires; ainsi faisons-nous; & les différences qui sont en nous, sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous, qui ont dit que nous avions deux ames, pouvaient par la même raison nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerais autant dire, que le chien, qui mord & qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente des objets différens, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi; & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

V.

Ne point parier que DIEU *eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc? Peſons le gain & la perte, en prenant le parti de croire que* DIEU *eſt; ſi vous gagnez, vous gagnez tout; ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gagner; mais je gage peut-être trop. Voyons, puiſqu'il y a pareil haſard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager.*

5. Il eſt évidemment faux de dire: Ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas; car celui qui doute & demande à s'éclaircir, ne parie aſſurément ni pour ni contre. D'ailleurs, cet article paraît un peu indécent & puéril: cette idée de jeu, de perte & de gain, ne convient point à la gravité du ſujet. De plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe. Vous me promettez l'empire du monde, ſi je crois que vous avez raiſon. Je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raiſon; mais juſqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à *Paſcal*, par convaincre ma raiſon: j'ai intérêt, ſans doute, qu'il y ait un DIEU, mais ſi dans votre ſyſtême DIEU n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes, ſi le petit nombre des élus eſt ſi effrayant, ſi je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? N'ai-je pas un intérêt viſible à être perſuadé du contraire? De quel front oſez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un ſeul à peine a droit d'aſpirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de haſard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous ſemez ſur le chemin, que je veux & que je dois ſuivre. Votre raiſonnement ne ſervirait qu'à faire des athées, ſi la voix de toute la nature ne nous criait, qu'il y a un DIEU, avec autant de force, que ces ſubtilités ont de faibleſſe.

VI.

En voyant l'aveuglement & les miſères de l'homme, & ces

contrariétés étonnantes, qui ſe découvrent dans ſa nature, & regardant tout l'univers muet, & l'homme ſans lumière, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, ſans ſavoir qui l'y a mis, ce qu'il y eſt venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une iſle déſerte & effroyable, & qui ſe réveillerait ſans connaître où il eſt, & ſans avoir aucun moyen d'en ſortir; & ſur cela j'admire comment on n'entre pas en déſeſpoir d'un ſi miſérable état.

6. En liſant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis, qui demeure dans un pays fort éloigné (*a*). Voici ſes paroles :

« Je ſuis ici comme vous m'y avez laiſſé, ni plus gai, ni » plus triſte, ni plus riche, ni plus pauvre, jouiſſant d'une » ſanté parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréable; ſans » amour, ſans avarice, ſans ambition & ſans envie; & tant » que cela durera, je m'appellerai hardiment un homme très- » heureux ».

Il y a beaucoup d'hommes auſſi heureux que lui. Il en eſt des hommes comme des animaux; tel chien couche & mange avec ſa maitreſſe; tel autre tourne la broche, & eſt tout auſſi content; tel autre devient enragé, & on le tue. Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir dont parle M. *Paſcal;* je vois une ville qui ne reſſemble en rien à une iſle déſerte, mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes ſont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel eſt l'homme ſage, qui ſera plein de déſeſpoir, parce qu'il ne ſait pas la nature de ſa penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que DIEU ne lui a pas révélé ſes ſecrets? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre exiſtence n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un fanatique. Croire

(*a*) Il a depuis été ambaſſadeur, & eſt devenu un homme très-conſidérable. Sa lettre eſt de 1738, elle exiſte en original.

que le monde eſt un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt la rêverie d'un ſibarite. Penſer que la terre, les hommes & les animaux, ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la providence, eſt, je crois, d'un homme ſage.

VII.

Les Juifs penſent que DIEU *ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, & pour appeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.*

7. Les Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur eſt pour eux, & non pour nous; ils attendent un meſſie, qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens. Et nous eſpérons, que le meſſie réunira un jour les Juifs aux chrétiens. Ils penſent préciſément ſur cela le contraire de tout ce que nous penſons.

VIII.

La loi par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la ſeule qui ait été gardée ſans interruption dans un état. C'eſt *ce que* Philon *Juif montre en divers lieux, &* Joſeph *admirablement contre* Appion, *où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même de* loi *n'a été connu des plus anciens, que plus de mille ans après; enſorte qu'*Homère, *qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi; & il eſt aiſé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit, qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales loix; ce qui paraît par celles qu'ils appellent* des douze tables, *& par les autres preuves que* Joſeph *en donne.*

8. Il eſt très-faux, que la loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puiſqu'avant *Moïſe* leur légiſlateur ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par ſes ſages loix, ſelon leſquelles les rois étaient jugés après la mort. Il eſt très-faux,

que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère*: il parle des loix de *Minos* dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans *Hésiode*; & quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans *Hésiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois & des juges, donc il y avait des loix. Celles des Chinois sont bien antérieures à *Moïse*.

Il est encore très-faux que les Grecs & les Romains ayent pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques: car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs. Ce ne peut être dans le tems de leur grandeur; car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Ciceron* les traite en parlant de la prise de Jérusalem par *Pompée*. *Philon* avoue qu'avant la traduction des septante aucune nation ne connut leurs livres.

I X.

Ce peuple est encore admirable dans sa sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïse *déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers* Dieu, *& qu'il sait, qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux; qu'il le leur a assez dit; qu'enfin* Dieu *s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre: que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera en appellant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie: c'est une sincérité, qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.*

9. Cette sincérité a par-tout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire, que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossiéreté, qui l'a perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit; il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, & que sa nation est toujours la bien-aimée de Dieu, qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, & dise aux Français: *Vous étes des misérables, qui n'avez ni cœur ni conduite; vous avez été battus à Hochstet & à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre*: il se fera lapider. Mais s'il dit: « Vous êtes des catholiques chéris
» de

» de DIEU; vos péchés infâmes avaient irrité l'Eternel, qui » vous livra aux hérétiques à Hochſtet & à Ramillies; mais » quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre » courage à Denain » : ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'il y a un DIEU, *il ne faut aimer que lui, & non les créatures.*

10. Il faut aimer, & très-tendrement, les créatures; il faut aimer ſa patrie, ſa femme, ſon père, ſes enfans; il faut ſi bien les aimer, que DIEU nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ſont propres à faire des raiſonneurs inhumains; & cela eſt ſi vrai, que *Paſcal*, abuſant de ce principe, traitait ſa ſœur avec dureté, & rebutait ſes ſervices, de peur de paraître aimer une créature; c'eſt ce qui eſt écrit dans ſa vie. S'il fallait en uſer ainſi, quelle ſerait la ſociété humaine?

XI.

Nous naiſſons injuſtes; car chacun tend à ſoi; cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers ſoi eſt le commencement de tout déſordre en guerre, en police, en économie, &c.

11. Cela eſt ſelon tout ordre; il eſt auſſi impoſſible qu'une ſociété puiſſe ſe former & ſubſiſter ſans amour propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes, qui aſſiſte l'amour des autres; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre-humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes; ſans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour propre, que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour propre, & la religion le perfectionne. Il eſt bien vrai, que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, & le maçon

eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain. Mais DIEU a établi les choſes autrement; n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, & faiſons-en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, & il n'y avait qu'un peuple auſſi charnel que celui-là, qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité, qui déterminait ce ſens aux biens de la terre?

12. En bonne foi le peuple le plus ſpirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient eſclaves des Romains; ils attendaient un libérateur, qui les rendrait victorieux, & qui ferait reſpecter Jéruſalem dans tout le monde; comment, avec les lumières de leur raiſon, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obſcurité, dans la pauvreté, & condamné au ſupplice des eſclaves? Comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jéruſalem céleſte, eux à qui le décalogue n'avait pas ſeulement parlé de l'immortalité de l'ame? Comment un peuple ſi attaché à la loi pouvait-il ſans une lumière ſupérieure reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas leur loi, un DIEU caché ſous la figure d'un Juif circoncis, qui par ſa religion nouvelle a détruit & rendu abominable la circonciſion & le ſabbat, fondemens ſacrés de la loi judaïque? Adorons DIEU ſans vouloir percer ſes myſtères.

XIII.

Le tems du premier avénement de JESUS-CHRIST *eſt prédit; le tems du ſecond ne l'eſt point, parce que le premier devait être caché; au lieu que le ſecond doit être éclatant, & tellement manifeſte, que ſes ennemis même le reconnaîtront.*

13. Le tems du ſecond avénement de JESUS-CHRIST a été prédit encore plus clairement que le premier. *Paſcal* avait apparemment oublié, que JESUS-CHRIST dans le chapitre vingt-unième de *Saint-Luc* dit expreſſément: « Lorſque vous verrez

» une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est
» proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, & il y aura des
» signes dans le soleil & dans la lune & dans les étoiles; les
» flots de la mer feront un très-grand bruit. Les vertus des cieux
» seront ébranlées; & alors ils verront le Fils de l'Homme, qui
» viendra sur une nuée, avec une grande puissance & une grande
» majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne
» soient accomplies ». Cependant la génération passa, & ces choses ne s'accomplirent point. En quelque tems que *Saint-Luc* ait écrit, il est certain que *Titus* prit Jérusalem, & qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni le Fils de l'Homme dans les nues. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la providence, & de croire tout ce que l'église enseigne.

XIV.

Le messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, *& nous donner les sacremens, qui* opèrent tout *sans nous; ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive.*

14. Cet article est bien plutôt un trait de satyre qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit, que Jesus-Christ est *venu nous dispenser d'aimer* Dieu? La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques, qui ont causé des haines si vives & des malheurs si affreux. Il parait encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose, que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs: c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur; mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

XV.

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre; car si l'on

croit qu'elles n'ont qu'un ſens, il eſt ſûr que le meſſie ne ſera point venu; mais ſi elles ont deux ſens, il eſt ſûr qu'il ſera venu en JESUS-CHRIST.

15. La religion chrétienne, fondée ſur la vérité même, n'a pas beſoin de preuves douteuſes. Or ſi quelque choſe pouvait ébranler les fondemens de cette ſainte & raiſonnable religion, c'eſt ce ſentiment de M. *Paſcal.* Il veut, que tout ait deux ſens dans l'écriture; mais un homme, qui aurait le malheur d'être incrédule, pourrait lui dire : Celui qui donne deux ſens à ſes paroles, veut tromper les hommes, & cette duplicité eſt toujours punie par les loix : comment donc pouvez-vous ſans rougir admettre dans DIEU, ce qu'on déteſte dans les hommes? Que dis-je? avec quel mépris & avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des payens, parce qu'ils avaient deux ſens? Qu'une prophétie ſoit accomplie à la lettre, oſerez-vous ſoutenir, que cette prophétie eſt fauſſe, parce qu'elle ne ſera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un ſens myſtique qu'on lui donnera? Non ſans doute, cela ſerait abſurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un ſens myſtique? Quoi! de vraie, vous ne pouvez pas la rendre fauſſe; & de fauſſe, vous pourriez la rendre vraie? Voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi ſeule dans ces matières; c'eſt le ſeul moyen de finir toute diſpute.

XVI.

La diſtance infinie des corps aux eſprits, figure la diſtance infiniment plus infinie des eſprits à la charité; car elle eſt ſurnaturelle.

16. Il eſt à croire, que M. *Paſcal* n'aurait pas employé ce galimatias dans ſon ouvrage, s'il avait eu le tems de le revoir.

XVII.

Les faibleſſes les plus apparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux généalogies de Saint-Mathieu *& de* Saint-Luc; *il eſt viſible, que cela n'a pas été fait de concert.*

17. Les éditeurs des *pensées* de *Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire, que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entiérement, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat, qui dirait, Ma partie se contredit ? mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses. Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient ? on leur dirait, Vous n'êtes pas d'accord, mais certainement l'un de vous deux se trompe.

XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

18. Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte *Pascal*. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait pour être cru de dire, *Je suis obscur, je suis inintelligible ?* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

S'il n'y avait qu'une religion, DIEU *serait trop manifeste.*

19. Quoi ! Vous dites, que s'il n'y avait qu'une religion, DIEU serait trop manifesté ? Eh ! oubliez-vous que vous dites souvent, qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, DIEU sera donc trop manifeste.

XX.

Je dis, que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de DIEU, *& que* DIEU *réprouvait toutes les autres choses.*

20. Quoi ! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, & dans un détail si prodigieux ? N'est-il pas plus vrai de dire, que la loi de *Moïse*

consistait & dans l'amour & dans le culte ? Ramener tout à l'amour de DIEU, sent peut-être moins l'amour de DIEU, que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

XXI.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier; le hasard en dispose; la coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs.

21. Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons & tous les ouvriers méchaniques, sinon ce qu'on appelle *hasard* & *la coutume ?* Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même; mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel & très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet.

22. Il est faux, que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, & en faisant toutes les fonctions de la vie, nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet instinct, qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance, qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étaient assez malheureux, pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sémerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme M. *Pascal* pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en faisant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir; & qu'en

ſortant de ces états, ſouvent au milieu de ces états même, il penſerait au lendemain, ſans quoi il périrait de miſère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans & les imbécilles, qui ne penſent qu'au préſent; faudra-t-il leur reſſembler?

XXIII.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cauſe bien effective, c'eſt-à-dire, du malheur naturel de notre condition faible & mortelle, & ſi miſérable, que rien ne nous peut conſoler, lorſque rien ne nous empêche d'y penſer, & que nous ne voyons que nous.

23. Ce mot, *ne voir que nous*, ne forme aucun ſens. Qu'eſt-ce qu'un homme, qui n'agirait point, & qui eſt ſuppoſé ſe contempler? Non-ſeulement je dis, que cet homme ſerait un imbécille, inutile à la ſociété; mais je dis, que cet homme ne peut exiſter. Car cet homme que contemplerait-il? ſon corps, ſes pieds, ſes mains, ſes cinq ſens? Ou il ſerait un idiot, ou bien il ferait uſage de tout cela. Reſterait-il à contempler ſa faculté de penſer? Mais il ne peut contempler cette faculté, qu'en l'exerçant. Ou il ne penſera à rien, ou bien il penſera aux idées qui lui ſont déjà venues, ou il en compoſera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc néceſſairement occupé, ou de ſes ſens, ou de ſes idées; le voilà donc hors de ſoi, ou imbécille. Encore une fois, il eſt impoſſible à la nature humaine de reſter dans cet engourdiſſement imaginaire; il eſt abſurde de le penſer, il eſt inſenſé d'y prétendre. L'homme eſt né pour l'action, comme le feu tend en haut, & la pierre en bas. N'être point occupé, & n'exiſter pas, eſt la même choſe pour l'homme. Toute la différence conſiſte dans les occupations douces ou tumultueuſes, dangereuſes ou utiles.

XXIV.

Les hommes ont un inſtinct ſecret, qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au-dehors, qui vient du reſſentiment de leur miſère continuelle; & ils ont un autre inſtinct, qui reſte

de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître, que le bonheur n'est en effet que dans le repos.

24. Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de DIEU; & il est plutôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisaient dans le paradis terrestre; mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser, qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer, que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature?

XXV.

C'est pourquoi lorsque Cyneas *disait à* Pyrrhus, *qui se proposait de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnait un conseil, qui recevait de grandes difficultés, & qui n'était guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposait, que l'homme se pût contenter soi-même, & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux.* Pyrrhus *ne pouvait être heureux, ni devant ni après avoir conquis le monde.*

25. L'exemple de *Cyneas* est bon dans les satyres de *Despréaux*, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; & de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI.

On doit donc reconnaître, que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuyerait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition.

26. Ne serait-il pas aussi vrai de dire, que l'homme est si heureux en ce point, & que nous avons tant d'obligation à l'auteur

l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous-mêmes ?

XXVII.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf, que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme ; quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce tems-là.

27. Cet homme fait à merveille ; la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre ; ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. *Louis XIV* allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans ; & il faisait fort sagement.

XXVIII.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

28. Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé ; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain tems, pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut dans une satyre montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera, que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems ; car ce qu'on dit

des cerfs & des corbeaux n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de notre bonheur & de ſa durée. A ne raiſonner qu'en philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.

XXIX.

Car enfin ſi l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité & de la félicité avec aſſurance, &c. tant il eſt manifeſte, que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous ſommes tombés.

29. Il eſt ſûr, par la foi & par notre révélation, ſi au-deſſus des lumières des hommes, que nous ſommes tombés; mais rien n'eſt moins manifeſte par la raiſon. Car je voudrais bien ſavoir, ſi Dieu ne pouvait pas, ſans déroger à ſa juſtice, créer l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il eſt? L'état préſent de l'homme n'eſt-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit, que Dieu vous en devait davantage? Qui vous a dit, que votre être exigeait plus de connaiſſances & plus de bonheur? Qui vous a dit, qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez, que Dieu ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux; que ne vous étonnez-vous, qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie ſi courte & ſi infortunée? remerciez Dieu, de ce qu'elle n'eſt pas plus courte & plus malheureuſe. Quoi donc? ſelon vous, pour raiſonner conſéquemment, il faudrait, que tous les hommes accuſaſſent la providence, hors les métaphyſiciens, qui raiſonnent ſur le péché originel!

XXX.

Le péché originel eſt une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

30. Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel eſt *manifeſte?* Pourquoi dites-vous, que tout nous en avertit? Comment peut-il en même tems être folie, & être démontré par la raiſon?

XXXI.

Les sages parmi les payens, qui ont dit, qu'il n'y a qu'un DIEU *, ont été persécutés, les Juifs haïs, les chrétiens encore plus.*

31. Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme, qui viendrait enseigner l'adoration d'un DIEU indépendante du culte reçu. *Socrate* n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un* DIEU, mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal-à-propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un DIEU, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares, qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des payens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout; comme les protestans se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-tems haïs, persécutés & massacrés.

XXXII.

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? On attaquait hardiment l'écriture, sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles: il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons.

32. Il est certain, que la sainte écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose, que la terre est immobile, que le soleil marche, &c. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie, qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, & encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie & égarée: on croit alors en voir une infinité. L'écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; & il y a grande appa-

rence, que DIEU ne révéla ni à *Habacuc*, ni à *Baruch*, ni à *Michée*, qu'un jour un Anglais nommé *Flamſtead*, mettrait dans ſon catalogue près de trois mille étoiles apperçues avec le téleſcope. Voyez, je vous prie, quelle conſéquence on tirerait du ſentiment de *Paſcal.* Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaiſſance de cauſe, ils étaient donc inſpirés ſur la phyſique. Et comment de ſi grands phyſiciens ont-ils pu dire, que la lune s'eſt arrêtée à midi ſur Aialon, & le ſoleil ſur Gabaon dans la Paleſtine? qu'il faut que le bled pourriſſe pour germer & produire, & cent autres choſes ſemblables? Concluons donc, que ce n'eſt pas la phyſique, mais la morale qu'il faut chercher dans la Bible, qu'elle doit faire des chrétiens, & non des philoſophes.

XXXIII.

Eſt-ce courage à un homme mourant d'aller dans la faibleſſe & dans l'agonie affronter un DIEU *tout-puiſſant & éternel.*

33. Cela n'eſt jamais arrivé, & ce ne peut être que dans un violent tranſport au cerveau qu'un homme diſe, Je crois un DIEU, & je le brave.

XXXIV.

Je crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe ſont égorger.

34. La difficulté n'eſt pas ſeulement de ſavoir, ſi on croira des témoins qui meurent pour ſoutenir leur dépoſition, comme ont fait tant de fanatiques; mais encore ſi ces témoins ſont effectivement morts pour cela, ſi on a conſervé leurs dépoſitions, s'ils ont habité les pays où on dit qu'ils ſont morts. Pourquoi *Joſeph*, né dans le tems de la mort du CHRIST, *Joſeph* ennemi d'*Hérode*, *Joſeph* peu attaché au judaïſme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. *Paſcal* eût débrouillé avec ſuccès.

XXXV.

Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent. La première eſt la pure ignorance naturelle où ſe donnent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrémité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent

qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

35. Cette pensée paraît un sophisme, & la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance*, qu'on prend en deux sens différens. Celui qui ne sait ni lire ni écrire, est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença à apprendre à lire. M. *Newton* ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, & qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

XXXVI.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs & de dehors: ainsi il est dépendant; & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

36. C'est comme si on disait; *C'est n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs.* Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce plaisir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs; comme nous ne pouvons nourrir notre corps, qu'en y faisant entrer ces substances étrangères, qui se changent en la nôtre.

XXXVII.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut; rien ne passe pour bon que la médiocrité.

37. Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit, qu'on accuse de folie; l'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vuide d'idées; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application & de violence.

Ce n'eſt point non plus la médiocrité, qui paſſe pour bonne ; c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés, c'eſt ce qu'on appelle *juſte milieu* & non *médiocrité*. On ne fait cette remarque, & quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées préciſes. C'eſt plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII.

Si notre condition était véritablement heureuſe, il ne faudrait pas nous divertir d'y penſer.

38. Notre condition eſt préciſément de penſer aux objets extérieurs, avec leſquels nous avons un rapport néceſſaire. Il eſt faux, qu'on puiſſe détourner un homme de penſer à la condition humaine ; car à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, il l'applique à quelque choſe de lié néceſſairement à la condition humaine ; & encore une fois, penſer à ſoi avec abſtraction des choſes naturelles, c'eſt ne penſer à rien ; je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition ; on parle à un ſavant de réputation & de ſcience, à un prince de ce qui a rapport à ſa grandeur ; à tout homme on parle de plaiſir.

XXXIX.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes paſſions. Mais les uns ſont en haut de la roue, & les autres près du centre, & ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

39. Il eſt faux, que les petits ſoient moins agités que les grands. Au contraire leurs déſeſpoirs ſont plus vifs, parce qu'ils ont moins de reſſource. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe & fauſſe.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes-gens, & on leur apprend tout le reſte ; & cependant ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

40. On apprend aux hommes à être honnêtes-gens, & sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin. Louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin. Flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

X L I.

Le sot projet qu'a eu Montagne *de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hasard & par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celle-là.*

41. Le charmant projet que *Montagne* a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! Car il a peint la nature humaine. Si *Nicole* & *Mallebranche* avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du tems de *Henri III*, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi des fanatiques, & qui peint sous son nom nos faiblesses & nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

X L I I.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent, qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible, qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible, que les hommes se fussent imaginé, qu'ils en pourraient donner, & encore plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir: de même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus

grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là ; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables), le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident, qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, que parce qu'il y en a de vrais.

42. La solution de ce problême est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires, des frippons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, & des sots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, & on conclut que les écrevisses purifiaient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade, a cru sans peine le premier charlatan ; personne n'a vu de loups-garoux, ni de sorciers, & beaucoup y ont cru ; personne n'a vu de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les payens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles, dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables ?

XLIII.

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

44 Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations ; NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOUDRIEZ PAS QU'ON VOUS FIT.

XLIV.

Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la

la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît si fort & si naturel.

44. C'est des Catalans que *Tacite* a dit en exagérant, *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est de ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, & dont on puisse dire, *elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

45. Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines apperçoivent.

XLVI.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

46. On ne peut pas dire, qu'un homme supporte la mort aisément ou mal-aisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne supporte rien.

XLVII.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

47. Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, en fait de goût, non en fait de science.

XLVIII.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit, il y a deux heures que nous sommes ici : l'autre dit, il n'y a que trois quarts d'heure; je regarde ma

montre, je dis à l'un, vous vous ennuyez, & à l'autre, le tems ne vous dure guères.

48. En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre; & celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

XLIX.

César *était trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde : cet amusement était bon à* Alexandre: *c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter; mais* César *devait être plus mûr.*

49. L'on s'imagine d'ordinaire, qu'*Alexandre* & *César* sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre; ce n'est point cela. *Alexandre* succéda à *Philippe* dans le généralat de la Grèce, & fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse; il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de *Darius* s'étendait jusqu'à l'Inde; de même que le duc de *Marlboroug* serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de *Villars*. A l'égard de *César*, il était un des premiers de la république : il se brouilla avec *Pompée*, comme les jansénistes avec les molinistes, & alors ce fut à qui s'exterminerait; une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste, la pensée de M. *Pascal* est peut-être fausse en un sens. Il fallait la maturité de *César* pour se démêler de tant d'intrigues; & il est peut-être étonnant qu'*Alexandre*, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L.

C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les loix de DIEU *& de la nature, s'en sont fait eux-mêmes, auxquelles ils obéissent exactement, comme, par exemple, les voleurs, &c.*

50. Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans loix. Il en est de toute société comme du jeu, il n'y en a point sans règle.

L I.

L'homme n'est ni ange, ni bête; & le malheur veut que, qui veut faire l'ange, fait la bête.

51. Qui veut détruire les passions au lieu de les régler, veut faire l'*ange*.

L I I.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon: on voit bien entr'eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, & ils ne sont point contens, s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

52. L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre; mais le plus fort l'enlève au plus faible: & chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits. M. *Pascal* a très-grande raison de dire, que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; & c'est cette passion qui est la mère des talens & des vertus.

L I I I.

Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre & sans le tout.

53. Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération, qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculis quantùm contendere Lynceus;
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

Nous connaissons beaucoup de vérités: nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles: consolons-nous de ne pas savoir

les rapports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de *Saturne*, & continuons à examiner ce qui est à notre portée.

L I V.

Si la foudre tombait sur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

54. Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, & en prose elle sert à éclaircir & à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes, qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

L V.

C'est la composition d'esprit & de corps, qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

55. Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas; mais nous ne connaissons ni l'esprit, ni le corps; nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre; donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

L V I.

Comme on dit, beauté poétique, *on devrait dire*, beauté géométrique, *&* beauté médicinale; *cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connaissance on a inventé de certains termes bizarres :* Siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. *& on appelle ce jargon,* beauté poétique. *Mais qui s'imaginera une femme*

vêtue sur ce modèle, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.

56. Cela est très-faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorême & une purgation n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, l'éloquence, la poésie, l'architecture régulière, &c. La raison qu'apporte M. *Pascal* est tout aussi fausse : on sait très-bien en quoi consiste l'objet de la poésie : il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse & harmonie ; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il fallait que M. *Pascal* eût bien peu de goût, pour dire que *fatal laurier*, *bel astre* & autres sottises, sont des beautés poétiques ; & il fallait que les éditeurs de ces *pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

LVII.

On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poëte ; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne.

57. A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, & d'y exceller ? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le marquis de l'*Hôpital*, mettaient un enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, & qui se connait aux autres !

LVIII.

Le peuple a les opinions très-saines, par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse plutôt que la poésie, &c.

58. Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non ; mais ceux qui ont des organes grossiers, cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins ; il faut que tout le monde vive.

LIX.

Quand l'univers écraserait l'homme, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, & l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

59. Que veut dire ce mot *noble?* Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil, qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? Il est juge & partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, & qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil, que de paîtrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal, ou de l'astre qui éclaire tant de globes? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

LX.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme, si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas.

60. Comment peut-on assembler tous les biens & toutes les satisfactions autour d'un homme, & le laisser en même tems sans occupation & sans divertissement? N'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

LXI.

Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, & l'on verra qu'un roi, qui se voit, est un homme plein de misères, & qui les ressent comme les autres.

61. Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser, est alors très-occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée

que sur soi, en disant à soi-même : Je règne, & rien de plus, ce serait un idiot.

L X I I.

Toute religion, qui ne reconnaît point JESUS-CHRIST, *est notoirement fausse, & les miracles ne lui peuvent de rien servir.*

62. Qu'est-ce qu'un miracle ? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que DIEU seul peut faire. Or, on suppose ici, que DIEU peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion : ceci mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces questions peut fournir un volume.

L X I I I.

Il est dit : Croyez à l'église ; mais il n'est pas dit, Croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, & non pas l'autre.

63. Voici, je pense, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien ; & de l'autre, on doit croire nécessairement aux miracles ; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour & le contre, & d'une manière bien dangereuse.

L X I V.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps & à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire ?

64. On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création ; car en voyant que la matière n'existe pas par elle-même, & n'a pas le mouvement par elle-même, &c. on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée ; mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le tems même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

Ce 10 Mai 1743.

J'ai lu depuis peu des *penſées* de *Paſcal*, qui n'avaient point encore paru. Le père *des Mollets* les a eues écrites de la main de cet illuſtre auteur, & on les a fait imprimer : elles me paraiſſent confirmer ce que j'ai dit, que ce grand génie avait jetté au haſard toutes ces idées, pour en réformer une partie, & employer l'autre, &c.

Pour ces dernières *penſées*, que les éditeurs des œuvres de *Paſcal* avaient rejettées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conſervées. En voici quelques-unes que ce grand homme eût dû, ce me ſemble, corriger.

I.

Toutes les fois qu'une propoſition eſt inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire : & ſi on le trouve manifeſtement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhenſible qu'il eſt.

1. Il me ſemble, qu'il eſt évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au ſud avec des ailes, un bœuf vole au nord ſans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges. Ces propoſitions ſont évidemment fauſſes.

II.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la reſſemblance des choſes, dont on n'admire pas les originaux.

2. Ce n'eſt pas dans la bonté du caractère d'un homme que conſiſte aſſurément le mérite de ſon portrait, c'eſt dans la reſſemblance. On admire *Céſar* en un ſens, & ſa ſtatue ou image ſur toile en un autre ſens.

III.

Si les médecins n'avaient des ſoutanes & des mules, ſi les docteurs n'avaient des bonnets quarrés & des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la conſidération qu'ils ont dans le monde.

3.

3. Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération, que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie : les docteurs ne sont reçus dans le monde parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet quarré & sans argumens. Il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre & du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumière, l'appareil devient plus inutile ; ce n'est guères que pour le bas peuple, qu'il est encore quelquefois nécessaire, *ad populum phaleras*.

IV.

Selon les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, *il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître, ni ce qu'il est, ni s'il est.*

4. Il est étrange, que *Pascal* ait cru, qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, & qu'il dise, qu'on ne peut connaître par la raison, si DIEU est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le père *Hardouin* à mettre *Pascal* dans sa liste ridicule des athées. *Pascal* eût manifestement rejetté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente : cependant comprenons-nous l'éternité ?

V.

Croyez-vous qu'il soit impossible que DIEU *soit infini, sans parties ? Oui. Je veux donc vous faire voir une chose infinie & indivisible, c'est un point se mouvant par-tout d'une vîtesse infinie : car il est en tous lieux, & tout entier dans chaque endroit.*

5. Il y a là quatre faussetés palpables : 1. Qu'un point mathématique existe seul : 2. Qu'il se meuve à droite & à gauche en même tems : 3. Qu'il se meuve d'une vîtesse infinie ; car il n'y a vîtesse si grande, qui ne puisse être augmentée : 4. Qu'il soit tout entier par-tout.

V I.

Homère *a fait un roman, qu'il donne pour tel. Personne ne doutait, que Troye &* Agamemnon *n'avaient non plus été que la pomme d'or.*

6. Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, & l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

V I I.

Je n'entreprendrai pas de prouver ici par des raisons naturelles, ou l'existence de DIEU, *ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame; parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.*

7. Encore une fois, est-il possible que ce soit *Pascal*, qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de DIEU?

V I I I.

Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent.

8. L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples, qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même, à faire & à croire. Les stoïciens furent respectés, parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, Nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, & chacun dira de vous: Il faut qu'il ait bien raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *pensées* de M. *Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des loix, des pensées que *Pascal* avait probablement jettées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

DIALOGUES.

DES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LES habitans de Cachemire ſont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le ſont d'affaires ſérieuſes, & vivant comme des enfans qui ne ſavent jamais la raiſon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, ſe conſolent de tout, ſe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a ſubſiſté plus de treize cents ans, ſans avoir eu ni de vrais philoſophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paſſables, ni de peintres, ni de ſculpteurs. Ils manquèrent long-tems de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier ſiècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la ſcience des Perſans & des Indiens portèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands hommes, & qui à l'aide d'un bon viſir poliça, embellit, & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le ſultan, contre le miniſtre, & contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inſpirés du ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſus l'autre au ſon des inſtrumens avec une grace merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines

une façon admirable d'ajuster un ruban; & enfin d'excellens chymistes, qui avec de l'essence de jambon, & autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine, & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, & on ne faisait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple semblable à celui de Pekin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazards, c'est-à-dire, de ces marchés & de ces magasins publics entourés de colonnes, & servant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maisons sur de très-beaux ponts, & qu'on desirait en vain des places, des fontaines, des statues, & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe Indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh, dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen: cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire, des choses admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi: nous nous som-

mes mis à rire selon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer: ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non: car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années: & où trouver de quoi les payer?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est, que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout, & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête & des mains, & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux; vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer: Il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire; car assurément vous ne paierez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable, il ne sortira ni argent ni denrées de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce hu-

maine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait ensorte que les possesseurs du riz, du lin, & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendians qu'on emploierait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne serait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingts jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'industrie: vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces tems sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année?

Cette conversation dura long-tems. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, & il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant

Pendant que le raisonneur & le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portant petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà des grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu-près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un état! dit l'Indien. Cette conversation dura long-tems & ne produisit pas grand'chose.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, monsieur! le procès de ces pauvres orphelins.

L'AVOCAT.

Comment! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies-réelles. On n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune; & vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte: mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge, pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugé aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite : les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? Est-ce que nous vivons sous *Justinien* & sous *Théodose?*

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse & les tournois; ils couraient dans la terre sainte avec leurs maitresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le tems d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends. Vous n'avez point de loix, & vous allez demander à *Justinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez. Nous avons plus de loix que toute l'Europe ensemble; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh! oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Eh bien, qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable; mais à deux lieues de là c'est toute autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France? Et n'est,

ce pas une chose absurde & a euse, que ce qui est vrai dans un village se trouve faux da s un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faisaient dans le bon tems deux empires séparés ; & l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des loix à ses sujets ; ces loix dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire, & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnacs, & messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? Est-il plus difficile d'avoir les mêmes loix que les mêmes habits ? Et puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout la même, quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes loix, ne vivent pas sous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les loix faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais, & d'autres peuples, ont pensé que l'observation des loix était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS (a).

MADAME DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur: non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Des consolations, madame! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez. La mienne n'est pas de cette trempe; je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-tems?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte sur-tout cette contrainte.

(a) Madame de *Maintenon*, & mademoiselle *Ninon de l'Enclos*, avaient long-tems vécu ensemble. Cette célèbre fille, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs, ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me suis trompée la première. Si lorsque nous soupions autrefois ensemble avec *Villarsaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des tournelles, lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit: Vous approcherez un jour du trône; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous; toutes les graces passeront par vos mains; vous serez regardée comme une souveraine; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit; leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'est accompli; j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers momens; j'ai espéré la joie & je ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Les philosophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente; & s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe, comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre, où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'enhaut. Quelle erreur!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grace, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin?

MADAME DE MAINTENON.

Ah! ma chère *Ninon*, depuis le tems que je ne vous ai plus appellée que *mademoiselle de l'Enclos*; j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vuide; mon esprit est contraint; je joue le premier personnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante, de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable (*b*)!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais,

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Buvez du fleuve Léthé; consolez-vous sur-tout en jettant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! *Ninon!* peut-on se consoler seule? J'ai une proposition à vous faire; mais je n'ose.

MADEMOISELLE

(*b*) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'eſt à vous à être timide; mais oſez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce ſerait de troquer, du moins en apparence, votre philoſophie contre de la pruderie, de vous faire femme reſpectable. Je vous logerais à Verſailles; vous ſeriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à ſupporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, madame; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faſſe hypocrite & malheureuſe, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon !* Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Non, je ſuis toujours ſenſible. Vous m'attendriſſez; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis; quittez Verſailles, venez vivre avec moi dans la rue des tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du trône, & je ne pourrais l'être au marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les deſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits, pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi: venez vivre avec mes philoſophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR-GÉNÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-VOUS qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV* n'en avait eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand *Colbert* en avait; ayez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, aſſervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conſeil qui ſût ce que c'eſt que le change. Il n'y en avait pas un qui ſût ce que c'eſt que la proportion des eſpèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A préſent les lumières ſe ſont communiquées de proche en proche. La populace reſte toujours dans la profonde

ignorance, où la nécessité de gagner sa vie, & j'ose dire le bien de l'état, doivent la tenir. Mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable; il gouverne les grands, qui pensent quelquefois, & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes, capables d'exécuter la musique la plus savante, s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie & dans l'administration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le ministre appercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions; le ministre prit le papier, & lut.

La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitans & dans leur travail.

Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or & d'argent serait inutile. Car pourvu qu'il y ait assez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous; & le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or & l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie & dans le travail.

Il n'y a pas long-tems qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment Eſpagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or; mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du tems de *Hugues Capet*: car être riche, c'eſt jouir. Or je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même: on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin: on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap: l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate, que ne l'étaient les feſtins royaux de *Hugues Capet*. S'il ſe faiſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charrette; & moi je me fais porter dans un carroſſe commode & agréable, où je reçois le jour ſans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour ſuſpendre ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte, il n'a fallu que de l'induſtrie; ainſi du reſte. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtiſſait la maiſon de *Hugues Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maiſons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour conſtruire une vilaine priſon, que pour faire une maiſon agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des repréſentations groſſières d'animaux. Les chênes pourriſſaient autrefois dans les forêts; ils ſont façonnés aujourd'hui en parquets. Le ſable reſtait inutile ſur la terre; on en fait des glaces.

Or celui-là eſt certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'induſtrie ſeule les a procurés. Ce n'eſt donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'eſt l'eſprit; j'entends l'eſprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne ſe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je ſuis pauvre par ces beſoins; je deviens riche quand le commerce les ſatisfait. Ce n'était pas

de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, & où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens, serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui sont encore en France, aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière sûre de nuire à l'état, c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laisser des champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, & il fait bien ; car cet argent va aux marchands, aux coëffeuses & aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? Cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

On sait que c'est un vice dans un gouvernement, qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux espèces ; ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des passans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret ; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution, au nom de Dieu, & reviennent souper chez eux, dans de grandes maisons, où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre ; parce que, chemin faisant, elle produit des enfans à l'état, & que si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons

& des ſoldats. Mais toutes deux ſont un mal, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que dans un royaume, qui a des terres incultes & des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples, qui ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortaliſé leur mémoire par des travaux que nous n'oſons imiter ? Il eſt évident que leur adminiſtration valait mieux que la nôtre, puiſqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts ſont néceſſaires. La meilleure manière de les lever, eſt celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire eſt vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puiſſe être arbitraire ; mais dans un état bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en faiſant en Perſe tant d'établiſſemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raiſon ; Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait beſoin d'hôpitaux en Perſe.

Qu'eſt-ce qu'un impôt ? C'eſt une certaine quantité de blé, de beſtiaux, de denrées, que les poſſeſſeurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'eſt que la repréſentation de ces denrées. L'impôt n'eſt donc réellement que ſur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mammelles de ſa femme donnent à ſes enfans. Ce n'eſt pas ſur le pauvre, ſur le manœuvre, qu'il faut impoſer une taxe. Il faut, en le faiſant travailler, lui faire eſpérer d'être un jour aſſez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je ſuppoſe qu'on paie cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en paſſe vingt dans le pays étranger : trente ſont employés à faire maſſacrer des hommes. Je ſuppoſe que pendant la paix, de ces cinquante millions, on en paie vingt-cinq ; rien ne paſſe alors chez l'étranger : on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on eſt réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas

ſervir à nous procurer les commodités de la vie; ils doivent ſervir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus; c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public eſt à l'argent, ce que l'argent eſt aux denrées; une repréſentation, un gage d'échange. L'argent n'eſt utile, que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il eſt de même plus aiſé à un receveur de province, d'envoyer au tréſor-royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit eſt utile. Un papier de crédit eſt dans le gouvernement d'un état, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabeſtans ſont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pu remuer à bras. Un Ecoſſais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais? Il eſt reſté des débris de ſon ſyſtême, une compagnie des Indes, qui donne de la jalouſie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation; donc ce ſyſtême, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal.

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnoie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la maſſe & la circulation des eſpèces & des denrées ne le comportent, c'eſt encore faire de la fauſſe monnoie.

Défendre la ſortie des matières d'or & d'argent, eſt un reſte de barbarie & d'indigence; c'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes & perdre le commerce; c'eſt en effet ne pas vouloir payer; puiſque ſi la nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec l'étranger. C'eſt perdre le commerce, puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger

Charger de taxes dans ses propres états les denrées de son pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guyenne de la Bretagne; c'est encore un abus honteux & ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe; le ministre les goûta; il s'en procura une copie; & c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un ministre.

MARC-AURÈLE ET UN RÉCOLLET.

MARC-AURÈLE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois-là est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RÉCOLLET.

Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger, pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape, comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE.

Frère *Fulgence* au capitole! Les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de Jupiter?

LE RÉCOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plait, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe? D'où venez-vous, & que voulez-vous?

MARC-AURÈLE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome: je suis *Marc-Aurèle*.

LE RÉCOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à-peu-près semblable. Il y avait un empereur payen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURÈLE.

C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée; ce capitole, où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes; cette terre que j'ai rendue heureuse. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la statue du sage *Antonin* mon père. C'est un autre visage.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien, M. le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne; mais il y a mis la statue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURÈLE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

LE RÉCOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURÈLE.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis graces au ciel, de ce que par une heureuse conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de

ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'eſſence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'empereur mon ſucceſſeur? eſt-ce toujours ſur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo. Vous baiſerez les pieds du St. Père; & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire Romain?

LE RÉCOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appellée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèles*, les *Antonins*, les *Trajans*, & les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchiſme! l'inquiſition! des dominicains! des récollets! des cardinaux! un pape! & l'empire Romain dans une petite ville ſur le Danube. Je ne m'y attendais pas; mais je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voir un empereur Romain, *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RÉCOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de

plus grands. Vous feriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome; que frère *Fulgence* pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, & je le plains.

LE RÉCOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de sang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à son aise.

MARC-AURÈLE.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue & bien malheureuse?

LE RÉCOLLET.

Déchue, si vous voulez; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions*, qui détruisent des Carthages; mais aussi, nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe, je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'est pas philosophe.

LE RÉCOLLET.

Comment ? je ne suis pas philosophe ! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, & qui plus est la théologie.

MARC-AURÈLE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plait ?

LE RÉCOLLET.

C'est... c'est ce qui fait que je suis ici, & que les empereurs n'y sont plus. Vous paraissez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURÈLE.

J'adopte les décrets éternels ; je sais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses humaines ; mais puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire Romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RÉCOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURÈLE.

Et moi, je vais me rejoindre à l'Être des êtres.

UN BRACMANE, ET UN JÉSUITE, SUR LA NÉCESSITÉ ET L'ENCHAINEMENT DES CHOSES.

LE JÉSUITE.

C'EST apparemment par les prières de *Saint François Xavier* que vous êtes parvenu à une si heureuse & si longue vieillesse ? Cent quatre-vingts ans ! cela est digne du tems des patriarches.

LE BRACMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cents; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier*; mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers; & s'il avait eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un inſtant de plus que ne le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ſerait toute autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde; mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que bracmane, eſt un reſſort de l'univers; il obéit à la deſtinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-Kan* conquît l'Aſie? A l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment? Vous la cauſe de l'aſſaſſinat de *Henri IV*!

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de *Saturne*, qui revient à l'an cinq cent cin-

quante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, & de-là suivit évidemment la mort de *Henri IV*.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand Persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme, qui convola avec un marchand Arménien; elle eut une fille, qui épousa un Grec; la fille de ce Grec s'établit en France, & épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de *France* & d'*Autriche* auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres suites; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens, & futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la solution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore, que la servante du grand-père du fondateur des feuillans, (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette servante-là était une maitresse femme.

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote, à qui son maître fit un enfant. Madame de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda, fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JÉSUITE.

Malgré vôtre pied gauche, & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Être libre, c'est faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes?

LE BRACMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose, sans doute;

doute ; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ferait autre qu'elle n'est.

LE JÉSUITE.

Votre révérence *Bramine* avance-là un furieux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre paternité *Ignacienne* en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre *Saint Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siège de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole ; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU ?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil, à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre & les mers ? Mon père, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poésie est quelquefois admirable : mais la physique d'*Epicure* me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE.

Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me persuaderez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite toute seule.

LUCRÈCE.

Mais qui donc aura fait le monde?

POSSIDONIUS.

Un Être intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRÈCE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature, des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de subli-

mes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'*Homère.*

LUCRÈCE.

Non; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière organisée avec le tems, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval; & organisée plus finement composera l'*Iliade.*

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits: je vous laisserai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire Romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRÈCE.

Non; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y suffira-t-il? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du sein de la terre, & des bleds sans germe, &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes: personne que je sache n'a vu cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment; mais vous supposez toujours ce qui est en question, vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, & ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument; personne n'a jamais vu le soleil & les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former & recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRÈCE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez, que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes; ainsi vous devez penser

que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſſède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un être inviſible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit. Dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis, &par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRÈCE.

Quoi? C'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe, qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un DIEU, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRÈCE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier penſe. La penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRÈCE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme; je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue, ne ſont pas actuellement en mouvement; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déjà de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins, ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encore ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière. Or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement.

Une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puissant qui donne le mouvement, la vie, & la pensée.

LUCRÈCE.

Je peux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement, & de l'intelligence dans le monde: ce mouvement & cette intelligence se sont distribués de tout tems, suivant les loix de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre: elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée: il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un Etre suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent? Les

Argonautes

Argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colchos : direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les Argonautes entrepriſſent leur navigation ? Les hommes portent des chauſſures : direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre ſuprême pour être chauſſées ? non, ſans doute : mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs, & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars ſe ſont raſſemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du ſoleil long-tems répandue & écartée dans l'eſpace s'eſt conglobée, & a fait l'aſtre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoſſibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir ſérieuſement recours à un tel ſyſtême. Premiérement en adoptant cette hypothèſe vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez ſur les cauſes finales. Il y a des uſages volontaires que nous faiſons des préſens de la nature : il y a des effets indiſpenſables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaiſſeau ; mais ces arbres étaient viſiblement deſtinés à croître ſur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ſes jambes d'une chauſſure ; mais la jambe eſt viſiblement faite pour porter le corps, & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'eſpèce. Si vous conſidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inſtant la ſenſation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deſſein admirable. Or, n'eſt-il

pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un Etre suprême?

LUCRÈCE.

Si j'admets cet Etre suprême, quelle forme aura-t-il? sera-t-il en un lieu? sera-t-il hors de tout lieu? sera-t-il dans le tems, hors du tems? remplira-t-il tout l'espace, ou non? pourquoi aurait-il fait ce monde? quel est son but? pourquoi former des êtres sensibles & malheureux? pourquoi le mal moral, & le mal physique? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet Etre suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible: car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les assimptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRÈCE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure?*

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRÈCE.

Je commence à reconnaître un Etre ſuprême inacceſſible à nos ſens, & prouvé par notre raiſon, qui a fait le monde, & qui le conſerve; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troiſième livre, admiré de tous les ſavans de Rome, je ne crois pas que vous puiſſiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord,

> *Idque ſitum mediâ regione in pectoris hæret.*
> L'eſprit eſt au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez compoſé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'eſprit de *Ciceron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'eſt une bonne tête? & ſi vous diſiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de ſa voix & de ſes poumons?

LUCRÈCE.

Mais ne ſentez-vous pas que c'eſt autour du cœur que ſe forment les ſentimens de joie, de douleur & de crainte?

> *Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circùm*
> *Lætitiæ mulcent.*

Ne ſentez-vous pas votre cœur ſe dilater ou ſe reſſerrer à une bonne ou mauvaiſe nouvelle? N'y a-t-il pas là des reſſorts ſecrets qui ſe détendent ou qui prennent de l'élaſticité? C'eſt donc là qu'eſt le ſiège de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui paſſe à

l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRÈCE.

Non, je n'oserais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même?

LUCRÈCE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide; parce que je suis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très-déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vos voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut

penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRÈCE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu, & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRÈCE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à l'œil dans ses boutons: & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessencée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit; or une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRÈCE.

Deux corps qui se heurtent, produisent du mouvement; &

cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps; il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables; & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un Etre suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRÈCE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien; je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un Etre supérieur à moi.

LUCRÈCE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père; & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a toujours existé de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le syſtême d'*Epicure*, & que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atômes produit la penſée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles & penſans ; je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, penſans par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire eſſentiel à toute matière ; que ſi la matière penſait néceſſairement par elle-même, toute matière ſerait penſante : or cela n'eſt pas ; donc il eſt inſoutenable d'admettre une ſucceſſion d'êtres matériels penſans par eux-mêmes.

LUCRÈCE.

Ce raiſonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à ſon fils en formant ſon corps. Cette ame & ce corps croiſſent enſemble ; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, & l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore : ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aeris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere : & ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſcit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle eſt la nature de l'ame ?

LUCRÈCE.

Non ; je vous fais ſon hiſtoire, & je raiſonne avec quelque vraiſemblance.

POSSIDONIUS.

Où eſt la vraiſemblance, qu'un père communique à ſon fils la faculté de penſer ?

LUCRÈCE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs péres, comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant ſon fils n'a-t-il pas agi comme un inſtrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame, faire des penſées, en jouiſſant de ſa femme ? L'un & l'autre ſavent-ils comment un enfant ſe forme dans le ſein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cauſe ſupérieure, ainſi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, & qu'ils ſont ſous la main d'un maître abſolu ?

LUCRÈCE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation.

LUCRÈCE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans

dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appellé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRÈCE.

Qui l'a jamais pensé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRÈCE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appellé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé?

LUCRÈCE.

Sans doute. La végétation & la vie sont des mots qui signifient les choses végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées?

LUCRÈCE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux.

Ma volonté était de vous parler de métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRÈCE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers en rêve; *César* prend des villes; je résous des problêmes; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté; elles nous sont données par une cause supérieure.

LUCRÈCE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant? & attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est-ce dans l'Être suprême que chaque être animé voit les idées des choses? quelle est votre opinion?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du bled se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jusqu'à nos

jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un Être tout-puissant, & de nous garder de ses systêmes.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, & qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme, & que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là: l'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux: chaque espèce suit son instinct: nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER.

Comment? en société! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des spectacles, des couvens, des universités, des bibliothèques & des cabarets?

LE SAUVAGE.

Non; est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations considérables? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins; nous nous procurons aisément

la nourriture; nous nous marions, nous faisons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage?

LE SAUVAGE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus; il faut que j'y rêve; nous appellons *sauvage* un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appellons encore sauvages, les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je suis curieux de savoir quelles sont vos idées: que pensez-vous de l'homme?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler & de rire, & qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds; ils sont tous noirs dans notre Amérique : je n'en sais guères davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, monsieur? votre ame? quelle notion en avez-vous? d'où vous vient-elle? qu'est-elle? que fait-elle? comment agit-elle? où va-t-elle?

LE SAUVAGE.

Je n'en sais rien; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, & comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, & des mains

plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? Et de quelle nature est votre esprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? pensez-vous toujours? votre volonté est-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions; vous me demandez comment je possède ce que DIEU a daigné donner à l'homme: c'est comme si vous me demandiez comment je suis né? Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme; comme un arbre a de l'écorce, des racines, & des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit? je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir: comment mon ame anime mon corps? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre, pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours? non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément: quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux: quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre? Je ne vous entends point: ce sont des choses que vous savez sans doute; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières; je pourrais vous en parler un mois de suite, sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon & le mauvais, le juste & l'injuste? savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens? le meilleur culte? le droit des gens? le droit public? le droit civil? le droit canon? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe?

LE SAUVAGE.

En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui vous fait plaisir sans faire tort à personne est très-bon, & très-juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & que ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête, je veux vous la renverser ; dînons ensemble, après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif ; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le dîner ; ma tête est plus pesante, mes idées

ne ſont plus ſi nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans ſon corps, & plus on perd de ſon être. Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la cauſe de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premiérement, à l'égard de ce qui ſe paſſe dans vos jambes, je n'en ſais rien, mais les médecins le ſavent, & vous pouvez vous adreſſer à eux. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans votre tête, je le ſais très-bien; écoutez; L'ame ne tenant aucune place, eſt placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les eſprits animaux qui s'élèvent de l'eſtomac, montent à l'ame qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils ſont matière, & qu'elle ne l'eſt pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un ſur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impreſſion; & comme elle eſt ſimple, & que par conſéquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient peſante, engourdie quand on a trop mangé; de là vient que pluſieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui ſoit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui ſe peut dire ſur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre: allons par degrés; ſavez-vous que ce monde-ci eſt le meilleur des mondes poſſibles?

LE SAUVAGE.

Comment? il eſt impoſſible à l'être infini de faire quelque choſe de mieux que ce que nous voyons?

LE BACHELIER.

Aſſurément, & ce que nous voyons eſt ce qu'il y a de mieux.

Il

Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent; mais c'est toujours en faisant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez, on a tué au moins en batailles rangées, cinq cent cinquante-cinq millions six cent cinquante mille hommes, sans compter les petits enfans & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé; & les crimes dont la terre est couverte, relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins, pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection, si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car....... Mais allons pied-à-pied; quelle idée avez-vous des loix, & du juste & de l'injuste, & du beau & du *to Kalon*, comme dit *Platon*?

LE SAUVAGE.

Mais, monsieur, en allant pied-à-pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les loix dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plait?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers, & du maïs,

ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre, m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des loix*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces: elles sont fort supérieures à nos cocotiers, c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent: on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme, que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon; ils sont bien les maîtres, chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais, les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder: je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré; je le laisse à mon fils: si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos loix laissent tout à l'aîné, & rien aux cadets; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre: apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont à votre avis les meilleures loix?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles loix ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai oui dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisans, vous autres messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous ; nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Holà, eh, monsieur le sauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange. —

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la constitution, qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon tems que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nud & sanglant à la porte de tous les collèges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'eſt ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plait? Avez-vous jamais vu des philoſophes apporter dans un pays la guerre, la famine, ou la peſte? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand miniſtre qui n'était pas philoſophe?

ACROTAL.

Plût-à-Dieu que ce *Bayle* ſe fût noyé, ainſi que ſes Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expoſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, il met ſous les yeux le pour & le contre avec une impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté ſi intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le ſens commun en état de juger, & même de douter; on n'y peut pas tenir; & pour moi j'avoue que j'entre dans une ſainte fureur quand on parle de cet homme-là, & de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc ſi vîte?

ACROTAL.

Chez monſieur *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience; mais il eſt tantôt avec ſon page, tantôt avec la ſignora *Buona roba;* je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon crédit pour faire brûler

un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe Anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Eh quels sont donc, s'il vous plait, les sentimens horribles de cet Anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel-être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'état ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi, si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guères dans cette secte que des citoyens sans crédit, des *Socrates*, des *Pomponaces*, des *Erasmes*, des *Bayles*, des *Descartes* ; mais à présent la

philosophie est montée sur les tribunaux, & sur les trônes mêmes; on se pique par-tout de raison, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste; & c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plait? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous méprisent, puisqu'il faut tout dire; ils se moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien; il ne faut se moquer de personne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les loix & la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile; car nous sommes bien au-dessus des loix.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération?

ACROTAL.

Laiſſons-là les loix & les juges; ne ſongeons qu'aux philoſophes; il eſt certain qu'ils ont dit autrefois autant de ſottiſes que nous; ainſi nous devons nous élever contr'eux, quand ce ne ſerait que par jalouſie de métier.

ARISTE.

Pluſieurs ont dit des ſottiſes, ſans doute, puiſqu'ils ſont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont cauſé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'eſt en quoi nous ſommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne reſſemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous ſerions les maîtres du monde, ſans ces coquins de gens d'eſprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, ſi vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raiſonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grace pour ce pauvre diſciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler; Monſieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'eſt pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raiſon; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'impoſer ſilence aux petits philoſophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le ſilence vous-même, ne vous mêlez plus de raiſonner, ſoyez honnêtes gens, ſoyez compatiſſans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'eſt pas; & il ceſſera d'être où il eſt.

LUCIEN

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

LUCIEN fit il y a quelque tems connaissance avec *Erasme*; malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems, & ceux du mien: vous n'aviez à faire qu'à des Dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les Dieux; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guères; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon tems les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine! quelle est cette profession là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde & esclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté!

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie : il faudra bien qu'ils en descendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems ?

ERASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien *lit, & éclate de rire ;* Rabelais *survient.*)

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je ſuis votre homme.

LUCIEN à *Eraſme*.

Quel eſt cet original ?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN à *Rabelais*.

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme* ; & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus fou que tous mes compatriotes enſemble ; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife, juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes ; je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſent.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme* ?

ERASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer; & comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais* que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il?

RABELAIS.

Un *Papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément: & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs Romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, & votre nation le souffrait! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegaus & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(Ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS à *Erasme*.

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis: Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'est-ce rien d'être détrompé?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & *Rabelais* raisonnèrent assez long-tems. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de l'*Éloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE *prêchant aux Chinois*.

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous, comme on sait; la grace est

donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSÉNISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non, JESUS n'est mort que pour plusieurs; la grace est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, & vos prières sont des blasphêmes, car *Augustin* & *Paul*....

LE JÉSUITE.

Taisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de *Saint-Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Augustin* & *Paul*, & venez tous que je vous baptise.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste, vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grace.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'église anglicane est la seule église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE

LE JÉSUITE.

Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*. . . . .

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des discours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai: je vous donne huit jours pour vous y préparer; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfans! si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre, qui, comme vous savez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car. . . .

LES CHINOIS.

Ah ! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le geolier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

Eraste sort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouserez bientôt *Eraste*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laisse la liberté du choix; j'aime *Eraste*, & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. *Eraste* a de l'esprit, mais il l'a impérieux & mordant; il a des graces, mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi; je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour *Eraste*, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination; je veux être heureuse, je ne le serais pas avec lui; j'épouserai *Ariste* que j'estime & que j'espère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donné ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la pre-

mière jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des collèges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guères de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur; & fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse; vous vous donnez à lui sans le connaître; vous vivez avec lui sans l'aimer; c'est un marché qu'on a fait sans vous, & bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser de moi-même, & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel esprit; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances; & j'ose dire que ces instructions qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

QUELLE est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute & si noble, à la mine si fière, & en même tems si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuse ?

TULLIA.

Je suis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, & non à la française : je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges ?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En

voilà un, sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah, ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissions point les bas; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre tems.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous, madame?

TULLIA.

Du tems de *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Ciceron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Ciceron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait *Catilina*, & tous les personnages de mon tems; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina*; je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame, ils sont faits avec du sable, & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe; cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, & ce ſecret éterniſe les tableaux que le tems conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, & dit à* Tullia *en tirant un livre de ſa poche,*

Vous ſerez bien plus étonnée, madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à-peu-près comme ces eſtampes, & que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

Le Savant préſenta ſon livre à Tullia; *c'était un recueil de vers pour madame la marquiſe:* Tullia *en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur,*

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe; & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

LE SAVANT.

Oui, madame, mais on ne les lit plus; j'en ſuis fâché pour monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guères que ſon nom.

(*Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces.* Tullia *fut étonnée de voir en été de la crême & des* [illegible]*illes*

gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inspirèrent d'abord quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui se trouva là lui répondit,)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appellez *café*; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'*Amérique*, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appellions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE SAVANT *piqué de ce que madame* Tullia *avait trouvé ses vers mauvais, lui repliqua brusquement:*

Vos Romains qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire Romain; encore est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, & qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame

Madame la marquise fit taire le savant, qui manquait de respect à une dame Romaine, à la fille de Cicéron. *M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, & à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin;*

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Consolez-vous, madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien;* nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences; le tems & d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à M. votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina;* mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide.* J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence.* J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appli-

quer votre œil à ce verre, regardez cette maiſon qui eſt à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maiſon eſt au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraiſſait.

M. LE DUC.

Eh bien, madame, c'eſt avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâſſé? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, & la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, monſieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de *Ciceron*. C'eſt éfiler une étoffe, la détiſſer fil-à-fil, & en ſéparer l'or; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du ſoleil; les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair; vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience,

elle est très-commune ; les jeunes gens en sortant des écoles en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons dans notre Europe substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire Romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & pour qu'on parvînt à connaître si bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, madame, nous sommes des barbares, qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les sciences. Nous avons vécu sept à huit cent ans comme des sauvages ; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé & subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont paîtri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *César*, & la phalange Macédonienne, & toutes vos légions ; ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandre* & les *Césars*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état ; vous auriez été digne d'être sénateur Romain.

M. LE DUC.

Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères ; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-tems parmi nous, mais nous respectons *Ciceron*, & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres loix de physique que celles de votre tems, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence, & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. *Tullia fut très-contente des paroles & de la musique,* quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH mon DIEU, ma poule, te voilà bien triſte; qu'as-tu?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite ſervante m'a priſe ſur ſes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a ſaiſi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à ſon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de conſolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La ſeule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eſt que j'entendis ces jours paſſés, près de mon poulailler, raiſonner deux abbés Italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puſſent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils diſaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs ſemblables, & qu'ils finiſſaient par les châtrer: ils maudiſſaient la deſtinée & le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'eſt donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! Ah les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre ; l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion ; & voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! Je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je serai rôtie & mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé, disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire & à faire des contes plaisans, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui ſont fort au-deſſous de nous, puiſqu'ils n'ont point de plumes, en ont uſé ainſi fort ſouvent avec leurs ſemblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & Grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs couſins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous ſommes il y avait eu un nommé *Débonnaire*, qui fit arracher les yeux à ſon neveu *Bernard*. Mais pour ce qui eſt de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette eſpèce. Mes deux abbés diſaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il ſerait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guères.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtiſſait ?

LE CHAPON.

Je n'oſerais pas l'aſſurer ; mais je me ſouviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des Juifs, où les hommes ſe ſont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Paſſe pour cela. Il eſt juſte qu'une eſpèce ſi perverſe ſe dévore elle-même, & que la terre ſoit purgée de cette race. Mais moi qui ſuis paiſible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monſtres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décolée & rôtie ! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte, qui depuis des milliers de ſiècles leur défend de nous manger ; que

même un nommé *Pythagore* ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme ! le divin homme que ce *Porphyre !* avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité, il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous ayons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé *Descartes*, ne serait elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*, il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien, dressa-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain, & qui sauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie, & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour

jour dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appellés* hommes; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair*. Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines: ce sang se mêle nécessairement à notre chair; ils désobéissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer & de nous faire cuire; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres nos éternels ennemis. Il y a long-tems qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, & n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous manger deux jours de la semaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te paraît favorable est très-barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons; ils appellent cela *jeûner*, *se mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en est fait, ma mie, notre dernière heure est venue, recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever ! Mais les petits se vengent des puissans par de vains souhaits, & les puissans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me serre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

PERICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

PERICLÈS.

J'ai quelques questions à vous faire. *Minos* m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité ; j'étais le très-humble esclave de la sublime Porte.

PERICLÈS.

Que parlez-vous d'esclave ? un Grec esclave !

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre chose?

LE RUSSE.

Il a raison: Grec & esclave, c'est la même chose.

PERICLÈS.

Juste ciel! que je plains mes pauvres compatriotes!

LE GREC.

Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez: pour moi j'étais assez content de ma situation: je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner; & pour cela je payais un tribut à sa hautesse.

PERICLÈS.

Un tribut! voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, & les plus belles de mes filles.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'esclavage! Vit-on jamais les contemporains de *Miltiade*, d'*Aristide*, & de *Thémistocle!*

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-il bostangis, capigi-bachis, ou pachas à trois queues?

PERICLÈS.

Quels sont ces titres ridicules & barbares dont le son vient déchirer mes oreilles? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien, ou à un Spartiate imbécile! (*au Grec.*) Vous avez sans doute entendu parler de *Périclès?*

LE GREC.

De *Périclès!* point du tout.... attendez.... N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux?

PERICLÈS.

Qu'est-ce donc que ce solitaire? Était-ce la première personne de l'état?

LE GREC.

Bon! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

PERICLÈS.

Par quel moyen ce solitaire est-il donc devenu fameux? a-t-il, comme moi, livré des batailles, & fait des conquêtes pour sa patrie? a-t-il érigé quelques grands monumens aux Dieux, ou formé quelques établissemens utiles au public? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite?

LE GREC.

Non, l'homme dont je veux parler ne savait ni lire, ni écrire; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première chose qu'il faisait dès le matin était de se déchirer les épaules à coups de fouet: il offrait à DIEU ses flagellations, ses veilles, ses jeûnes & son ignorance.

PERICLÈS.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne?

LE GREC.

Assurément: nous autres Grecs nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

PERICLÈS.

O destinée!... Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas

toujours en vénération à Athènes? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût?

LE GREC.

C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle *Sétines*; c'est un petit misérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

PERICLÈS.

Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse & superbe ville d'Athènes, que les noms de *Thémistocle* & de *Périclès*? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PERICLÈS.

Comment? il vivait dans Athènes, & il ne me connaît point! il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse!

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, & n'en savent pas plus que lui. Cette cité, jadis si opulente & si fière, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre & sale bourg appellé *Sétines*.

PERICLÈS.

Puis-je croire ce que vous me dites-là?

LE RUSSE.

Tel est l'effet des ravages du tems, & des inondations des barbares, plus destructeurs encore que le tems.

PERICLÈS.

Je sais très-bien que les successeurs d'*Alexandre* subjuguè-

rent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de craindre d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant une certaine période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde; empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver ; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens, & des Turcs.

PERICLÈS.

Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guère que l'art de conquérir, & qu'aujourd'hui ils ne savent guère que celui de garder leurs conquêtes; mais les Vénitiens, & sur-tout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, & les ont surpassés à beaucoup d'autres.

PERICLÈS.

Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

LE RUSSE.

Point du tout, je suis Russe.

PERICLÈS.

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens & des Turcs.

Cependant les connaissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très-ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout-à-l'heure de si belles choses?

LE RUSSE.

Non; je ne connais ce peuple que par vos historiens: pour notre nation, elle descend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÈS.

Est-il possible qu'un descendant des Sarmates & des Scythes connaisse mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates; un de nos souverains s'étant trouvé homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses états, & l'on vit s'y élever rapidement les arts & les sciences, des académies & des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, & notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

PERICLÈS.

J'avoue que pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté & le courage; mais il est plus vrai encore que j'ai perdu bien du tems; j'espérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, & c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

PERICLÈS.

J'en conviens: cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec *Osiris*, *Minos*, *Lycurgue*, *So-*

lon & tous ces législateurs & fondateurs d'empires, dont les actions & les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

CU-SU ET KOU,

OU

Entretiens de Cu-su, disciple de Confutzée, avec le prince Kou, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur Chinois Gnenvan, 417 ans avant notre ère vulgaire.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, N°. 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme sottise ; il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel, c'est comme si nous disions, Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils, & fit tourner

tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers, parmi lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles: nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet: ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des loix, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier? & comment est-il fait?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre,

tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi, & ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc par-tout? il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même?

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je serais donc moi-même une partie de la Divinité?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière; est-il lumière cependant lui-même? ce n'est que du sable, & rien de plus; tout est en DIEU, sans doute; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'est pas comme l'empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoie ses ordres par des colao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace, & tous ses ouvrages; & puisqu'il est dans vous,

c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Être ſuprême?

CU-SU.

Être juſte.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Être juſte.

KOU.

Mais la ſecte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre? de ſecourir ſa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir: je déteſte la ſecte de *Laokium*; mais il y a tant de nuances du juſte & de l'injuſte! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu? qui pourra poſer ſûrement les bornes qui ſéparent le bien & le mal? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi DIEU qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIÈME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, *Cu-su*. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance, rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active;* mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions; cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est DIEU.

Qui fait végéter toutes les plantes? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*, je trouve *Vulcain* un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des Dieux: mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière*, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens,

cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi, & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes; il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort? oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame? non sans doute; & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejetter un système si beau & si nécessaire au genre humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis

suis animé par DIEU même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, si DIEU même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce DIEU qui est en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce DIEU qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre: n'est-il pas vrai que DIEU est la souveraine justice ?

KOU.

Sans doute; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la

justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce système? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous (a) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle: ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lu la traduction; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? DIEU vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé, ou puni, quand

(a) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion pénétrèrent jusqu'à la Chine; ils y sont appellés *Sinous*.

(b) Eh bien! tristes ennemis de la raison & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes.

je ne ferai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne ? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne; pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

KOU.

Eh bien soit, je me rends (*b*) ; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'Être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de DIEU m'embarrasse.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices

Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas; tous les sages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gassendi* en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi. *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la*

au Chang-ti, au Tien, à l'Être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi & pontife; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières; mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil, & sécher la lune: ce galimatias sera-t-il agréable à l'Être suprême, utile à mes sujets & à moi-même?

Je ne peux sur-tout souffrir la démence des sectes qui nous environnent: d'un côté je vois *Laotzé* que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait sur-tout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres se met-

chaleur du soleil, *croirait avoir une idée distincte de cet astre*. Lisez le reste de cette admirable lettre à *Descartes*, lisez *Locke*; relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur; vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec

tent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine & de tous ceux de l'Asie : mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon*, sixième roi de la Caldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Caldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets

justesse & avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfaisant, indulgent; ressembler à *Cu-su* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuses, ou à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux docteurs; Oui, sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité; & le brochet fut mangé par le roi & par ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les docteurs du parti contraire: on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité; il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner: ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon*; & les citoyens depuis ce tems firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

Kou.

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des *Fo*, & des brochets.

Je ſais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, & qui prédiſent clairement l'avenir, c'eſt-à-dire, qui voient clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent & faire deſcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des ſectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, & que le vaſte empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! L'Être éternel ne ſerait-il que le Dieu de l'iſle Formoſe ou de l'Iſle Borneo ? Abandonnerait-il le reſte de l'univers ? Mon cher *Cu-ſu*, il eſt le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puiſque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous élèverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, & des ſept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois: eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain! Le bon petit Lama (a) nommé *Stelca iſant Erepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait;* il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon tems. Pour moi je marierai tous les lamas & bonzes, & lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre; ils en ſeront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

(a) *Stelca iſant Erepi*, ſignifie en chinois, *l'abbé Caſtel de Saint-Pierre.*

CU-SU.

C U - S U.

Oh! le bon prince que nous aurons-là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

K O U.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chymiste *Erueil*, & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C U - S U.

Gardez-vous-en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

K O U.

Aimer ses ennemis! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U - S U.

Comment l'entendez-vous?

K O U.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de *Déon* contre le prince

du *Vis-Brunk* : dès qu'un (*b*) de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère, nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maitresse ?

CU-SU.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides ; que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

SIXIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. Graces au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans ; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

(*b*) C'est une chose remarquable, qu'en retournant *Dkcon* & *Vis-Brunk*, qui sont des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunswik*, tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre.

KOU.

Quelle est-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité, cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infâme, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croyent au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne re-

cevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confutzée* est sage & saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité? si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte; il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier à soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en sait davantage que son malade en délire. Celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'est dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un DIEU simple & universel, que je veux vivre, loin des chimères des sophistes, & des illusions des faux pro-

phètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriserai le DIEU *Fo* & *Laotzée*, & *Vitsnou* qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un DIEU pour sa seule province: c'est un blasphême. Quoi! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur! & quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage *Kou!* vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

ARISTON ET TÉOTIME.

ARISTON.

EH bien, mon cher *Téotime*, vous allez donc être curé de campagne?

TÉOTIME.

Oui; on me donne une petite paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres pa-

roissiens de se ruiner en procès. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux, & qu'on ne sera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme? ce serait une grande consolation; il serait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communié, baptisé, enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation serait utile à l'état. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

TÉOTIME.

L'église grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage; l'église anglicane & les protestans ont la même sagesse; l'église latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux loix présentes; il en coûte beaucoup, je le sais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes savant, & vous avez une éloquence sage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TÉOTIME.

Comme je prêcherais devant les rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse; DIEU me préserve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle

on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'examiner si les anges qui mangèrent avec *Abraham* & avec *Loth* avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien & de l'être, mais je ne ferai point de théologiens, & je le serai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon curé! Je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites-moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession?

TÉOTIME.

La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous?

TÉOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les sauterelles, les sorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'église aux sauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de

ſorciers : & à l'égard des comédiens, comme ils ſont penſionnés par le roi, & autoriſés par le magiſtrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même, comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime paſſionnément le *Miſantrope*, *Athalie* & d'autres pièces, qui me paraiſſent des écoles de vertu & de bienſéance. Le ſeigneur de mon village fait jouer dans ſon château quelques-unes de ces pièces, par de jeunes perſonnes qui ont du talent : ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir ; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile ; je compte bien aſſiſter à ces ſpectacles pour mon inſtruction, mais dans une loge grillée, pour ne point ſcandaliſer les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos ſentimens, & plus j'ai envie de devenir votre paroiſſien. Il y a un point bien important qui m'embarraſſe. Comment ferez-vous pour empêcher les payſans de s'enivrer les jours de fêtes ? c'eſt là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poiſon liquide, la tête penchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-deſſous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, ſouvent malades & abrutis pour le reſte de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles ſanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces ſcènes affreuſes, qui ſont la honte de l'eſpèce humaine ; il le faut avouer, l'état perd plus de ſujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre paroiſſe un abus ſi exécrable ?

TÉOTIME.

Mon parti eſt pris ; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le ſervice divin que je ferai de très-bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de

de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail est nécessaire à l'état. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte est bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de pièces de dix sous que l'état perd en main d'œuvre. Or certainement, DIEU n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'ivrognerie.

ARISTON.

Ainsi vous concilierez la prière & le travail ; DIEU ordonne l'un & l'autre. Vous servirez DIEU & le prochain ; mais dans les disputes ecclésiastiques, quel parti prendrez-vous ?

TÉOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de DIEU : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé ! le bon curé !

L'INDIEN ET LE JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-IL vrai qu'autrefois les Japonois ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canuſi (*a*) qui ſont les grands cuiſiniers de notre île, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos canuſi, autrement pauxcoſpie (*b*) ; c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie ; il croyait avoir toujours raiſon ; notre daïri & nos canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde, nos canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos canuſi voulaient en vain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuſes de la terre.

(*a*) Les *Canuſi* ſont les anciens prêtres du Japon.

(*b*) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*Epiſcopaux*.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien long-tems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxch (*c*), qui ne vous donneront jamais du boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entr'eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

(*c*) On voit assez que les *Breuxch* sont les Hébreux, *& sic de cæteris.*

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guères avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a ensuite les pispates, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un tems considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonois *du pudding*. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi, qu'on appelle communément *jauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batistanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainsi on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *diestes ;* ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile ; perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner, & même simplement avant le déjeûner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de *Terluh* & de *Vincal*, & de *Memnon*, &c. : il est bon seulement que nos diestes avouent que nos canusi sont très-savans en cuisine, & que sur tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont sou-

verainement défendus, & punis sur le champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier Japonois, qui a écrit dans la langue sacrée, *Suti raho, cus flac, natis in usum lætitiæ sciphis pugnare tracum est :* ce qui veut dire, le dîner est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous; notre liberté est affermie sous nos taicosema; nos richesses augmentent; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, fils de ce poëte Indien *Recina* (d), si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

> Le Japon où jadis brilla tant de lumière,
> N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

LE JAPONOIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable? que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appellées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres, fût le seul sage? Qu'il nous laisse faire notre

(d) *Racine*, probablement, *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques (*e*).

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

(*e*) N. B. *Cet Indien* Recina *sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand* Brama *par une volonté toute particulière enseignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que* Brama *leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonoise.*

God never acts by partial will, but by general Laws.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

Entretien du bacha TUCTAN, *& du jardinier* KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes; mais ils sont bons... de quelle religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger

du lait, & m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces; je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela? misérable!

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme: il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha?

KARPOS.

KARPOS.

Très-fidèle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton papa Grec faisait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou*, & du *Touyou*, d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être?

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa Grec dans une occasion si belle?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, & que je sais bien que le *Tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise: mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'isle & me chassaient, me serais-tu fidèle?

KARPOS.

Et comment alors pourrais-je vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon bacha?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il?

KARPOS.

Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus: n'est-il pas vrai, (sauf respect) que si vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien?

TUCTAN.

La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

KARPOS.

Eh bien, si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort; car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien? c'est comme si ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui à ma façon, ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent, & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'espère que DIEU me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton isle?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet* ! je suis fort content de cet idolâtre - là. Adieu mon ami, Allah vous ait en sa sainte garde.

KARPOS.

Grand'merci. Theos ait pitié de vous ! mon bacha.

LES DERNIÈRES PAROLES D'EPICTÈTE A SON FILS.

EPICTÈTE.

JE vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre, & non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enseigné à l'être. Mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

EPICTÈTE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

EPICTÈTE.

Quelle est donc cette secte ?

LE FILS.

Elle est composée de ces Juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les espèces à Rome.

EPICTÈTE.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnoie.

LE FILS.

Ils disent qu'ils est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils ; il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croyent l'eau nécessaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent ; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTÈTE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, & c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

EPICTÈTE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent ; car ils vous promettent la vie éternelle ; & si en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

EPICTÈTE.

Ce sont donc des assassins, dont il faut au plutôt purger la société.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce sont des mages qui ont des secrets admirables & qui tuent avec des paroles. Le père, disent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs prosélites qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah* ayant vendu sa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite, *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

EPICTÈTE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à *Simon Barjone*, il est clair qu'on fait un bon marché.

EPICTÈTE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le DIEU très-bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicerons*, les *Paul Emile*, les *Camilles*, le père des Dieux & des hommes, n'a pas sans doute remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent

porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père. Vous levez les épaules.

EPICTÈTE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la moral des Juifs qui sont sans prépuce & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

EPICTÈTE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille; moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume & ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si on ne hait pas son père, sa mère & ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°, Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les paissans à venir aux noces, & jetter dans un cu de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTÈTE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tont-à-l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'*Epictète*, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils paient quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

EPICTÈTE.

Imperium in Imperio. Mon fils, tout eſt perdu.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A, B, C.

Traduits de l'anglais par M. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBES, GROTIUS & MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* & *Monteſquieu* : que penſez-vous de ces trois hommes célèbres?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé; mais il eſt très-ſavant; il ſemble aimer la raiſon & la vertu; mais la raiſon & la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus, qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur : *Monteſquieu* a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement : il ſe trompe trop ſouvent ſur les faits ; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. *Hobbes* eſt bien dur, ainſi que ſon ſtyle; mais j'ai peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité. En un mot, *Grotius* eſt

(*a*) NB *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum.*

Ce cruel vers ſe trouve dans la troiſième ſatyre. *Horace* veut prouver contre les ſtoïciens, que tous les délits ne ſont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine ſoit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

un

un franc pédant, *Hobbes* un triste philosophe, & *Montesquieu* un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de *Grotius*, que selon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que* Carnéade *défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une satyre, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste* (a); que selon Plutarque *les enfans ont de la compassion*; que *Chrisippe* a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter*. Que si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté*; que *Carnéade* a dit, *que l'utilité est la mère de la justice*.

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir quand il dit dès son premier chapitre du Ier. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers*. Je pense avec lui qu'*Alexandre* & *Aristote* ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire; mais moi qui DIEU merci, ne suis point théologien, je trouve *Grotius* un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes, des peuples puissans dont elle était environnée; mais que fait la circoncision au droit de la guerre & de la paix.

A.

Vous avez raison, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer les

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil, qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe très-grossiérement dans son livre de *la vérité du christianisme* en copiant les auteurs chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédécesseurs avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation Juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention insolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Palestine, & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par *Histape* & par les sibylles; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un passage de *Licofron*. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

A.

Montesquieu n'est pas pédant: que pensez-vous de son *Esprit des Loix?*

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Persanes*: le chapitre XXVII du liv. XIX, est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de *Paul Véronèse*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de costume. Celui de

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste, il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Ciceron*, & que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord, qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs: il est vrai, qu'il change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le

l'inquisition, & celui des esclaves nègres, sont fort au-dessus de *Calot*. Par-tout il combat le despotisme, rend les gens de finances odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules ; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & sur-tout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface, *qu'on ne trouvera point de saillies dans son ouvrage ;* & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est *Michel Montaigne* législateur, aussi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix grecques & romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Bornéo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire ; il vous dit d'après *Puffendorf*, que du tems du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France (*b*). *Puffendorf* parlait fort au hasard. On n'a-

sens des mots & plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest, &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions ; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St. Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître. *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* Saint Augustin dans une lettre à *Saint Jérôme*, relance un peu l'apôtre *Saint Jacques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin !* comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité ? Tu abuses perpétuellement des mots. O sophiste Africain ! *Horace* avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

(*b*) *NB*. On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

vait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur assure sur la foi de *Chardin* qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chapitre I, vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume;* mais sans compter l'Euphrate, le Tigre & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinderud traverse Hispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. & puis, quel rapport l'*Esprit des Loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu subsister:* la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans, & *la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de *Chardin*, & n'en est pas plus vraie; la religion mahométane née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Espagne, & il s'en

eſt fallu bien peu, qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La religion chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eſt preſque un aliment mortel. JÉSUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que dans le teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (c), *que ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en ſervir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV. « On peut dire hardiment que de deux perſonnes » dont le mérite eſt égal, celle qui eſt la plus aiſée en ſes » affaires eſt préférable à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un » pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle » ne ſe laiſſe quelquefois amollir par la conſidération de ſes » intérêts. Auſſi l'expérience nous apprend que les riches ſont » moins ſujets à concuſſion que les autres, & que la pauvreté » contraint un pauvre officier à être fort ſoigneux du revenu » du ſac ».

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait ſouvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (d) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre *Plutarque* même pour ſon garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune*

(c) Livre III, chap. VI. | (d) Livre VII, chap. X.

part au véritable amour. Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphnéus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphnéus ;* il fait un très-bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de *Camma*, & celle d'*Eponime*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il est clair que *Montesquieu* dans l'*Esprit des Loix*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(e) *Les cadis ont soutenu que le grand seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement, page 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui soutiennent que le grand seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment ; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut, que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand Turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience : il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques ; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des Loix* donne cette prétendue décision des cadis, comme une preuve du despotisme du sultan ; il sem-

(e) Livre III, chap. IX.

ble que ce ferait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs, nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marsigli*, qui a vécu si longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par bas commerce; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démosthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves: il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il (*g*), *l'aveuglement du conseil de* François I, *qui rebuta* Christophe Colomb, *qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il (*h*), *serait semblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la canelle.* Il ne songe pas que les Espagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, que les Hollandais ne pouvaient acheter de la canelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne, eût été très-ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il*

(*f*) Livre IV, chap. VIII.
(*g*) Livre IV, chap. XIX.
(*h*) *Ibid.*
(*i*) Livre VI, chap. V.

perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté qui est celui de faire grace. Il serait insensé qu'il fît & défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grace.

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même en jugeant selon la loi, & en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre déléguent à leur place dans ces occasions un grand stuard qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles & trop lâches; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

(*k*) *Les Anglais pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que sapper la puissance ecclésiastique qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, & non pas puissante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inattention, son mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

(*k*) Livre II, chap. IV.

Cependant

Cependant le dépôt des loix de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le sénat composé de nobles ; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat, composé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les loix politiques & les loix de la justice distributive? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'état? Les loix du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer, & quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend (*l*) qu'au Tunquin tous les magistrats, & les principaux officiers militaires sont eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il ? Nos magistrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes, auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son tems à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Esiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & *l'Esprit des Loix ?*

Je m'attendais à voir, comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain, par quelles loix *Charlemagne* gouverna son empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les loix des royaumes, & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, & par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation

(*l*) Livre XV, chap. XVIII. (*m*) Liv. XVI, chap. V.

papale; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les *Othons*, & celle des tribunaux appellés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier;* je desirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvellées; je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les loix romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les évêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne?* Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appellé le *conseil Veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat. Quoi! *Montesquieu* me parle des loix de Bantam, & il ne connaît pas les loix de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon législateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix; il sautille plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; il satyrise quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes, qui méritent les remercîmens du genre humain.

Malgré ſes défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit ſincérement ce qu'il penſe; au lieu que la plupart des écrivains de ſon pays, à commencer par le grand *Boſſuet*, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a par-tout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres: il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encore, combien je ſuis affligé, qu'un livre qui pouvait être ſi utile, ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *eſt le principe des républiques, l'honneur l'eſt des monarchies.* On n'a jamais aſſurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer, qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſpagnol.

Que l'honneur ſoit le principe des ſeules monarchies, ce n'eſt pas une idée moins chimérique; & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer; *la nature de l'honneur*, dit-il au chapitre VII du livre III, *eſt de demander des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc par la choſe même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la choſe même, on demandait dans la république Romaine, la préture, le conſulat, l'ovation, le triomphe; ce ſont là des préférences, des diſtinctions qui valent bien les titres qu'on achète ſouvent dans les monarchies & dont le tarif eſt fixé. Il y a un autre fondement de ſon livre qui ne me paraît pas porter moins à faux; c'eſt la diviſion des gouvernemens en républicain, en monarchique, & en deſpotique.

Il a plu à nos auteurs, (je ne ſais trop pourquoi) d'appeller *deſpotiques* les ſouverains de l'Aſie & de l'Afrique: on entendait autrefois par deſpote un petit prince d'Europe vaſſal du Turc, & vaſſal amovible, une eſpèce d'eſclave cou-

ronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille.* Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique. *Un seul homme sans loi, & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des musulmans: tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses: & quand les sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays: je sais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne savait l'histoire ancienne, je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je sais, qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes, auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux. Je sais, que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi: je sais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrêmités de l'empire sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'empereur y est plus révéré que le pape ne l'est à Rome; mais, pour être respecté, faut il régner sans le frein des loix? une preuve que ce sont les loix qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses loix en échange; mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que

l'empereur de la Chine; car il eſt infaillible, & l'empereur Chinois ne l'eſt pas : cependant cet évêque eſt encore aſſujetti à des loix.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français ſeuls connaiſſent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes! Comment diable! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi ſeptième le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens! On m'appellerait *monſieur* dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je ſerai tuteur des rois pour mon argent! C'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rouſſeau* veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit (*n*).

B.

Il eſt vrai que *Monteſquieu* a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (*o*) *eſt bonne dans une monarchie*. Que voulez-vous; il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muſcade.

(*n*) Voyez *Emile*, tome IV, p. 178. (*o*) Liv. V, chap. XIX.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans *l'Esprit des Loix*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font desirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens ; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius* ; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous ; comment trouvez-vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison ; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas ; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraissez, messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

(*p*) Le mot de *vérité* est là employé assez mal-à-propos par *Hobbes* ; il fallait dire *justice*.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Ariſtote* juſqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir, quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions?

A.

Très-peu de choſe.

B.

N'importe, eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'Ame.

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent & où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

C.

C'eſt bien dit; quoique cela n'importe guères. Quels que ſoient l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt, qu'elle ſoit juſte; mais, j'aime toujours à traiter cette matière, qui plaiſait tant à *Ciceron.* Qu'en penſez-vous, M. *A?* L'ame eſt immortelle?

A.

Mais M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble

que pour savoir par soi-même si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe : & c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* disait il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ sit natura animai.*. On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore son existence : j'ai lu deux ou trois cents dissertations sur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme *Saint-Augustin* avec *Saint-Jérôme*. *Augustin* lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'ame. *Ciceron*, meilleur philosophe qu'*Augustin*, avait dit souvent la même chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage sans doute; mais moi, je n'en sais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'est précisément parce que je ne sais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle *cours du vent*. Une rose végète; mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose, qui soit la végétation : cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez; les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouie : on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose, qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée

idée était un être; il fallait consulter les idées, les archetipes qui subsistaient je ne sais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appella *philosophie*. *Aristote* réduisit cette chimère en méthode; de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant; que ses idées sont l'animal pensant; que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot, tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien? nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourrait bien faire que nous fussions dans DIEU comme disent *Aratus* & *Saint-Paul*, & que nous vissions les choses en DIEU comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame: cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment?

B.

Assurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appellez du nom vague & inexpliquable *ame*?

B.

Non, ſans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que, quand j'aurais une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide, ni trop ſec, j'aurais des penſées: & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête?

A.

Je n'en ſais rien encore une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un tems où l'on n'oſait encore penſer dans ſa patrie: *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer; mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée; mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, & que les autres le soient envers nous; afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de tems qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter, sentir & penser.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Si l'homme est né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes Anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* & *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à moi roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative* : je ne connais de loix que celles qui me protègent; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, & sans l'enchaînement des loix éternelles, éternellement exécutées; l'archevêque de Canterbury, par exemple, n'est pas plus archevêque de droit divin, que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors, que son bénéfice est de droit divin; mais jusques-là, je croirai son droit très-humain.

B.

Ainsi, tout est convention chez les hommes; c'est *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en une sans doute, c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hom-

mes s'égorgeraient : il y a long - tems que nous ne ſerions plus, (DIEU merci.) Il nous ſerait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du ſerpent de *Cadmus*; ils ſe battirent & il n'en reſta pas un. L'homme étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, accomplirait néceſſairement ſa deſtinée comme les vautours accompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des bracmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des iſles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons *quakers* commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'eſt donc pas de l'eſſence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaiſir d'exterminer ſon prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens aſſurent que dès ce moment - là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable eſt notre maître, comme vous ſavez, & un très-méchant maître; donc tous les hommes lui reſſemblent.

A.

Que le Diable ſoit dans le corps des théologiens, je vous le paſſe; mais aſſurément il n'eſt pas dans le mien. Si l'eſpèce humaine était ſous le gouvernement immédiat du daible, comme on le dit, il eſt clair que tous les maris aſſommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première choſe que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, ſerait de mordre ſa mère, en cas que ſa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive, il eſt démontré qu'on ſe moque de nous, quand on nous dit que nous ſommes ſous la puiſſance du diable, c'eſt le plus ſot blaſphême qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faiſant attention, j'avoue que le genre humain n'eſt pas tout-à-fait ſi méchant que certaines gens le crient, dans l'eſpérance de le gouverner ; ils reſſemblent à ces chirurgiens qui ſuppoſent que toutes les dames de la cour ſont attaquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent ; il y a des maladies, ſans doute, mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils ſont rares. Aucun pape depuis plus de deux cents ans n'a reſſemblé au pape *Alexandre VI*, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Chriſtiern II* de Dannemarck, & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un ſeul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans ſa poche. La Saint-Barthelemi eſt bien horrible, quoiqu'en diſe l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la muſique de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux expoſés au ſallon, ou de *Ramponeau*, ou du ſinge de *Nicolet*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cents ans tout juſte : les ſupplices abominables de *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I* ne ſe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques ſont comme ces grandes peſtes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi, on laboure, on ſème, on recueille, on boit, on danſe, on fait l'amour ſur les cendres des morts qu'on foule aux pieds ; & comme l'a dit un homme qui a paſſé ſa vie à ſentir, à raiſonner & à plaiſanter, *ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.*

Il y a telle province comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Veniſe a vu plus de quatre ſiècles s'écouler ſans la moindre ſédition dans ſon enceinte, ſans une ſeule aſſemblée tumultueuſe : il y a mille villages en Europe où il ne s'eſt pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eſt un peu paſſée : les agriculteurs n'ont pas le tems de ſe dérober à leurs travaux ; leurs femmes & leurs filles les aident, elles couſent, elles filent, elles paîtriſſent, elles enfour-

nent (non pas comme l'archevêque *la Caza* (*a*), tous ces bonnes gens ſont trop occupés pour penſer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils ſont un léger repas que l'appétit aſſaiſonne, & cèdent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier d'une voix rauque & diſcordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion, & d'une queue de ſerpent; qu'il eſt accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe ſouterraine; que Jésus-Christ deſcendit dans cette fournaiſe pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils ſortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils ſont nos ſouverains abſolus, & qu'ils nous inſpirent toute leur perverſité diabolique? De quelle ſource a pu venir une opinion auſſi extravagante, un conte auſſi abſurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous ſavez aſſez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies: d'où venait l'épilepſie, le haut

(*a*) Voyez les *Capitoli* de monſignor *la Caza*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

mal, par exemple? des Dieux malfaisans, des mauvais génies; aussi l'appellait-on le *mal sacré*. Les écrouelles était dans le même cas. Ces maux était l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir; on faisait des pélérinages; on se faisait toucher par les prêtres; cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte chapelle & à Saint-Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi-saint au vendredi; & notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession de mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui était un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens: les prêtres & les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de Basque & des castagnettes; le misérable peuple Juif nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins: & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle apprit les noms du diable, de *Satan*, *Asmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous serviteurs du mauvais principe *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet caldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif *Gabel* au Juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguel*, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot; presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office;

qui

qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath* des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possedés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appellés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon & se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix, *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de *Saint-Rieule*.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés, étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arrache le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince *Charles Edouard* avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin: car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un systême où tant de milliers d'enfans à la mammelles sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède & que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée

ſur un jeu de mots, *tu es Pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon égliſe.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à ſon mari de manger de l'arbre de la ſcience qu'il avait planté dans ſon jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'eſt la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'eſt point dit qu'*Adam* ſoit damné ; ce ſont donc ſes enfans qui le ſeront ; & comment cela ? C'eſt que DIEU condamne le ſerpent, qui avait ſéduit *Eve* à marcher ſur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait ſur ſes pieds.) Et la race d'*Adam* eſt condamnée à être mordue au talon par le ſerpent. Or le ſerpent, c'eſt viſiblement le diable, & le talon qu'il mord, c'eſt notre ame. *L'homme écraſera la tête des ſerpens tant qu'il pourra ;* il eſt clair qu'il faut entendre par-là le meſſie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écraſé la tête du vieux ſerpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne ſont pas baptiſés. C'eſt-là le myſtère. Et comment les enfans ſont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'eſt encore là le myſtère.

C.

Je vous arrête là. N'eſt-ce pas pour *Caïn* que nous ſommes damnés & non pas pour *Adam ?* Car nous avons la mine de deſcendre de *Caïn*, ſi je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut ſans être marié ; & il me paraît qu'il eſt plus raiſonnables d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn ;* car il eſt dit que DIEU le protégea, & lui mit un ſigne, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât ; il eſt dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encore preſque ſeul ſur la terre avec ſon père & ſa mère, ſa ſœur dont il fit ſa femme, & avec un fils nommé

Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la ſcience du gouvernement*, par un ſénéchal de Forcalquier, nommé *Réal*, qui fait dériver les loix de la ville bâtie par notre père *Caïn.*

Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts ſans être circoncis. Les ſaducéens qui ne croyaient la métempſycoſe, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptiſé étant adulte ſelon la coutume de pluſieurs Juifs qui regardaient le baptême comme une purification des ſouillures de l'ame; c'était un ancien uſage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot circoncis & baptiſé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptiſés ſeront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam.* Aucun des premiers pères de l'égliſe n'avança cette cruelle chimère: & vous ſavez d'ailleurs, qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'eſt l'Africain *Auguſtin*, homme d'ailleurs reſpectable, mais qui tord quelques paſſages de *Saint-Paul*, pour en inférer dans ſes lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que DIEU précipite du ſein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périſſent dans leurs premiers jours. Liſez ſur-tout le ſecond livre de la revue de ſes ouvrages, chapitre XLV. *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

Il eſt vrai que la nature ſoulevée dans le cœur de ce thé-

teur, le force à frémir de cette ſentence barbare : cependant il la prononce; il ne ſe rétracte point, lui, qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'égliſe faiſait valoir ce ſyſtême terrible pour rendre ſon baptême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtême. La plupart des théologiens n'oſent plus l'admettre; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en baptiſant ces petites créatures, leur demande ſi elle renoncent au diable; & le parrain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. DIEU lui a donné l'amour-propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui la déſarme; la ſympathie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipathie envers d'autres; beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des Dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curioſité.

B.

NOUS ſommes bien convaincus que l'homme n'eſt point un être abſolument déteſtable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juſte & injuſte?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers eſt compoſé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiſſait aux larcins, par leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait ſe commettre de larcin à Sparte, lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez *vol*, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouſer ſa ſœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouſer ſa ſœur de père: car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à ſon frère *Ammon*: Mon frère ne me faites pas de ſottiſes; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, uſages arbitraires, modes qui paſſent. L'eſſentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de battre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en ſon tems; j'ai tranſcrit ce morceau qui me paraît ſingulier.

« Le premier, qui ayant enclos un terrain s'aviſa de dire,
» ceci eſt à moi, & trouva des gens aſſez ſimples pour le croi-
» re, fut le vrai fondateur de la ſociété civile. Que de crimes,
» de guerres, de meurtres, que de miſères & d'horreurs n'eût
» point épargné au genre humain celui qui, arrachant les
» pieux ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſemblables: Gar-
» dez-vous d'écouter cet impoſteur; vous êtes perdus, ſi vous

» oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à per-
» sonne ».

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulaillier, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui, oui encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne sait ce qu'il dit ; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens, qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne le tenaillerait point aux mammelles ; qu'on ne verserai point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sainement que *Lucrèce ;* car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, & qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer, monsieur*, dit-il, *c'est un amateur.* C'est-à-dire, c'est un curieux ; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage ; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes ; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très-diabolique.

J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un *Attila* que *Saint-Léon* courtise, un *Phocas* que *Saint-Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandc VI* souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins-germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un frippon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix; les Grecs les appellaient *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIÈME

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraissez un Anglais très-profond; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens?

C.

Oui; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel est votre roman?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elle n'aient pas été ennemies; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se seront sûrement moqués de ceux qui sont au nord; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme

aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poings, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre, celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons: Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement *Ulysse* & *Resus*,) enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'il s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef, passe dans le pays pour un grand homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagême de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur; car le fils du roi Sichem étant éperduement amoureux de *Dina*, fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile; & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire

circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & si-tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre systême: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigand tel que *Déjoces*, (s'il a existé,) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* assassin de son frère, ou *Clovis* autre assassin, *Genseric*, *Attila* se font rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des isles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-tems libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi, la monarchie

d'Espagne eſt auſſi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne reſſemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Veniſe eſt le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela eſt palpable ; mais parmi tant de formes de gouvernement, eſt-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie ?

A.

Cela eſt ſi vraie que la théocratie eſt encore par-tout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de DIEU même.

B.

Mais ces loix ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine, peut très-bien ne pas comprendre que DIEU ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre ; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs, de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies ? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud ; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas, elle faſcine & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir, ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve eſt accompli, le voilà perſuadé qu'un DIEU lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & frippon (deux choſes très-communes), il ſe met à prédire au nom de ce DIEU. Il voit, que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère-goûte du vin leur appartiennent.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché : les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico-théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez bien élevés, & qui aient aſſez d'eſprit & de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magiſtrats éclairés & un commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des cor-

deliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magiſtrat fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la créduliré du peuple. L'évêque eſt encore plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine. Et les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec ſa permiſſion, une maiſon & une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à moi, mes enfans ſont à moi; mes domeſtiques quand je les paie ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix ſous leſquelles ils vivent comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tout au-deſſus de leur métier, & connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc & pair pour être payé de ſes fournitures : eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie ?

Je vous demande pardon, monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cauſe, & juſqu'à l'exiſtence.

Être libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre eſt un indigne artifice, une comédie, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là, de paraſite, & cet autre d'entremeteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'eſt, quand les ſots ont été trompés par des frippons, ou quand les faibles ont été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus, à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil, il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état ariſtocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'ariſtocratie; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation, qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur; cette ariſtocratie eſt le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble Vénitien ou comte

de l'Empire; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. *C*, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleur de toutes; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable; c'est celui d'un Français, qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoir étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez donc de très-grands abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, est d'être puissant & heureux avec des abus énormes; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'empereur Chinois

Hiao,

Hiao, & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières dissensions de Raguse & de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de *Bossuet*, évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture Sainte ?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat; à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, & sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une *Didon*, sœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne sont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage; que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès* & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit son maître roi de Perse; qu'on s'étende sur les loix de *Carondas*; qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes

en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye, & la baleine de *Jonas*.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne: & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays, & par celles de ses voisins, la leçon sera longue; mais aussi, voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent, cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle?

A.

Que plus les loix de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS assez hardi, pour me soutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée? les savetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle?* vos orateurs font-ils oublier *Ciceron* & *Démosthène?* & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaux dix mille foix mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéit au grand Turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie, tout était sauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues la catéchisme de la noblesse de Moscou & de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube & du Mansanarès; la lumière est venue du nord; car vous êtes gens du nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré; mais toutes ces nouveautés sont-elles qu'on soit plus heureux dans tous ces pays-là, qu'on ne l'était quand *César* descendit dans notre isle, où il vous trouva à moitié nuds?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems

de *César*: ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon ſéché au ſoleil, & pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois shellings par livre ſur ſon champ & ſur ſon pré, & d'un shelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'eſt point altérée dans les iſles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un archevêque de Cantorbéri? d'appeller un Allemand tranſplanté chez vous, *votre majeſté?* de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme, & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans, ſans compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas?

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Et bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux mangageats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société, seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de DIEU) ceux qui proposeront des loix, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturel; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre sterling, pour jouir plus sûrement de dix-sept autres shellinhs; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maison; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches,) qu'un archevêque de Contorbéri ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c. Nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi, l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous

l'excrément des vers-à-foie, inventant la poudre à canon pour fe détruire, allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'eft là l'homme naturel; & le Brafilien tout nud eft l'homme artificiel?

A.

Non; mais le Brafilien eft un animal qui n'a pas encore atteint le complément de fon efpèce. C'eft un oifeau qui n'a fes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans fa fève, qui ne fera papillon que dans quelques fiècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine; fuppofé que les organes du Brafilien foient affez forts & affez fouples pour arriver à ce terme, car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Brafilien & les fentimens d'un Tobinambou? Je ne fuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eft, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Des ferfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe eft aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceffaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la fûreté des magafins, des frippons qui gagnent aux trois dez l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionettes dans le préau.

A.

Tout cela eft de convention comme vous voyez; & ces convention de la foire font fondées fur les befoins de l'homme, fur fa nature, fur le développement de fon intelligence, fur

la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux sur-tout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paie l'orviétan beaucoup trop cher. *Montesquieu* m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique, il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coup de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cent écus au moins, & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné, l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à-peu-près le même ; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille; mais ne dites pas que je suis un coquin.

Il me semble que *Grotius* (Liv. II, chap. V,) approuve fort l'esclavage; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit, brave Anglais ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fait ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons; il me lit les soir *Don Guichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plait? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Justinien.*

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes?

A.

Il est vrai qu'il le dit (*a*), & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état présent de la Russie; mais il cite à son ordinaire. *Jean Perri* dit précisément le contraire (*b*). Voici ses propres mots: *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son golup; mais seulement raab qui signifie*

(*a*) Livre, XV, chap. VI.

(*b*) Pag. 228.

sujet.

sujet. *Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encore aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quand aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi si des évêques & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé *Saint-Pierre* sera signée par le grand Turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÈEME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point d'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qu'il vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit; dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage d'esprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appellez-vous esclavage d'esprit?

B.

J'entends cet usage où l'on est, de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes paîtrissent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces sottises, dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime & barbare; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comdie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* un imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon isle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute; & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher?

on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlez ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à *Ciceron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je serai monté sur cet autel; & le chapeau de *Brutus* sur la tête & son poignard à la main, j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui?

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Black*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance*, roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce

que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Black*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devoit faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs, de tyranniser les ames & de brûler les corps ; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain ?

C.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÈEME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion ?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II* & par ſon chancelier *Jeffreys* ; & mylord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de ſon pays !

B.

Eh vous n'y penſez pas, M. *C*, ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire Romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, des *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc*, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JÉSUS à un roitelet d'Édeſſe, celle de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des ſibylles en acroſtiches, & le ſymbole des douze apôtres, & le teſtament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou ſix apocalypſes, & de fauſſes conſtitutions apoſtoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point ? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préserve de proscrire cette liberté précieuse; mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle, ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle, comme vous savez; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire?

Mais si des fanatiques, ou des frippons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple; si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* & des *Confutzée*, le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoyeraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées?

B.

Vous me paraissez bien savant; quels sont donc ces préceptes de *Zoroastre* & de *Confutzée?*

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublies les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de *Zoroastre* qui comprend ce que la morale a de plus épurée, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des Jésuites. *Quand tu sera en*

doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela, des docteurs Persans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroastre* & de *Confutzée*; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands hommes; s'ils ont disputé trois cents ans pour savoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les détestables abus de la religion sophistique, a été le bienfaiteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés, ou ils sont morts en l'air, & toute réforme a produits des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sage pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans

dans les familles; mais à quoi ſont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la ſociété, quand on aura bien ſu qu'un ange eſt infini, *Secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* ſont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence eſſentielle entre catégorématique & ſincatégorématique?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin* qui décide que les *parties iraſcibles & concupiſcibles ne ſont pas parties de l'appétit intellectuel.* Il examine au long ſi les cérémonies de la loi ſont avant la loi. Mille pages ſont employées à ces belles queſtions, & cinq cent mille hommes les étudient!

Les théologiens ont long-tems recherché, ſi DIEU peut être citrouille & ſcarabé, ſi quand on a reçu l'euchariſtie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes; c'eſt ſur quoi un écrivain ami de la raiſon a dit pluſieurs fois, que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encore à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans pluſieurs arts, & nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait? un fou après avoir répété toutes les bêtiſes ſcolaſtiques pendant deux ans, reçoit ſes grelots & ſa marote en cérémonie, il ſe pavane, il décide; & c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richeſſes; que dis-je? *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la ſcie ſont inconnus?

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laiſſons que les roſſignols; conſervons l'utile

& l'agréable, c'eſt-là tout l'homme; mais pour tout ce qui eſt dégoûtant & venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres & tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grace, poëme didactique & un peu ſoporatif, attendu qu'il eſt monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de DIEU eſt refuſée, (quoique votre monarque ſe diſe roi par la grace de DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats.

Cette iſle de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions. . . .
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers;
Tu fais luire ſur nous ces rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépinière & ſes rayons *clairs!* un Français croît toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle?* Eſt-ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de jéſuites, & ſcellée à Rome par un collège de cardinaux, a diviſé toute la France & fait plus de priſonniers & d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats? O le royaume fidèle!

Que l'église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'église gallicane; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous, *ce tems jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, & que les anglicans qui payaient autrefois de denier de *Saint-Pierre* étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers! Il est tems que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du Saint-Office.

La théologie n'a jamais servit qu'à renverser les cervelles & quelquefois les états. Elle seule fait les athées; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour avoir le ridicule de cette étude chimérique, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est selon la signification du mot, *la science de* DIEU; or les

polissons qui ont profané cette science, ont donné de Dieu des idées absurdes, & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'appoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens, disent: Voilà des bacheliers & des licentiés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, & j'en ait fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarraſſez; mais enfin *Goot* ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel ils cite plus de deux cents auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs des Juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène*, & le duc de *Marlboroug*, l'euſſent étudié quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais aſſez; c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec des idées du juſte & de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables que nous prétendons être née avec nous ? avec *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs, nommé *quakres*, n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très-rarement le ſang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les exterminer l'Evangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la

guerre à perſonne, lorſqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toujours attaqué de la rage & de la peſte; il ſuffit ſouvent qu'un miniſtre d'état enragé ait mordu un autre miniſtre pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix, & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contrepoiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un Français qui penſe profondément.

La loi de l'univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage je le nourris bien, je le careſſe, & je le monte; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant : car enfin nous avons preſque tous

été ſubjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois; & enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion eſt entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour-à-tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire, c'eſt-à-dire, après la rapine; & ces loix, ils les ont faites préciſément pour ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes loix?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en ſuis fâché; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi; & c'eſt pourquoi, douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licentie ſes troupes; qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon tems à lire *Grotius*, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition; alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands légiſlateurs!

A.

Ils faiſaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſaient leurs eſclaves à la règle; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en eſclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *Céſar*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reſte apprenne à être plus ſouple; enſuite quand toute la nation eſt bien apprivoiſée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres; on élève des aqueducs, on conſtruit des bains publics, & les peuples ſubjugués danſent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on obſerve. Par exemple, on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit; on accorde une capitulation à une ville aſſiégée; on lui permet de racheter ſes cloches; on n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement! La guerre ne les a pas dictées; elles ſe font entendre malgré la guerre; & ſans cela les trois quarts du globe ne ſeraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour, s'ils font grace qu'on la leur faſſe; direz-vous que c'eſt-là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin de l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez donc point de guerre juſte?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce; cela me paraît contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi! lorſque le pape *Alexandre VI* & ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui faiſaient la guerre? Ceux qui ſe défendaient, la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives; la

défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide: alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement, que l'un des deux n'ait pas tort; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* dispute le trône d'Espagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation Espagnol disait: Nous voulons le duc d'*Anjou;* le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament, nous y avons souscrit, nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation & ceux qui entrent

dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptomes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder. Le haſard, le mélange de bons & de mauvais ſuccès, les intrigues, la laſſitude ont éteint cet incendie, que d'autres haſards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalouſie, l'eſpérance avaient allumée. La guerre eſt comme le mont Véſuve; ſes éruptions engloutiſſent des villes, & ses embrâſemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces deſcendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, enſuite elles ſe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeſte condition que celle des hommes?

A.

Celle des perdrix eſt pire; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiners les rôtiſſent, & cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces, & ſe ſoucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur; c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes font très-bien de crier toujours: « Miſérables mortels, » ſoyez juſtes & bienfaiſans, cultivez la terre & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter l'héritage d'autrui, » de peur qu'on ne vous tue dans le vôtre; reſtez chez vous, » pauvre gentillâtres, rétabliſſez votre maſure; tirez de vos » fonds le double de ce que vous en tiriez; entourez vos » champs des haies vives; plantez des mûriers; que vos » ſœurs vous faſſent des bas de ſoie; améliorez vos vignes; » & ſi des peuples voiſins veulent venir boire votre vin malgré vous, défendez-vous avec courage; mais n'allez pas » vendre votre ſang à des princes qui ne vous connaiſſent

» pas, qui ne jetteront jamais ſur vous un coup-d'œil, & qui
» vous traitent comme des chiens de chaſſe qu'on mène con-
» tre le ſanglier, & qu'on laiſſe enſuite mourir dans un
» chenil ».

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houſards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appéties ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour; & au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé & ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeſtes, tout ce que l'infame fripponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévaſtation, la deſtruction. Au contraire, ces bons prêtres béniſſent en cérémonie les étendarts du meurtre; & leurs confrères chantent pour de l'argent des chanſons juives, quand la terre a été inondée de ſang.

Je ne me ſouviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raiſon dans ſes ſermons, je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lu une ſeule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Maſſillon*, en béniſſant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix; mais il permet l'ambition. « Ce deſir, dit-il, de voir
» vos ſervices récompenſés, s'il eſt modéré, s'il ne vous porte
» pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos
» fins, n'a rien dont la morale chrétienne puiſſe être bleſſée ».
Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. « O mon DIEU, faites-le précéder tou-
» jours de la victoire & de la mort; répandez ſur ſes enne-
» mis les eſprits de terreur & de vertige ». J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment & ſi DIEU répand des eſ-

prits de vertige; mais je ſais que les prédicateurs autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

Les prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé; & les Juifs pour prix de leurs pſaumes furent toujours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, juſqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amſterdam. Les négocians de cette ville auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur gérofle & leur canelle.

C.

Et bien, n'allons point à la guerre, ne nous faiſons point tuer au haſard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appellés *conquérans*.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous?

A.

Comment par *Saint-George!* Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchiſme avez-vous lu ce devoir du chrétien?

B.

Je le trouve par-tout. La première chose que fait *Moïse* avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, sont très-renommées. Celle du patriarche *Jacob* envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître *Gonin*, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de *David* qui s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet; & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive sur-tout sa perfidie envers le bon homme *Uriah!* Vive celle du sage *Salomon* inspiré de DIEU, qui fit massacrer son frère *Adonias* après avoir juré de lui conserver la vie!

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime sur-tout sa conduite envers les assassins d'un *Rinomer*, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans.) Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fausse monnoie. Mais comme il murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnoie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des princes, qui tous ont bâti des églises & fondé des monastères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain; car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ses pareils aient été

oints; mais je vous avoue que je souhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jettât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guères que les annales des crimes; & ſoit que ces monſtres ayant été oints ou ne l'ayant pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lû autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces horreurs n'ont corrigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y eſt maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais *Homère* n'a jamais imaginé une ſeule action vertueuſe & honnête dans tout ſon roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque* s'il n'était pas tout en digreſſions & en déclamations. Mais puiſque vous m'y faites ſonger, voici un morceau du *Télémaque* concernant la perfidie, ſur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digreſſions de ce roman au livre XX, *Adraſte*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore* ſe réfugie chez les princes Grecs, & n'écoutant que ſa vengeance il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque* inſpiré par *Minerve*, leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque?*

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, & qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David* qui jouiſſait de la femme en faiſant mourir le mari! L'onctueux auteur du *Télémaque* n'y penſait pas. Ce n'eſt point-là l'action d'un cœur généreux, c'eſt

celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de *Dioscore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. *Dioscore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands frippons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très-chrétien* ou de *Ferdinand le catholique*, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de fripponner pour le bien de l'état ?

A.

Il me semble qu'il y a des fripponneries si adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siècles.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne sait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filoux heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reiplublicæ suprema lex esto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cents sénateurs, & même dans trois cents mille? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

Des loix fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler de loix fondamentales; mais y en a-t-il?

A.

Oui, il y a celle d'être juste; & jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lisais il n'y a pas long-tems un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils dé-

couvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris, nommé *Louis d'Orléans* qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du royaume de France: « la loi fondamentale des Hé» breux était que les lépreux ne pouvaient régner. *Henri IV* est » hérétique, donc il est lépreux, donc il ne peut être roi de » France par la loi fondamentale de l'église. La loi veut qu'un » roi de France soit chrétien comme mâle. Qui ne tient la foi » catholique, apostolique & romaine n'est point chrétien & ne » croit point en DIEU. Il ne peut pas plus être roi de France » que le plus grand faquin du monde, &c. »

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre; il y faut mettre quelque petite restriction; & il me semble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans*, avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi bien que *Ciceron* & *Démostène*.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du Saint-Empire Romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir un César protestant, dans la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal est inaliénable? & cependant n'est-il pas presque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne sont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne république Romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France

& d'Espagne demeuraffent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand *François I* manqua de paroles à *Charles-Quint* son vainqueur; quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loix que les Bourguignons étaient inaliénables; mais si *Charles-Quint* était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'*Autriche*, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape: Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis des tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur; puis d'être mangés par des gens venus du nord, puis d'être dans l'anarchie; puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulos mortis*, & sortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen!

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-DIEU que les grands-péres en eussent la joie! c'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire, & cependant personne n'y pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être sots & poltrons. Les rats Romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui & son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré & sa vigne sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement ; que les prêtres enseignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance ; que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Que tout état doit être indépendant.

B.

Après avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premiérement, comment les états, soit républicains, soit monarchiques se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'au-

cune puiſſance étrangère, à moins que ces états ne ſoient compoſés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vaſſale d'un légat à *latere*, d'un légat du côté. Vous vous ſouvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui ; & qui en reçut foi & hommage-lige au nom de l'évêque de Rome, *Innocent III*, vice-Dieu, ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, le 15 Mai, veille de l'Aſcenſion 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en ſouvenons, pour traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Eh mon DIEU, M. *C*, ne faiſons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble & ſainte puiſſance. Le vice-Dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à ſon principal domeſtique *Pipinus*, comme le dit votre *Eginard* lui-même, ſi les écrits de cet *Eginard* n'ont pas été falſifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le ſoupçonne.

Le vice-Dieu *Sylveſtre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaiſir à ſa femme *Gizèle* qui avait beaucoup de viſions.

Le vice-Dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiſtant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux ſiècles entiers, les rois de Caſtille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-Dieu ? on ſait combien d'empereurs ont été dépoſés, ou forcés de demander

pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle: non-seulement, vous dis-je, le serviteur de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception; mais elle en a retenu le domaine suprême & le domaine utile; il n'en est aucune sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples: on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paie encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; & de qui! juste ciel!

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-tems.

C.

Je demeure toujours confondus quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le savait: cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait

leché la pouſſière; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au ſerviteur des ſerviteurs, au lieu d'hommage; l'autre moitié qui lui baiſe encore les pieds, lui lie les mains; du moins c'eſt ainſi que j'ai lu dans une hiſtoire qui quoique contemporaine eſt vraie & philoſophique. Je ſuis ſûr que ſi demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſſède d'être l'homme-lige du pape, d'être le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte égliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues Capet* en ligne droite, & non de ces Normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France appellés *parlemens*, enregiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les jéſuites de tant d'états catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai: il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'averſion pour le froc,

que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des processions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque état soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-tems aveugles, ensuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? A cinq ou six oculistes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

De la meilleur législation.

C.

DE tous les états quel est celui qui vous paraît d'avoir les meilleurs loix, la jurisprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers?

A.

C'est mon pays sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuse constitution*, & que dans presque tous les autres royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable & n'est point barbare: nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays; ce moyen

moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet usage infernal sous le roi *Jacques II.*

Chaque accusé est jugé par ses pairs; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait : c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré & non sur la sentence arbitraire des juges. La peine capitale est la simple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme sur une croix de *Saint-André*, lui casser les bras & les cuisses, & le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute-trahison on arrache encore le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé; on ne met point un témoin qui a porté trop légérement son témoignage dans la nécessité de mentir en le punissant s'il se rétracte. On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs. La procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté aussi sotte qu'abominable est indigne de nous.

Dans le civil c'est encore la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interprêter; ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit *à la cour d'équité* pardevant le chancelier & ses assesseurs; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous

une place de magiſtrat comme une métairie ; ſi des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conſeiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de préſident qu'on nomme *à mortier ;* preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des conſeillers d'état ; mais pour être conſeiller d'état, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſé pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, il paie.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre iſle auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent : ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups ; mais nous ne le caſſons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne se battent pas !

SEIZIÈME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

On dit que le monde n'est gouverné que par des abus. Cela est-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié usages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter*, & la secte des manichéens.

A.

Pardieu si *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appellait comme d'abus six fois par semaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la constitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir ; que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faiſions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans, ſi vous retranchez le tems perdu du ſommeil & le tems que nous perdons dans la veille ; il reſte à peine quinze ans clair & net ; que ſur ſes quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encore les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reſte pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en concluréz-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le deſirerais du moins.

A.

C'eſt un ſecret ſûr pour abréger encore votre vie.

C.

Laiſſons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent & pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoiſonnée par un venin qui s'eſt gliſſé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre humain, la peſte toujours ſubſiſtante en Afrique, les poiſons dont la terre eſt couverte & qui viennent d'eux-mêmes ſi aiſément, tandis

qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste ferait longue dans la société perfectionnée; car sans compter l'art d'assassiner réguliérement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le bled & qui préparent la laine; l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerset*, une *Marie Stuart*; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-tems qu'*Esdras*, si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'*Alexandre VI*, de la Saint-Barthelemi & de *Cromwell?*

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la superstition excita les orages, & la philosophie les appaise.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

Sur des chofes curieufes.

B.

A propos, M. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

Monfieur *B*, ma fantaifie eft qu'il eft éternel.

B.

Cela peut fe foutenir par voie d'hypothèfe. Tous les anciens philofophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organifée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèfes font fort amufantes; elles font fans conféquence. Ce font des fonges que la Bible fait évanouir; car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous penfons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jufqu'au déluge univerfel fait avec de l'eau créée exprès, il fe paffa 1656 ans felon la vulgate, 2309 ans felon le texte famaritain, & 2262 ans felon la traduction miraculeufe que nous appellons *des Septante.* Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de perfonne au monde que de la petite horde Juive, qui tint le cas fecret, jufqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avifaffent fous le premier & le fecond des *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapfodies abfolument inconnues jufques-là au refte de la terre.

Il eft plaifant que nos titres de famille ne foient demeurés

en dépôt que dans une ſeule branche de notre maiſon, & encore chez la plus mépriſée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perſans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'eſt que *Sanchoniaton* qui vivait inconteſtablement avant le tems où l'on place *Moïſe*, & qui a fait une Geneſe à ſa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam* ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que *Sanchoniaton* vivait avant l'époque de *Moïſe* ?

B.

C'eſt que s'il avait été du tems de *Moïſe*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très-long-tems avant que la horde Juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-tems; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*a*), nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appellée depuis *Dabir*. Certainement *Sanchoniaton* aurait parlé de *Moïſe*, s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchonation* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua* : donc il n'en ſavait rien; donc il était antérieur à *Moïſe*, ainſi que.

(*a*) Juges, chap. I, ℣. 11.

Job qui n'en parle pas. *Eusèbe* son abréviateur qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A.

Cette raison est sans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de *géomotrie* & d'*astronomie* furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déjà prouvé que c'est-là qu'ils connurent les noms des anges, & même le nom d'*Israël*, comme ce transfuge Juif *Flavien Joseph* l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs, & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* & le *Védam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercure trismégiste* des Egyptiens; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam*! Cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *Étrennes mignones* ne sont pas mes archives.

B.

B.

Si bien donc que M. *A* eſt pré-adamite ?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſur quoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal ; mais je ſais que nous avons raiſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler ; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaiſſait pas une de ces loix, le chimérique *Platon* qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, & l'eau ſur un triangle rectangle ; le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que

cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller DIEU l'*éternel géomètre*; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon*. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères Grecs furent sans contredit platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeàt. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hasard dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cent vingt

hasard contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végétent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hasards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C*; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, *Spinosa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où *Spinosa* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinosa* n'en disait point; il

eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile* :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée, ſont l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpléen* ; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons au fait ſans nous fâcher. Comment en admettant un DIEU, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe, que le monde eſt éternel ?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaiſante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges & nous, nous ſerions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle ſaute cinquante fois ſa hauteur. Elle ne s'eſt pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces exiſtent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puiſqu'elles exiſtent aujourd'hui, & qu'el-

les étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eût été engourdi une éternité entière? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit; il existe nécessairement: donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence; car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant, donc il a toujours agi; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité; & toutes les combinaisons sont parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huitre, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes seraient impossibles?

A.

Cela pourait bien être: autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet, me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant, disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que DIEU a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejetté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition? Il est très-possible qu'une telle terre existe: elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre: cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté, ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas nous sommes d'accord; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire; & je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas, ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres; & nous avons nécessairement un des plus méchans lots! Cette imagination est belle; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin, vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, en un mot, du grand Etre, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte?

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autres liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vuide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtême?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un Être intelligent, une puiſſance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain: après demain je la nie; & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes? que *Deſcartes* fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. *Téliamed* riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent.

Il n'y a que le jésuite Irlandais *Nëedham* qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très-aise d'avoir trouvé un vieux philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en DIEU. Cela est très-édifiant.

A.

Oui, tête-bleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans: & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, mettez la main sur la conscience; croyez-vous un DIEU rémunérateur & punisseur qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes? Je ne sais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit être juste; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pieds, & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse & je ne

ne m'en foucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en DIEU ; & je m'imagine que j'en ferai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me fuffit. Quoi donc à votre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées ? En un mot, toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenfeurs & puniffeurs, & je fuis citoyen du monde.

B.

C'eft fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en fais rien par moi-même ; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion fi utile au genre humain. Je vous abandonne tout le refte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel fi vous le voulez abfolument, quoique je tienne bien fort à ce fyftême. Que nous importe après tout que ce monde foit éternel ou qu'il foit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons DIEU, foyons juftes & bienfaifans, voilà l'effentiel ; voilà la conclufion de toute difpute. Que les barbares intolérans foient l'exécration du genre humain, & que chacun penfe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand Être.



CONVERSATION DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ BRIZEL.

Il y a quelque tems qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, & tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des loix. L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de monsieur l'intendant *des Menus* en exercice, & de M. l'abbé *Brizel*. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidélement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

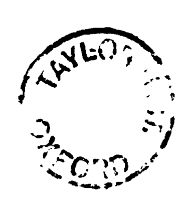
Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Brizel*, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna*, *Athalie* & le *Misantrope*, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe : je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé *la Chétardie* ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même; de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture ? Non sans doute, dit l'abbé *Brizel*; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV*

(*a*) L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître *le Dain* & incendié au bas de l'escalier.

& toute sa cour dansèrent sur le théâtre; quand *Louis XV* dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Thuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Brizel :* nous sommes bien bêtes, je l'avoue; mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *Bossu*, supérieure de Sainte-Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Aristote* enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Brizel :* il est vrai que l'abbé de la *Coste*, M. de la *Solle*, & l'auteur des nouvelles ecclésiastiques, prétendent que la déclamation, la musique & la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danser que devant l'arche, & que de plus, *David*, *Louis XIV* & *Louis XV*, n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour; & qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.



Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisir du roi*, & que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit *Brizel.*

Je veux vous pousser, dit *le Menu.* Non-seulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal *de Richelieu*, l'archevêque *Trissino*, le pape *Léon X* dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenses : je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'église qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc mademoiselle *Le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le sieur

Romagnesi, acteur de notre troupe Italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain ? pourquoi une actrice des chœurs discordans de l'académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave ? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu, sans avoir de corps, jusqu'au jour du jugement dernier, & seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps ? C'est uniquement, dites-vous, parce qu'on paie vingt sols au parterre.

Cependant, ces vingt sous ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures, ni pires, soit qu'on les paie, soit qu'on les ait gratis. Un *De profondis* tire également une ame du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix écus en musique, soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité. Donc *Cinna* & *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour. Or, si on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il dansa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Brizel* sentit la force de cet argument ; il répondit ainsi : Il y a des tempéramens ; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux & assez sages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre & inimitable *Molière* dans la paroisse Saint-Eustache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joseph, selon notre belle & saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que *Saint-Eustache* est un si grand saint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du *Misantrope*. Mais enfin, *Saint-Joseph* est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte & la profane ; la première est incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Celle où est *Molière*, y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle,

ne peut être damné comme mademoiselle *Le Couvreur* & *Romagnesi*, qui sont sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartuffe;* je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lulli*, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, qui joua dans *Cariselli* & dans *Pourceaugnac*, & qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai : cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre à Saint-Eustache. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé *Brizel;* & c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus* qui fait l'histoire, lui repliqua : Vous avez entendu parler du révérend père *Girard;* il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement. De plus, il souffla sur elle, comme font tous les sorciers. Seize juges déclarèrent *Girard* magicien. Cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à-la-fois jésuite & sorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que mademoiselle *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Brizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur mademoiselle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile; alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, & d'appeller comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens né de familles pauvres : leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès; le public ne s'en soucie guères; il jouit des talens de mademoiselle *Le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent *Girard* si habile. Cependant, l'excommunication subsiste tou-

jours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin *Pourceaugnac :* il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles; il y en a, & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir; car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie; il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies, & d'exposer les foudres de l'église au mépris des personnes puissantes; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens, répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant, N'êtes-vous pas un fils d'un fermier-général ? Non, monsieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien, repliqua *Brizel*, votre oncle, votre père & votre grand-père, sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais; & quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu à ce discours ne sut s'il devait rire, ou battre l'abbé *Brizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien monsieur, dit-il au *Brizel*, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Brizel;* je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des payens, & vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'église a été invariable sur cet article; l'anathême porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'*Œdipe* de *Sophocle*, anathême qui subsiste contre ceux qui ne représente plus l'*Œdipe* de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-

père & votre oncle : & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. *Brizel*, dit l'intendant : mon père était seigneur de paroisse ; il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli* ; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cu-de-basse-fosse. Je veux bien croire que *Saint-Matthieu* a damné les employés des fermes après l'avoir été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers tems : mais vous avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit *Brizel*, vous y êtes. On laisse l'*Ethnicus* & le *Publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels, & on vit paisiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

M. l'intendant s'appaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus*. Je vous prie, mon cher *Brizel*, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satyre dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple, dit *Brizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication, étaient de pauvres gens, dont les trois quarts étaient Juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains ; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puissances & contre les impôts ; vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire ; & quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mords à la bouche, & qui monteront dessus pour renverser

les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conservera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont servi autrefois, & qu'elles sont chères aux peuples; on les encastrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui seront prodigués; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est-là, monsieur, l'histoire succincte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été long-tems barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proscrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, & permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faisant sa charge? Donc, il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant *Cinna* & *Polyeucte* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Brizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'église gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand *Henri IV* & *Henri III* & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & *Philippe le bel*, & *Philippe Auguste*, & *Louis VIII* & *Philippe I*, & le saint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus* un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit: Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira,

plaira, ils fauront bien vous punir ; mais fongez que c'eft moi qui porte aux acteurs de fa majefté, l'ordre de venir fe damner devant elle. S'ils font hors du giron, je fuis auffi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en faifant verfer des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueufes, c'eft moi qui les fais pécher ; s'ils vont à tous les diables, c'eft moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils font plus coupables que moi ; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amufe & qu'on les inftruife, font cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'églife les foldats, il eft fûr que vous retranchez auffi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais delà. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes abfurdes ; vous fouffrez que des citoyens au fervice de fa majefté, foient jettés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'eft parce que nous fommes un peuple grave, férieux, conféquent, fupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eft convulfionnaire ; il faut que ces gens-là en impofent à ces libertins qui fe contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point fes actions, qui aiment fa perfonne, qui lui paient avec allégreffe de quoi foutenir la gloire de fon trône, qui après avoir fatisfait à leur devoir, paffent doucement leur vie à cultiver les arts, qui refpectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui fe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eft un compofé de frippons, de fanatiques & d'imbécilles, parmi lefquels il y a un petit troupeau féparé, qu'on appelle *la bonne compagnie ;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inftruit, poli, eft comme la fleur du genre humain ; c'eft pour lui que les plaifirs honnêtes font faits ; c'eft pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé ; c'eft lui qui donne la réputation ; & pour vous dire tout, c'eft lui qui nous méprife, en nous faifant politeffe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choifis ; & depuis les jéfuites jufqu'aux capucins, depuis le père *Quefnel* jufqu'au maraud qui fait la gazette eccléfiaftique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit fur ce petit nombre, dont nous ne pouvons

jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand il a l'esprit rempli des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phèdre* & d'*Athalie?* C'est là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des six jours? disons-nous; on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean-de-Latran, ou à Saint-Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout est dit; on va prendre le soir du chocolat à l'opéra de Saint-Ambroise, & personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora *Cuzzoni*, la signora *Faustina*, la signora *Barbarini*, encore moins le signor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux, ne sont jamais persécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit, est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir.

S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux-arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décélez pas; & faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. *Collardeau*.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus;* mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi, est le comble de l'insolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems, personne ne travaille-t-il à lever ce scandale.

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Brizel*, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit & de la sottise, de l'industrie & de la paresse, de la philosophie & du fanatisme, de la gaieté & du pédantisme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, & de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna;* le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna*, & le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur & les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses & d'honneurs? pourquoi *Saint Joseph* ayant été charpentier, & son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, & s'est mis sans façon à leur place? pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé pendant des siècles, ceux qui disaient que le St. Esprit procède du Père & du Fils?

& pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire ?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'évangile de se remarier, quand on a fait casser son mariage, & que nous permettons qu'on se remarie ? Dites-moi comment le même mariage est annullé à Paris, & subsiste dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale & factieuse insolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever son petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que si un prêtre osait parmi nous attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier supplice ?

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs même danserent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait à la grand'messe de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession ; on représente encore des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice est la Ste. Vierge, un autre *Madelaine* à sa toilette ; *Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit son *Pater*.

Pendant ce tems-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père *Abraham* ; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous faisions bénir nos attelages à Sainte-Geneviève, la moitié de Paris crierai au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres ; c'est une guerre secrette, qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine ; certains

comédiens d'autres comédiens ; & chacun donne à ſon voiſin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviſer. La pire eſpèce de toutes, je l'avoue, eſt celle des prétendus réformateurs. Ce ſont des malades qui ſont fâchés que les autres ſe portent bien ; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchiſe, dit *le Menu*. Laiſſons paiſiblement ſubſiſter nos vieilles ſottiſes ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront comme de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laiſſons les Tartuffes crier encore quelque tems, & dès demain je vous mène à la comédie du *Tartuffe*.

VIE DE MOLIÈRE,

AVEC DE PETITS SOMMAIRES DE SES PIÈCES.

Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du MOLIÈRE, *in-4°. édition de Paris. On pria un homme très-connu, de faire cette vie & ces courtes analyses, destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M.* Rouillé *chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé* la Serre. *C'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de* la Serre *fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du* Molière. *On nous a dit que quelques curieux desiraient une nouvelle édition de cette bagatelle. Nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par* la Serre.

VIE DE MOLIÈRE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière;* on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin*, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand frippier, & *Anne Boutet* sa mère lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appellait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq an-

nées ; il y ſuivit le cours des claſſes d'*Armand de Bourbon*, premier prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* : celui-ci, connu par ſes voyages aux Indes ; & l'autre célèbre par quelques vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune *Chapelle* ſon fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faiſait étudier avec lui le jeune *Bernier*, dont les parens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de donner à ſon fils naturel un précepteur ordinaire & pris au haſard, comme tant de pères en uſent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gaſſendi* à ſe charger de l'inſtruire.

Gaſſendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'aſſocia aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illuſtre maître n'eut de plus dignes diſciples. Il leur enſeigna ſa philoſophie d'*Épicure*, qui, quoiqu'auſſi fauſſe que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vaiſemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inſtruire ſous *Gaſſendi*. Au ſortir du collège, il reçut de ce philoſophe les principes d'une morale plus utile que ſa phyſique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de ſa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de ſervir, il fut obligé d'exercer les fonctions de ſon emploi auprès du roi. Il ſuivit *Louis XIII* dans Paris. Sa paſſion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, ſi mépriſée quand elle eſt médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Moncrétien*, ou

de

de *Baltazar Baro*. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècles, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de *Richelieu* pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au fauxbourg Saint-Germain & au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; on l'appella *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appellait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche*, n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avoit déjà eu un comédien appellé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait

un recueil de scènes italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'École*: ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de *Molière* dans ce genre; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose & écrite en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui*; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'*Étoudi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à *Molière*, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection dinstinguée. Il joua devant lui l'*Étourdi*, le *Dépit Amoureux*, & les *Précieuses Ridicules*.

Cette petite pièce des précieuses faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Corneille* fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière*

fon fecrétaire, & qu'heureufement pour la gloire du théâtre françaìs, *Molière* eut le courage de préférer fon talent à un poste honorable. Si ce fait eft vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de Monfieur, frère unique du roi *Louis XIV*; Monfieur le préfenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui repréfentèrent la même année devant leurs majeftés la tragédie de *Nicomède*, fur un théâtre élevé par ordre du roi dans la falle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens affiftèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la repréfentation de *Nicomède*, s'avança fur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un difcours, par lequel il remerciait fa majefté de fon indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jaloufie: il finit en demandant la permiffion de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de repréfenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière*; & l'on joua dans l'inftant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'ufage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étaient en poffeffion depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait fur le théâtre les mardis, les jeudis & les famedis, & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait auffi que trois fois la femaine, excepté lorfqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monfieur*, qui était fon protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la falle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu*

l'avait fait bâtir pour la repréſentation de *Mirame*, tragédie ; dans laquelle ce miniſtre avait compoſé plus de cinq cents vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie ; & je ſuis obligé de remarquer à cette occaſion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre ſupportable ; c'eſt une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raiſon. Les bonnes pièces ſont en France, & les belles ſalles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouiſſance de cette ſalle juſqu'à la mort de ſon chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaiſſeau ſoit moins propre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, juſqu'à 1673, c'eſt-à-dire en quinze années de tems, il donna toutes ſes pièces, qui ſont au nombre de trente. Il voulut jouer, dans le tragique, mais il n'y réuſſit pas ; il avait une volubilité dans la voix, & une eſpèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre ſérieux, mais qui rendait ſon jeu comique plus plaiſant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

« Il n'était ni trop gras, ni trop maigre ; il avait la taille plus » grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchait » gravement ; avait l'air très-ſérieux, le nez gros, la bouche » grande, les lèvres épaiſſes, le teint brun, les ſourcils noirs & » forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient » la phyſionomie extrêmement comique. A l'égard de ſon carac- » tère, il était doux, complaiſant, généreux ; il aimait fort à ha- » ranguer ; & quand il liſait ſes pièces aux comédiens, il voulait » qu'ils y amenaſſent leurs enfans, pour tirer des conjectures de » leur mouvement naturel ».

Molière ſe fit dans Paris un très-grand nombre de partiſans, & preſque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faiſant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-ſévérement. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, ſuffit pour faire

tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M. *Racine* furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Misantrope*, les *Femmes savantes*, l'*Ecoles des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea & qui soutint *Racine* & *Despréaux*, n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce tems-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi, paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appellait *Mauvilain*. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à Molière ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Jonsacs*, les *Des Barreaux*, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne*, connu par son esprit & par son amitié pour *Despréaux*, allait souvent chez *Molière*, & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui

qu'il le vînt voir souvent, & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, *des charités*. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent: c'est peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui sortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène & Cariclée*; & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire, en 1661, *Racine* ayant fait une ode sur le mariage de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talens, & par les donc singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été son camarade, demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au hasard: *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit Molière; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas des-*

sein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tien mon ami, dit Molière, *en voilà un autre*; & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* & d'un gentilhomme nommé *Modène*. On disait que *Molière* en était le père: le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; & *Molière*, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ses sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie,

déterminèrent *Harlay de Chanvalon*, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi; sa veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenêtres; & ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait assuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour *Molière*, est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur falut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire & son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & ses amis; mais je suis obligé de dire, que ces contes adoptés par *Grimarest* sont très-faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI,

L'ÉTOURDI, ou LES CONTRE-TEMS,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce est la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien & espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guères songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul tems propre pour la comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assiduement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connaisseurs on dit, que l'*Étourdi* devrait seulement être intitulé *les Contre-tems*. Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement qui a trop souvent été l'écueil de *Molière*, n'est pas meilleur ici que

dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue, que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (& c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible & négligé, & que sur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres & surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* & *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, l'*Étourdi* eut plus de succès que le *Misantrope*, *l'Avare* & *les Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant l'*Étourdi* on ne connaissait pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne faisait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que *le Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourdon en 1658.

LE *Dépit amoureux* fut joué à Paris, immédiatement après l'*Étourdi*. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le *Dépit amoureux*. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le *Dépit amoureux* la scène de la brouillerie & du raccommodement d'*Eraste* & de *Lucile*. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode

d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût: il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bisarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appellaient *précieuses*; ce nom, si décrié depuis par la pièce de *Molière*, était alors honorable; & *Molière* même dit dans sa préface, qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables Précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sols au parterre.

Dès la première représentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain: *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du

moins c'eſt ce que l'on trouve dans le *Ménagiana ;* & il eſt aſſez vraiſemblable que *Chapelain*, homme alors très-eſtimé, & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuſes ridicules* chez madame de *Longueville*, qui préſidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats ſpirituels dans leſquels on était parvenu à ne ſe point entendre.

La pièce eſt ſans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorſqu'on écrit en proſe, on eſt bien plus maître de ſon ſtyle ; & parce que *Molière* ayant à critiquer le langage des beaux-eſprits du tems, châtia le ſien davantage. Le grand ſuccès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'*Étourdi* & *le Dépit amoureux* n'avaient pas eſſuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuſes ;* on parodia la pièce de *Molière :* mais toutes ces critiques & ces parodies ſont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ſait qu'à une repréſentation des *Précieuſes ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce ſtyle affecté contre lequel *Molière* & *Deſpréaux* ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel ; & c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtyle des *Précieuſes ;* on le trouve encore dans pluſieurs livres modernes. L'un (*a*), en traitant ſérieuſement de nos loix, appellent un exploit, *un compliment timbré.* L'autre (*b*), écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſe lettre ſur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement.* Un troiſième (*c*) appelle un cadran au ſoleil, *un greffier ſolaire ;* une groſſe rave, *phénomène potager.* Ce ſtyle a reparu ſur le théâtre même où *Molière* l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

(*a*) Toureil. (*b*) Fontenelle. (*c*) La Motte.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 Mai 1660.

LE *Cocu imaginaire* fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

> La bière est un séjour par trop mélancolique,
> Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, est un des moins bien ménagés & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais censeurs & de mauvais copistes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 Février 1661.

MOLIÈRE joua le rôle de *Don Garcie*, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chûte. La réputation naissante de *Molière* souffrit beaucoup de cette disgrace, & ses ennemis triomphèrent quelque tems. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de tems.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'*École des maris* était une copie des *Adelphes* de *Térence* : si cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les *Adelphes*

ont fourni tout au plus l'idée de l'*École des maris.* Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'*École des maris* deux tuteurs, dont l'un est févère, & l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes;* celle de l'*École des maris* est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature, qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'*École des maris* est le meilleur de toutes les pièces de *Molière.* Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; &, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur, sententieux, mais un peu froid; comme *César*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur Français égale presque la pureté de la diction de *Térence*, & le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Vaux devant le roi, au mois d'Août, & à Paris sur le théâtre du Palais-royal, le 4 Novembre de la même année 1661.

NICOLAS FOUQUET, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appellée *Villars.* *Molière* n'eut que quinze

jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet;* & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Pélisson*, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les *Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées qu'on ait vu sur nos théâtres. Les *Visionnaires* de *Desmarêts* étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux-esprits du tems de *Desmarêts* l'appellaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719, mais il ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les *Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de *Desmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient par-tout. *Molière* fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particuliérement de la cour & du maître; & lorsque, quelque tems après, *Molière* donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de

de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de *Soyecourt* lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-royal, le 26 Décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'*École des femmes*, pièces d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret* :

> Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
> Mais où pourtant va tant de monde,
> Que jamais sujet important
> Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'*École des maris*, & sur-tout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans *l'École des femmes*, qu'il est bien amené dans l'*École des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière ;* on désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême, les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher & plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'*Horace* au vieillard, & par de simples récits. Il semblait qu'un sujet

ainsi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine.*

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-royal, le premier Juin 1663.

C'est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la satyre de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'*École des femmes.* On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crème*, & quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées ; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Lisidas.* Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la *Critique de l'École des femmes*, intitulée : *Le Portrait du peintre, ou la Contre-critique.*

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versaille le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la même année.

Molière fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault.* C'est une satyre cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'an-

cienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique, de supprimer la satyre de *Boursault* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Isle enchantée*, que *Molière* fit jouer la *Princesse d'Elide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second, qui soient en vers: *Molière*, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui au milieu de tant de plaisirs, ne pouvoit critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la *Princesse d'Elide* à Paris; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère coquette*, du célèbre *Quinault*; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui

donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée, sont toujours indulgens: mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le génie de *Molière*; & cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au Louvre le 24 Janvier 1664, & au théâtre du Palais-royal le 15 Décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & sur le théâtre du Palais-royal le 22 du même mois.

L'AMOUR *médecin* est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de tems: cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé*. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils

allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en latin.

Si les médecins de notre tems ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN, OU LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 15 Février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bisarre du *Festin de Pierre*, est de *Triso de Molina*, auteur Espagnol. Il est intitulé: *El Combidado de Piedra*, *Le Convié de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella *le Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce: une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin*, ne soulevèrent point les esprits: soit qu'en effet il y ait dans cette pièce quelque intérêt, soit que le jeu des comédiens l'embellît, soit plutôt que le peuple, à qui le *Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le *Festin de Pierre* en vers, & il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bisarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie: c'était une nouveauté inouie

alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière* ; & ce préjugé a duré si long-tems, que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit son *Festin de Pierre* en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud, & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du *Festin de Pierre* de *Molière*, il y avait une scène entre *Don Juan* & un pauvre. *Don Juan* demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passe ta vie à prier* DIEU ? disait Don Juan : *Si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquait Don Juan : DIEU *ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tien, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène, convenable au caractère impie de *Don Juan*, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci, a vu la scène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcassus*, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 4 Juin 1666.

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misantrope* a réussi chez toutes les nations long-tems avant *Molière*, & après lui. En effet, il y a peu de chose plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misantrope* est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son *Misantrope* hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité & une finesse, que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scène ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le *Misantrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, & de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette, de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à-peu-près dans le style des satyres de *Despréaux*, & c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première repréſentation les applaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour la multitude, & plus propre encore à être lu, qu'à être joué. Le théâtre fut déſert dès le troiſième jour. Depuis, lorſque le fameux acteur *Baron* étant remonté ſur le théâtre, après trente ans d'abſence, joua le *Miſantrope*, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce ſerait plus admirée que ſuivie. Ce peu d'empreſſement qu'on a d'un côté pour le *Miſantrope*, & de l'autre la juſte admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guères; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du *Miſantrope*, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes; dans ces converſations mêmes, qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaire à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le *Miſantrope* épouſe la coquette *Célimène*, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire, que le *Miſantrope* eſt une ſatyre plus ſage & plus fine que celle d'*Horace* & de *Boileau*, & pour le moins auſſi bien écrite: mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes; & que le *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du *Miſantrope*, avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au duc de *Montauſier*, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le *Miſantrope*. Le duc de *Montauſier* alla voir

voir la pièce, & dit en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au *Misantrope* de *Molière*.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du Palais-royal, le 9 Août 1666.

MOLIÈRE ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misantrope*, le rendit quelque tems après au public, accompagné *du Médecin malgré lui*, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin; à-peu-près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le *Médecin malgré lui* soutint le *Misantrope* : c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite; on va plus à la comédie pour rire, que pour être instruit. Le *Misantrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés; & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laye en 1667, & sur le théâtre du Palais-royal le 10 Juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffond & moins agréable.

MÉLICERTE, PASTORALE HÉROÏQUE,

Représentée à Saint-Germain-en-Laye pour le roi au ballet des muses, en Décembre 1666.

MOLIÈRE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 13 Janvier 1668.

EURIPIDE & *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui; &, ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre, des mêmes Dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* & de *Cleantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de *Mercure* dans *Molière*, avec le petit dialogue de *Mercure* & d'*Appollon* dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisante-

rie, pas un ſeul mot, que *Molière* doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exemts de préjugés ſavent combien l'*Amphitrion* français eſt au-deſſus de l'*Amphitrion* latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de *Molière*, ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute :*

Noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque.

Dans *Plaute*, Mercure dit à Soſie : *Tu viens avec des fourberies couſues.* Soſie répond : *Je viens avec des habits couſus. Tu as menti*, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'eſt pas-là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît ſurpaſſer *Plaute* dans cette eſpèce de plaiſanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au ſpectateur quelque événement, un acteur venait ſans façon le conter dans un monologue; ainſi *Amphitrion* & *Mercure* viennent ſeuls ſur la ſcène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, (d'ailleurs à jamais reſpectable) eſt par rapport au nôtre, ce que l'enfance eſt à l'âge mûr.

Madame *Dacier*, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition, & qui lui en eût fait davantage, ſi avec la ſcience des commentateurs elle n'en eût pas eu l'eſprit, fit une diſſertation pour prouver que l'*Amphitrion* de *Plaute* était fort au-deſſus du moderne; mais ayant oui dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes ſavantes*, elle ſupprima ſa diſſertation.

L'*Amphitrion* de *Molière* réuſſit pleinement & ſans contradiction; auſſi eſt-ce une pièce pour plaire aux plus ſimples & aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de verſification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal-aiſés à faire, qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rithme très-peu

connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poéſie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rithme dans ſon *Agéſilas*.

L'AVARE,

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théâtre du Palais-royal le 9 Septembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667: mais le même préjugé qui fit tomber le *Feſtin de Pierre*, parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'*Avare*. *Molière* pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'*Avare* qu'un an après: le public, qui à la longue ſe rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées priſes de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la caſſette de l'*Avare* & ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la ſcène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'*Avare* prend pour le voleur. Mais on oſe dire que *Plaute* n'a point aſſez profité de cette ſituation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait ſeul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette ſcène, il vient ſans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reſte de la pièce eſt de *Molière*, caractères, intrigues, plaiſanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'*Avare* parlant (peut être mal-à-propos) aux ſpectateurs, dit: *Mon voleur n'eſt-il point parmi vous?*

Ils me regardent tous, & se mettent à rire. (*Quid est quod ridetis? Novi ommes, scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième, *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* & du style de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans son *Avare. Plaute* dit:

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en bas?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin, qui n'ayant pas la pureté de *Térence*, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à *Molière*, a été pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'*Avare* de *Molière* quelques expressions grossières, comme: *Je sais l'art de traire les hommes;* & quelques mauvaises plaisanteries, comme: *Je marierais, si je l'avais entrepris, le Grand-Turc & la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière;* mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte anglais nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que* Molière *n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque mechant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit,*

*que nous empruntons des Français ; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'*Avare *de* Molière.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. M. *Fielding*, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'*Avare*, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations ; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN, OU LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose & en trois actes, représentée à Versailles le 15 de Juillet 1668, & à Paris le 9 de Novembre 1668.

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin* ; & au contraire le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George Dandin* réussit pleinement. Mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce ; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFFE,

Joué sans interruption en public le 5 Février 1669.

ON sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du *Tartuffe.*

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi, le 12 Mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui sentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 Novembre de la même année à Rainsy, devant le grand *Condé.* Dès-lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés, (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre *Molière*, & séduisirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner le *Tartuffe*; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le *Tartuffe.* La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le* Tartuffe, *mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la satyre de la seule hypocrisie, on permit qu'on

jouât sur le théâtre italien *Scaramouche hermite*, pièce très-froide si elle n'eût été licentieuse, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne.* On sait sur cela le mot du grand Condé : *Les comédiens Italiens n'ont offensé que* DIEU, *mais les Français ont offensés les dévots.* Au bout de quelque tems, *Molière* fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi par écrit, de représenter le *Tartuffe.* Les comédiens, ses camarades, voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce, qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer, que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire, que *Molière* au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit :

> Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
> Je sais comme je parle, & le ciel voit mon cœur :
> Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'imposteur se nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme

comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers :

O ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut joué à l'hôtel de Bourgogne aussi long-tems que le *Tartuffe* au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la *Femme juge & partie*, se croyait égal à *Molière*; & la préface qu'on a mise au-devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que *M. de Montfleuri* était un grand homme. Le succès de la *Femme juge & partie*, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de la *Femme juge & partie*, la *Critique du Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique.

Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poëte, & bon comédien;
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles; un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand homme fut traité de sont vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord pour le roi au mois de Septembre 1669, & représentée sur le théâtre du Palais-royal le 15 Novembre de la même année

CE fut à la repréfentation de cette comédie, que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi. Pourceaugnac* eft une farce; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des fcènes dignes de la haute comédie. Un homme fupérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec efprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilège de l'opéra, fit la mufique du ballet de *Pourceaugnac*; il y danfa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertiffement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac* : on ne cherche à rabaiffer les grands hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner févèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop fouvent fon génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen; mais *Molière* leur répondait, qu'il était comédien auffi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à confulter l'intérêt de fes acteurs auffi bien que fa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, faite & jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670, & représentée à Paris le 23 Novembre de la même année.

LE *Bourgeois gentilhomme* est un des plus heureux sujets de comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des princes prennent le titre de *rois*, que les grands seigneurs veulent être princes, &, comme dit *la Fontaine* :

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant ; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage ; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le *Misantrope* est admirable, le *Bourgeois gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie ; le cinquième est une farce qui est réjouissante ; mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-Turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit auſſi la muſique du ballet, & il y joua comme dans *Pourceaugnac.*

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en proſe & en trois actes, repréſentée ſur le théâtre du Palais-royal le 24 Mai 1671.

LES *Fourberies de Scapin* ſont une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait ſcrupule d'y inſérer deux ſcènes entières du *Pédant joué*, mauvaiſe pièce de *Cyrano de Bergerac.* On prétend que quand on lui reprochait ce plagiariſme, il répondait: *Ces deux ſcènes ſont aſſez bonnes; cela m'appartenait de droit: il eſt permis de reprendre ſon bien par-tout où on le trouve..*

Si *Molière* avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, *Deſpréaux* aurait eu raiſon de dire dans ſon art poetique:

C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſantrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ſes vraies comédies, où il ſurpaſſe *Térence;* que s'il a déféré au goût du peuple, c'eſt dans ſes farces, dont le ſeul titre annonce du bas comique; & que ce bas comique était néceſſaire pour ſoutenir ſa troupe.

Molière ne penſait pas que les *Fourberies de Scapin* & le *Mariage forcé* valuſſent l'*Avare*, le *Tartuffe*, le *Miſantrope*, les

Femmes ſavantes, ou fuſſent même du même genre. De plus, comment *Deſpréaux* peut-il dire, que *Molière peut-être de ſon art eût emporté le prix ?* Qui aura donc ce prix, ſi *Molière* ne l'a pas ?

PSICHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, repréſentée devant le roi, dans la ſalle des machines du palais des Tuileries, en Janvier & durant le carnaval de l'année 1670, & donnée au public ſur le théâtre du Palais-royal en 1671.

LE ſpectacle de l'opéra, connu en France ſous le miniſtère du cardinal *Mazarin*, était tombé par ſa mort. Il commençait à ſe relever. *Perrin*, introducteur des ambaſſadeurs chez Monſieur, frère de *Louis XIV; Cambert* intendant de la muſique de la reine-mère, & le marquis de *Sourdiac*, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu en 1669 le privilège de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français puſſent jamais ſoutenir trois heures de muſique, & qu'une tragédie toute chantée pût réuſſir. On penſait que le comble de la perfection eſt une tragédie déclamée, avec des chants & des danſes dans les intermèdes. On ne ſongeait pas que ſi une tragédie eſt belle & intéreſſante, les entr'actes de muſique doivent en devenir froids; & que ſi les intermèdes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la muſique à la ſimple déclamation. Un ballet peut délaſſer dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuſe; mais une bonne pièce n'en a pas beſoin, & l'on joue *Athalie* ſans les chœurs & ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après, que *Lulli* & *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faiſait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéreſſante: perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné

que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'*Andromède* & *la Toison d'or*. On voulut donner au roi & à la cour pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. *Molière* fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé, que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième; le tems pressait: *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur de *Cinna* fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de *Psiché à l'Amour* qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault*; *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi, qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psiché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-royal le 11 Mars 1672.

CETTE comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartuffe* & du *Misantrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple, ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville; & un mot du roi, lui

donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misantrope*, soutint la pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment *Molière* avait pu jetter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce tems-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux abbé *Cottin*, si connu par les satyres de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient pour leur malheur ennemis de *Molière*; ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier*, que le *Misantrope* était fait contre lui; quelque tems après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans *les Femmes savantes*. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* & contre *Despréaux*; les satyres de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte; mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appellé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la satyre. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fût si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satyres de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne*: triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satyre qu'on puisse faire des mauvais poëtes, c'est de donner d'excellens ouvrages; *Molière* & *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, représentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de Février 1670.

Louis XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maitresse, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue & un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri*, qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui est représenté dans *Molière*, n'est point un fou ridicule, tel que le *Moron* de *la Princesse d'Elide* : mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guères réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertissemens des *Amans magnifiques*, il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi.

LA

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée devant le roi à Saint-Germain, en Février 1672, & à Paris sur le théâtre du Palais-royal le 8 Juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simples, des ridicules de la province ; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-royal le 10 Février 1693.

C'EST une de ces farces de *Molière* dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poëtes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui harsarder la scène où le *Tartuffe* presse la femme de son hôte ; on n'oserait se servir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu ;* la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent

très-difficile & très-estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, & qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartuffe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de *Racine* lorsqu'elles sont bien représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries, & que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du style de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouemens assez heureux, tant l'art dramatique est difficile.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

DIALOGUES.

DIALOGUES.

2 Frontispiece

